ATTILIO BOLZONI
GIUSEPPE D'AVANZO
LE SERPENT
TOTÒ RIINA
LE MAÎTRE DE COSA NOSTRA

Titre original
Il capo dei capi, Vita e carriera di Toto Riina
© 2007 – RCS Libri S.p.A., Milano

ISBN: 978-2-81000-418-8

Tirage N° 1

© 2009 – TF1 Entreprises/Éditions du Toucan

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelques procédés que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo

Attilio Bolzoniet
Giuseppe d’Avanzo

Le Serpent

Totò Riina,
le maître de Cosa Nostra

Traduit de l’italien
par Johan-Frédérik Hel Guedj

éditions du Toucan

Avant-propos

C’est après avoir vu Totò Riina que l’envie nous est venue d’écrire son histoire. C’est un paysan. L’allure modeste, la langue approximative, la simplicité de sa pensée et de ses mensonges ne correspondent apparemment en rien au raffinement des stratégies de Cosa Nostra, l’organisation qu’il a su conquérir par le sang et gouverner par la terreur, durant plus d’une décennie.

La question de savoir pourquoi Cosa Nostra a abandonné sa posture traditionnelle, celle d’un mimétisme prudent à l’ombre des pouvoirs légitimes, pour déchaîner une guerre terroriste contre l’État, demeure ouverte. Cette guerre a vu tomber des magistrats et des policiers, elle a aussi vu tomber des politiques, certains d’entre eux étaient des hommes transparents, et d’autres des personnalités beaucoup plus opaques. Selon nous, ce conflit armé trouve sa source dans un vaste éventail de causes diverses, qui tiennent pour beaucoup à la nature même de la volonté de puissance de Salvatore Riina. À l’issue de nos travaux, nous avons acquis la conviction que la force de ce chef de bande réside dans son être même de paysan, et que les motifs de ses choix et son caractère dangereux découlent du fait qu’il a vécu pendant au moins la moitié de sa vie une existence de fugitif, poursuivi de manière encore plus impitoyable par ses ennemis de la mafia que par ceux qu’il comptait au sein de l’État. Une existence d’animal traqué qui l’a peu à peu mis sur le qui-vive, faisant de lui un être rusé, paranoïaque et, surtout, cruel.

Pour raconter Totò Riina, en débutant ce récit avec la première année de visibilité du personnage, il faut se contenter de fragments et de bribes de vérités. Pour notre part, nous avons cherché à reconstruire son parcours criminel en nous référant, là où c’était possible, à des témoignages directs.

Dans la première partie de ce livre, nous décrivons un monde sicilien désormais disparu, la vie à Corleone dans les années de l'après-guerre, la famille de Riina, ses amitiés, les coups de force et les incursions de la bande de Liggio, le débarquement du « clan des paysans » de Corleone à Palerme. Un récit qui a été rendu possible par la générosité et le courage d'une demi-douzaine de citoyens de Corleone qui ont accepté de nous rencontrer, dans des circonstances pour le moins aventureuses. Nous leur sommes infiniment reconnaissants.

C'est sur la base d'autres témoignages, et plus particulièrement sur sept d'entre eux, qu'a été élaborée la seconde partie de ce livre, où nous retraçons l'ascension du Corléonais jusqu'aux sommets de Cosa Nostra. Nous abordons sa « politique », son système de relations, son mode de gouvernement de l'ensemble de cette organisation, et son affrontement avec l'État italien. C'est tout un univers que nous dévoilent ici les aveux des « repentis » Tommaso Buscetta, Salvatore Contorno, Antonino Calderone, Francesco Marino Mannoia, Gaspare Mutolo, Giuseppe Marchese, Baldassare Di Maggio.

Nous nous sommes aussi appuyés, comme il se doit, sur des recueils de procédure, des rapports de police et des actes parlementaires. Et nous voulons remercier ici – sans pouvoir le faire nommément – les magistrats, les carabiniers, les fonctionnaires du ministère de l'Intérieur qui nous ont facilité la tâche en nous fournissant d'utiles et de précieuses indications. Les faits, les dialogues et les situations rapportés dans ce livre proviennent strictement et sans exception aucune des déclarations des témoins ou d'actes judiciaires.

Nous croyons avoir agi dans le respect de nos devoirs et de nos droits de chroniqueurs, en rapportant les faits tels qu'ils découlent de ces sources diverses. Nous voulons rappeler ici, et ceci vaut pour nous, les auteurs de ce livre, mais aussi pour ses lecteurs que, sur les événements abordés dans ces pages, seule la magistrature aura le dernier mot.

Enfin, nous voulons tout particulièrement remercier Eugenio Cirese, Claudio Giua et Enzo Mignosi.

Première partie
Le paysan de Corleone

Le *masculiddu*[1] de piazza Soprana

Ils marchaient tous en file indienne

Le torrent de Bacciano était à sec depuis six mois. Il régnait une atmosphère étouffante et les mouches bourdonnaient autour des bêtes, de ces vaches décharnées et de ces chiens pelés. Le sirocco dispersait les senteurs de cette campagne aride. L'été 1943 avait été extrêmement chaud. C'était le 11 septembre. Le soleil était encore haut, les champs brûlés. Ces hommes arrivaient de la vigne de Frattina et ils traversaient les collines du Venere del Poggio. Ils avançaient tous en file indienne. Le père, Giovanni Riina, suivi de son premier fils, Totò, et du deuxième, Gaetano. Le dernier, c'était Francesco, le plus jeune des frères. Francesco avait sept ans et il se balançait sur son mulet. Pour cette famille de paysans, c'était la fin d'une journée de travail comme tant d'autres.

Giovanni Riina avait hérité d'un peu de terre de son père, qui l'avait héritée du père de son père : deux *tumuli* de terrain à Marabino, quatre à Frattina, trois à San Cristoforo, et encore quatre autres à Mazzadiana[2]. Au total, presque trois hectares. De la terre, pour manger au moins une fois par jour. Pour faire le pain, récolter des fèves, troquer un sac de blé contre une balle de laine mal dégrossie qui restait à carder, ou du cuir pour réparer les souliers, ou du fer et du cuivre servant à réparer les outils de travail. C'étaient des temps durs, des temps de guerre. Avant la grande bifurcation, il y avait un pont qui franchissait une rivière à sec. Ensuite, ce sentier sinueux grimpait dans la montagne qui avait pris le nom du pays : Corleone.

Au cours des sept premiers mois de l'année, la peur arrivait toujours du ciel, avec ces avions « à double queue ». Ils les appelaient des Lightning, des chasseurs-bombardiers à double fuselage, bimoteurs armés de quatre mitrailleuses et d'un canon. Ils surgissaient à l'improviste du nord-nord-est.

On disait : du côté de Monreale. Ils étaient si nombreux qu'ils obscurcissaient le ciel comme des essaims de sauterelles. Et puis ils larguaient leur chargement et disparaissaient vers le sud, derrière les collines de Lercara Friddi. Le bombardement le plus épouvantable avait été celui du 9 mai. Les incursions aériennes des Alliés sur les villes italiennes avaient cessé le dernier jour de juin. Giovanni Riina avait retrouvé un engin explosif dans la campagne du Venere del Poggio, l'après-midi du 11 septembre 1943. Les Américains avaient déjà débarqué en Sicile depuis neuf semaines, et la bombe était désormais « un vestige de guerre ».

Elle luisait au soleil. Elle était couleur de bronze. Il fallait absolument qu'il la rapporte à la maison, cette bombe, Giovanni Riina. Elle était précieuse. Elle leur procurerait de la poudre pour les cartouches de la *scupetta*[3] et du fer pour remplacer les seps de la charrue. Et puis il y avait encore un cylindre gris, à moitié enfoui dans les mottes d'herbe. C'était un obus, long d'une quarantaine de centimètres. Il était fendu, fracassé dans sa partie supérieure. C'étaient les Allemands qui l'avaient laissé là, après avoir bivouaqué dans les parages jusqu'au 10 juillet. Le paysan ordonna à son fils, Francesco, de sauter de sa mule, car ils devaient charger la bombe dessus, ainsi que ce projectile. Il se fit aider par Totò, le plus robuste des garçons. Ils soulevèrent les deux engins avec délicatesse, avant de les enfiler dans un sac en toile de jute. Et ils prirent la route du retour, en direction du village.

Une heure plus tard, ils arrivaient aux portes du gros bourg de Corleone. Il régnait encore une chaleur accablante, oppressante. Il était 6 heures du soir et les enfants s'ébattaient en tous sens dans le quartier de piazza Soprana. Ils couraient dans les ruelles, pieds nus. Ils se cachaient derrière les arbres. Ils se faufilaient sous les charrettes.

La maison des Riina se situait via Rua del Piano. C'était une pauvre bâtisse de paysans, avec des murs en pierre grise et des tuiles branlantes. Il y avait là une grande salle qui, d'un côté, se transformait en écurie. De l'autre, il y avait les lits, une méchante table de bois, les chaises. Et aussi, disposés en rang, à même le sol, les *quartare*, des brocs en terre cuite servant à maintenir l'eau au frais. On les utilisait aussi pour conserver l'huile, quand la récolte était fructueuse. Vers 7 heures, le père et les trois fils s'arrêtèrent dans via Rua del Piano, à l'angle de via Ravenna. Il y avait encore beaucoup de lumière. Giovanni Riina décida de désamorcer la bombe américaine dans le *vicolo*, la ruelle, très exactement devant sa

maison. Totò restait silencieux dans un coin, et Francesco le regardait. Gaetano était assis sur un muret, près du mulet. Puis ils portèrent l'obus à l'intérieur du logis familial.

Le projectile semblait vide, sans un gramme de poudre à l'intérieur. Ils commencèrent par frapper dessus avec un caillou. L'engin échappa des mains de Giovanni Riina, classe 1897, paysan de Corleone fiché par les carabiniers du roi comme « sujet capable de causer préjudice aux personnes et aux biens d'autrui ». Il y eut une détonation. Un incendie éclata. Après l'explosion, ce furent des cris et des hurlements. Giovanni Riina mourut éventré. Le petit Francesco fut lui aussi tué sur le coup. Des éclats d'obus pénétrèrent dans la jambe droite de Gaetano, le blessèrent au cou, lui lacérèrent les joues. Le mulet gisait à terre, et ne bougeait plus. Il était mort, lui aussi. Totò Riina n'avait pas une égratignure.

Les funérailles se déroulèrent dans l'église de Santa Rosalia, deux jours plus tard. C'était le 13 septembre. Il y avait foule dans les rues de Corleone. Une femme vêtue de noir avançait d'un pas lent vers le cimetière, les yeux secs, car elle avait déjà pleuré toutes les larmes de son corps sur son époux et son fils. Elle était désespérée. Elle était enceinte, Maria Concetta Rizzo, veuve Riina. Vingt-six jours plus tard, elle mettrait au monde Giovanna Francesca. Sa fille aînée se tenait à ses côtés, Caterina. Cette dernière avait alors quinze ans. Et elle ne lâchait pas la main d'Arcangela, l'autre sœur, la dernière née. Son fils, Gaetano, lui, était encore sur un lit d'hôpital. Il avait survécu, un miracle lui avait laissé la vie sauve. L'unique membre de la famille de sexe masculin qui accompagnait les cercueils du père et de son frère, Francesco, c'était Salvatore. Totò.

Dorénavant, ce serait lui, le chef de famille. Salvatore Riina était l'homme qui devrait fournir à cette maison et à cette terre les moyens de vivre et de survivre. Il avait treize ans. Il portait encore des culottes courtes rapiécées, comme tous les enfants de son âge, des chaussures recousues, du dessus et du dessous, des chaussettes noires tissées à la main avec le coton que l'on réussissait encore à se procurer. Il avait le cheveu châtain, le visage anguleux des adolescents de ces années amères, les mains puissantes et calleuses de celui qui travaillait aux champs. Il avait les bras longs, trop longs. Enfin, c'étaient peut-être des bras normaux, Totò restant petit pour son âge. Ils l'appelaient déjà *il Corto*, le Courtaud, et pourtant, ils ne le lui disaient jamais en face. Jamais quand il était à portée de voix, si près que

l’on pouvait flairer sa présence, quand par hasard il passait sur la place, en rentrant des champs.

C’était un garçon qui parlait peu, le petit Totò Riina. Et quand il parlait, il vous fixait toujours de ses yeux noirs. Qui vous scrutaient, vous fouaillaient, vous intimidaient. Presque comme s’il était capable de lire dans les pensées des autres. Ses yeux faisaient peur. Mais pas ce jour-là, pas en cet après-midi de funérailles. Il les tenait baissés. De temps en temps, il avait un regard vers sa mère, mais aussitôt après il penchait encore un peu plus la tête et observait fixement ses chaussures avachies. De la maison de via Rua del Piano jusqu’au cimetière, il ne prononça que quatre mots : *Murìu me frati Cicciu*. « Il est mort, mon frère, mon Ciccio. »

À Corleone, aujourd’hui, on jure qu’il sécha plus d’une larme, en étreignant les mères et les petites femmes de sa famille. Pourtant, ce fut l’ultime et dernière fois qu’on le vit pleurer.

Le crépuscule approchait lorsque le cortège funèbre sortit de l’église de Santa Rosalia et traversa lentement les rues du village. La pente rapide de via Roma était enveloppée de silence. Les cercueils portés à l’épaule, la procession s’arrêta devant la paroisse de piazza Garibaldi, puis disparut au bout de corso Bentivegna. Le vent se leva. Dans ces ruelles poussiéreuses qui descendaient vers le cimetière, les pleurs des femmes se firent déchirants.

Giovanni Riina et son fils Francesco furent inhumés. Deux croix de bois, au milieu d’une centaine d’autres croix de bois. C’est seulement dix-huit ans plus tard – le 26 février 1961 –, que leurs dépouilles trouvèrent une place dans une petite parcelle de via dei Cipressi. La tombe portait un numéro, le 20, c’était la quatrième à gauche, après le début de l’allée.

Giovanni Riina et Francesco, *M[orts] le 12/09/1943*.

Sur l’inscription dans le marbre du jour de leur mort, quelqu’un se trompa. En incisant le 12 septembre, au lieu du 11. Une concession anonyme au milieu des caveaux de la noblesse du cimetière de Corleone. Une plaque blanche et trois photographies. Le visage de Giovanni Riina et celui de deux femmes anonymes.

Le matin du 18 janvier 1993, deux garçonnets entrèrent dans le cimetière de Corleone. C’était un lundi. Le samedi précédent, Giovanni Francesco et Giuseppe Salvatore étaient retournés au pays avec leur mère, Ninetta, et leurs deux sœurs. Le père était en état d’arrestation, à Palerme, après vingt-quatre années de cavale. Les deux fils de Totò Riina – un demi-

siècle après l'explosion – tenaient serré entre leurs mains un bouquet de fleurs. Ils se sont agenouillés, et ils ont prié sur la tombe du grand-père.

Quand le coiffeur était aussi dentiste

Le coiffeur savait toujours tout. Et il savait pourquoi il était à même de savoir. À Corleone, le coiffeur mesurait un empan de plus que le maire et une paume de moins que le curé de l'église Matrice. Le coiffeur était coiffeur, et aussi dentiste. Mais il était surtout confesseur. Il avait le privilège de garder les secrets, les peines et les sacrilèges d'autrui. Celui qui exerçait ce métier devait forcément inspirer confiance : après tout, ce n'était pas rien que de confier ses péchés et ses offenses à un inconnu.

Le coiffeur de Corleone s'appelait Giovannino. Son salon donnait sur la piazza Garibaldi, entre le café Alaimo et l'hôpital dei Bianchi. Un jeune garçon passait toutes ses journées dans la petite échoppe, où il écoutait durant des heures et des heures les discours des grands. *Vituzzu, facci na bedda sapunata o cavaleri*. « Vituzzu, fais-moi donc bien mousser la barbe de monsieur. » Vito était un petit garçon éveillé qui, vingt années plus tard, deviendrait maire de Palerme. Le puissant Vito Ciancimino. Il n'était alors qu'un garçonnet. Le fils du coiffeur de Corleone.

Salvatore Riina ne fréquentait pas le salon de coiffure de Giovannino. C'était un commerce où ne pouvaient entrer que les notables du bourg : les propriétaires terriens, le pharmacien, les maquignons, l'avocat, le doyen, les trois médecins de l'hôpital. Et les mafiosi. Les gens comme Salvatore Riina fréquentaient un autre salon. Ce dernier était également situé sur la piazza Garibaldi, mais à quinze mètres de celui de Giovannino. Celui-là, c'était le coiffeur des paysans. On payait une fois l'an. Cinquante-deux barbes et douze coupes de cheveux en échange d'une livraison de froment – de quatorze à seize kilos –, que produisait un *tumulo*.

Le monde de Totò Riina, c'était la campagne. À l'aube, il sortait de la maison située via Rua del Piano et descendait à pied jusqu'à Marabino. Il partait avant l'aube, et il rentrait à la nuit tombée. Il n'y avait ni Noël ni Pâques, les journées étaient toutes égales. L'odeur du bouillon de poule ne flottait dans les ruelles qu'en deux occasions, une naissance ou une maladie, quand il fallait nourrir un petit ou soigner un vieillard. La vie des premières années de l'après-guerre sicilien était misérable et cette misère n'avait pas épargné Corleone.

Pourtant, les champs étaient de bonne terre. Une terre parfumée. Même la malaria avait reflué, grâce au DDT importé par les Américains. On songeait à une réforme agraire. Mais en attendant, les paysans restaient jusqu'au coucher du soleil à contempler ces étendues de terre sans fin, désertes. Ces collines jaunes viraient au marron foncé quand on mettait le feu au chiendent. L'eau se déversait de la rivière, le Belice, en abondance, mais sans jamais arriver jusqu'à la vallée. Le bétail errait à la recherche de pâturages. Le spectre de la famine et de la disette rôdait. Ce furent ces temps-là qui préludèrent à l'occupation des « fiefs ». À la conquête de la terre.

Les maîtres portaient des noms anciens. Cammarata, Valenti, De Cordova. Barons, comtes et marquis. Et leurs fils, qui traversaient de temps à autre leurs domaines. Il y avait les *campieri* qui veillaient aux intérêts de leurs terres. Montés à cheval, chaussés de grosses bottes de cuir. La cravache en main, le fusil de chasse en bandoulière. Ces terres, ils se les étaient peu à peu accaparés. Sur les domaines de Corleone, il y en avait deux, qui savaient se faire respecter. L'un des deux était connu sous le nom de *Borbone*, le Bourbon, parce qu'il résidait à la Ficuzza, entre le bois et le pavillon de chasse que Ferdinand IV avait fait construire un siècle et demi plus tôt. Borbone s'appelait de son vrai nom Vincenzo Catanzaro. C'était un mafioso, fils de mafioso. L'autre, c'était Salvatore Cascone. Sa réputation d'homme sage lui avait valu le sobriquet de Salomon. En réalité, ce n'était qu'un bonimenteur. Il mourut saigné à mort. On lui tira dessus en plein visage. Salomon courtisait avec beaucoup trop d'insistance l'épouse d'un berger d'une extrême jalousie.

L'agriculteur Salvatore Riina voyait passer par ces terres les *campieri* entourés de leurs hommes. Des têtes de bagnards. Des lâches prêts à décharger leur *lupara*[4] sur quelque pauvre diable. Il les voyait sur leurs chevaux et il les saluait d'un signe de tête, mais seulement quand ils lui avaient lancé un regard, après, et après seulement qu'ils lui avaient signifié leur autorisation de les saluer. Salvatore Riina savait comme on devait se comporter, il savait quelle était la loi des fiefs.

Au cours de ces mois-là, il avait aussi entendu parler de ce qui se passait derrière les montagnes de Monreale. À Borgetto, à Giardinello, à Montelepre. Le bandit Giuliano, alias *Turiddu*, était devenu le « colonel » de l'EVIS, l'*Esercito volontario per l'indipendenza della Sicilia*, l'Armée des volontaires pour l'indépendance de la Sicile. Tout le monde disait que

Turiddu voulait donner la terre aux paysans. Mais en attendant, les paysans, il les trucidait. Comme à Portella della Ginestra. Salvatore Giuliano trucidait aussi les carabiniers : depuis qu'il avait établi son quartier général sur les roches de Sàgana, il en avait abattu cent cinq. Il perpétrait ce massacre au nom de l'utopie d'une « Sicile aux Siciliens ». Et, en même temps, il osait écrire à Harry Truman, le président des États-Unis d'Amérique. [5] Mais ces affaires-là n'intéressaient pas plus que cela un garçon de Corleone qui n'avait pas encore dix-huit ans révolus. Un garçon condamné à vivre entre Marabino et Frattina, avec son lopin de terre. Dans la campagne, avec le froid de l'hiver et la chaleur de l'été. Avec une famille sans père, trois sœurs et un frère cadet à faire vivre. Pour Totò, Turiddu Giuliano était une marionnette. Quelqu'un, quelque part, actionnait les fils de cette marionnette, et le bandit de Montelepre pressait sur la détente.

Ce fut au cours de ces années difficiles que Salvatore Riina fit la connaissance d'un autre garçon comme lui. C'était un de ces jeunes du bourg qu'il croisait au moins une fois par jour dans la rue. Il avait trois ans de moins que Totò. Il était gros, trapu, bourru. Il restait toujours silencieux. On l'appelait *Binnu*, Bernardo de son prénom. Dès l'aube, Totò Riina le voyait descendre de Corleone avec son père, Angelo, et son frère, Salvatore. Le père ne possédait pas de terre. Il était ouvrier agricole et travaillait comme journalier. Ses fils le suivaient partout comme son ombre. Jusqu'à ce qu'il tombe sur un garde-champêtre qui lui « faisait l'amabilité » de le forcer à rester courbé en deux, la houe en main, pendant douze heures d'affilée. Pendant ce temps, Binnu et Salvatore ramassaient des mauvaises herbes dans les champs de froment.

Tous les matins de tous les jours de l'année, ils empruntaient le même sentier escarpé. Le père, Angelo, marchait devant le mulet et les fils, Salvatore et Binnu, marchaient derrière, collés à la queue de l'animal. Pendant presque cinquante ans, Totò partagera son existence avec ce garçon fort comme un taureau qu'il voyait passer à l'aube le long de son terrain. Et il l'appellera toujours de ce nom-là. Binnu. Bernardo Provenzano.

Le docteur avait un père espion

Il soufflait depuis les montagnes des Cavalli un petit vent frais, même les soirées d'été. Sur la *piazza*, on se sentait bien. Il y avait la promenade sur corso Bentivegna, aller et retour. Le salon de coiffure de Giovannino

était fermé. À cette heure-là, on passait au cercle pour jouer une levée de *scopone* et boire un verre de vin. Le bourg comptait trois cercles. Celui des Burgisi, celui des Mastri et enfin celui des Buoni Amici. On y parlait de tout. Et de rien. Chaque fois, on finissait par discuter de la terre. De *tumuli*, de *salme*[6], de vignes et d'olives. La terre se vendait et s'achetait par l'intermédiaire des courtiers, et il y en avait toujours un qui était là pour écouter. Ils savaient se faire entendre, car tous les paysans comprenaient qu'il fallait leur témoigner du respect.

Sur la *piazza*, tous les soirs, il y avait toujours quelqu'un pour se lamenter des meules de foin qui avaient disparu entre l'aube et le coucher du soleil.

« Hier soir, il en ont volé une quarantaine du côté de Manganelli.

— *Cu fu* ? Qui a fait ça ?

— Bah, des forestiers de passage…

— Les saligauds ! Si on leur donnait une bonne leçon… »

La rumeur de ces larcins parvenait aux oreilles des garçons qui se rendaient dans les champs. Comme Binnu Provenzano. Ou comme Salvatore Riina. À ce moment-là, Totò se trouvait sur la place la plus proche de sa maison, piazza Soprana. Dans la partie haute du bourg. Mais on avait aussi pu l'apercevoir à une ou deux reprises non loin de la tour sarrasine. Totò n'était jamais seul, il était toujours avec d'autres garçons. Et avec eux, il y avait quelqu'un d'« important ».

Du côté de la tour sarrasine, le médecin rattaché à la commune de Corleone faisait de longues promenades. C'était un homme replet, de petite taille, chauve. Il avait obtenu son diplôme à l'université de Palerme en 1929. Sa tenue vestimentaire était négligée. Il avait tellement d'amis. Il faisait « tant de bien », dans le pays, le D^{r} Michele Navarra. On murmurait que *u dutturi*, « le docteur », était devenu *capomafia* à la place du Borbone, le vieux garde-champêtre du bois de la Ficuzza. Ces derniers temps, dans la ruelle qui passait sous la tour sarrasine, on voyait le docteur en compagnie de quelques autres paysans, ceux qui n'allaient jamais faire leurs quelques pas de promenade sur piazza Garibaldi, dans la journée. Certains étaient très jeunes. Il y en avait un plutôt gracile, l'air maladif. Il clopinait. Il avait eu la colonne vertébrale rongée par la maladie de Pott, la tuberculose osseuse. Il était fils de paysans, mais il n'était jamais allé travailler dans la campagne. Il s'appelait Luciano Liggio. Et à côté de lui, il y en avait un autre, robuste,

plus fort, même s'il était franchement petit. Totò Riina atteignait à grand-peine un mètre et cinquante-neuf centimètres.

On disait dans le pays que ce garçon maladif était voleur de bétail. Il faisait des razzias de bœufs et de chevaux dans les vallées autour de Corleone. Les éleveurs ne réagissaient pas et ne protestaient pas. Ils n'avaient même jamais songé à la vendetta. C'était aussi parce que le Dr Navarra avait fait savoir que Lucianeddu était devenu le garde-champêtre de Strasatto. C'était un grand domaine enjambant les communes de Corleone et de Roccamena. Le propriétaire était un certain Caruso, de Palerme. Le Dr Navarra avait également fait savoir que Lucianeddu était « son affaire personnelle ». Dans le bourg, on avait compris. Le vieux garde-champêtre était mort. Mort assassiné. « Homicide commis par des inconnus », c'était la mention portée dans le rapport judiciaire sur le meurtre de Stanislao Punzo.

À cette période, le jeune agriculteur Salvatore Riina commença de voir moins souvent se lever l'aube saisissante de Corleone. Il n'allait plus du côté de Frattina comme naguère. Il restait dans le bourg, il poussait jusqu'à piazza Garibaldi. Il rôdaillait vers via Firmaturi, dans les parages de l'hôpital dei Bianchi. Depuis quelque temps, Michele Navarra était devenu chef du service de médecine générale de cet établissement. Salvatore Riina descendait par les ruelles et passait la matinée entière au café Alaimo. Ce n'était plus Totò, *u figghiu du zu Giuanni, chiddu chi murìu ca bumma*. Le fils de Gianni, celui qui est mort à cause de la bombe.

Il était devenu un *masculiddu*. Il savait quand il devait parler, quand il fallait se taire et il savait avant tout qu'il était *sperto*, dégourdi, malin. Et il se comportait en conséquence, car les grands l'observaient ; ceux qui auraient pu faire de lui « un homme respecté » ou une « pauvre chose inutile ». C'était un jeu de regards, de mains agiles, de propos pesés, de gestes calculés et de silences. Quelques vieillards de Corleone s'en souviennent encore aujourd'hui de Totò Riina, quand il commença de se montrer piazza Garibaldi. Et ils se souviennent aussi des mots qu'il ne cessait de répéter. Avec rage et désespoir. Ce n'était pas une lamentation, c'était une promesse : « Je n'ai pas l'intention de rester à Corleone toute ma vie. Je ne veux pas mourir pauvre. Je ne veux pas mener une vie de crève-la-faim. »

Ce fut à cette période que Totò Riina entra pour la première fois dans le salon de coiffure de Giovannino. Il s'y retrouvait avec le D^r^ Michele Navarra et Lucianeddu, le garde-champêtre de Strasatto. Le docteur y était accueilli avec une génuflexion et un baisemain. Cent lèvres effleuraient chaque jour la bague qui brillait au doigt de don Michele. Lucianeddu, lui, était loquace. Il plaisantait, il multipliait les bons mots, il avait toujours quelque chose à raconter. Totò, lui, demeurait silencieux, introverti, méfiant. Il s'asseyait dans un angle et surtout il écoutait. Très obéissant, il ne se levait d'un bond que si le docteur prononçait son nom. Et puis il retournait dans l'angle de la salle et continuait d'écouter, immobile comme une statue de marbre.

Il n'y eut guère qu'une histoire qu'il n'eut jamais le moyen d'entendre dans ce salon des notables de Corleone. Et elle concernait justement son mentor, le D^r^ Michele Navarra. Mais cette histoire-là en particulier, le barbier Giovannino ne pouvait pas la connaître. Elle était jalousement gardée dans un vieux coffre-fort, dans le bureau du capitaine des carabiniers de Corleone. C'était un secret consigné dans le dossier individuel de Giuseppe Navarra, le père du nouveau *capomafia* du bourg.

Ce n'était que quelques lignes inscrites sur une feuille de papier vélin, timbrée et signée. « Giuseppe Navarra fils de Giuseppe et de Giuffrida Maria jouit d'une bonne réputation, exerce son métier d'enseignant au lycée agricole de Corleone, appartient à ce que l'on appelle la classe moyenne […]. Il est exempt de toute condamnation pénale et on n'a connaissance, le concernant, que : a) d'irrégularités administratives supposées que lui ont notifié les dirigeants de la coopérative agricole Bernardino Verro, commises dans le cadre de ses fonctions d'administrateur de la susdite ; b) de s'être fait remarquer à l'époque par le préfet Cesare Mori, en collaborant avec les autorités locales pour organiser la répression de la mafia. » Le père du nouveau patron de Corleone était un *muffutu*. C'était un indicateur, qui avait transmis des informations au « préfet de fer » pour l'aider à capturer les mafiosi de Marineo et de Godrano, l'un après l'autre.

La cuisine de la signora Italia

Sur piazza Garibaldi, à Corleone, les hommes se divisaient en deux catégories. Ceux qui faisaient leur promenade et ceux qui chuchotaient.

(Chuchoter ou souffler, en sicilien, se dit *sciusciare*.) À Corleone, cela voulait surtout faire du vent sans lever le petit doigt. Déplacer de l'air, mais en restant immobile. C'était un privilège exclusif, réservé aux mafiosi.

Même Salvatore Riina, un beau jour, avait commencé de *sciusciare* entre la *piazza* et le corso Bentivegna. Totò avait changé. Il n'était plus le même que celui qui fréquentait le Dr Navarra et le *campiere*[7] de Strasatto. Il passait devant les cercles et souriait aux vieux qui l'avaient vu grandir. Et il regardait en l'air, vers le ciel. Il regardait les quatre maisons de pierre noire construites sur le promontoire rocheux d'une montagne. Au-dessus, il y avait le *castello*. La prison de Corleone. Un petit escalier montait sur à peu près soixante-dix mètres, encaissé dans la roche. Il y avait un portail de fer. Et derrière le mur un jardin d'orangers, le verger, les bougainvillées qui s'accrochaient aux parois. Il y avait aussi les ramures des figues de Barbarie qui masquaient une porcherie et un clapier. Totò avait entendu les vieux décréter : « Un homme qui est un homme, il doit finir là-haut, au moins une fois dans sa vie. »

Du château, on dominait le pays. C'était une prison célèbre. Les fugitifs de la région, qui avaient encore un an ou au maximum deux à purger, grimpaient ces soixante-dix mètres de rocaille et frappaient au portail de fer. Ils savaient que c'était une prison « confortable ». Il n'y avait qu'un geôlier, c'était l'employé communal, Calogero Listi. Le matin, don Calogero se rendait à la mairie, et puis il passait au *castello*, pour rendre visite à ses détenus. Don Calogero était écrivain public et aussi *campiere*. En plus, il possédait les clefs de la prison. Deux fois par jour, c'était son épouse, la signora Italia, qui apportait leur nourriture aux détenus. C'était une femme du nord, de Vénétie. Malgré l'avis des vieux du bourg, Totò Riina ne passa pas une seule nuit de son existence au *castello*. Jamais il ne goûta la cuisine de la signora Italia.

Totò Riina vivait à la campagne, comme il avait toujours vécu. Mais il n'était plus un agriculteur qui comptait ses sacs de grain à la fin de la récolte. Et sa terre n'était plus située entre Marabino et Frattina. Elle se trouvait désormais à Strasatto. Aux côtés de Luciano Liggio, de Calogero Bagarella, de Bernardo Provenzano. Avec une autre vingtaine de *masculiddi* recrutés par le Dr Navarra entre piazza Garibaldi et corso Bentivegna, ils formaient une bande. Razzias dans les champs. Vols de bestiaux. Abattage clandestin. Vignes taillées. Fermes incendiées. Une bande de jeunes

mafieux. Dans ce fief sicilien, c'était la naissance des Corléonais, race élue de l'espèce criminelle, la lignée la plus maudite de toutes, qui déchaînera la haine pendant un demi-siècle. Dans les campagnes arides de Strasatto, ils grandissaient, les paysans qui allaient conquérir Palerme et, par là même, Cosa Nostra.

À l'époque, le chef des braves qui servaient le D^{r} Navarra, c'était Lucianeddu. Totò n'était pas un individu parmi tant d'autres. Il était le plus finaud. Le plus cruel. Le plus froid. Le plus diabolique. Il était le plus Corléonais des Corléonais. Son instinct le poussait loin. Hors du pays. Au-delà du latifundium. Il savait déjà, en ce temps-là, quelle était la force des gens comme lui. Totò Riina l'avait dans le sang, cette volonté de posséder la Sicile.

Ils cheminaient toujours à trois. Totò, Calò et Binnu. Totò Riina, Calogero Bagarella et Bernardo Provenzano. Ils étaient inséparables. À eux trois, il ne faisaient qu'un. Ensemble dans les champs, au bar Alaimo, ensemble sur le muret de piazza Garibaldi. Quand on se retrouvait, on s'embrassait sur la joue. On passait des journées entières sans se parler. On n'avait pas besoin de cela pour se comprendre. Il suffisait d'un regard, d'un silence ou d'un signe de tête. Ils étaient nés sur une période de cinq années. Totò en 1930, Binnu en 1933, Calogero en 1935. Ils semblaient si différents de leur chef. Ils semblaient issus d'un autre monde. Ils n'avaient pas la crânerie et l'insolence de Lucianeddu. Aucun des trois n'ouvrait la bouche s'il n'avait pas quelque chose à dire. Et surtout, si ce quelque chose n'était pas strictement nécessaire. Ils étaient très jeunes, mais ils savaient déjà ce qu'ils voulaient. Ils étaient prêts à tout. Ils n'avaient devant eux que Luciano. Qui était avant tout un ami, un protecteur, le chef du troupeau.

Mais il n'était pas comme eux. C'était pour cela qu'ils l'adoraient et pour cela qu'ils ne s'y fiaient pas. Il n'avait jamais été paysan. Ils ne l'avaient jamais vu les nuits d'été allongé dans l'herbe humide qui poussait près des torrents entre Corleone et Contessa Entellina. Lucianeddu n'était jamais allé aux anguilles, il n'avait jamais plongé dans l'eau ces paniers tressés en baguettes de jonc. Lucianeddu n'avait jamais peiné dans les champs derrière une mule ou une jument.

Le courage de Placido

Ce qui se produisit à Corleone le soir du 10 mars 1948 provoqua au cours des semaines suivantes une tempête politique. Le secrétaire de la chambre du travail de Corleone avait disparu, ce qui voulait dire qu'il était mort. Séquestré, assassiné, son cadavre livré en pâture aux animaux sauvages. Ce syndicaliste s'appelait Placido Rizzotto. C'était un socialiste. Il avait vingt-quatre ans. À trois reprises, Luciano Liggio se vit imputer cet homicide, et à chaque fois il fut disculpé pour insuffisance de preuves. Dans les milliers de pages et d'actes des trois procès, le nom de Totò Riina apparaît sans cesse à l'arrière-plan nébuleux des incursions du *campiere* de Strasatto. Mais dans un portrait psychologique de « Salvatore Riina, de Corleone, premier enfant de sexe masculin de Giovanni […], qui était le premier et unique enfant de sexe masculin du couple Salvatore Riina et Caterina Orlando », les services secrets lui consacrèrent un passage qui n'était nullement secondaire : « Le premier délit flagrant dans lequel fut impliqué le jeune Riina remonte à 1948, quand fut assassiné Placido Rizzotto […] acte commis par Luciano Liggio avec la collaboration du jeune Riina… »

La mort du secrétaire de la chambre du travail de Corleone remontait à la nuit du 10 au 11 mars. Deux mois plus tôt, Rizzotto avait refusé au D^{r} Navarra son inscription à la section des « combattants et anciens combattants » dont il était le secrétaire. Le docteur la lui avait demandée pour le mettre à l'épreuve. Il avait affirmé posséder « des papiers en règles, comme combattant et comme ancien combattant ». Il avait été sous-lieutenant de réserve du 10^{e} régiment d'artillerie lourde de Trieste. Un an après, libéré de ses obligations militaires, il avait été rappelé, à la veille de la guerre. On l'avait aussitôt déclaré inapte et renvoyé chez lui. Placido Rizzotto n'avait voulu recevoir un individu de cet acabit « ni chez les combattants ni chez les anciens combattants ». S'agissant de Luciano Liggio, le dirigeant syndical eut un geste encore plus grave. Une vingtaine de jours avant le meurtre, d'anciens partisans catanais passèrent par Corleone. Ils circulaient à bord de deux camions militaires. Ils venaient d'Agrigente et se rendaient à Palerme. À l'époque, traverser l'île depuis le canal de Sicile jusqu'à la mer Tyrrhénienne constituait une véritable entreprise. Des routes en terre battue, des montagnes à escalader, au moins sept heures dans la poussière. Les anciens partisans s'arrêtèrent donc à Corleone.

Une halte pour manger un morceau de pain. Les camions étaient devant *u funnacu*, le relais des charretiers où l'on attachait les mules et les chevaux, jadis. Les partisans se reposaient et un groupe de petits mafiosi tournait autour des camions. Liggio figurait parmi eux. Et il se moquait d'eux, il les insultait. Ce fut le début de la bagarre. Quelqu'un alla chercher l'homme qui pourrait calmer ces têtes brûlées, Placido Rizzotto. Le dirigeant syndical arriva au pas de course au *funnacu*, mais ne réussit pas non plus à apaiser cette rixe. Il prit alors le parti des forestiers. Contre Lucianeddu et ses comparses. Des témoins oculaires rapportent que Luciano Liggio fut soulevé de terre par Placido. Et jeté contre un mur, le col de son manteau embroché sur les pointes de la grille de l'hôtel de ville. Dans cette pagaille de coups de poings et de coups de pieds, Leonardo La Torre, neveu d'un autre mafioso, fut blessé lui aussi. Ce jour-là, Placido signa sa condamnation à mort. Après avoir « offensé » le D^{r} Navarra, il avait humilié le *campiere* de Strasatto. C'étaient deux bonnes raisons pour le tuer, même si Placido devait mourir pour un autre motif, bien plus grave : il avait monté les paysans contre les *campieri*.

Depuis trois ans, le responsable syndical arpentait les grands domaines agricoles pour y planter le drapeau rouge. Il s'exprimait aux comices, il s'en prenait aux barons. Et aux *gabbellotti*, ces fermiers des anciens seigneurs qui louent la terre en affermage ou en métayage. Et aux mafiosi. Les gens comme Rizzotto étaient des gens dangereux. Huit mois plus tôt, les socialistes et les communistes avaient remporté un triomphe lors des élections régionales. La coalition du Bloc du peuple avait fait entrer à l'assemblée vingt-neuf députés, neuf de plus que la Démocratie chrétienne. Trente pour cent des voix. Cette rixe au relais des charretiers n'était que le dernier incident en date. En réalité, davantage qu'un incident, ce fut une occasion de faire considérer ce représentant syndical trop agité comme « un espion », « un homme déloyal » qui s'en prenait à ses propres compatriotes. Pour employer un terme typiquement corléonais, comme un *tragediatore*, un homme qui complote dans votre dos et qui parle tout le temps un double langage. Son but est d'instiller le poison, d'introduire la suspicion, de mettre en garde les autres contre des dangers inexistants et des intentions invraisemblables en répandant partout de fausses nouvelles. Le *tragediatore* n'épargne même pas ses amis les plus intimes, il ne vit que pour porter préjudice à son prochain. Pour créer des *tragedie*, des histoires, des stratagèmes.

Le soir du 10 mars, Placido Rizzotto fut à son tour victime d'un de ces guet-apens. Il se trouvait sur la place. Il s'arrêta devant le café Alaimo. Il était accompagné de deux de ses camarades de la chambre du travail. Tous trois s'approchèrent de Pasquale Criscione. C'était un paysan, un camarade du syndicaliste, même si, le soir, il fréquentait la bande de Michele Navarra. Ce fut Criscione qui attira Placido dans un piège, en obéissant aux ordres de Luciano Liggio. Et ce fut encore le même Criscione qui avoua ce crime par la suite au capitaine Carlo Alberto Dalla Chiesa[8], au brigadier Capizzi et au carabinier d'élite Ribezzo. Plus tard, devant les magistrats, il se rétracta. Les dépositions « extrajudiciaires » de Pasquale Criscione ne suffirent pas à faire condamner Luciano Liggio. Ni en première instance, ni en appel, ni en cassation.

Le pays tout entier savait comment Placido avait trouvé la mort. Et un témoin eut même le courage de l'écrire dans une lettre anonyme, expédiée aux carabiniers et au député communiste Girolamo Li Causi, à peine sept jours après l'enlèvement de la victime.

« *Attention à la personnes que je te signale qui ont été les bouchers de Placito… d'abord les frères Crisciuna tous les deux, Luciano Liggio…* » [sic]

Dans le monde de l'*omertà*, la loi du silence mafieuse, la lettre anonyme était alors l'unique méthode de dialogue possible avec la flicaille, l'unique forme de collaboration entre un Sicilien et l'État italien représenté par des hommes en uniformes.

Une semaine après la disparition du syndicaliste à Corleone, un jeune berger mourait. Il avait treize ans, il s'appelait Giuseppe Letizia. « Mort de toxicose », mentionnait dans son diagnostic le rapport médical de l'hôpital des Bianchi. La légende voulait que ce soit le D^{r} Michele Navarra qui ait tué le jeune berger – témoin de l'enlèvement de Placido Rizzotto – en lui injectant un poison dans les veines. Mais en réalité, les investigations du capitaine Dalla Chiesa conduisirent à exclure le chef mafieux de Corleone de la liste des assassins éventuels.

« La vérité, c'est qu'aucun lien n'a jamais existé, écrivait le jeune officier des carabiniers au parquet de la République à Palerme, entre la disparition de Rizzotto et la mort de Letizia […] et l'on a aussi pu vérifier que l'intervention de la mafia dans la mort du jeune berger, et en particulier celle de Navarra, demeure douteuse. »

Le cadavre de Placido fut découvert six cent quarante-quatre jours plus tard. C'était un mercredi, le 14 décembre 1949. Le père Carmelo le reconnut à ses gros souliers. Ils tirèrent le squelette d'une doline de Rocca Busambra, le grand promontoire rocheux qui fait saillie dans le bois de la Ficuzza. Ce fut le carabinier Orlando Notari qui s'assura avec une corde dans la *ciacca*, l'anfractuosité de la montagne. Il remonta dans une grande corbeille un portefeuille, une ceinture, une carcasse de brebis. Et un vieux pistolet déchargé, un modèle de 1899. Pour l'identification de la dépouille, on convoqua quatre familles. Les Rizzotto. Les Crapa. Les Streva. Les Culotta. Ils avaient tous la disparition d'un fils à déplorer. Et puis Carmelo Rizzotto vit ces gros souliers. Sous les arbres de la Rocca Busambra, ce jour-là, il y avait aussi Leulochina Sorisi, la fiancée de Placido. La jeune fille déclara : « Ceux qui me l'ont tué, je leur mangerai le cœur. »

L'identification officielle du cadavre du syndicaliste se déroula devant l'homme qui, à Corleone, représentait la loi. C'était le vice-juge de première instance, Bernardo Di Miceli. Il était aussi le cousin germain du chef de la mafia, Michele Navarra.

À deux reprises, il fit une fausse déposition sous serment

Le jour de la découverte du cadavre de Placido dans la doline de Rocca Busambra, Salvatore Riina avait presque dix-neuf ans. Et, depuis six mois, il était en prison. Il n'était pas enfermé au *castello* de Corleone, il était détenu à l'Ucciardone de Palerme, dans l'attente d'un jugement pour homicide. En mai, l'après-midi du 13, il avait tué *Menicu*.

Domenico Di Matteo, Menicu, était un jeune gars du pays, un autre paysan. Ils discutaient dans la côte de San Giovanni, ils s'étaient rencontrés sur un carré de terre battue où l'on jouait autrefois aux boules. C'était une petite éminence que l'on avait nivelée, à la périphérie du bourg. Il y avait aussi quelques arbres et, derrière, un dépôt militaire abandonné. Dix jours avant le 13 mai avait éclaté une violente échauffourée dans les ruelles situées au-dessous de piazza Garibaldi, à coups de bâtons et de coup-de-poing américain. Une bagarre survenue tout de suite après la procession du Christ. D'un côté, Totò Riina et ses amis ; de l'autre, Menicu Di Matteo et ses cousins. Ils se revirent à la côte San Giovanni pour « avoir réparation ». Et, à la côte San Giovanni, le sang coula aussi, les deux groupes s'affrontant

là pour la deuxième fois. D'abord en s'insultant, ensuite à coups de poing et de pied. À un certain moment, le dénommé Labbita dégaina un pistolet à barillet. Il avait pris peur.

« Plus un geste, vous tous, sinon je tire », hurla-t-il.

Il ne tira pas. Du moins pas tout de suite. Quelques jours plus tard, le commissaire de la sécurité publique de Corleone présenta au parquet de la circonscription judiciaire le procès-verbal de dénonciation. Il était écrit : « Ce fut Riina qui sortit de sa poche un pistolet automatique qu'il portait toujours sur lui et qui tira un coup de feu en direction de Labbita, mais atteignit à la cuisse droite le cousin de ce dernier, Di Matteo […] qui se voyant blessé incita son cousin à riposter […] Riina se mit à tirer tous les projectiles que contenait l'arme qu'il avait empoignée… »

Après l'échange de coups de feu sur le terrain de jeu de boules, Menicu Di Matteo fut transporté à l'hôpital. Totò Riina, lui, se réfugia au domicile de son oncle, Francesco Di Frisco.

Il était blessé, lui aussi. Aux deux jambes. Un seul et unique projectile lui avait transpercé « d'abord le membre inférieur droit puis le membre inférieur gauche ». Son oncle le soigna du mieux qu'il put. Il l'attacha sur un siège et le porta à bras-le-corps jusqu'à l'hôpital des Bianchi, un ancien couvent qui se dressait tout de suite après le virage en épingle à cheveu, en sortant de piazza Garibaldi. Le portail était rouge de rouille, surmonté d'un aigle en médaillon. Les pavillons étaient disposés en demi-cercle autour d'un jardin planté de palmiers et de magnolias. L'hôpital des Bianchi devait son nom à un mouvement religieux de pénitents qui, au cours des siècles, avaient parcouru la péninsule vêtus d'une simple chemise de lin blanc. A deux reprises, Totò Riina fut interrogé à l'hôpital des Bianchi. Et, à deux reprises, il fit une fausse déposition sous serment.

« C'est Matteo qui m'a blessé le premier, alors moi, ensuite… »

Ce n'est qu'au troisième interrogatoire – dans la prison de l'Ucciardone – qu'il admit que Menicu Di Matteo n'était pas armé. Il n'ajouta pas grand-chose, Totò Riina. « Le pistolet, c'est un de ses amis qui l'avait en main, il était à côté de lui, un type que je n'ai pas pu reconnaître parce que je ne l'ai vu qu'un court instant. » À la fin, Totò Riina fournit sa version. Et il déclara qu'il avait tiré un coup de feu. Un seul. Mais en légitime défense. Les témoins démentirent.

« Riina n'a pas tiré un coup de feu, mais plusieurs, et tous à la suite, au moins cinq, peut-être sept… »

Sur la terre battue de la côte San Giovanni, on récupéra trois douilles de pistolet automatique calibre 9. L'arme ne fut jamais retrouvée « malgré les recherches les plus méticuleuses ». Domenico Di Matteo mourut à l'hôpital des Bianchi dans la nuit du 13 mai 1949. Il avait été blessé à la jambe, la balle lui avait déchiqueté l'artère fémorale. La cause du décès fut attribuée à une « importante hémorragie ». Le mobile du crime fut relié à cette bagarre et à l'affrontement entre deux bandes de quartier. Et personne n'enquêta jamais sur ce qui était arrivé le 3 mai, tout de suite avant la procession du Christ.

C'était la première fois que Totò Riina finissait en prison. Pendant quelques jours, il fut gardé par deux plantons, deux carabiniers de l'hôpital de la Feliciuzza de Palerme. Ensuite, le paysan de Corleone entra à l'Ucciardone. On lui prit ses empreintes digitales, et son premier cliché signalétique. Une touffe de cheveux châtain foncé. Des yeux de glace. Une moustache fine et discrète et bien taillée. Le détenu Salvatore Riina fut affecté au quartier des « jeunes adultes » de la prison. Le peu de lumière de sa cellule pénétrait par une lucarne à travers laquelle on pouvait entrevoir le jardin potager de l'Ucciardone.

Le cérémonial du procès se déroula dans l'église désacralisée de Montevergini, à deux pas des places baroques de Palerme. Le jour de la proclamation de la sentence, Totò Riina était debout devant les juges, les chaînes aux poignets. Au milieu de l'assistance, sur les bancs du public, derrière les barrières, il y avait la mère, il y avait les trois sœurs, et le frère, Gaetano. Quand il entendit les premiers mots prononcés par le président du tribunal, Totò Riina lâcha un grognement hargneux. Ensuite, au pays, quelqu'un rapporta ce qu'il avait susurré d'un ton rageur.

« Un avocat ou un cocu de juge, ça ne parle jamais sincère. »

La cour d'assises de Palerme le condamna à douze ans et quatre mois de réclusion, qu'il purgerait dans la prison de Termini Imerese, à Milan. Mais cette détention ne dura pas si longtemps. Au bout de six ans, il sortait, en liberté provisoire. Ce fut le 19 septembre 1955. Totò Riina rentrait à Corleone.

Il était de nouveau au pays. Et il avait retrouvé de vieux amis : Luciano Liggio, Calogero Bagarella, Binnu Provenzano. Ils étaient devenus puissants, ces Corléonais. Et ils ne crevaient plus la faim comme dans l'après-guerre. Six années s'étaient écoulées. Six années seulement. Tant de choses avaient changé. Le D^{r} Navarra était toujours plus replet. Et toujours

plus soupçonneux. La ferme de Strasatto n'était plus celle d'autrefois, où l'on dissimulait le bétail volé. Et on n'amassait même plus les meules de blé derrière l'étable. Même Binnu Provenzano paraissait changé du tout au tout. Toujours silencieux, toujours à l'écart, mais avec une lueur inédite dans le regard. Ils n'avaient plus l'air d'individus soumis. Il n'étaient plus les chiens de garde du D^{r} Navarra.

1- *Masculiddu* ou *mascuiliddru* : le petit mâle. N.d.T.

2- Mesure de superficie en vigueur dans l'Italie méridionale, mille sept cent cinquante mètres carrés, soit 0, 175 ha. N.d.T.

3- *Scupetta* ou *scopetta* : le fusil de chasse. N.d.T.

4- Fusil traditionnel à canon scié, arme courte, facile à dissimuler sous une veste, instrument de prédilection des mafieux. Son nom provient de *lupo*, le loup, car à l'origine cette arme servait à la chasse au loup. N.d.T.

5- Dans sa lettre à Truman, Giuliano pressait le président d'annexer la Sicile. N.d.T.

6- *Salma* : ancienne unité de mesure en vigueur dans l'Italie méridionale, soit cent dix mètres carrés. N.d.T.

7- Le *campiere* était le gardien du domaine, responsable envers le *gabellotto*, le fermier qui en avait la gestion et envers le *latifondista*, le propriétaire terrien. N.d.T.

8- Carlo Alberto Dalla Chiesa, futur général et commandant en second du corps des carabiniers, cheville ouvrière de la lutte contre les Brigades rouges dans les années soixante-dix, puis préfet « antimafia », à Palerme, au début des années quatre-vingts. N.d.T.

Le *picciotto*[1] de Strasatto

L’honneur des Bagarella

Totò rencontra Ninetta pour la première fois vicolo Scorsone. Elle n’était encore qu’une enfant, la sœur cadette de son ami Calogero Bagarella. Le vicolo Scorsone était étroit et long, il montait de la partie basse du bourg, avec les effluves d’un étang. Cette ruelle en croisait une autre. Et puis une autre encore. C’était un labyrinthe, un enchevêtrement de venelles entre des maisons de tuffeau construites autour de la *piazza*. Ninetta était une enfant éveillée et joyeuse. Elle jouait dans une cour qui avait en son centre une *gebbia*, une grande vasque de pierre où les bergers s’arrêtaient au coucher du soleil quand ils redescendaient des collines. L’église de Santa Rosalia s’adossait au mur recouvert de lierre. Le sentier qui menait à la fabrique de glace passait en contrehaut.

Dès le jour de son retour à Corleone – après six années de « villégiature » –, Salvatore Riina s’aperçut que la petite Antonia avait grandi. Elle servait à table le père, Salvatore, et ses trois frères. Ensuite, elle avait disparu derrière un rideau et s’était assise dans un angle. Elle lisait un livre. Ninetta avait le joli minois malicieux des fillettes siciliennes, le visage ovale, doré de soleil. Elle avait les cheveux noirs, tirés en arrière. Et des yeux marron, qui brillaient. Totò Riina décida qu’elle devait devenir sa femme.

Il avait vingt-six ans, c’était déjà un homme. Et il se sentait en effet comme tel, car il avait aussi fait de la prison. Il était à moitié analphabète, il avait du mal à signer de son nom. Il avait suivi le cours préparatoire de l’école Camillo Finocchiaro Aprile, à Corleone, à la veille de la seconde guerre mondiale. Une trentaine d’années plus tard, les analystes du département de la sécurité publique creuseraient à leur tour dans ce très

lointain passé et constitueraient une fiche. « Au niveau de sa scolarité, il laisse le souvenir d'un sujet qui faisait preuve d'une capacité d'assimilation très vive… »

Totò avait subitement abandonné l'école, et son père l'avait emmené avec lui, travailler aux champs. Dans la période qu'il avait passée « au trou », il avait tout de même réussi à décrocher son brevet d'études élémentaires, à raison de deux cours par semaine en compagnie de douze autres détenus de la prison des Cavallacci, à Termini Imerese. Il avait franchi d'un coup toutes les étapes des cours élémentaires et du cours moyen première année, dans le cadre d'un diplôme unique. Cependant, à ses yeux, le morceau de papier que lui remettrait le directeur de la maison pénale était inutile.

Cet homme dépourvu d'instruction, qui avait grandi dans les campagnes, et déjà capable d'égorger des chrétiens comme s'il s'était agi de vulgaires chevreaux, était resté sous le charme de cette très jeune fille. Ninetta avait à peine terminé le collège, et elle s'était inscrite au Baccelli, le lycée classique de la bourgade. Sa famille avait décidé qu'elle devait étudier, et elle était la seule, parmi les Bagarella, à pouvoir prétendre obtenir un diplôme. Elle n'avait pas encore quatorze ans.

L'amour entre Totò et Ninetta naquit dans vicolo Scorsone avec *l'impustata alla contunera*, cette sorte d'embuscade galante, au coin de la rue, avant 8 heures du matin, avant qu'elle ne sorte de chez elle avec ses livres sous le bras. Il la suivait dans le dédale de ces ruelles. Jusqu'à la descente qui menait à la mairie, jusqu'au lycée Baccelli. C'était une cour discrète et muette qu'il lui faisait là.

« Pendant des années, je l'ai suivie du regard, pendant des années, je ne l'ai pas laissée respirer, jusqu'à ce qu'elle décide de m'épouser », confia un jour Salvatore Riina.

Le Courtaud voulait épouser Ninetta et, en échange, il avait « promis » sa sœur Arcangela à l'ami Calogero Bagarella. Deux mariages croisés destinés à sceller par un nœud sacré, par une forme de serment, les liens entre les deux familles, le sang d'un sang identique qui courait dans les veines des Riina et des Bagarella, et qui se mêlaient sans relâche. Les frères et les sœurs des uns s'unissaient aux frères et aux sœurs des autres. C'était une force plus puissante que celle de l'amour, c'était un pacte pour la vie. Les deux familles finirent par n'en former qu'une seule. C'était le sceau de la fidélité maximale, une obligation éternelle.

Dans vicolo Scorsone, au cours de ces mois-là, on fomentait des mariages et le décès des amours mal nées. Comme des fiançailles incertaines qui auraient duré trop longtemps, même pour cette époque. Elle, c'était l'une des sœurs de Ninetta, Maria Matilda, la petite couturière. Lui, c'était un éleveur, il s'appelait Ambrogio Miceli. C'était un garçon exubérant de vingt-huit ans, un de ceux qui conduisaient les bêtes aux pâtures derrière les monts de Roccamena. Les Bagarella ne lui vouaient pas véritablement de sympathie, Ambrogio Miceli n'était pas taillé du même bois qu'eux. C'était un bavard, il buvait et racontait ce qu'il n'aurait jamais dû raconter. Il ne s'était jamais lié avec ces paysans silencieux qui vivaient dans les fermes de Strasatto.

Un jour, le jeune éleveur se rendit au vicolo Scorsone pour demander la main de Maria Matilda. Ambrogio Miceli trouva la famille de la jeune femme attablée pour le recevoir, hommes et femmes, tous alignés face à lui, et qui le toisaient de la tête aux pieds.

Le père, Salvatore, s'exprima au nom de tous. Il dit : « Moi, je n'ai pas de fille à marier à un type comme toi.

— Don Salvatore, moi, je vous promets…

— Ne promets pas, Ambrogio, je t'en prie ! Tes paroles, je n'y crois pas, pas plus que je ne peux croire en tes promesses.

— Mais, don Salvatore… »

Le vieux Bagarella fusilla l'éleveur du regard, et ses yeux étaient comme deux braises au fond de l'âtre. Ambrogio poursuivit en bredouillant, mais sans la moindre conviction.

« Je vous promets…

— Va t'en », lui ordonna don Salvatore.

Ambrogio resta pétrifié, il ne s'attendait pas à un accueil pareil. Et quand il s'approcha de la porte, la peur et l'embarras cédèrent la place à une colère aveugle.

« Ambrogio, lui lança le vieux Bagarella, je ne veux plus te voir dans cette rue. »

Sept mois s'écoulèrent, et l'éleveur se fiança avec une autre jeune femme, fille d'un riche négociant en bétail de Godrano. Au sein de la maison Bagarella, ce fut un soulagement, une libération. Mais l'éleveur Ambrogio Miceli ne parvenait pas à oublier l'offense qu'on lui avait infligée au vicolo Scorsone. Et il agit véritablement en inconscient. Un comportement que personne n'aurait osé adopter, surtout en ces années-là,

surtout dans une bourgade de Sicile. Surtout dans un village comme Corleone.

Faisant preuve d'une grande légèreté, le jeune éleveur se mit à relater ici ou là certains détails intimes de sa liaison amoureuse avec Maria Matilda. Il en parlait à tout le monde, même sur la place publique. Et ces rumeurs ne tardèrent pas à parvenir au vicolo Scorsone. C'était un véritable vent de tragédie qui pénétrait ainsi dans la maison des Bagarella. Une tragédie qui était plus grave, bien plus grave qu'une maladie. Un soir, Ambrogio Miceli dut affronter deux des frères de Ninetta. Il y avait là Giuseppe, qui l'attendait au bout de via Streva, et aussi Calogero, qui l'avait suivi depuis corso Bentivegna. Giuseppe fut le premier à lui adresser la parole. Il se retourna vers l'ancien prétendant de Maria Matilda, avec grand calme, et en pesant ses mots : « Ambrogio, maintenant que tu es fiancé, il faut que tu arrêtes de déblatérer sur le compte de ma sœur. »

L'éleveur fit mine de ne pas comprendre. Alors Giuseppe Bagarella s'approcha de lui, il était furibond, il tremblait de rage. Et il le menaça : « Il faut que tu laisses Maria Matilda en paix, son nom ne doit plus franchir tes lèvres. »

Ambrogio Miceli se mit à rire, puis il proféra quelques jugements grossiers sur l'honorabilité de la jeune fille. Sa voix s'entendait jusqu'aux dernières maisons de via Streva.

À minuit, on retrouva son cadavre. Ambrogio Miceli s'était traîné de ruelle en ruelle, en implorant de l'aide, mais personne n'ouvrit sa porte, personne n'avertit les carabiniers. On avait laissé le jeune éleveur mourir au milieu d'une mare de sang. Dans l'obscurité de via Streva, il avait reçu cinq balles de pistolet en pleine colonne vertébrale.

Le lendemain, Giuseppe Bagarella était arrêté pour homicide. De prime abord, il admit avoir tué Ambrogio Miceli, puis il expliqua que c'était son frère Calogero. Finalement, il avoua que « ce traître, ce bavard » avait eu la fin qu'il méritait. Ils l'avaient abattu à deux, son frère et lui. Les carabiniers recherchèrent Calogero, en vain. Il avait déjà pris la fuite, il s'était transformé en fugitif. Il se cachait dans les « maisons de Drago », après le pont de pierre qui enjambait le torrent Casale, vers les terres qui s'étendaient en bordure de la nationale 118.

Dans vicolo Scorsone, l'honneur était sauf, les Bagarella pouvaient encore marcher la tête haute. Même ceux qui étaient détenus, même ceux qui étaient recherchés. Et Totò Riina pouvait encore entrer sous leur toit,

sans faire honte à cette famille qui serait un jour aussi la sienne. Il pouvait encore regarder tous les matins sa Ninetta et se poster en contrehaut de la mairie, pour la voir sortir de ses cours.

Ninetta avait déjà terminé sa première année de lycée. C'était une très jeune fille toujours de bonne humeur, curieuse d'apprendre et de comprendre. Elle avait tant d'amies. Elle passait son temps à lire. Ses professeurs, au lycée, suivaient ses études avec attention. Sept sur dix en latin, sept sur dix en italien, et jamais une seule journée d'absence.

Il existait toutefois une autre Ninetta. Dès qu'elle était de retour vicolo Scorsone, la lycéenne à l'esprit vif du Baccelli se muait en une jeune femme sérieuse et pensive. Si des hommes étaient présents à la maison, elle n'ouvrait jamais la bouche. Ces derniers étaient les seuls à pouvoir parler. Ninetta ne demandait jamais pourquoi Calogero ne rentrait au domicile familial qu'à la nuit tombée, et pas davantage où avait pu rester Giuseppe.

Vive le prince de Giardinelli

Vers la fin de l'année 1957 se constitua à Piano della Scala une société pour l'élevage des troupeaux de bovins et d'ovins. L'exploitation de Piano della Scala était entourée de collines dépourvues d'arbres. Vers l'aval s'étendait une succession de vignobles qui produisaient un vin liquoreux, à la robe si sombre qu'on aurait cru de l'encre. C'était Luciano Liggio qui avait rassemblé les fonds auprès des propriétaires de la région, qui les avait convaincus, à force de bonnes manières – et de mauvaises. Ensuite, il s'était assuré le concours de prête-noms, afin de créer la société d'élevage. Quelques mois auparavant, Lucianeddu avait aussi acheté des camions, qui servaient à transporter le bétail volé vers les marchés de Palerme. L'acquisition des camions constituait surtout un investissement en vue de l'entreprise majestueuse dont on parlait déjà beaucoup à l'époque, la construction d'un barrage au-dessus de Corleone, un gigantesque bassin qui permettrait l'irrigation de cent mille hectares de terres entre les provinces d'Agrigente et de Trapani.

C'était un projet grandiose, la Société générale électrique avait promis de livrer de l'eau jusqu'au-delà des montagnes : à Bagheria, à Ciaculli, dans la Conca d'Oro[2]. Un consortium était déjà né, on avait réuni 37 milliards 854 millions de lires[3] de financements pour réaliser en aval des routes desservant les fermes, de petits aqueducs, des corps de ferme. Les *campieri*

de Piano della Scala avaient flairé l'odeur de l'argent, ils avaient découvert les travaux publics. Les *campieri* s'engageaient dans la première grande affaire de leur histoire.

Le consortium pour l'assainissement du moyen et haut Belice était présidé par le prince di Giardinelli. Lors des campagnes électorales pour les scrutins politiques de 1958, Luciano Liggio, Giacomo Riina et tous leurs proches se chargèrent de la propagande pour le candidat numéro un du parti libéral italien au Sénat, le prince di Giardinelli. Au cours du mois de mai de cette année-là, ils sillonnaient la région, tous les jours, quartier par quartier, maison par maison, porte à porte. Mais le prince n'accéda pas au siège de sénateur, parce que la Démocratie chrétienne avait dominé ces élections d'écrasante façon. Dans le bourg de Corleone, les démocrates chrétiens doublaient le nombre des voix qu'ils avaient recueillies en 1953. Le premier grand électeur de ce parti était le D^r^ Michele Navarra, et il avait usé de toute son influence pour que les choses se jouent comme au loto, dans un « terne sec », avec le trio Bernardo Mattarella, Franco Restivo, Calogero Volpe. Ses candidats étaient des hommes politiques importants, deux d'entre eux deviendraient ministres de la République et le troisième secrétaire d'État.

Le D^r^ Navarra n'avait guère apprécié la *mala parte*, le « mauvais tour » que Luciano Liggio et Giacomo Riina lui avaient joué lors de ces élections. Et puis tout le monde dans le pays savait notamment qu'il était aussi opposé à la construction du barrage. Le docteur avait répandu le bruit qu'un lac de retenue aussi vaste était trop dangereux, que ces masses d'eaux finiraient tôt ou tard par submerger Corleone. En réalité, Michele Navarra ne voulait pas qu'une seule goutte d'eau franchisse jamais les montagnes. En effet, à Ciaculli, à Bagheria, à Villabate, à Misilmeri, c'était la mafia des jardins qui contrôlait les puits. Pour les paysans, l'eau était comme de l'or : une fois distribuée dans les orangeraies, ce serait la fin du pouvoir des vieux amis du docteur, la fin d'un chantage séculaire.

Mais il n'y avait pas que le barrage et la politique pour envenimer les relations entre don Michele et les mafiosi qu'il avait entretenus dans son fief. Au cours de ces semaines-là, il se produisit autre chose, dans les campagnes de Piano della Scala. Un ami de Michele Navarra, un certain Angelo Vintaloro, qui avait acquis cinquante *salme*[4] de terrain jouxtant les parcelles de la société d'élevage. Vintaloro avait acheté cette terre comme

c'était l'usage à l'époque, après avoir demandé « la permission » au docteur et aux propriétaires voisins, Luciano Liggio et Giacomo Riina. Il n'y avait pas eu de questions, apparemment. Mais tout de suite après l'acquisition de cette terre, Angelo Vintaloro ne réussit plus à passer une seule nuit paisible, dans sa ferme. Un jour, on lui fracassa tous les tonneaux de sa cave. Quand le blé fut mûr, à la mi-juin, pas un paysan n'osa s'aventurer dans les champs du nouveau propriétaire. Sous un soleil cuisant, le blé finit par noircir. Il fut récolté de nuit, mais les meules disparurent. Quelqu'un vit qu'on les chargeait à bord des camions de Liggio et de Riina.

L'« autorité » de don Michele Navarra venait d'être remise en cause pour la seconde fois en un mois. C'étaient là des signaux lourds de danger, et cela suffisait pour justifier que l'on punisse ces *campieri* qui relevaient un peu trop la tête. Il était indispensable de leur donner une leçon, pour ne pas perdre la face : tout le pays devait savoir qui commandait sur le territoire de Corleone. Le D^r^ Michele Navarra s'entretint avec un tandem de « petits hommes » de toute confiance, et donna l'ordre d'assassiner Luciano Liggio et tous ceux qui se trouvaient avec lui à Piano della Scala. Une demi-douzaine de ses tueurs à gages, armés de *lupara* et de revolver, se cachèrent dans l'étable d'Angelo Vintaloro. À la tombée de la nuit, deux d'entre eux se faufilèrent vers la ferme toute proche. Et ils ouvrirent le feu. Liggio était en compagnie de deux autres hommes, et ils furent tous les trois blessés, mais légèrement. Le plan de Michele Navarra avait échoué.

À Corleone, personne ne sut qu'un affrontement à l'arme à feu avait eu lieu sur le domaine de Piano della Scala. Même les carabiniers n'en furent pas informés. À la fin 1958, les officiers du groupe extérieur de l'unité de carabiniers de Palerme notaient dans une communication au procureur principal de la République : « Nous n'avons eu vent de ce guet-apens qu'après les faits, uniquement après l'éclatement de la guerre qui s'en est suivie au sein de la *cosca*[5] « navarraise », ce que l'on appelle l'ancienne mafia, et celle des acolytes de Liggio, définie comme la mafia des nouvelles générations. »

À l'époque, les carabiniers ne réussirent même pas à indiquer la date précise de la fusillade. Ils savaient seulement qu'elle était survenue au cours de la troisième partie du mois, « approximativement entre le 20 et le 30 juin ».

Au début de l'été 1958, Salvatore Riina avait soldé ses comptes avec la justice. Après six années de prison et trois de liberté surveillée, pour

l'homicide de Domenico Di Matteo, il n'avait plus aucune obligation à cet égard. Et, au début de cet été-là, à l'improviste, Totò disparut. Personne ne l'avait recherché, il n'y avait pas de mandat d'arrestation contre lui, il n'avait pas de flicaille aux basques. À la veille du 15 août 1958, un brigadier du commissariat de police de Corleone mit sa fiche à jour. Dans son dossier personnel, une note de service de quelques lignes, un seul feuillet, il était écrit que « Riina Salvatore, fils de Giovanni, s'est avéré introuvable ». Totò Riina était *canziato* – il s'était caché. Sa famille avait décidé de rayer le D^{r} Michele Navarra de la face du monde. C'était une révolution qui s'annonçait dans les fiefs qui entouraient Corleone, un séisme qui allait bouleverser pour toujours la mafia sicilienne.

Totò Riina avait vingt-huit ans. Avec ses amis Binnu Provenzano et Calogero Bagarella, il avait abordé une vie nouvelle. Ils lui dirent qu'ils avaient été choisis parmi tant d'autres, ils lui dirent aussi que « la "famille" vaut davantage qu'une épouse ou un fils ». Totò Riina savait tuer de sang froid, et il savait tirer. Il était capable de tuer aussi à mains nues. Il savait se taire. Il avait juré fidélité jusqu'à la mort et, à la veille de cette guerre, ils l'avaient *combinato*, intronisé, affranchi. Totò Riina était entré au sein de la Cosa Nostra. Il était devenu un *uomo d'onore*, un homme d'honneur.

Au cours des quarante-cinq années qui suivirent, personne ne découvrit jamais comment il avait accédé à ce statut d'affranchi, qui était présent à la cérémonie d'initiation, quels mafiosi s'étaient portés garants de sa « valeur » et de ses « qualités » de mafioso. Et personne ne dévoila non plus le rituel corléonais de la *punciuta*, cette piqûre qui fait jaillir le sang de la pulpe de l'index de la main droite. La main qui doit tirer, le doigt qui doit presser sur la détente. Dans la bourgade palermitaine d'Altarello di Baida, pour introniser le nouvel impétrant, on se servait d'une épine d'orange amère. Dans le pays de Riesi, on piquait avec une aiguille d'or. À Torreta, on utilisait de banales aiguilles à coudre.

C'était seulement en certains lieux du bourg de Corleone que l'on conservait le secret du rite permettant d'accéder au statut d'homme d'honneur. Tout comme la liste complète des affiliés de la famille. Les Corléonais connaissaient tous les patrons des autres noyaux, mais seuls quelques Corléonais étaient connus du reste de Cosa Nostra. Ils avaient l'obsession de la confidentialité et du mystère. Si la mafia sicilienne était née comme une société secrète, la *cosca* de Corleone était restée une secte

d’hommes invisibles. Rares étaient ceux qui pouvaient se montrer à découvert. Rares étaient ceux qui pouvaient avoir un visage et un nom.

Requiem pour un bienfaiteur

Par terre, on ramassa cent vingt-quatre douilles. Dans le corps de Michele Navarra, l’autopsie compta quatre-vingt-douze balles. Tirées par cinq armes. Un fusil mitrailleur américain de marque Thompson, une mitraillette Breda de calibre 6.35 et de fabrication italienne, trois pistolets automatiques. L’embuscade n’avait pas eu de témoins, au kilomètre quinze de la départementale Prizzi-Corleone, il n’y avait ce jour-là que les bourreaux et les victimes. On disait que les tueurs devaient être au moins sept, donc cinq qui brandissaient une arme et deux qui tenaient le volant des deux véhicules. On disait aussi que la Fiat 1100 dans laquelle circulait Navarra avec le médecin Giovanni Russo fut subitement contrainte de ralentir après un virage, en raison de la présence d’un obstacle, une charrette ou une autre automobile.

Une semaine après, les carabiniers trouvèrent un petit camion, caché dans une étable de Piano della Scala. C’était un véhicule de marque Leoncino, de couleur rouge, les pare-chocs étaient cabossés, le verre d’un des deux phares était brisé. L’exécution du puissant *capomafia* de Corleone était survenue en début d’après-midi le 2 août 1958, vers les 3 heures, dans la *contrada*, le quartier rural de Portella Imbriaca, et l’*agro*, l’arrondissement agraire de palazzo Adriano. Tout autour, ce n’était que des champs desséchés, la terre était aride, il ne pleuvait plus depuis le mois de février.

Le premier journaliste qui arriva sur la départementale reliant Prizzi à Corleone fut Nicola Volpes, responsable de la rubrique « noire » du quotidien palermitain *L’Ora*. Il rejoignit Portella Imbriaca vers 6 heures. Il n’y avait pas un souffle de vent, la chaleur était étouffante. Depuis Palerme, il fallait presque compter deux heures de voiture. Le chauffeur, Saro Mineo, avait dû s’arrêter à l’embranchement de Ficuzza pour changer une roue crevée, non sans une bordée de jurons. Sur la banquette arrière de la voiture, à chaque ornière, le photographe du journal, Nicola Scafidi, était proprement secoué. On les avait avertis à la rédaction, avec le coup de téléphone rituel de l’ami de Corleone : « Dépêchez-vous, il y a du travail qui vous attend. »

En échange des nouvelles qu'il leur transmettait, le vieil informateur ne réclamait jamais rien. Cela lui plaisait de faire cavaler les journalistes, ces gens curieux qui semaient la confusion dans la région. Et puis la flicaille les harcelait avec ses questions bien innocentes. C'était un véritable divertissement, le lendemain, au cercle, de lire leurs articles un peu approximatifs, mais toujours singuliers. Avec les noms, les prénoms et les adresses des *mammasantissima*, les gros pontes de la mafia qui se prenaient pour les maîtres du monde. Mais cet après-midi-là, c'était différent, la voix de l'ami de Corleone tremblait.

Le photographe Nicola Scafidi eut seulement le temps de s'approcher du bas-côté de la route, et puis il eut tout juste une seconde pour fixer cette scène de mort. Ce fut la première et l'unique photo de l'homicide de Michele Navarra. Les carabiniers éloignèrent Scafidi sans ménagement ; ils étaient nerveux ; ils ne comprenaient pas et n'imaginaient pas qui avait pu perpétrer cette action de guerre, qui avait eu le courage d'éliminer le docteur de Corleone. La Fiat 1100 bleu foncé avait été transformée en passoire, la quasi-totalité des projectiles avaient frappé le flanc droit de la carrosserie, du côté où était assis Navarra. Le médecin Giovanni Russo était encore agrippé au volant, sa tête pendait par la fenêtre, du sang lui coulait sur le front. De l'extérieur, le corps du *capomafia* était invisible après les premières rafales de Thompson, il avait glissé du siège.

Les informations que recueillirent les reporters de *L'Ora* cet après-midi-là furent maigres et assez imprécises. On finit par comprendre que le jeune médecin était mort à cause d'un « hasard tragique ». La fatalité avait voulu qu'il fasse monter Michele Navarra à bord de sa voiture. Le médecin Giovanni Russo avait perdu la vie pour une seule et unique raison : il avait vu les assassins en face.

Les funérailles de Michele Navarra furent célébrées le 4 août, dans la paroisse de San Martino, la cathédrale de Corleone. La foule se massa piazza Garibaldi et dans toutes les rues attenantes ; des centaines de couronnes de fleurs saluaient une dernière fois la mémoire du « bienfaiteur ». On décréta un deuil municipal, le drapeau en berne pendait du balcon de l'hôtel de ville, des délégations de mafiosi étaient arrivées de tous les bourgs des quatre provinces de la Sicile occidentale. Au bout de dix années, Corleone n'avait plus de médecin attitré. Elle n'avait plus d'inspecteur de Caisse mutuelle d'assurance maladie et plus de directeur sanitaire de l'hôpital des Bianchi. Elle avait aussi perdu le président de

l’Association des cultivateurs syndiqués et son délégué du consortium agraire. Corleone n’avait plus de *capomafia*.

Au cours des deux nuits qui suivirent ce terrible guet-apens de Portella Imbriaca, les carabiniers procédèrent à un ratissage dans les fermes de Strasatto, de Torrazza, de la *contrada* Perulla. Ils enfoncèrent des portes dans les maisons du quartier San Giovanni, ils entrèrent dans les *bassi*, ces logements en entresol, en contrebas de la chaussée, dans via Rua del Piano et dans vicolo Scorsone, ils fouillèrent dans les étables et les fenils. C’était une grande battue, on pourchassait une cinquantaine de mafieux, tous les amis et tous les ennemis de Michele Navarra. Dans ces maisons, les carabiniers trouvèrent des femmes, des enfants et des vieillards, mais aucun des hommes qu’ils recherchaient. Les Riina, les Liggio, ils avaient disparu, et disparu aussi les Provenzano, les Bagarella, les Ruffino, les Vintaloro.

Corleone semblait une bourgade fantôme. Les hommes des deux *cosca* étaient partis dans les collines, ils s’étaient cachés en lieu sûr. Ils s’étaient préparés à une guerre qui déciderait de la survie d’une de ces deux factions, et de la fin de l’autre. Une guerre fratricide, entre Corléonais. Après la mise à mort du D^{r} Michele Navarra, trente-quatre jours et trente-quatre nuits s’écoulèrent. Personne ne bougea, jusqu’au 6 septembre. Le jour où éclata le premier coup de *lupara*. Ce qui s’ensuivit eut un écho qui retentit jusqu’à l’autre rive de l’océan Atlantique, à New York, à Chicago, à Detroit. Les *boss* siciliano-américains de Cosa Nostra se mirent à baptiser Corleone d’un nom tout simple : *Tombstone*, la pierre tombale.

Je ne veux pas de témoins…

C’était presque le crépuscule d’une autre journée très chaude ; l’été ne voulait pas s’achever. La nuit précédente, le sirocco s’était remis à souffler. C’était une veille de fête, un samedi. On ne pouvait trouver un peu de fraîcheur qu’à l’ombre des arbres du bastion San Rocco. Des platanes et des pins faisaient de l’ombre aux vieux du village qui s’étaient assis autour de la fontaine à sec. Même l’herbe des parterres était brûlée. Trois ou quatre garçonnets remontaient cette ruelle en pente ; c’était un boyau poussiéreux, via della Consolazione. D’un côté trois hommes descendaient à pas lents, de l’autre il y en avait un autre, immobile, qui les attendait, adossé au mur. Il n’avait pas d’arme, il était seul, il regardait autour de lui. Il était impatient, Totò Riina. Sous les arbres du bastion San Rocco, au coucher du soleil, ce

6 septembre, les deux mafias de Corleone avaient fixé une rencontre. Après l'exécution de Michele Navarra, venaient les pourparlers de paix.

Des amis d'amis avaient fait savoir que les lieutenants du docteur ne voulaient pas la guerre, mais préféraient discuter sur ce qui s'était produit. Et surtout, sur ce qui risquait encore de se passer. Totò Riina fut le premier à prendre la parole.

« Celui qui est mort est mort, son âme s'en est allée, pensons aux vivants. »

Le Courtaud fit le signe de la croix.

Les garçonnets avaient disparu derrière l'angle, les vieillards qui profitaient de la fraîcheur autour de la fontaine se dirigèrent vers la *piazza* du village. À l'ombre des platanes et des pins seuls restèrent allongés les chiens errants.

De rares témoins observèrent cette scène. De loin. Et racontèrent que cette réunion dura au moins une demi-heure, et soulignèrent aussi que Pietro Maiuri, les frères Giovanni et Marco Marino écoutèrent les propos de Totò Riina sans ouvrir une seule fois la bouche. Ce fut seulement à la fin que Maiuri murmura quelque chose et lui tendit la main. Mais pour Totò Riina, il était encore un peu tôt, il n'avait pas terminé la discussion.

« Entre nous, il reste juste une petite question : il faut nous livrer les salopards qui ont essayé de liquider Liggio à Piano della Scala. »

Il y avait encore un peu de lumière, ce soir-là, les salons de coiffure étaient encore ouverts, les paysans faisaient encore quelques pas devant l'entrée des cercles, quand ils entendirent les premiers coups de feu qui se répercutèrent du côté du bastion San Rocco. Entre les arbres, on vit soudain s'avancer Binnu Provenzano et Calogero Bagarella, ils empoignaient des fusils à canon scié, ils tiraient, rechargeaient leurs armes, tiraient encore. Avec un coup de fusil en plein visage, Pietro Maiuri fut le premier touché par un projectile mortel. Ses deux camarades filèrent dans via Puccio, au pas de course. Ils furent fauchés comme des animaux à l'abattoir.

Trois ou quatre autres mafiosi armés accoururent de la place et ouvrirent le feu sur Totò Riina. Les échanges de coups de feu durèrent sept à dix minutes, les tueurs se poursuivirent dans les ruelles, les balles fouettant l'air comme des gifles et, à la fin, on releva même une fillette de deux ans parmi les blessés. Seize témoins avaient assisté à cette boucherie, sept femmes et neuf hommes. Il y avait aussi un carabinier et deux agents

de la sécurité publique, qui avaient vu Totò Riina « parmi les tueurs qui se donnaient la chasse et s'enfuyaient ».

À 9 heures ce soir-là, Binnu Provenzano entrait dans une salle de l'hôpital des Bianchi, la chemise imbibée de sang, il était blessé à la tête. Il raconta au médecin de garde que cela lui était arrivé sur un trottoir de corso Bentivegna.

« Je me promenais, j'ai senti une violente douleur à la tête, j'ai perdu connaissance, je ne me suis rendu compte de rien. »

Le médecin ne posa pas de questions.

Le soir du 6 septembre, la nouvelle mafia de Corleone avait trouvé un homme qui venait avec des paroles de paix l'arme au poing. Totò Riina était un maître du double jeu. Il n'avait aucune pitié. C'était un prestidigitateur extrêmement habile qui misait toujours sur la vie et la mort des autres. Le paysan de via Rua del Piano était prêt à devenir l'assassin implacable de la bande de Liggio. Le soir du massacre du bastion San Rocco, il entama son ascension au sein de Cosa Nostra, homicide après homicide, massacre après massacre, *tragedia* après *tragedia*. Pour le moment, il se tenait à peine en retrait de Lucianeddu.

Leur renommée d'invincibilité, Luciano Liggio et Totò Riina commencèrent de la conquérir ce même hiver, au cours des dernières semaines de 1958. Avec une stratégie qu'avait inventé Luciano – à la fois étrangère à toute règle et tout à fait élémentaire. Tuer tous leurs adversaires, ne jamais laisser un seul ennemi derrière soi. Mais il fallait d'abord les débusquer, les ultimes fidèles du D^{r} Navarra, il fallait les faire sortir à découvert. C'est ainsi que Totò Riina « le joueur » convainquit de vieux mafieux de jouer le rôle de médiateurs entre les deux groupes, le leur et celui des « Navarrais ». C'était l'unique moyen d'avoir en face de soi les hommes à exterminer. Il y eut des tractations secrètes, certains acceptèrent, d'autres moururent uniquement parce qu'ils ne voulaient pas se fier à Totò Riina.

L'un de ces mafiosi s'appelait Carmelo Lo Bue. C'était un propriétaire qui possédait de la terre jusqu'à Campofiorito. Il avait des oliveraies, des vignes et des troupeaux. Ses fils avaient émigré en Amérique, et il voulait les rejoindre pour quitter définitivement Corleone et la Sicile. Six mois auparavant, il avait demandé son visa au consulat. Carmelo Lo Bue était en dehors de la mêlée, il n'était ni avec Liggio ni avec les autres. Il était vieux, il avait presque quatre-vingts ans. Il n'avait été placé en résidence forcée

qu’une seule fois, à l’époque de Mori. Ce fut ce même préfet qui le fit embarquer de force, une nuit, à bord du vapeur à destination d’Ustica. Carmelo Lo Bue ne réussit jamais à revoir ses fils ou à découvrir l’Amérique. Il fut abattu un soir de novembre. Il arrivait de la campagne, il était en selle, sur sa jument, via del Calvario. Totò Riina lui tira d’abord une balle dans le dos, puis une autre dans la bouche.

Au cours d’une même soirée de ce même hiver, on élimina aussi Vincenzo Cortimiglia, le tueur le plus dangereux de la bande rivale. Un procès-verbal des carabiniers put reconstituer l’embuscade : « Cortimiglia allait son chemin, il avait les mains dans les poches, déformées par deux gros pistolets à barillet… prévenu comme il l’était, Cortimiglia flaira l’air suspect de Calogero Bagarella et Giovanni Provenzano, cousin de Bernardo, quand il les croisa… »

Vincenzo Cortimiglia dégaina l’un de ses deux pistolets et vida son barillet, six balles, en pleine figure de Giovanni Provenzano. Puis il s’enfuit, en se cachant dans un magasin d’alimentation. Le boutiquier était cousin germain de Luciano Liggio, et dans la boutique, il y avait Totò Riina. Un coup de *lupara* déchiqueta la poitrine de Cortimiglia ; il cracha du sang par la bouche ; il était à terre, mourant, quand l’agent de police Augusto Giannasi entra dans le magasin. Le policier raconta ensuite à ses supérieurs ce qu’il avait vu : « À l’intérieur de la boutique, il y avait Totò Riina. Il tira et s’enfuit en laissant ses armes, un fusil de chasse calibre 12 à canon scié et un pistolet calibre 45 de marque Colt. »

Totò Riina était désormais le boucher de la bande Liggio, son tueur à gages le plus « valeureux ». Il répétait sans cesse à Lucianeddu, à Binnu Provenzano, à Calogero Bagarella : « Nous ne devons jamais laisser de comptes non réglés, les témoins sont toujours dangereux. »

Une « source digne de foi » informa par la suite les carabiniers de Corleone sur la mort d’un commerçant du bourg. Il vendait des fruits et de l’huile, il s’appelait Paolo Riina, mais il n’avait aucun lien de parenté avec Totò le Courtaud. Ils l’avaient abattu de trois coups de *lupara*. Un à la colonne vertébrale, un autre au cœur, et le dernier dans la bouche. La source digne de foi affirma que le tueur à gages était bien Totò Riina, les carabiniers consignèrent le mobile du meurtre dans un rapport : « Le commerçant Paolo Riina était un personnage bavard et pas très courageux qui n’avait qu’un seul tort : celui d’avoir suivi depuis le seuil de sa maison

toutes les épisodes des fusillades survenues au bastion San Rocco et via Puccio. »

Dangereux !

Le premier autocar de Palerme arrivait à Corleone vers 4 heures de l'après-midi. Dans le dernier virage de la nationale, il s'arrêtait, effectuait un demi-tour sur quelques mètres, en frôlant la borne de pierre, puis repartait dans un nuage de fumée noire. De cet autocar descendaient en premier les crieurs de journaux de *L'Ora*, qui déchargeaient sur les trottoirs de corso Bentivegna des centaines d'exemplaires du quotidien à l'encre encore fraîche. Les crieurs se mirent à brailler, en arpentant piazza Garibaldi en tous sens : « Des morts, des morts et des blessés… »

Au bout de quelques minutes, leurs cris se muèrent en lamentation, une complainte obsédante qui se propageait dans les ruelles étroites montant jusqu'à l'église de Santa Rosalia. « *Quanti ne muriru, quanti ne cadiru*… » Tant de morts, tant qui sont tombés.

C'était le communiqué de guerre, le décompte macabre des dernières vingt-quatre heures.

À 4 heures, par un de ces après-midi, un homme gigantesque descendit aussi de l'autocar de Palerme. Il avait le visage carré, agrémenté d'un bouc, les cheveux poivre et sel, les yeux bleus. Le géant prit sa valise et se dirigea d'un pas assuré vers le bar le plus proche. Il entra dans le café devant la paroisse de San Martino, salua les clients d'un signe de tête et commanda un verre de lait. Puis il se présenta : « Je suis le nouveau commissaire de la sûreté publique de Corleone, monsieur Angelo Mangano. »

Du bar de piazza Garibaldi au vieux commissariat, il y avait quatre cents mètres, que le policier parcourut à pied. Mille yeux le suivirent derrière les rideaux des fenêtres. Le commissaire était d'une extrême élégance, il portait un costume en lin gris sans un faux pli, une pochette de soie blanche dans sa poche poitrine, une bague voyante à l'auriculaire de la main droite. Sur son passage, personne ne retira son chapeau ni ne daigna le saluer.

À Corleone, en cet après-midi-là, personne ne comprit que l'on allait maudire le nom d'Angelo Mangano. Et très bientôt ce serait Luciano Liggio qui le maudirait de toute son âme. Quelques jours seulement s'étaient écoulés depuis son arrivée, et déjà Angelo Mangano était devenu

quelqu’un. Le commissaire se montrait sur la place tôt le matin ou tard le soir. Il arrivait seul, il entrait dans son bar habituel, commandait son verre de lait et commençait à bavarder, d’une voix forte. Il disait à tous ceux qui voulaient l’entendre que pour capturer Lucianeddu, « il suffisait de suivre son sillage de bave, d’or et de sang. » C’était une manière de faire comprendre que c’était lui – le commissaire de la force publique – qui représentait la loi à Corleone.

Au cours des dernières semaines de 1962, les fusils à canon scié ne tirèrent plus dans les rues du bourg. Pourtant, pas un seul signal n’était venu annoncer la fin de la guerre. Mais alors, après tant de vacarme, pourquoi les *lupara* se taisaient-elles ? On commença de comprendre un peu mieux ce qu’il en était lorsqu’on vit défiler sur la place quelques femmes vêtues de noir, des femmes qui portaient le deuil. Leurs maris avaient disparu, engloutis dans le néant. C’était la *lupara bianca*, la mort cruelle et raffinée qui ne laissait pas de traces. C’était la fin réservée à ceux qui ne méritaient pas l’honneur d’une balle. La mort des espions, des balances, des traîtres. Leurs épouses ne devaient même pas retrouver les corps, elles n’auraient pas de tombes pour pleurer l’être aimé.

« Ceux qui font du mal, ils y mettent le feu et ne permettent même pas qu’on retrouve leurs cendres », murmurait-on dans le bourg quand on voyait passer les veuves des disparus. Ce furent les Corléonais, à la fin des années quarante, qui inaugurèrent cette technique d’une férocité sans égale, dite de la *lupara* blanche. Ils enlevaient un homme, le séquestraient, l’interrogeaient, le torturaient, et le livraient en pâture aux cochons ou aux corbeaux de la Rocca Busambra. Si l’on ne retrouvait pas le cadavre, il n’y avait pas de corps du délit, et donc pas de délit.

En ces derniers jours de 1962, six femmes vêtues de noir sortirent de leur maison. Leurs maris étaient tous des amis de Michele Navarra. L’adjudant de la brigade de police judiciaire de Corleone nota dans son rapport mensuel à son capitaine : « À un certain point, quand les “Navarrais” cherchèrent à enrôler des forces nouvelles ou à se créer de nouvelles relations dans le domaine politique, les autres décidèrent de les supprimer, non pas en recourant à la méthode usuelle, mais sur la base de critères qui rappellent, fût-ce vaguement, ceux que les communistes utilisent en Russie : la disparition. »

Le style était inimitable. C’était toujours le même rituel. Un ami fidèle approchait la cible, un de ceux qui n’éveillaient aucun soupçon, un de ceux

qui lui donnaient l'accolade, qui l'invitaient à manger à son domicile, avec ses enfants, avec son épouse. Et puis la cible disparaissait. Ce fut une hécatombe silencieuse et terrible.

« *Quanti ne muriru, quanti ne cadiru…* ». Tant de morts, tant qui sont tombés, continuaient de hurler les crieurs de journaux, même si les coups de fusil à canon scié ne retentissaient plus dans via Puccio, au bastion San Rocco, dans via del Calvario. Le journal *L'Ora*, voix isolée dans le marais de l'information sicilienne, décida de consacrer une enquête à la nouvelle espèce de mafieux qui avait mis Corleone à feu et à sang. La première page portait un seul titre en gros caractères : « DANGEREUX ! ».

Sous ce gros titre, *L'Ora* publiait la photo de Luciano Liggio, « un homme riche, redouté et redoutable, un homme capable de chevaucher armé d'un fusil à double canon scié, un mélange de mafioso à l'ancienne et de gangster moderne ». C'était le portrait du Corléonais. Dans les pages intérieures, beaucoup de place était réservée à ses lieutenants, « les paysans Salvatore Riina et Bernardo Provenzano ». L'enquête fut publiée le jeudi après-midi. Dans la nuit du samedi au dimanche, un kilo de tritole détruisait les rotatives de *L'Ora*.

Les vainqueurs de Corleone

Ils étaient tous recherchés. On savait qu'ils résidaient là-haut, derrière la montagne. À Corleone, les fugitifs descendaient toutes les nuits embrasser leur mère ou leur épouse, manger et dormir sous leur toit. À l'aube, ils repartaient du bourg. Ils s'évanouissaient vers la Rocca dei Maschi, un territoire où les chasseurs qui tiraient le lièvre ne faisaient leur battue qu'une fois l'an.

La Rocca dei Maschi, c'était le mont du *mascaro*, l'homme qui, le premier mars de chaque année, avait pour mission d'allumer les feux d'artifice en l'honneur de san Leoluca, le saint patron de Corleone. Derrière le rocher, il y avait une route qui montait jusqu'à Prizzi, quarante-sept virages et onze lacets. Au bout de quelques kilomètres, une *regia trazzera*[6] qui n'était portée sur aucune carte s'élargissait à proximité d'un abreuvoir en pierre. C'était de là que partaient sept sentiers qui se perdaient dans les champs. De la Rocca dei Maschi, on pouvait atteindre le milieu de la Sicile. En plein dans le Belice, au milieu des vignes de Partinico, vers les terres agrigentines. Pour Palerme, il y avait trois routes. La plus septentrionale

conduisait à Piana degli Albanesi, et la plus méridionale à San Giuseppe Jato. La troisième entrait dans le parc d'Altofonte. Il y avait aussi une piste poussiéreuse qui débouchait au-delà des collines les plus lointaines. Aux confins de Vallone, dans la province de Caltanissetta. Tout le monde disait que Corleone était un pays isolé, fermé au milieu des montagnes, hors d'atteinte. En réalité, Corleone était le cœur de la Sicile.

Les fugitifs remportèrent leur guerre de la mafia. Elle avait duré cinq ans, les amis du D^r^ Navarra n'existaient plus, ils avaient tous fini en terre. Luciano Liggio, mais surtout Totò Riina, Binnu Provenzano et Calogero Bagarella étaient devenus les patrons de Corleone, avec toute la ruse et la férocité que seuls pouvaient posséder les paysans grandis entre Marabino et le fief de Strasatto. C'étaient des gens habitués à vivre dans la solitude des campagnes, des gens qui avaient passé leur vie dans les pâturages, plus proches des animaux que des hommes. Leur arme secrète, c'était leur instinct. Ils frappaient d'abord et pensaient ensuite, ils tuaient d'abord et réfléchissaient ensuite à leurs actes. Leur instinct les poussait désormais à déposer les armes, à conserver au chaud les *lupara* qui avaient déjà trop fait parler d'elles, qui avaient fâché les grands chefs de Cosa Nostra à Palerme, à Trapani, à Castellammare del Golfo, à Mussomeli.

La Sicile avait besoin de paix, de silence, de tranquillité. Un accord tacite résistait à tout, envers et contre tout, depuis vingt ans. Depuis l'après-guerre, depuis le débarquement des Alliés. À ces paysans, personne n'avait jamais expliqué qu'il existait un pacte non-écrit entre la mafia et certains secteurs de l'État italien. Un pacte pour s'ignorer ou s'entraider, selon les moments et les circonstances. Une accolade mortelle au nom de la liberté, de l'anticommunisme, du progrès. C'était un pacte qui avait superbement tenu avant, pendant et après les fureurs indépendantistes des séparatistes siciliens et la mort mystérieuse de Salvatore Giuliano. Au cours des années précédentes, personne ne s'était scandalisé, préoccupé ou même étonné des propos désespérés prononcés dans une salle d'audience d'un tribunal par Gaspare Pisciotta, le cousin qui avait remis entre les mains de la mafia et de l'État le cadavre du bandit de Montelepre.

« Nous formons tous une seule entité, nous formons un seul corps, bandits, mafia et police, comme le Père, le Fils et le Saint-Esprit », avait crié Pisciotta aux juges de la cour d'assise de Viterbe. Ces cris délirants avaient été proférés par un homme déchiré de douleur et fou de remords. Et puis le traître Gaspare Pisciotta était mort empoisonné, un matin, dans une

cellule de l'Ucciardone, on lui avait servi son café à la strychnine. Le lendemain de cet homicide, un autre Sicilien, Mario Scelba, devenait président du Conseil, à Rome. Il avait été le dernier ministre de l'Intérieur en titre, sa police s'était distinguée presque autant que la mafia pour étouffer les révoltes des paysans des fiefs.

Depuis cette époque, tant d'années s'étaient écoulées. Il était loin, le souvenir de la bande de Giuliano, du massacre de Portella della Ginestra, des pelotons antibanditisme, des razzias de bétail à Strasatto. Le monde ne tournait plus autour de l'étable de Vintaloro à Piano della Scala, autour de ses meules de blé, de ses tonneaux de vin. Des « bienfaiteurs » comme Michele Navarra avaient fait leur temps. La maudite histoire de la Sicile avait encore une fois tourné la page. Et, pour les féroces paysans Corléonais, l'heure était aussi venue d'abandonner les campagnes et de se tourner vers les villes et vers l'avenir. Et de chercher à penser en grand et à trouver de l'argent. D'introduire des comparses, des filleuls, des cousins et des neveux dans les municipalités, les administrations, les services des travaux publics, les consortiums, l'office minier et l'office agricole. Il fallait aussi avoir des amis dans les chambres de la région de Sicile, chez les flics, dans les tribunaux, dans les partis. Il fallait se creuser une niche dans cette ruche en formation qu'était désormais l'État. Ces paysans ne pouvaient pas s'arrêter aux limites du bourg. Des hommes comme Totò Riina ou Binnu Provenzano ne pouvaient pas rester à Corleone.

1- *Picciotto* : le jeunot ou le « petit homme », le grade d'entrée dans la hiérarchie mafieuse. N.d.T.

2- La plaine de la Conque d'Or, entre les monts de Palerme et la mer Thyrrénienne, entoure Palerme et son arrière-pays. Avant l'expansion urbaine anarchique de la capitale sicilienne (ce que l'on a appelé « le sac de Palerme), cette plaine accueillait de nombreuses plantations d'agrumes. N.d.T.

3- Soit environ 19,5 millions d'euros (mais 127 millions d'euros, en données monétaires corrigées. N.d.T.

4- Une *salma* de terrain équivaut à cent dix mètres carrés ou un seizième de *tumulo*. Il s'agit donc ici d'un terrain d'un demi-hectare. N.d.T.

5- La *cosca* ou le noyau : cette structure mafieuse se compose de différents clans. « Le chef de la *cosca* […] contrôle le flux des communications et empêche les communications directes entre ses membres ; il peut également jouer un rôle de médiateur, et exercer ainsi efficacement le contrôle interne de l'organisation », *Cosche, Cosa Nostra : les structures organisationnelles de la criminalité mafieuse en Sicile*, Raimondo Catanzaro. N.d.T.

6- Très anciennes routes de Sicile, qui relient la partie orientale de l'île à la capitale. Ici, il s'agit d'une de ces voies qui n'apparaissent sur aucune carte. N.d.T.

Le détenu de l’Ucciardone

Des visages recuits de soleil

Depuis le promontoire de Gibilrossa, la vue était superbe : la mer était d’un bleu intense et profond, les maisons immergées dans l’épaisseur verte des jardins. Les rues étaient larges, arborées, lumineuses. Les splendides villas de style liberty étaient masquées par de hauts massifs de ficus et de magnolias, et les immeubles de via Maqueda étaient somptueux. De février à novembre, les glaciers du Foro Italico servaient des *granita* de café avec leur crème fouettée : l’hiver n’atteignait jamais Palerme. Un jour, la ville leur était apparue comme un mirage, depuis la lisière des champs de froment de leur fief, et c’était la ville qu’ils voulaient conquérir. Et maintenant, elle était là, magnifique, aux pieds de sa colline pelée du Montepellegrino.

Les paysans de Corleone arrivèrent aux portes de la capitale sicilienne dans sa période la plus troublée, celle des incursions menées par les nouveaux vice-rois de Palerme. On était en pleine « guerre du ciment », la région avait ouvert grand ses coffres-forts pour tenter d’assainir les quatre circonscriptions judiciaires, et la municipalité était occupée à élaborer le plan d’urbanisme.

Totò Riina et Liciano Liggio, Binnu Provenzano et Calogero Bagarella étaient tous des fugitifs, tous des mafiosi appartenant à la même bande, qui avaient pris le contrôle de Corleone et mis la main sur le dernier hectare de ces terres qui s’étendaient de Misilmeri à Chiusa Sclafani. Ils avaient débarqué à Palerme pour se cacher, mais également pour se tailler une part dans ce marché, et se présenter aux grandes familles de Cosa Nostra comme les chefs des villages de la province. Aux frères La Barbera, à don Pietro Torretta, aux Greco de Ciaculli et à leurs cousins du même nom originaires

de Croceverde. Les Corléonais descendirent de la colline et entrèrent timidement dans la ville, vêtus de leur tenue de drap noir ou d'un velours à grosses côtes, les souliers maculés de boue, la casquette vissée sur la tête.

Ils avaient les visages recuits de soleil et les mains calleuses. Ils étaient humbles, respectueux, cela frisait même parfois la servilité. Les vice-rois posaient l'œil sur les Corléonais, et ils se moquaient d'eux, car ceux qui arrivaient des campagnes étaient les *viddani,* les « bouseux ». Ils étaient silencieux, ces hommes petits et trapus, qui vivaient autour de la Rocca Busambra. Ils se montraient aussi obéissants que des chiens avec leur maître, ils connaissaient les règles, ils avaient la volonté de faire, certes, mais sans vouloir en faire trop non plus. Quelqu'un s'est mis à les appeler, avec une ironie teintée de mépris, les *picciuttunazzi*[1].

Le premier à les accueillir auprès de sa cour fut Salvatore La Barbera, représentant de la famille du centre de Palerme. Salvatore et son frère Angelo étaient des mafiosi dotés d'un grand flair. Ils avaient découvert l'immobilier ; ils étaient devenus entrepreneurs et ils avaient au moins un chantier en cours dans tous les quartiers de la ville. On disait qu'ils entretenaient des rapports privilégiés avec l'administration communale ; on répétait à voix basse que le maire était de leurs amis. Ou mieux encore, l'un de leurs associés.

Le premier citoyen de Palerme était alors un homme qui, avec un ancien coiffeur de Corleone, avait pris le contrôle de la Démocratie chrétienne palermitaine. Salvo Lima et Vito Ciancimino, les « jeunes Turcs » : étaient les nouveaux seigneurs du parti. On parlait d'infiltration de la criminalité organisée au sein de la municipalité, d'échanges de faveurs, de pactes électoraux, d'« amis » qui entraient dans les salles tendues de damas du palais des Aigles pour décider d'un taudis à abattre et de l'emplacement d'un immeuble à construire.

Il y avait des murmures, des chuchotements, personne ne savait, à l'époque, que don Vincenzo, le père de Salvino, était un homme d'honneur de la *cosca* de Palerme centre. Et son fils, Savinio, circulait dans la ville en arborant l'écharpe tricolore du maire – il traitait directement avec des ministres, à Rome ; il dînait à la curie avec des cardinaux et des prélats ; il rencontrait des procureurs généraux, des questeurs, des préfets de la République ; il choisissait des conseillers municipaux et des secrétaires généraux et il distribuait des adjudications et des milliards de lires.

Quant à la nouvelle vie des *picciuttunazzi* de Corleone, elle se déroulait tranquillement, dans une cité qui n'avait pas encore perdu son indolence. À Palerme, Totò Riina demeurait un simple soldat, mais il possédait une cervelle, du sang froid et de la patience. Il savait qu'il devait patienter en silence. C'était lui qui portait les ordres de Luciano Liggio à ses Corléonais. C'était lui qui était informé le premier de certains secrets, des avances que les Palermitains faisaient à Lucianeddu. Il comprenait sur le champ quelles étaient les besognes à accepter, avec une génuflexion, et celles à refuser, en veillant toujours à invoquer un solide prétexte. Ses amis Binnu Provenzano et Calogero Bagarella étaient de purs *pistoleros*, ils étaient restés des assassins de l'ancien temps. Et, comme à cette époque reculée, comme quinze ans auparavant, sur les sentiers des campagnes de Marabino et de Frattina, ils se déplaçaient toujours à trois.

Un jour, à l'improviste, leur chef Liggio avait disparu. Il était parti pour le nord, il était descendu dans les grands hôtels de Rome et de Milan, il s'entourait de belles et jolies femmes, il possédait de luxueuses automobiles et il avait de grosses sommes d'argent en poche. Les journaux publiaient sa photo et ils écrivaient qu'il se mêlait de trafic de stupéfiants avec un américano-sicilien originaire de Partinico, qu'ils appelaient Frank « Trois doigts ». De temps à autre, Lucianeddu rentrait en Sicile, à Palerme, à Corleone. Il se cachait dans des maisons sûres. Ou se faisait hospitaliser dans une clinique, sous un faux nom, immobilisé par de maudites douleurs à la colonne vertébrale.

Seuls Totò Riina et ses amis inséparables étaient restés les *peri incritati*, les pieds crottés de la terre des paysans. Ils avaient l'air de *cafoni*, de péquenauds, au milieu de tous ces *boss* qui arboraient tous les jours un costume neuf, des chemises en soie et, à l'auriculaire, une bague montée d'un brillant. Les autres dépensaient leur argent en *buttane*, en putains et en champagne, en bolides, en fêtes et en festins. Pour eux, en revanche, la ville restait identique à leur village, Palerme était semblable à Corleone, Salvatore La Barbera était comme feu Michele Navarra, quand ils étaient tous les trois « encore dans son cœur ». Don Salvatore les avait cachés et installés, les *viddani* de Corleone et, en échange, il leur demandait simplement de se charger de menus travaux de précision, discrets et silencieux. C'étaient des besognes vraiment taillées sur mesure, pour ces *picciuttunazzi* qui venaient de l'extérieur. Personne ne les connaissait, ils

étaient de confiance, et ils pouvaient toujours servir, à l'occasion. C'était aussi vrai parce qu'à Palerme, il régnait un climat néfaste.

Des bombes dissimulées au milieu des mandariniers

Un matin de janvier 1963, Salvatore La Barbera disparut. Son Alfa Romeo Giulietta couleur glacier fut retrouvée six jours plus tard en rase campagne, dans la province d'Agrigente : les clefs étaient sur le tableau de bord, les portières ouvertes, la carrosserie n'avait pas une éraflure. C'était encore le rituel de la *lupara bianca*. Déchaîné, le frère, Angelo La Barbera, se lança à la recherche des assassins, demanda des comptes aux chefs de Cosa Nostra, exigea de connaître les motifs, et les menaça de représailles. Tous les représentants des familles palermitaines lui certifièrent qu'ils ne savaient rien de la disparition de don Salvatore. Et, en effet, ils disaient la vérité.

Mais à l'intérieur de Cosa Nostra, il y avait un homme qui trichait, un individu qui avait infiltré ses séides dans toutes les autres familles, afin de contrôler les mouvements de l'adversaire. C'était Michele Cavataio – un mafioso qui était aussi entrepreneur dans le bâtiment –, et c'était lui qui avait fait enlever Salvatore La Barbera. C'était encore lui, qui avait bourré une Fiat 1100 de tritole, pour ensuite la faire exploser devant la maison des Greco de Ciaculli. Tout au long de ces mois-là, les chefs des familles, ne comprirent pas que l'un des leurs les avaient dressés les uns contre les autres. Et, par peur de perdre le pouvoir, ils s'entretuèrent comme des bêtes féroces.

Cet épisode entra dans l'histoire comme « la première guerre de la mafia » de Palerme. Il y eut des centaines de morts, des escouades d'assassins ensanglantèrent les rues de la ville. Il y eut des fusillades chez les poissonniers, des embuscades au marché des fruits et légumes, des guet-apens sur des chantiers de construction. Les Corléonais de Totò Riina demeurèrent prudemment en dehors de cet affrontement. Les *viddani* furent les témoins d'un massacre sans précédent, ils virent les Palermitains s'autodétruire en quelques mois, s'éliminer mutuellement sans même bien savoir pourquoi. Certains cherchèrent à abattre Angelo La Barbera, après quoi la vendetta vint frapper la partie adverse. Ces incursions continuèrent jusque dans la nuit du 29 juin, quand une Giulietta remplie d'explosifs fut acheminée jusqu'à Ciaculli.

Les tueurs à gages voulaient la placer une fois encore devant la maison de Totò Greco, mais sur le trajet ils crevèrent un pneu. L'auto fut abandonnée le long de la petite avenue de villa Serena. Elle y resta toute une nuit. Le lendemain, quelqu'un remarqua cette Alfa Romeo abandonnée au milieu des mandariniers. Et avertit la police. Un écheveau de fils électriques croisés s'échappait par une portière ouverte, et une bouteille de gaz liquide trônait sur la banquette arrière. Un artificier de l'armée se présenta à Ciaculli et désamorça l'engin en quelques minutes. Tout danger semblait écarté. Mais quand on ouvrit le coffre à bagages de la voiture, l'explosion fut terrible. Hommes et arbres furent projetés en l'air, quatre carabiniers, deux soldats et un policier trouvèrent la mort dans ce petit chemin de la bourgade. C'était l'après-midi du 30 juin 1963.

Au cours des six mois qui suivirent l'attentat à la bombe de Ciaculli, l'État découvrit la mafia sicilienne. Pour la première fois depuis l'après-guerre, Rome se montra aux *boss* mafieux sous son visage le plus féroce. Le pacte de coexistence pacifique venait d'être violé, le tritole et les *lupara* avaient troublé l'opinion publique italienne et déchaîné l'opposition au Parlement. On commençait à parler de protections politiques scandaleuses, de collusions, d'intrigues parmi les notables de la Démocratie chrétienne sicilienne et ces hommes au sein des familles. Il y eut même des affrontements et des incidents. Un jour, le député démocrate chrétien Dino Canzoneri se fit agresser dans l'enceinte de l'institution par des communistes. Il était celui qui avait recueilli le plus de suffrages dans la circonscription des Corléonais. Mais il était aussi l'avocat chargé de la défense de Luciano Liggio.

On assista alors en Sicile au retour du spectre du questeur Mori. Ce furent des coups de filet spectaculaires dans les quartiers de Palerme. Des ratissages nocturnes. Des pâtés de maisons entiers furent encerclés, isolés, perquisitionnés jusque dans les moindres recoins. Mariano Rumor était entré au Viminal, le ministère de l'Intérieur. Au début de l'automne, le ministre s'adressa aux Italiens à la télévision : « Les Siciliens et le pays tout entier doivent avoir l'assurance que la police est décidée à poursuivre cette criminalité organisée, insidieuse, et ces associations de malfaiteurs ne doivent nourrir aucune illusion : dans ce duel qui s'est engagé entre eux et l'État, l'État ne sera certainement pas le premier à baisser les bras. »

À la fin de l'année, le ministre Rumor fournit aussi les chiffres de la répression en Sicile : « Les individus dénoncés aux autorités sont au

nombre de 89, 455 ont reçu une sommation à comparaître, 222 ont fait l'objet d'une demande d'assignation à résidence, 84 fusils et 60 pistolets ont été saisis, et enfin ce sont 192 permis de conduire et 124 permis de port d'armes qui ont été suspendus. »

Les mafiosi suspects arrêtés dans les quatre provinces de Sicile occidentale étaient au nombre de 855. L'un d'eux était un Corléonais de petite taille, il s'était rangé aux côtés de Luciano Liggio, mais il semblait originaire d'un autre monde, et il avait la réputation d'un homme cruel. On disait alors que c'était le plus impitoyable de tous. Totò Riina était en fuite depuis cinq ans et trois mois. C'était un tueur à gages, il était recherché pour cinq homicides « perpétrés entre septembre 1958 et juillet 1962, avec la complicité de Bernardo Provenzano, de Calogero Bagarella et d'autres individus non identifiés à ce jour… ».

Plutôt mort que flic

Le tunnel était long de quatre cent vingt-huit mètres et traversait la montagne sous la centrale électrique. Il régnait toujours un grand silence, par là-bas. On entendait seulement de temps à autre – et uniquement de nuit – le bruit lointain d'un moteur. Des phares qui illuminaient les parois rocheuses, des ombres qui se déplaçaient dans le bois d'eucalyptus. Ce soir-là, au fond du tunnel, il y avait aussi quelqu'un. Il était à peu près 9 heures, il faisait très froid, dans la journée il était tombé quelques flocons de neige.

L'escadron était commandé par un adjudant de carabiniers calabrais, les deux brigadiers étaient siciliens, les six autres agents étaient tous des « continentaux ». La Fiat 1100 de couleur gris taupe était arrêtée au centre de la galerie. Le conducteur fumait cigarette sur cigarette. Et il attendait. Un quart d'heure après, la Fiat 1100 descendait en direction du bourg, au pas, tous feux éteints. L'adjudant s'était posté derrière un pilier en ciment, c'était une question de secondes, l'automobile passerait devant lui d'un instant à l'autre. Mais les choses ne se déroulèrent pas exactement comme les policiers du commissariat de la sûreté publique de Corleone, troisième patrouille de service extérieur, tranche horaire 20 heures-24 heures du 15 décembre 1963, l'avaient prévu.

Le poste de blocus avait été étudié pour appréhender des braqueurs, une bande qui, en quatre mois, avait pris pour cible trois agences du Banco di Sicilia de Palerme, avec succès. À l'intérieur de la galerie voûtée, on

entendit tout à coup un cri, puis une rafale de mitraillettes. Le chauffeur s'était rendu compte qu'on le guettait. La Fiat 1100 parcourut tout le tunnel en marche arrière, et fonça à toute vitesse de l'autre côté de la montagne. Les policiers ne réussirent à voir ni le visage du conducteur, ni le numéro de la plaque d'immatriculation.

Entre temps, un homme s'était glissé au fond de l'escarpement, il courait entre les arbustes, il avait roulé-boulé jusque dans le lit à sec d'un bras de la rivière San Leonardo. On le poursuivit dans l'obscurité, et il fut rattrapé par les agents qui pointèrent sur lui leurs pistolets. L'homme n'ouvrit pas la bouche, il avait des yeux sombres, et fusillait d'un regard haineux ces jeunes garçons en uniforme. Il était petit, bien bâti, il avait l'allure simple d'un paysan. Il était enveloppé dans un manteau, il n'était pas armé, il disait s'appeler Giovanni Grande, exploitant agricole à San Giuseppe Jato. Il avait en poche une carte d'identité, qui semblait authentique. Ils le conduisirent au commissariat du bourg, enchaîné, et entamèrent son interrogatoire.

À 2 heures du matin, le commissaire principal Angelo Mangano lui proposa un verre de lait, mais il le refusa. À 3 heures, Mangano revint à la charge : « Comment tu t'appelles, qu'est-ce que tu fais ? »

La réponse ne changea pas : « Je m'appelle Giovanni Grande, je suis paysan dans une ferme de San Giuseppe Jato. »

Dans la salle d'interrogatoire du commissariat, Angelo Mangano avalait verre de lait sur verre de lait. Il était fatigué. La perspective de ne pas pouvoir fermer l'œil de la nuit, rien que pour poser des questions à un homme qui n'allait rien ajouter à ce qu'il avait déjà déclaré, l'irritait. Ce qui l'attendait, c'était une nuit blanche inutile. Assis dans un angle, il y avait aussi le brigadier Melita, commandant de la petite unité de police judiciaire du commissariat de Corleone. Jusqu'à présent, le brigadier Melita était resté bouche close, mais à 4 heures du matin il s'approcha du paysan qui était toujours enchaîné, immobile sur sa chaise. Il le dévisagea et lui dit :

« Moi, je sais qui tu es… »

L'homme releva la tête et se contenta de soutenir le regard du policier.

« … toi, tu es Totò Riina. »

Le visage du paysan ne broncha pas, demeura un véritable masque. Le commissaire Mangano perdait patience, il allait et venait dans la pièce et lançait de temps à autre des coups d'œil pleins de reproche à son brigadier : « Totò Riina, s'écria-t-il, avec impatience, je t'en prie, ne raconte pas de

bêtises, Biagio. » L'homme enchaîné continua de se taire encore une heure. Et puis le commissaire sortit d'une enveloppe les clichés signalétiques d'un jeune garçon très mince, avec une touffe de cheveux drus qui lui retombaient sur le front. C'étaient des photos de 1949, l'année de la première arrestation de Totò Riina pour l'homicide de Domenico Di Matteo sur le terrain de pétanque du rione San Giovanni. Le commissaire Mangano pensait désormais à voix haute. « Celui-ci ne ressemble pas du tout à Totò Riina. »

À l'aube du 16 décembre, le paysan de San Giuseppe Jato avoua. C'était bien lui, il s'appelait Riina Salvatore, fils de Giovanni et de Rizzo Maria Concetta née à Corleone le 16 novembre 1930. C'était bien ce jeune garçon fluet de la photo prise quinze ans plus tôt. Il était devenu un homme, Totò Riina. Depuis le jour où il avait disparu sans laisser de trace, une guerre de la mafia s'était achevée, il y avait eu des dizaines de morts. Le commissaire Mangano retourna dans son bureau et dicta un message téléphoné pour la questure de Palerme [2] : « À 21 h 15 hier soir, sur la route nationale Palerme-Agrigente, dans la localité de San Michele Arcangelo, a été arrêté un individu, lequel est descendu d'un véhicule automobile non identifié et se dirigeait à vive allure vers les habitations. Les services de police avaient été informés qu'à la nuit tombante, aux abords du tunnel, se présenterait le condamné en fuite Riina Salvatore pour rendre visite à ses parents… »

À 7 heures du matin, le brigadier Biagio Melita s'accorda le premier café de sa journée, puis sortit faire quelques pas dans les rues désertes du bourg. Il voulait rester seul et réfléchir en paix à la longue nuit qui venait de s'écouler. Un policier comme lui ne pouvait pas ne pas reconnaître un individu comme Totò Riina. Il se le remémorait, Totò, quand il avait commencé de *sciusciare* entre piazza Garibaldi et corso Bentivegna. Le vieux brigadier l'avait vu grandir, Totò Riina. Quand il était gamin, il l'avait aussi averti, il lui avait conseillé de ne pas se faire voir dans les parages avec Luciano Liggio, le *campiere* de Strasatto. Les mots qu'avait alors employés le jeune paysan de via Rua del Piano pour répondre à ses mises en garde lui revinrent en tête.

« Vous, les gens de l'État, vous nous tondez la laine sur le dos, vous nous montez des traquenards, vous nous faites arrêter, vous nous expédiez en prison et vous nous envoyez en exil. Mieux vaut être mort que flic. »

Ce paysan de petite stature avait déjà choisi son camp.

La nouvelle de la « capture présumée de l'agriculteur Salvatore Riina » ne fut publiée dans les pages intérieures d'un quotidien sicilien que six jours après le 15 décembre. C'était un article fournissant peu de détails, le journaliste n'était pas sûr que l'homme arrêté aux abords du tunnel soit véritablement le mafioso corléonais. Étrangement, il n'y avait eu aucune confirmation officielle. L'article parlait d'« une rumeur qui courait hier à Corleone au sujet de l'arrestation du condamné en fuite […] mais il ne nous a pas été possible d'obtenir un communiqué officiel, la nouvelle a été démentie par le questeur lors d'une conférence de presse sur le résultat des recherches, et il subsiste de très nettes réserves sur la conclusion de l'enquête ».

Les femmes sont une source d'embêtements

La cellule de sécurité du commissariat de Corleone mesurait trois mètres de large et quatre de longueur. Il y avait là un lit pliant, un lavabo, une fenêtre en forme de soupirail, sans carreau. Totò Riina n'avait pas dormi, il était fatigué et il n'avait pas faim. L'assiette de macaronis qu'un policier lui avait apportée à midi était encore par terre, à côté de deux pommes. Il faisait froid, dans cette cellule, dehors le ciel était noir, il allait pleuvoir. Totò Riina vit le commissaire Mangano derrière le judas de la porte en fer. Il lui cria : « Commissaire, à cette heure-ci, vous êtes encore là ? »

Mangano se retourna d'un coup, puis s'approcha de la cellule et lui dit :

« Si je suis encore là, c'est à cause du travail que m'imposent les gens de ton espèce. »

Le mafioso, qui avait envie de parler, préféra ne pas se formaliser du ton brusque du commissaire. Il sourit.

« Nous exerçons tous les deux un métier, vous faites le policier et moi je fais l'accusé… »

Mangano ne sourit pas.

« Il y a une différence, cher Totò. Moi, j'ai la loi avec moi, je suis la loi. Toi, la loi, tu ne sais même pas où elle se trouve.

— Ce n'est pas vrai, commissaire, l'interrompit aussitôt Riina. Vous, maintenant, vous allez rentrer chez vous, et moi, ma maison, je peux toujours me l'imaginer dans mes rêves, mais ce n'est pas pour autant que je

suis un criminel… Dans ma vie, j'ai toujours travaillé la terre, pour rapporter du pain à la maison…

— Du pain… mais pas que du pain, hein, Totò ? Une belle tranche de jambon ou une jolie boulette de viande bien ronde pour aller avec. Ne fais pas comme ceux qui jouent les idiots du village pour s'éviter de partir à la guerre, Totò. Nous le savons, que tu gagnes aussi de l'argent.

— De l'argent, moi ! Je gagne ma vie, commissaire. Je m'occupe, c'est quand même pas défendu par la loi. Je suis devenu commerçant, j'ai tellement bourlingué… même en dehors de la Sicile. »

Mangano comprit ce qu'il devait comprendre. Si Totò Riina était là, à cette heure-ci, en train de causer avec lui, cela ne signifiait qu'une seule chose : s'il l'avait abordé dans le cadre d'un procès-verbal en bonne et due forme, il aurait répondu aux questions. « Bien, bien », songea le commissaire.

Le premier interrogatoire officiel du mafioso Salvatore Riina eut lieu à 18 h 30, le 16 décembre 1963, dans les locaux du commissariat de la sûreté publique de Corleone. Il fut entendu pendant six heures. Mangano voulait commencer par le dernier délit dont avait été accusé le détenu, l'homicide de Paolo Riina, le commerçant abattu à Corleone un an et demi plus tôt.

« Alors, Totò, qu'est-ce que tu en sais, de ce Riina ?

— J'en sais ce que j'en ai lu dans les journaux, commissaire.

— Bravo, et qu'est-ce que tu as lu, dans les journaux ? Nous t'écoutons…

— Qu'on la tué. Moi, ça m'a étonné… un jeune gars si brave, honnête, travailleur, qui pouvait lui vouloir du mal ?

— C'est vrai, ça, qui ? fit Mangano en plantant ses deux yeux froids sur le visage de Riina.

— Les femmes, commissaire, ce sont les femmes qui nous causent des embêtements. Moi, je ne sais rien, mais j'ai entendu dire certaines choses…

— Écoutons un peu…

— *U trunzu*, vous êtes au courant… non ?… qu'on l'appelait *u trunzu*, le couillon, il a un peu trop tourné autour d'une femme. Chez ce marchand, il n'y a que des femmes qui y vont pendant que les hommes, eux, ils sont dans les champs, et Paolo *u trunzu*, il a dû se fourrer je ne sais quelle mauvaise idée dans la tête. Il aura sans doute fait un compliment qu'il ne devait pas faire ou, pire, il aura fourré les mains là où il avait déjà les yeux. La femme, le soir, elle s'est plainte à son mari, et le mari ne s'est plaint à

personne… Il a pris sa *scupetta* et il lui a tiré dessus… Ça, c'est ce que j'ai entendu raconter, mais moi, je ne sais rien.

— Tu ne sais même pas que tu es accusé de cet homicide ?

— Je l'ai lu dans le journal, qu'ils veulent me coller ça sur le dos. À moi, à Calogero Bagarella et à un autre… »

Salvatore Riina était calme, il répondait aux questions du commissaire Mangano sans jamais hausser le ton, il s'exprimait dans un murmure.

Mangano lui demanda : « Et toi, où étais-tu, quand ils l'ont abattu ?

— Et qui peut le savoir, commissaire, il s'est écoulé tellement de temps. Moi, celui-là… Paolo Riina, je veux dire… je ne le voyais plus depuis des années. Peut-être depuis 1958. Qui sait où il était quand ils l'ont tué… peut-être que je me trouvais à Palerme, dans la maison de mon oncle, Riina Giacomo, à cette période, moi, j'y étais encore, là-bas… »

Le commissaire Mangano ne perdit pas patience et n'essaya pas non plus de s'appesantir sur l'homicide du commerçant. Il était certain que cette version des faits serait la première et dernière que leur fournirait Totò Riina, même si on lui tordait les couilles. Ce qui éveillait la curiosité du flic, c'était plutôt les papiers qu'ils avaient trouvés dans les poches de pardessus du fugitif. Mangano voulait savoir ce qu'avait fait Riina au cours des cinq années et trois mois qu'il avait vécus dans la clandestinité.

L'histoire que lui raconta le paysan de Corleone était assez invraisemblable, mais l'interrogatoire était encore loin de recueillir les informations souhaitées par le commissaire. Pendant ce temps, le mafioso devenait plus nerveux, il était agacé par les explications qu'il était tenu de donner sur ces papiers que l'on avait trouvés. C'étaient des feuilles remplies de noms, de numéros, de comptes. Il y avait là les traces de deux sociétés, dont une qu'il avait constituée des années auparavant avec Luciano Liggio, Binnu Provenzano et Calogero Bagarella. Il y avait aussi des mouvements de fonds qui concernaient deux livrets de caisse d'épargne, le premier au nom du frère, Gaetano, et l'autre du cousin, Giuseppe.

« De belles affaires, Totò, compliments, fit Mangano avec ironie, tout en lorgnant sur ces feuillets, avec leurs colonnes de chiffres. Tu me dis que tu es paysan. Pour un paysan, tu en fais, des trafics…

— Quels trafics, monsieur le commissaire. Moi, j'ai gagné ma vie. Vous, vous avez oublié que j'ai dû me déclarer en cavale depuis 1958. L'État m'a forcé à mener une vie de nomade, toujours en vadrouille… d'abord dans les campagnes de Corleone… et puis je suis allé à Palerme, à

Rome, à Milan, mais sans jamais jouer au criminel : j'ai fait le commerce du bétail, bovins et ovins… » La voix avait changé, Riina semblait plus nerveux, sans que le commissaire réussisse à en discerner la raison. Le Courtaud était nerveux parce qu'il était obligé de fournir des explications. Il était contraint d'en fournir pour ces bouts de papier que les flics avaient dénichés sur lui. Il se promit de ne plus jamais noter un seul compte, plus jamais le moindre nom. En guise de pense-bête, il utiliserait ces gribouillages chiffrés dont Binnu Provenzano avait le secret…

« En 1962, je suis entré dans les affaires… oui, dans les affaires… avec Luciano Liggio, Calogero Bagarella et Bernardo Provenzano. Nous avons créé une société d'élevage, nous avons acheté quatre cents ovins, trente chèvres, vingt-et-un bovins et une jument… en tout, nous avons sorti 7 millions 500 000 lires.

Il avait aussi constitué une autre société avec son oncle Giacomo et son cousin Giuseppe. Ils avaient acquis des jukebox et des flippers à placer dans des bars et des salles de jeu. Au cours des quatre derniers mois, Salvatore Riina disait avoir gagné 350 000 lires, et il précisa aussi que ses associés l'avaient choisi comme administrateur.

« Commissaire, moi, les comptes, je sais les faire… »

L'interrogatoire touchait à sa fin. Totò Riina parlait avec compétence de vaches, de chèvres, de bêtes à faire abattre. Et aussi de ces jukebox qu'il avait achetés à Milan. Le commissaire Angelo Mangano lui demanda tout à coup :

« Donc, tu les connais bien, Bernardo Provenzano et Calogero Bagarella ?

— Oui, je les connais bien tous les deux.

— Quand les as-tu vus pour la dernière fois ?

— Binnu Provenzano, je l'ai vu pour la dernière fois en juin de l'année dernière. Laissez-moi réfléchir… À Prizzi, je l'ai vu… Le 2 juin, voilà… à la foire au bétail. Calogero Bagarella, en revanche, je l'ai vu il y a quatre mois, le 28 août de cette année… »

Le commissaire sortit de la pièce. Il avait le sourire. Il était satisfait de cet interrogatoire. Pour la première fois, depuis qu'il était à Corleone, il venait de signer un procès-verbal de plus de deux pages.

Au commissariat, ce soir-là, on entendit aussi Maria Concetta Rizzo, la mère du mafioso. Elle était accompagnée par sa fille, Arcangela. La mère de Totò Riina parla de son fils que l'on persécutait.

« Salvatore, il est parti de la maison en 1958 parce que vous le recherchiez, il ne voulait pas qu'on l'arrête pour rien, il n'avait rien fait. De toutes ces années-là, il n'est jamais revenu à Corleone, et il ne m'a écrit qu'une seule fois. C'était une carte postale. »

La mère ne se rappelait pas quand, et surtout, d'où cette carte postale avait été expédiée. Le lendemain matin, Angelo Mangano convoqua une autre personne au commissariat. À 10 heures précises, une belle jeune fille brune entra dans son bureau. Elle salua le commissaire, resta debout devant lui, sans rien dire. Et elle ne demanda pas pourquoi la police voulait la voir. L'officier de police judiciaire commença par évoquer ce qui s'était passé deux nuits plus tôt, dans le tunnel au-dessus de la centrale électrique, et la jeune fille se taisait. De temps à autre, elle regardait la pendule, elle voulait signifier au commissaire qu'elle était pressée.

Antonina Bagarella avait vingt ans. Elle avait encore un visage au beau teint sombre, de grands yeux noirs, des cheveux encore plus noirs. L'été précédent, elle avait obtenu son bac au lycée Bacelli, en section classique et, en novembre, elle s'était inscrite à l'université, à Palerme, à la faculté de Droit. Le commissaire lui fit signer un document, la raccompagna à la porte, et la regarda un instant droit dans les yeux. Puis il opina du chef et elle s'en alla. À Corleone, tout le monde savait que Ninetta était la fiancée de Totò Riina.

Les luxes du Grand Hôtel

Ce jour de Noël 1963, le détenu Salvatore Riina le passa entièrement en cellule. Le matin, il n'avait pas pris part à l'heure de promenade, dans la cour de l'Ucciardone, il était resté allongé sur sa couchette, à réfléchir. À Corleone, aux campagnes sans arbres du quartier Mazzadina, à ces pâturages immenses à l'herbe tendre. Et surtout, il pensait à ses amis Binnu Provenzano et Calogero Bagarella. Ces deux-là, par chance, étaient encore en liberté, et ils pouvaient prendre la tête de la famille. Totò Riina avait trente-quatre ans révolus et ne savait pas combien de temps il passerait dans la huitième section de la prison de Palerme.

L'Ucciardone était plein comme un œuf, on y avait emprisonné tous les hommes d'honneur, depuis que la Giulietta avait sauté dans les airs, à Ciaculli. À l'extérieur de la prison, Cosa Nostra était comme une maison frappée par un séisme. Certains songeaient à dissoudre l'honorable

compagnie. Quelques chefs charismatiques avaient quitté la Sicile pour toujours. Totò Grecco *Cicchiteddu* avait émigré avec tous ses enfants en Amérique du Sud. Il ne voulait plus rien savoir de ces gens, les La Barbera, par exemple, qui ne pensaient qu'à l'argent ou de ces *ammazza-cristiani*, ces tueurs sans remords, comme ces Corléonais qui étaient incapables d'entendre raison. Et Palerme n'était plus ce qu'elle était. Le gouvernement avait envoyé une commission parlementaire d'enquête. En bien comme en mal, cette Giulietta truffée de tritole avait marqué un tournant.

La rumeur populaire voulait qu'« on soit presque mieux en taule que dehors », l'Ucciardone étant comparé à un Grand Hôtel. Langouste et champagne entraient tous les jours au greffe de la prison, et finissaient dans les cellules des gros bonnets. Il y avait là Pietro Torretta de l'Uditore, Mariano Buscetta de Porta Nuova, il y avait aussi les Di Peri, de Villabate, Tano Badalamenti de Cinisi, Gerlando Alberti de la bourgade des Danisini, Paolino Bontate de Santa Maria del Gesù, il y avait aussi les Matranga, les Chiaracane, les Nicoletti. Le gotha de la mafia était enfermé dans cette forteresse que les Bourbons avaient dressée au cœur de Palerme.

Chaque *boss* avait sa manie, une habitude, un vice. Gerlando Alberti était connu pour ses robes de chambre à rayures en soie. *U zu Tanu* Badalamenti pour ses montres en or massif. Don Pietrino était incapable de fumer sans son fume-cigarettes en argent incrusté de pierreries. Seul Totò Riina, à l'intérieur, faisait plutôt pitié. Il s'habillait comme il s'était toujours habillé, avec des vestes larges et toutes chiffonnées de paysan. Il était resté le même qu'autrefois, un cul-terreux. Mais Totò Riina entretenait en lui, en secret, une ambition brûlante. Le Corléonais confia un jour à un compagnon de cellule : « Quand je sortirai d'ici, je veux marcher sur un tapis de billets de 100 000 lires ».

Le compagnon de cellule se dit que, comme tous les autres, le Courtaud se faisait beaucoup d'illusions.

Avant que Totò Riina ne réussisse à redevenir un homme libre, le portail de fer de l'Ucciardone s'ouvrit devant son vieux chef, qu'il n'avait plus revu depuis de nombreux mois, Luciano Liggio. On l'avait arrêté à Corleone, dans la première maison à gauche, toute de suite après le nouveau pont, une maison à deux étages où habitait Leoluchina Sorisi, la jeune fille qui, seize ans plus tôt, était fiancée avec le syndicaliste Placido Rizzotto. En ces semaines tragiques de 1948, cette jeune fille avait promis la vengeance aux assassins de Placido, et crié sur la place du bourg qu'elle leur dévorerait

le cœur. Mais bien des années plus tard, Luciano Liggio, l'assassin du représentant syndical, dans sa fuite, trouva refuge justement chez Leoluchina. Il s'était caché dans la chambre de la jeune fille quand le commissaire Angelo Mangani fit irruption dans la maison. Leoluchina Sorisi ne dit rien, elle baissa simplement les yeux, de honte. C'était une tiède soirée de mai 1964, et Luciano Liggio entra pour la première fois de sa vie dans l'Ucciardone.

Au cours des mois suivants, le procès de ceux que l'on appelait les complices de Lucianeddu s'ouvrait au palais de justice de Palerme. Comparaissaient vingt-deux hommes et femmes qui l'avaient protégé et caché, pendant des années. C'étaient des médecins, des professions libérales, des commerçants, possédant tous un casier judiciaire vierge, tous des citoyens au-dessus de tout soupçon – sauf un, Salvatore Riina, de Corleone. Dans la salle de la première section pénale du tribunal, il comparut un matin d'hiver, les chaînes aux poignets et encadré de deux carabiniers. Il était assis sur le banc des prévenus, il portait une veste de laine noire, il n'avait plus cette moustache extrêmement discrète, la prison l'avait aussi épaissi.

L'audience n'était pas encore ouverte, et deux journalistes s'approchèrent du banc des accusés. Le premier était Mario Francese, le chroniqueur judiciaire du *Giornale di Sicilia*. L'autre était Aurelio Bruno, un vieux briscard des tribunaux, qui travaillait pour la RAI. Ce fut Francese qui lui adressa la parole, et Aurelio Bruno, un peu à l'écart, tendait l'oreille et souriait. Mario Francese était un journaliste curieux qui souhaitait voir en face les hommes dont les noms apparaissaient tous les jours dans ses articles. Ils échangèrent quelques plaisanteries pendant une dizaine de minutes, puis Totò Riina lui demanda une cigarette, Francese lui en offrit une. Le mafioso eut à peine le temps d'inhaler deux bouffées, avant l'entrée des juges.

À l'Ucciardone, la vie suivait son cours dans l'attente d'un événement que ces détenus de marque considéraient comme important, et même comme décisif pour leur survie. Les *boss* attendaient le jugement de la cour d'assises de Catanzaro, dans le cadre du procès consécutif au massacre de Ciaculli qui, en raison d'une suspicion légitime, se tenait donc en Calabre. Ils l'avaient toujours appelé, qui sait pourquoi, le « procès des 114 ». En réalité, les accusés étaient 113, tous des représentants de la vieille, de la nouvelle et de la toute nouvelle mafia palermitaine. Le procès se conclut sur

une honteuse série d'acquittements. Seuls quelques tueurs et deux *boss* de second ordre furent condamnés à quelques années de prison, mais grâce à l'arithmétique de la détention préventive, ils étaient déjà tous en liberté. Cosa Nostra avait absorbé le choc de l'après Ciaculli, qui aurait pu être mortel, et elle avait démontré que même dans les situations les plus difficiles, on pouvait s'« adapter ». Angelo La Barbera, les cousins Greco, don Pietrino Torretta, les fiancés de l'Arenella et Michel Cavataio, cet homme féroce et diabolique, tous, ils retournèrent dans les rues de Palerme, à jouer les maîtres et les importants.

En trois semaines, la prison de l'Ucciardone se vida. Quelques rares mafieux restèrent enfermés dans les ailes sept et neuf, c'étaient ceux de Catanzaro, qui ne figuraient pas parmi les accusés de ce procès. Un jour, on fit entrer dans la cellule de Totò Riina un petit jeunot de Palerme, du quartier de Pallavicino, un « petit homme » à la grande moustache noire tombante. Il s'appelait Gaspare Mutolo, *Asparino*. C'était un garçon désenchanté, intelligent, dégourdi. Ce n'était pas un affranchi, pas encore. Ce petit jeunot de Pallavicino plaisait à Salvatore Riina. Il le mettait d'humeur joyeuse et c'était un bon compagnon de cellule. Notamment parce qu'Asparino lui avait appris à jouer aux dames – ce fut l'un des éléments que l'on découvrit très longtemps après.

Il mettait à nu l'âme des hommes

Le soir, les cellules plongées dans l'obscurité et le silence régnant désormais dans les ailes de la maison d'arrêt, la rumeur avait couru de bouche en bouche. C'était un lundi, une longue journée de visites et de rencontres avec les familles venait à peine de s'achever à l'Ucciardone. La nouvelle diffusée par « radio-prison » dans les quartiers trois, quatre et six évoquait un mystérieux *cantante*, une taupe, un traître. Radio-prison se trompait difficilement : un détenu avait rencontré les flics ou il en avait sans doute eu l'intention. Personne ne connaissait son nom ni son visage. Personne ne savait rien, hormis une petite information qui avait filtré de la salle d'interrogatoire, grâce à un geôlier. Le *cantante* était originaire d'un bourg, il venait de la province palermitaine.

Tout le monde se mit à soupçonner tout le monde. Ce lundi-là priva de sa sérénité la population de l'Ucciardone, trois cent vingt-sept détenus de droit commun et quarante-et-un fichés comme mafiosi. Seul l'un deux

paraissait tranquille et traitait par l'indifférence les rumeurs et les peurs qui circulaient en tous sens. Ces rumeurs et ces peurs le faisaient sourire, pour lui, ce n'était que « des *minchiate*, des couillonnades… ». Mais telle n'était pas l'opinion véritable de Totò Riina. C'était simplement ce qu'il voulait faire croire aux autres.

Dans la prison de Palerme, le mafioso Salvatore Riina s'était conquis une place au soleil. Il était écouté, sa parole pesait. Le mérite en revenait un peu à son vieil ami corléonais Luciano Liggio, qui était déjà un mythe. Depuis des années, les journaux du continent l'avaient baptisé « le merle blanc », parce qu'il était insaisissable. Il ne s'écoulait pas de semaine sans que son visage n'accède à la première page des journaux, le cigare entre les dents et l'air arrogant et sûr de soi de celui qui voulait et pouvait défier le monde entier. Mais entre les murs de l'Ucciardone, si Salvatore Riina était devenu un homme respecté et écouté, qui prodiguait ses conseils, qui savait apporter une sage réponse à chaque question, une solution à tous les problèmes, c'était surtout à lui-même qu'il le devait. L'allure du personnage était encore celle d'un paysan mal dégrossi, mais à l'esprit raffiné, aux raisonnements subtils, aux observations précises, tombant à pic, toujours convaincantes. Totò Riina avait grandi, il avait appris à entrer dans la tête des autres. C'était le confesseur de l'Ucciardone. Il était en train de devenir un chef.

La file d'attente se formait au fond de la cour, à l'heure de la promenade. Les détenus se rangeaient l'un derrière l'autre en silence et attendaient leur tour. Pour s'entretenir avec lui, demander une faveur, raconter ce qui s'était produit la nuit précédente dans une cellule, à l'infirmerie ou au greffe. Totò Riina avait une pensée pour chacun d'entre eux, un mot pour tous. Le *viddano* était honoré de tous, il avait du charisme, avec ses yeux noirs et brillants, il savait mettre à nu l'âme des hommes.

Ils le saluaient avec déférence et ne s'approchaient jamais avant d'avoir reçu un signe. Et ils le craignaient. Ils savaient tous ce qu'il avait accompli à Corleone, au cours de ces cinq années de guerre contre Michele Navarra. Ce qu'ils ne savaient pas, c'était comment il avait réussi – lui, un de ces culs-terreux – à se procurer tant d'informations sur la Cosa Nostra palermitaine. Sur les hommes d'honneur de toutes les familles, sur les habitudes des *capodecina*, les chefs de section, sur les rancœurs qui couvaient à Ciaculli, sur les prétentions de ceux de San Lorenzo, sur les

faiblesses des vieux *boss* de l'Uditore, sur les malheurs des faubourgs de Palerme comme Passo di Rigano et Cruillas.

Un jour où Totò Riina était en veine de confidences, il parvint même à faire ses recommandations à son camarade de cellule, Gaspare Mutolo, sur les fréquentations qu'il devrait avoir une fois sorti de prison.

« Si tu vis à Pallavicino, reste toujours proche de Saro Riccobono et ne fais rien qui puisse lui porter tort… tous les autres monteront bientôt au ciel… »

Pour Asparino, cela allait au-delà du conseil. C'était un secret, c'était un « cadeau » à ce petit jeunot d'un quartier, qui avait su montrer qu'il le méritait. Au jeune Asparino, Totò Riina avait aussi conseillé un livre, l'un de ceux que l'on s'arrachait à la bibliothèque de la prison. C'était l'histoire d'une secte secrète du XVII^{e} siècle, des hommes au visage dissimulé par une capuche, qui circulaient de nuit dans les souterrains de Palerme. Totò Riina connaissait par cœur l'histoire et les hauts faits des *Beati Paoli*, le roman populaire de William Galt, alias Luigi Natoli. Pour les hommes d'honneur, c'était leur Bible.

Pour le Courtaud et ses paysans, les années de l'Ucciardone furent importantes. Malgré la prison et les mandats d'arrêt, les coups de filet, les procès, les proclamations des ministres, ils étaient l'épicentre de ce monde. Une fois encore, en Sicile, le vent tournait, et le souvenir du massacre de Ciaculli avait été emporté par le temps. Palerme était redevenue Palerme. C'était une ville particulière, c'était un continent. Capable d'oublier sur le champ – ou jamais, d'engloutir et de cacher dans ses entrailles même le passé le plus récent et le plus douloureux. Y compris et surtout ses morts. Il y avait un dicton que les Siciliens de cette époque aimaient à répéter pour expliquer, qu'à la fin, ce qui se produisait n'était jamais irréparable. « Si l'eau te mouille, le vent te sèche… » La Sicile était ainsi, tout s'y déroulait comme auparavant.

En ce lundi, la rumeur qui se propageait dans le pénitencier au sujet du mystérieux *cantante* continuait de troubler le sommeil des détenus. Une taupe à l'Ucciardone, c'était synonyme de condamnations à perpétuité et autres sentences, cela signifiait aussi la perte de toute tranquillité et du pouvoir, dans une prison où les mafiosi étaient toujours à la fois en sécurité et puissants. Il s'avérait que le *boss* Gaetano Badalamenti avait eu l'idée d'infiltrer l'un des siens, un membre de sa famille, dans la prison. Un dimanche, il avait convoqué une demi-douzaine d'autres *boss* dans sa

maison de campagne, à trois kilomètres de Cinisi, il avait pesé le pour et le contre, et leur avait ensuite signifié qu'un des leurs serait plus utile à l'intérieur de l'Ucciardone qu'au Parlement. L'homme dont il parlait était un député. Mais c'était aussi un médecin très connu à Palerme, un otorhinolaryngologiste. Il s'appelait Franco Barbaccia, et il était originaire de Godrano, un petit village dans l'intérieur des terres. Pendant deux législatures, il avait été un élu de la circonscription de Sicile occidentale, plébiscité sur la liste de la Démocratie chrétienne.

Franco Barbaccia n'avait jamais tenu de réunion publique de sa vie et, à Montecitorio, dans l'enceinte de l'assemblée nationale, il n'avait jamais pris une seule fois la parole. En dix ans à la Chambre, il n'avait jamais signé une proposition de loi ni présenté une question au gouvernement. Un parlementaire fantôme, au service de Cosa Nostra. Sa nouvelle nomination n'était pas si négligeable non plus : un poste de travail à l'Ucciardone, deux jours de visite par semaine, le lundi et le jeudi. Au cours de ces mois-là, la politique sicilienne perdit un mafioso mais, en compensation, un homme d'honneur de la famille des Cinisi entrait dans l'organigramme de la prison de Palerme, et pour plus de vingt ans. Cependant, avant que l'ancien député Franco Barbaccia ne mette les pieds à l'infirmerie de l'Ucciardone, il se produisit quelque chose. Et ce quelque chose aurait pu porter préjudice à Totò Riina et ses Corléonais. Un préjudice qui aurait pu changer le cours de leur histoire.

1- Petit voyou, mais aussi garnement. N.d.T.

2- La questure est une administration de la police nationale à compétence provinciale, dépendant du ministère de l'Intérieur, qui a pour mission de maintenir l'ordre public à l'échelon de la province.
La préfecture, administration de gouvernement territorial, est la charnière entre le ministère de l'Intérieur, dirigée par le préfet, qui exerce des compétences variées en matière de vie locale, d'ordre public, d'immigration, d'économie, d'élections, et représente surtout le gouvernement à l'échelon local. N.d.T.

Le fugitif de Palerme

Les cinq signes de la malavita[1]

Depuis trois jours, il tombait une pluie sale, chargée de sable. Les automobiles étaient recouvertes d'une poussière jaunâtre, et l'asphalte, dans les rues de Palerme, était glissant et visqueux. En ce matin du 11 janvier 1963, entre les Quattro Canti et Porta Nuova, la circulation était paralysée, le vacarme assourdissant des klaxons avait rompu le silence des jardins de la villa d'Orléans. Un cortège remontait vers le palais des Normanni, quelques milliers d'élus et les ouvriers des chantiers navals protestaient devant le portail de la région Sicile. Un peu à l'écart, une brigade de policiers casqués de la Celere s'était déployée en demi-cercle, et une foule peu nombreuse attendait au pied d'une estrade les dirigeants syndicaux qui devaient tenir là un meeting. Seules au milieu des palmiers de piazza della Vittoria, loin des rumeurs des grévistes, il y avait trois femmes vêtues de noir.

Elles se parlaient à voix basse, sans se soucier de la pluie qui tombait. L'une des trois – la plus âgée – s'était soudainement mise à crier des propos incompréhensibles. Les deux autres tentaient de la calmer en la prenant par le bras pour l'entraîner plus à l'écart, mais elles s'étaient mises à crier à leur tour. Et puis soudain on les vit courir. Cette espèce de course-poursuite continua entre les arbres et les bancs de pierre, les trois femmes s'arrêtaient, et leur manège reprenait. De nouveau, elles échangèrent quelques phrases à voix basse, pour finalement se diriger en silence vers un angle de piazza della Vittoria. Il y avait là une porte en fer et une plaque en marbre. Et ces mots étaient inscrits au-dessus : Questure de Palerme.

La femme la plus âgée s'approcha du planton en uniforme et, sans cesser de pleurer, lui bredouilla quelque chose. Le planton comprit

seulement son nom – Biagia Lanza –, puis les derniers mots qu'elle lui avait susurrés en sanglotant : « … parce qu'il y avait un détenu de Corleone qui avait d'importantes révélations à faire… » La femme avait demandé de pouvoir parler avec le vice-questeur Angelo Mangano, car elle savait que ce haut fonctionnaire de police travaillait à la questure de Palerme, au sein de l'unité de police criminelle. Le commissaire Mangano avait déjà été transféré et promu à Palerme, après l'arrestation de Luciano Liggio. Il était reparti de Corleone comme il y était arrivé. En autocar, l'après-midi, avec sa valise à la main. Au bourg même, il n'y avait pas eu de cérémonie officielle saluant sa nomination. Et pas non plus de mot d'adieu des syndicats au policier qui s'en allait de Corleone. Or, à cette minute, Angelo Mangano était là, au premier étage, immobile, à la fenêtre. Derrière la vitre, il voyait tomber la pluie dans le jardin, et puis, près du portail de la questure, il reconnut aussi l'épouse d'un homme qu'il avait connu très longtemps auparavant, dans les campagnes corléonaises. Il téléphona au planton, lui ordonna de faire immédiatement monter cette femme vêtue de noir.

En cette matinée du 12 juin, à Palerme, il pleuvait encore quand un fourgon de la police d'État franchit le portail de l'Ucciardone, la prison palermitaine. Le directeur de l'établissement pénitentiaire tenait en main un feuillet, et le lisait d'un œil un peu perplexe : un magistrat instructeur voulait entendre dans son bureau « le détenu Raia Luciano, fils de Carmelo, accusé d'extorsion de fonds et d'association de malfaiteurs ». Le vice-questeur Mangano fit monter Luciano Raia à bord du fourgon de la questure. Ce fut seulement après qu'ils se saluèrent, quand ils se trouvèrent l'un en face de l'autre.

« Bonjour, commissaire…

— Bonjour, Raia, comme on se retrouve… j'ose espérer que tu ne m'as pas prié de venir ici pour me faire perdre mon temps. »

Luciano Raia était un individu maigre et d'assez grande taille. Il n'avait pas encore atteint la cinquantaine, mais il faisait aisément dix années de plus. C'était un ouvrier agricole, Mangano gardait le souvenir d'un élément violent, soupçonné d'avoir tué, et plus d'une fois. Il avait le visage creusé, et une longue barbe d'au moins trois jours qui lui donnait un air souffreteux. Les yeux étaient petits, noirs et brillants. L'homme était presque chauve, il avait une petite cicatrice au cou. Dans la paume de la main droite, entre le

pouce et l’index, il arborait un tatouage, cinq signes verdâtres et minuscules, les points de la *malavita*.

De l’Ucciardone au tribunal, Luciano Raia ne prononça pas un mot. Il était assis dans un angle du fourgon, la tête calée entre les jambes, et il conserva cette position jusqu’à ce que la portière s’ouvre et que deux policiers le soulèvent par les aisselles. Luciano Raia tremblait. Il savait qu’il avait désormais franchi un pas capital, et que s’il descendait de ce fourgon, il ne pourrait plus jamais retourner en arrière. Depuis le passage souterrain conduisant au palais de justice, il monta quatre volées de marches, puis on lui fit prendre un ascenseur qui s’arrêta au quatrième étage. Le corridor était désert, il n’y avait ni avocats, ni magistrats. Un homme robuste apparut à une porte, une paire de petites lunettes cerclées sur le nez. Luciano Raia le reconnut. C’était le juge Terranova.

Vers 10 heures du matin, le vice-questeur Angelo Mangano, le juge chargé de l’instruction, Cesare Terranova, et le mafioso Luciano Raia s’observèrent en silence quelques instants. Ce fut le grand personnage maigre, à la longue barbe, qui prit la parole le premier, d’un filet de voix. Il était terrorisé, son propos était confus, il ne cessait de répéter que dans la vie il avait tout fait de travers, et qu’il avait commis des crimes terribles. Il voulait demander pardon à Dieu et aux hommes. Il avoua que depuis de nombreux mois il ne réussissait plus à dormir, que le remords le rongeait, le minait peu à peu, jour après jour. Il ajouta qu’il avait vu trop de morts et qu’il voulait confesser tous ses péchés. Lui aussi, il avait tué, une fois, deux fois, trois fois, quatre fois… Il décrivit en détails le meurtre d’un berger qui laissait pénétrer son troupeau sur ses terres, il se rappelait la terreur qu’il avait vue dans les yeux de cet homme quand il l’avait étranglé, non loin du torrent du Batticano.

Luciano Raia parlait, il parlait et s’épongeait le front avec un mouchoir. Il se triturait le lobe de l’oreille droite entre le pouce et l’index, et puis il croisait les mains ou il se les frottait de temps à autre sur son pantalon. Quand il finit par prendre sa décision, il était en nage, trempé de sueur. Il précisa qu’il n’était pas un indicateur comme les autres, et réclama de pouvoir consigner par écrit tout ce qu’il savait sur la mafia et sur les morts de Corleone. Luciano Raia était un criminel repenti.

La fin de Tepisto

Le bureau du juge Terranova était exigu et sombre. Sur sa table de travail étaient étalés des dossiers et des cartes, des livres empilés, une liasse de vieux journaux, trois ou quatre pipes. Le vice-questeur Mangano ferma la porte à clef et, très nerveux, se mit à faire les cent pas. Le mafioso de Corleone, Luciano Raia, avait les lèvres sèches et fut de nouveau pris de tremblements.

Il demanda des nouvelles de son épouse, Biagia, et Mangano lui rapporta l'entrevue qu'il avait eue avec elle à la questure, la veille. Le juge Terranova dévisageait le détenu qu'il avait devant lui. Puis il se leva, contourna le fauteuil profond où Raia s'était assise.

« Il ne faut pas avoir peur. Personne ne te fera rien. Et même, je le te le promets… personne ne te fera de mal… »

Luciano Raia restait le menton dans le creux de la poitrine, et ne leva même pas les yeux. Terranova trônait à côté de lui. Le juge continua : « Attention, hein, si tu es vraiment convaincu de la faire, cette déposition, tu dois tout nous dire, vraiment tout… du début jusqu'à la fin. »

Raia fit oui de la tête.

Le magistrat posa sur son bureau quelques feuilles blanches et tendit un stylo à « Raia Luciano, fils de Carmelo ». Les aveux furent longs et très détaillés. Pendant plusieurs mois, seuls deux hommes – le vice-questeur adjoint Angelo Mangano et le juge chargé de l'instruction, Cesare Terranova – eurent connaissance des secrets qu'avait dévoilés le Corléonais.

« Alors, Raia, on veut bien commencer ? »

Luciano Raia fut parcouru d'un frisson. Il regarda autour de lui. Il regarda les livres, les journaux jaunis, les classeurs judiciaires, et finalement le visage rond et paternel de Cesare Terranova. Le juge l'encouragea du regard. Raia commença son récit en bredouillant, en s'attardant dans de longs silences.

« J'étais dans le quartier numéro cinq de l'Ucciardone. Je ne me souviens pas quand c'était… Il faisait chaud, mais bon, pas chaud-chaud… c'était peut-être début juin ou peut-être septembre. Plutôt septembre que juin. C'était l'heure de la promenade. Les autres passaient au pied du mur, ils faisaient le tour du terrain de football. Moi, j'étais dans mon coin, je devais balayer la cour. À un certain moment, j'entends des rires, assez fort. Je me retourne et je vois un petit groupe qui s'éloigne vers un coin de la cour. Je ne les connais pas tous. La certitude, c'est qu'il y avait Vincenzo Liggio, celui qui se donne tellement de grands airs parce qu'il est l'ami de

Lucianeddu, et Gaetano Riina, le frère de Salvatore Riina. Ils se tiennent un peu à l'écart, et puis Liggio et Riina s'en vont de leur côté, vraiment vers le fond de la cour. Ils parlent à voix basse, mais on voit qu'ils sont occupés à discuter d'une chose importante. Ils gesticulent, ils regardent autour d'eux… Je m'approche, je prends le prétexte que je suis en train de balayer la cour, et j'entends… »

Luciano Raia sortit de sa poche un grand mouchoir en coton grossier, rouge et bleu, et s'éponge le visage trempé de sueur, comme si c'était de l'eau. Il reprit : « Gaetano Riina disait qu'ils avaient guetté Francesco Paolo Streva, Biagio Pomilla et Antonino Piraino. Je n'entendais pas tout ce que disait Gaetano. Il fallait que je reste un peu loin, autrement ils se seraient rendu compte que je les écoutais… Gaetano expliquait qu'en fin de compte ils avaient réussi à les surprendre et à les tuer. L'un des trois – je n'ai pas compris lequel – avait opposé de la résistance, j'ai aussi entendu qu'ensuite ils avaient mis le feu à des mauvaises herbes, pour faire disparaître les trois cadavres. »

Luciano Raia se remémorait, et il transpirait. Il demanda un peu d'eau, le vice-questeur Mangano posa aussi sur la table un paquet de cigarettes et lui en offrit une déjà allumée. Le mafioso avait froid, on ferma donc la fenêtre. Quelqu'un frappa à la porte. Un commis d'étage entra dans la pièce avec un plateau et du café. Le détenu respira à fond, adressa au juge un regard de chien battu et reprit le fil de ses propos.

« Ils ont parlé aussi d'un autre homicide. Le surnom du mort, c'était *Tepisto*, il était garde assermenté, il s'appelait Pietro Splendido. Il surveillait le dépôt de bois, à Corleone, près de San Michele Arcangelo, là où on creuse le tunnel. Dans ce coin, Tepisto voyait souvent passer Luciano Liggio, Salvatore Riina, Binnu Provenzano et Calogero Bagarella, qui étaient tous des fugitifs. Tous ceux-là, ils se méfiaient de lui, ils craignaient qu'il ne sache pas la boucler, et ils l'ont supprimé. »

Peu à peu, à partir des souvenirs de Luciano Raia, certaines circonstances se firent jour, des allusions et des noms. Pendant une heure, il parla de ce Tepisto et de comment il était mort. Le juge Terranova écrivait dans un cahier et ne relevait les yeux que pour croiser ceux du témoin. Le magistrat l'interrompit et lui demanda : « Tout à l'heure, tu parlais de trois morts, mais qui les a tués, matériellement, qui a brûlé les cadavres ? »

Raia tendit la main, prit une autre cigarette dans le paquet et la pinça entre ses lèvres. Puis il réagit :

« Eux, eux, sinon qui d'autre, hein ? Eux. Salvatore et Gaetano Riina, Luciano Liggio, Bernardo Provenzano, Calogero Bagarella. »

Le questeur Mangano se souvenait aussi d'un autre délit, survenu à Corleone, le meurtre de Paolo Riina. Et, en s'approchant de Raia, il lui demanda :

« Un certain Paolo *u trunzu*, tu le connaissais ? »

Un demi-sourire se dessina sur les lèvres du détenu. Et comment, s'il s'en souvenait, de Paolo Riina. C'était un couillon, au point que ça lui avait valu ce sobriquet, Paolo *u trunzu*. Luciano Raia reprit la parole, mais il se tourna vers le juge et non pas vers le policier qui lui avait posé cette question.

« Vous, monsieur, si vous voulez savoir qui a tué Paolo Riina, il faut questionner son épouse. Elle sait où est allé son mari la veille du jour où on l'a tué… comme je le sais moi… Je l'ai vu à Bisacquino, à la foire aux bestiaux, et puis je me suis rendu compte qu'il y avait aussi Salvatore Riina. Il était assis sur un tronc d'arbre. Eh ben, qu'est-ce qu'il fait ici celui-là… Riina était en fuite et ça se savait qu'il campait toujours dans les rochers… et puis je l'ai vu suivre Paolo Riina et j'ai compris que ce client-là, il allait avoir des ennuis. Le lendemain, Paolo *u trunzu* se faisait assassiner. »

Durant des jours et jours, Luciano Raia continua ses révélations, qui furent contrôlées par le vice-questeur Mangano en personne. Le travail d'enquête ne fut pas facile, le policier croyait volontiers à tous les propos de Riina, mais concernant deux homicides au moins, il ne put rien trouver qui soit de nature à corroborer les faits, et aucun autre témoignage non plus. Il n'y avait par exemple pas de preuve d'implication de Gaetano Riina, *Tanuzzu*, le frère de Totò, dans aucun de ces crimes. En conséquence, Gaetano Riina ne fut jamais renvoyé devant un juge pour les meurtres révélés par le repenti.

Après les aveux de Luciano Raia, le vice-questeur et le magistrat instructeur décidèrent d'entendre encore une fois Totò le Courtaud. C'était peut-être la bonne occasion de coincer ce Corléonais sanguinaire. Il y avait là un homme qui l'accusait et qui acceptait de témoigner dans une salle d'audience. L'instruction n'était pas close. Le juge Cesare Terranova voulait encore s'entretenir avec Totò Riina.

L'interrogatoire fut fixé à l'après-midi du 24 mars 1966, dans le parloir de l'Ucciardone. On conduisit Totò Riina dans une petite pièce sans fenêtres. Quand le Corléonais, après trois ans, revit le visage du vice-

questeur Angelo Mangano, il eut une grimace, d'abord de surprise, puis de dégoût. Et quand le juge Terranova apparut derrière le policier, il demanda aux agents d'être immédiatement raccompagné dans l'aile numéro sept. Le paysan refusait de répondre, il se disait victime d'une persécution. Mais avant de disparaître derrière la grande porte du parloir, il lança un regard au magistrat instructeur et, sur un ton sarcastique, lui expliqua pourquoi il n'accepterait jamais de s'entretenir avec lui : « Avec vous, en fin de compte, c'est comme avec les juifs, vous en avez tout le temps après moi, toutes les cinq minutes vous lancez un mandat d'arrêt contre moi. À partir de maintenant, je répondrai uniquement au président du tribunal, je refuse de signer un seul de vos documents. Vous et moi, monsieur le juge Terranova, nous ne nous reverrons qu'au procès. »

La mafia existe mais…

Les accusés présents à la barre étaient au nombre de soixante-quatre. Ils étaient tous nés à Corleone. Le procès de cette guerre mafieuse de cinq années s'ouvrait une nouvelle fois et, en raison d'une suspicion bien légitime, à l'extérieur de la Sicile. À Bari, cette fois. Pour des motifs d'opportunité, on veillait à tenir ces grands procès contre Cosa Nostra loin des juridictions palermitaines que, d'une certaine manière, on soupçonnait d'être influençables. À Bari, le ministère public était représenté par le substitut du procureur de la République, Domenico Zaccaria. C'était un procès difficile, l'atmosphère était chargée d'électricité. Et il y eut aussi quelques épisodes étranges. Un jour, on déroba le pistolet du ministère public, un revolver enfermé à l'intérieur d'un tiroir de secrétaire, dans ses bureaux. Le magistrat venait de requérir trois peines de perpétuité et trois cents années de prison contre les Corléonais.

Lors de la quarante-septième audience du procès de Bari, Totò Riina demeura présent au banc des accusés d'un bout à l'autre de la séance. Il était assis dans l'angle le plus proche de la cour, il n'en perdait pas un mot, il ne quittait pas un instant des yeux les magistrats en robe et les jurés populaires qui les traduisaient en justice, lui et tous ses amis de Corleone. Les accusés, tous détenus, étaient une trentaine, et Luciano Liggio était parmi eux.

Les paysans étaient tous là, en attente du verdict, il manquait seulement Binnu Provenzano et Calogero Bagarella. Les débats s'achevèrent à l'été

1969, et quand les juges se retirèrent en chambre du conseil, la sentence paraissait acquise. Les preuves contre les Corléonais étaient écrasantes. Mais au cours de la matinée de la dernière audience, un facteur arriva hors d'haleine au palais de justice. Il avait une lettre à remettre en main propre à Vincenzo Stea, président de la première section de la cour d'assises de Bari.

C'était un pli en express, le timbre en indiquait la provenance : Palerme. C'était une lettre truffée de fautes, écrite à l'encre noire. Elle était signée d'une croix. Le président la lut en silence, pâlit, sortit un mouchoir et s'épongea le front où perlaient des gouttes de sueur. Puis il transmit aussitôt le message à tous les jurés populaires. Le texte de la lettre arrivée de Sicile était éloquent.

« Vous les gens de Bari vous n'avez pas compris ou, plus exactement, vous ne voulez pas comprendre ce que c'est que Corleone. Vous êtes en train de juger des honnêtes hommes, que les carabiniers et la police ont dénoncés par une lubie. Nous voulons vous avertir que si un honnête homme de Corleone est condamné, vous sauterez en l'air, vous serez anéantis, vous serez saignés, comme vos proches. Il ne vous reste plus maintenant qu'à vous montrer judicieux. »

Le 10 juin 1969, la cour ressortit de la Chambre du conseil et le président Stea prononça soixante-quatre noms, énonçant soixante-quatre verdicts de relaxe. Le chef d'inculpation d'association de malfaiteurs fut annulé, ainsi que les accusations d'homicide. Acquittés pour absence de preuves, Salvatore Riina, Luciano Liggio, Binnu Provenzano, Calogero Bagarella et tous les autres Corléonais qui avaient mis leur région à feu et à sang. La sentence était scandaleuse, défiant toutes les prévisions, mais personne n'aurait jamais pu imaginer les motivations qui avaient entraîné l'acquittement en masse du clan de Corleone.

Pour démonter le dispositif de l'accusation, on nia l'évidence des faits, les juges comme les jurés surent se montrer si « judicieux » qu'ils s'en prirent même aux policiers, et aux magistrats qui avaient instruit ce procès « pour la légèreté condamnable avec laquelle ils ont procédé à l'inculpation des accusés ». La sentence était un acte d'accusation contre l'État, du moins cette partie de l'État qui avait cherché à arrêter la progression tragique des Corléonais.

L'exposé des motifs si surprenant de la sentence de Bari était réuni dans un document de trois cent soixante-dix pages ; chaque page trahissait le mépris des organes de police judiciaire, à chaque étape, on contestait les

circonstances exposées dans des dizaines de rapports. La cour ne parvenait pas à ne pas reconnaître l'existence de la mafia « parce qu'elle ne pouvait qu'en prendre acte », mais elle décrétait que « l'équation mafia égale association de malfaiteurs, sur laquelle ont si longuement insisté les enquêteurs et sur laquelle se sont fondées les capacités dialectiques du magistrat instructeur, est dépourvue de conséquences tangibles sur le plan procédural ». Cela constituait un précédent important, et la sentence de Bari aurait un retentissement historique pendant encore dix ans.

Certaines acrobaties juridiques permirent de faire voler en éclats preuves et indices, et le repenti Luciano Raia fut jugé « malade mental ». On alla exhumer des hôpitaux et des asiles psychiatriques judiciaires de la moitié de l'Italie des dizaines de certificats attestant ses « fréquentes crises épileptiques », on repêcha des diagnostics de « symptomatologie obsessionnelle avec état toxicologique confusionnel chez un sujet dépressif », on découvrit de très anciens examens neurologiques qui mettaient en évidence « son instabilité émotive et volitive périodique ». En d'autres termes, le témoin clef du procès de Bari était un fou.

Pour les juges, cela ne soulevait pas le moindre doute, le témoin n'avait proféré que des calomnies, produits d'un esprit dérangé : « Au regard de ce qui est exposé plus haut, on peut raisonnablement affirmer que les motifs de perplexité qui se présentent sur la crédibilité de Raia ne sont nullement injustifiés, et cette perplexité est encore aggravée dès lors que l'on prend le temps d'évaluer la personnalité du témoin sous l'aspect moral… » Un autre témoin, un certain Arcangelo Li Causi, arriva même de Corleone pour évoquer devant la cour les habitudes sexuelles de Luciano Raia. Devant les juges de Bari, Li Causi s'exprima donc en ces termes : « C'est un homosexuel, mais pas seulement, c'est un véritable dépravé… moi, qui ai quand même fréquenté pas mal d'hommes, je peux dire qu'un dépravé comme lui, dans le domaine sexuel, je n'en ai jamais connu. »

Le jugement final de la cour sur le repenti fut net et tranché, et il ouvrit la voie à toute une série d'autres sentences du même ordre, dans les années à venir.

« Il est tout à fait légitime d'en conclure que le dénommé Raia Luciano est dénué de l'assise morale qui aurait pu l'inciter à mentionner devant les autorités judiciaires les faits dont il avait eu connaissance, en obéissant à la nécessité impérieuse d'accomplir son devoir civique, à savoir aider la justice à suivre son cours. » Les juges ne laissèrent pas non plus échapper

cette occasion de réprimander les policiers et les magistrats qui leur avaient pourtant prêté un certain crédit : « La cour ne peut que sanctionner du sceau d'un manque de fondement absolu le contenu entier des dépositions de Raia, auquel a été attribuée de façon tout à fait imméritée la qualification de super-témoin. »

Les deux principaux accusés, Luciano Liggio et Salvatore Riina, avaient été traduits en justice « sans le moindre élément de preuve, si ce n'est de nature purement indiciaire et sur la seule considération de leur appartenance présumée à un clan de malfaiteurs lié à la mafia, alors que leur présence physique sur les lieux du délit n'a pas non plus été prouvée… » La sentence évoquait aussi des confidences secrètes et une rumeur publique qui « avaient créé une situation psychologique tendancieuse à laquelle il n'était certes pas facile de se soustraire, et c'est en fait uniquement ainsi que peut s'expliquer le renvoi des susdits devant les tribunaux… »

Les juges réservèrent quelques pages de la sentence exclusivement à Lucianeddu et à sa maladie de Pott : « Quant à Liggio, certainement affecté de difficultés déambulatoires d'importance non négligeable, on doit considérer comme hautement improbable qu'il ait pris part à la consommation matérielle des délits. » Puis ils parvinrent à suivre, certes non sans mal, une piste très laborieuse qui les conduisait à un autre chef d'inculpation, pour une autre forme d'association de malfaiteurs : « C'est celle que l'on peut identifier dans l'abattage clandestin d'animaux, délit indubitablement avéré, dans l'hypothèse d'une infraction… »

Ils furent tous acquittés, tueurs à gage et commanditaires, chefs et complices. Totò Riina fut seulement reconnu coupable d'un vol de permis de conduire, la pièce d'identité que l'on avait trouvée dans sa poche au moment de son arrestation, non loin du tunnel de Corleone. Une condamnation à un an et six mois de réclusion, et 80 000 lires d'amende. Dans la salle de la cour d'assises de Bari, à la lecture de la sentence, le Courtaud souriait : il redevenait enfin un homme libre, après tant d'années de cavale et cinq à l'Ucciardone. Le 10 juin 1969, un tribunal de la République italienne avait établi, au-delà de tout doute raisonnable, qu'il n'était ni un mafieux ni un assassin.

La chambre numéro 11

L’air de la liberté l’avait un peu étourdi, il regardait autour de lui, tenait sa valise d’une main et, de l’autre, désignait à Liggio l’automobile qui se rapprochait. C’était leur avocat. M^e^ Donato Mitolo ouvrit la portière, et il riait. « Je suis venu vous chercher, je vous l’avais promis… » Quelques heures plus tôt, un fonctionnaire de justice avait déposé un pli au greffe de la prison.

C’était l’ordre de levée d’écrou de la cour d’assises, pour Totò Riina et soixante-trois autres « honnêtes hommes de Corleone ». Le soir n’était pas encore tombé, un vent frais soufflait de la mer, le ciel était rose, les *viddani* étaient tous libres. Leur première nuit d’anciens détenus, Riina et Liggio la passèrent à dix-sept kilomètres de Bari, dans la petite ville de Bitonto. L’avocat les accompagna jusqu’à la réception de l’Hôtel Nuovo, ils présentèrent leur carte d’identité, prirent deux chambres. Et précisèrent au directeur de l’établissement qu’ils s’arrêteraient là quelques jours.

Les deux hommes restèrent en effet trois jours dans les chambres de l’Hôtel Nuovo. Enfermés entre quatre murs, à étudier un plan pour s’éviter de retourner immédiatement en Sicile, à Corleone. Le matin du quatrième jour, c’était le 14 juin, Salvatore Riina sortit de l’hôtel et se présenta au guichet du bureau d’état-civil de la commune de Bitonto. Il avait en main une demande d’autorisation de résidence : il voulait s’arrêter dans les Pouilles. Dans sa demande présentée à la mairie, il soutenait avoir déjà trouvé du travail, un poste de clerc dans le cabinet juridique de M^e^ Donato Mitolo. À l’administration communale, il avait aussi communiqué l’adresse de son domicile provisoire : via Anita Garibaldi, 3. C’était Giuseppe Mitolo, le père de l’avocat, qui habitait dans cette rue et à ce numéro. Ce matin-là, Salvatore Riina déposa sa demande au bureau d’état-civil et rentra à l’hôtel. Il attendit encore trois jours et trois nuits, jusqu’à ce que deux policiers du commissariat de la sécurité publique de Bitonto frappent à la porte des chambres numéros 11 et 12 de l’Hôtel Nuovo.

Il était à peu près 8 heures du matin, le 17 juin ; Salvatore Riina et Luciano Liggio avaient obligation de quitter la commune de Bitonto avant le soir. Les policiers étaient munis d’un arrêté d’expulsion à notifier aux deux mafiosi de Corleone. Ils ne pourraient plus revenir dans ces parages avant trois ans. Ils étaient « socialement dangereux », ils ne pouvaient rester dans les Pouilles. La sommation était signée du questeur de Bari, Girolamo Lacquaniti. Les policiers remirent l’arrêté d’expulsion à Totò Riina et

Luciano Liggio, en main propre, et les deux hommes signèrent les documents. Ils ne prononcèrent pas un mot, ils étaient furieux. Puis ils appelèrent aussitôt leur avocat. Il n'y avait pas de temps à perdre, il fallait tenter quelque chose pour contrer cette sommation. C'était encore à leur ami pénaliste, Donato Mitolo, de rechercher une issue. Il téléphona d'abord au procureur principal de la République de Bari, puis présenta un recours devant le préfet. C'était l'ultime tentative pour bloquer la mesure du questeur.

La lettre portait la date du 19 juin, la veille de l'échéance de l'ultimatum du questeur Lacquaniti. Elle comptait quatre pages, rédigées dans un italien parfait et remplies de références procédurales à la sentence d'acquittement prononcée à peine une semaine plus tôt par la cour d'assises de Bari. À cette lettre étaient aussi jointes les copies de deux rapports, l'un envoyé directement au questeur et l'autre au procureur général de la cour d'appel. Sur tous les documents figurait la signature de Salvatore Riina.

« Je suis l'un des soixante-quatre accusés du procès qui s'est récemment tenu devant la cour d'assises souveraine de Bari, j'ai été acquitté des crimes de sang les plus graves pour ne pas avoir commis les actes incriminés et j'ai aussi été acquitté du délit d'association de malfaiteurs pour insuffisance de preuves. À ma libération, j'avais décidé, pour des motifs qu'il est inutile d'énumérer, de ne pas retourner en Sicile et de chercher du travail et une installation convenable dans cette province. J'avais exprimé cette intention à mon défenseur, qui a toute ma confiance, M^e^ Donato Mitolo, auquel j'avais également demandé, conscient de son sens aigu de l'humanité, de m'aider dans la réalisation de ce souhait. M^e^ Mitolo m'a proposé de travailler pour son compte en qualité de clerc à Bitonto, mais monsieur le questeur de Bari a émis à mon encontre une sommation dans laquelle on peut lire que je serais socialement dangereux […]. Il est d'une évidence flagrante, monsieur le préfet, que cette mesure est absolument illégitime et arbitraire […] la sentence de Bari a confirmé de manière claire et sans équivoque que je suis absolument innocent, et j'ai le droit sacro-saint de résider dans la localité de l'État italien dans laquelle je crois le plus opportun de m'installer. »

Dans la soirée du 20 juin, M^e^ Donato Mitolo fit monter Luciano Liggio dans son automobile et l'accompagna à l'hôpital de la Santissima Annunziata de Tarente. Liggio fut hospitalisé dans une chambre du service

des maladies infectieuses où travaillait un ami, un médecin sicilien originaire de la province de Palerme. Lorsque M^e^ Mitolo fut de retour à l'Hôtel Nuovo de Bitonto, il faisait presque nuit. Il monta au premier étage et entra dans la chambre numéro 11. Il s'entretint un moment avec Salvatore Riina, lui expliqua qu'il n'y avait rien à faire, et les hurlements du paysan de Corleone étaient audibles jusqu'au bout du couloir. Totò Riina était furibond, le recours auprès du préfet de Bari n'avait servi à rien. À minuit pile, il était contraint de quitter Bitonto.

Et à minuit, deux policiers vinrent le chercher à l'hôtel, l'escamotèrent à bord d'une Giulietta verte, l'accompagnèrent à la gare de Bari. Puis ils le firent monter dans le rapide à destination de Reggio de Calabre. Le mafioso qui voulait devenir clerc dans une étude d'avocat de Bitonto repartait pour la Sicile, Totò le Courtaud retournait à Corleone.

Et il se transforma en fantôme

Le voyage en train jusqu'à la Sicile fut extrêmement long et, cette nuit-là, Totò Riina ne réussit pas à dormir. Il était obsédé par la *sbirritudine*, la manœuvre que la flicaille venait de lui infliger. En dépit de son acquittement, il n'était pas libre, il sentait encore le souffle du mufle policier dans sa nuque. Il arriva en gare de Palerme le lendemain, en fin d'après-midi. Dans le ciel, de noirs nuages annonçaient un orage. Sur le quai numéro 4, trois de ses amis l'attendaient pour l'accompagner à Corleone. Presque deux heures de route, de virages, de lacets, de montées et de descentes ; à leur arrivée, il faisait déjà nuit. L'auto qui le transportait passa devant la mairie et fila sur corso Bentivegna. Après la *piazza*, elle entama la montée par les ruelles qui grimpaient jusqu'à Rua del Piano. Totò Riina embrassa sa mère et ses sœurs. Il eut seulement le temps de dîner. Dix minutes avant minuit, cinq agents du commissariat entrèrent dans la maison du 13, via Rua del Piano.

« Tu dois venir avec nous, nous avons un mandat de détention de précaution. » L'ordre émanait du parquet de Palerme, les magistrats avaient requis l'arrestation de Salvatore Riina « en vertu d'exigences de justice ». C'était un stratagème visant à l'enfermer quelques jours en cellule. Cette nuit-là, le mafioso retourna à Palerme sous escorte et les chaînes aux poignets. Depuis la rue du front de mer, il aperçut la silhouette noire et si singulière de l'Ucciardone. Il reconnut le visage familier d'un garde qui lui

ouvrit le portail métallique. On le reconduisait en prison, dans l'aile numéro huit. La questure avait proposé la résidence forcée : il était socialement dangereux en Sicile aussi « parce que son retour pouvait déclencher des règlements de comptes entre les clans mafieux ». C'était le substitut Pietro Giammanco qui avait soumis au tribunal cette requête de résidence forcée, un jeune magistrat qui, vingt ans plus tard, serait procureur principal à Palerme.

Dans la matinée du 5 juillet, Salvator Riina entra dans la salle de la première section du tribunal de Palerme, où se tenait l'audience qui devait décider de son envoi en résidence forcée. Riina était complètement perdu. On l'avait emprisonné, on l'avait jugé et acquitté, avant de l'incarcérer à nouveau. Le Courtaud ne comprenait pas ce qui se passait, ses avocats étaient incapables de le lui expliquer. Après son acquittement par la cour d'assises, il ne pouvait croire que l'on veuille prendre cette mesure d'éloignement. Il était de retour à l'Ucciardone, il se retrouvait une nouvelle fois dans un tribunal, devant des juges et des carabiniers. L'audience ne dura que deux heures, les magistrats décidèrent en toute hâte du sort de Totò Riina : pendant quatre ans, il aurait l'obligation de séjourner dans la commune de San Giovanni in Persiceto, une petite localité aux portes de Bologne.

Son représentant légal palermitain – Giuseppe Savagnone – demanda au tribunal « une autorisation de trois-quatre jours pour que Riina Salvatore, avant son départ de Palerme, puisse se rendre à Corleone afin de régler les affaires de sa mère (veuve) et de ses deux sœurs (célibataires) qui sont à sa charge ».

L'autorisation fut accordée et Salvatore Riina retourna dans son bourg d'origine. Durant ces trois jours, personne ne le croisa, personne ne l'aperçut fût-ce un instant piazza Garibaldi. Le 8 juillet, M^{e} Savagnone revint devant le tribunal pour interjeter appel contre ces quatre années de résidence forcée. Dans les conclusions de son recours, il reconstituait la vie de Totò « depuis le malheur qui le frappa à l'âge de dix-huit ans et demi […] quand il se trouvait sur un terrain de boules de Corleone et, au cours de la partie, pour une banale contestation, un certain Di Matteo, plus âgé que lui, et de caractère violent et impulsif, lui tira un coup de pistolet qui l'atteignit à la cuisse ». La version que fournissait l'avocat de ce « malheur » survenu dans le quartier San Giovanni était fort différente de celle qui était consignée dans les rapports de police. L'avocat Savagnone

écrivait ensuite : « Riina qui, dans les années de l'après-guerre était armé lui aussi, comme n'importe quel paysan, dégaina à son tour son pistolet et tira sur Di Matteo, le tuant… »

La suite de ses conclusions présentait Totò Riina comme un honnête homme, victime des circonstances.

« En décembre 1963, il fut de nouveau placé en état d'arrestation, mais fut acquitté après avoir subi cinq ans et demi d'une incarcération dure, cruelle et injuste […]. Aujourd'hui, à supposer que l'on admette que Riina, dans sa vie passée, ait pu commettre des sottises, il n'est pas juste d'affirmer que, pour cette seule raison, il s'agisse d'un individu pervers et dangereux. Cinq années de prison peuvent radicalement changer un garçon irréfléchi en un homme réfléchi et responsable… »

Les juges n'eurent pas le temps de lire l'exposé des motifs de l'avocat Giuseppe Savagnone, Totò Riina avait déjà disparu. Il ne se trouvait plus au 13, via Rua del Piano. Et il n'était pas non plus au domicile de son oncle Giacomo, à Palerme. Il n'était jamais arrivé dans le petit village de San Giovanni Persiceto. Il avait disparu. C'était au cours de la troisième semaine de juillet 1969. À partir de ce vendredi-là, ce fut le début de la plus longue cavale d'un *boss* de toute l'histoire de Cosa Nostra. À partir de ce moment-là, Salvatore Riina se changea en fantôme. Pendant vingt-quatre ans.

Au cours de ces journées, le parquet de Palerme émit aussi un mandat de détention de précaution à l'encontre de Luciano Liggio. Lucianeddu était suivi de clinique en clinique, dans le centre de l'Italie, par des policiers très discrets et non moins laxistes. À l'automne de cette année-là, il s'enfuit. Il y eut quelques hauts cris scandalisés, il y eut une enquête, la commission parlementaire antimafia dénonça « une succession de comportements irréguliers et objectivement illicites » au sein de l'appareil d'État. Le procureur principal de Palerme, Pietro Scaglione et son substitut Pietro Giammanco, le questeur de Palerme Paolo Zamparelli et son vice-questeur Emmanuele De Francesco, furent tous entendus. Le colonel Carlo Alberto Dalla Chiesa, qui commandait la légion de carabiniers et le vice-questeur Angelo Mangano, chef de la cellule anticriminalité, firent aussi leur déposition.

Au bout du compte, le questeur Zamparelli paya pour tout le monde : il fut relevé de ses fonctions. Le procureur principal Scaglione fut déféré devant le Conseil supérieur de la magistrature. Ensuite, contre toute attente,

le même Pietro Scaglione fut promu. Et nommé au parquet général de Lecce.

Les pigeons de la place Saint-Marc

La perquisition eut lieu à l'aube, comme toujours. À 5 heures du matin, les rues étaient désertes, et les maisons paraissaient agrippées à la montagne noire. Une seule lumière brillait au loin, illuminant par instants la petite madone en plâtre au pied de la tour sarrasine. Le vicolo Scorsone fut fermé dans sa partie haute par une jeep et dans sa partie basse par une petite armée d'agents de police. C'était une opération de ratissage, de chasse aux fugitifs. À Corleone, on cherchait Totò Riina, le *boss* disparu après le procès de Bari. Quelqu'un l'avait vu dans le bourg. Et aussi dans les vignes de Rocche di Rao, à la limite des terres du sanctuaire de Taglavia. Des informateurs juraient qu'il se cachait dans les campagnes le jour, puis remontait à Corleone la nuit.

Ils ne le trouvèrent pas. Il n'y avait là que sa vieille mère et sa sœur, Arcangela. En quelques minutes, les « équipes de capture » furent redirigées vers le vicolo Scorsone, au numéro 24, le domicile des Bagarella. Les agents entrèrent dans le vieux bâtiment en forme de cube en enfonçant la porte. Ils fouillèrent partout, cherchèrent des armes qu'ils ne trouvèrent pas, taillèrent dans les matelas, éventrèrent même les coussins. Ils vidèrent des armoires et des buffets, démontèrent des meubles et les sanitaires. Il n'y avait rien. Chez les Bagarella, il n'y avait même pas d'homme. Pas même Leoluca, Luchino, le plus jeune des garçons. Ils étaient tous en fuite. Ou en prison. Ou en résidence forcée. Il n'y avait que les femmes de la famille. La mère, Lucia, et ses quatre filles, Maria Matilda, Angela, Emanuela et Antonina.

Les policiers avaient mis sens dessus dessous les trois pièces du rez-de-chaussée et les quatre autres du premier étage, mais point de Totò Riina. Les femmes avaient été réveillées en sursaut, elles étaient encore en robe de chambre, muettes, autour de la table de la cuisine. Les policiers continuèrent d'ouvrir et de refermer des tiroirs, de poser des questions, de demander à chaque seconde : « Où est-il ? Où est-il ? Il vaudrait mieux pour vous que vous nous répondiez… »

Et puis on entendit une exclamation étouffée, en provenance d'une chambre, suivi du murmure de deux hommes qui se parlaient à voix basse.

L’un des policiers redescendit, un vase à la main. Un vase en terre cuite, blanc, orné d’un motif de dorure qui remontait du pied de l’objet. Ce vase était vide, il ne contenait pas d’eau, pas de fleurs. Le policier glissa la main dedans. Il l’en ressortit, non sans mal. Il serrait quelque chose entre ses doigts.

C’était une photographie enroulée, une image reconnaissable entre toutes : Venise, place Saint-Marc. Au premier plan, un homme souriant. Il était assez massif, le visage rond, les cheveux épais. Il portait un pantalon, une chemise aux manches retroussées. On ne voyait pas ses pieds, masqués par les pigeons. Et deux autres volatiles s’étaient posés sur la paume de sa main gauche. L’homme, c’était Totò Riina. La photo était cachée dans la chambre où dormait Antonina Bagarella. Les enquêteurs commencèrent à la harceler de questions. La jeune fille n’ouvrit pas la bouche. Avant de s’en aller, ils s’approchèrent encore une fois d’Antonina. Et le questionnèrent sur Totò.

« Mais enfin, qui est-ce qui l’a vu, qui ? Qui le sait, où il est ? », répondit-elle.

Dans le bourg, on l’appelait « *la maestrina* », parce qu’elle enseignait l’éducation physique aux garçons du Sacro Cuore de Corleone. Elle avait abandonné l’université dès la première année « pour motifs familiaux graves ». Elle s’était transférée en Campanie pendant quelques mois, elle était venue en aide à son père, Salvatore, et son frère, Giuseppe, qui étaient en résidence forcée à Frattaminore, une petite commune de la province de Naples. Elle était rentrée en Sicile à la fin du procès de Bari, avant d’obtenir son diplôme d’institutrice, et elle voulait vivre pour toujours à Corleone, son Corleone.

Ninetta Bagarella n’était pas seulement une belle jeune fille de vingt-six ans, elle était surtout la femme de Totò Riina.

« Je ne veux pas d’autres femmes, uniquement Ninetta… ils refusent de me laisser l’épouser ? Eh bien moi, je tue du monde », confia-t-il un jour à l’homme d’honneur catanais Nino Calderone.

Ninetta avait grandi en pays mafieux, sa famille était une famille mafieuse, elle était tombée amoureuse d’un mafieux. Et elle était elle-même une mafieuse. Ou c’était du moins ce que soupçonnaient les carabiniers et les policiers de Corleone. Ils étaient sûrs que Ninetta entretenait des liens avec Totò Riina et tous les fugitifs de son clan. Elle tenait en quelque sorte un rôle de porteuse d’ordres, d’estafette qui avait son entière liberté de

mouvement. Et puis elle était rusée, dégourdie, intelligente. Et surtout, elle était d'une confiance absolue.

Les filatures auxquelles on procédait en dehors de Corleone conduisaient invariablement à Palerme, puis à Monreale. Ninetta descendait en ville une fois par semaine, avec Emanuela. Toujours en compagnie de sa sœur, qui ne la laissait jamais seule. Emanuela avait quatre ans de plus que Ninetta, et c'était une femme très croyante. Elle n'était encore qu'une fillette quand elle se chargeait déjà du catéchisme des enfants de Santa Rosalia, la petite église construite sur une butte entre via Rua del Piano et le vicolo Scorsone. Le curé, don Girolamo Liggio, était un cousin de Luciano Liggio. Les membres de sa famille s'étaient aussi acquis une *inciuria*, un surnom : on les appelait les « catholiques ». Une famille qui vouait une dévotion extrême à son saint-patron San Leoluca et à tous les autres saints du calendrier. Comme d'ailleurs les Bagarella et les sœurs de Totò Riina.

À Palerme, Ninetta et Emanuela arrivaient dans la matinée, le jour de visite des détenus de l'Ucciardone. Elles apportaient du linge et des provisions aux hommes emprisonnés de leur famille. L'après-midi, elles montaient ensuite à Monreale. La filature s'achevait sur la place de la cathédrale normande de Palerme. Les deux femmes disparaissaient derrière le cloître et s'éclipsaient dans les salles de la curie archidiocésaine. Avec les prélats, elles discutaient d'argent et de papiers, la famille Bagarella ayant en fermage la parcelle Pirrello, une parcelle située entre Corleone et Monreale, propriété de la curie. Les deux femmes faisaient ensuite le chemin en sens inverse. De Monreale à Palerme, de Palerme à Corleone. Les filatures avortaient toujours, Ninetta et Emanuela ne commettaient jamais un faux pas. Même un an après, quand la police put profiter d'une occasion véritablement unique.

Toutes les femmes du clan Bagarella étaient sur le départ pour la Campanie, elles voulaient saluer une dernière fois Giuseppe qui était moribond, à Frattaminore. Ninetta et ses deux sœurs embarquèrent à Palerme, à bord du *Canguro Azzurro*, le ferry de la mer Thyrrénienne. Les policiers l'apprirent et installèrent dans les deux cabines occupées par les deux femmes des micros espions. Ils étaient certains de surprendre Totò Riina ou au moins de leur soutirer une quelconque information secrète sur les cachettes où ils se réfugiaient. Durant la traversée de Palerme à Naples, on n'entendit pas une voix. Ninetta et ses sœurs ne parlèrent pas de toute la nuit, pendant dix longues heures, elles ne prononcèrent pas un mot.

1- La *malavita*, mot à mot « la mauvaise vie », l'équivalent du terme français « le milieu », désigne la pègre. N.d.T.

Le triumvirat de Cosa Nostra

L’homme à la cravate noire

La cravate noire était un signe de deuil, on la portait quand quelqu’un décédait au sein de la famille, et on la gardait au moins un an, par respect pour le défunt. La veille de la Saint-Sylvestre 1969, Totò Riina se présentait encore avec cette cravate noire. Via Rua del Piano, tout le monde était bien en vie et, si l’on portait le deuil, c’était pour son beau-frère, le frère de Ninetta. Calogero Bagarella était mort par un soir pluvieux de cet hiver, sur le trottoir d’une rue de Palerme, abattu d’un coup de *lupara*. On l’avait chargé comme un sac dans le coffre d’une Giulia. Il portait un uniforme de policier, tout ensanglanté. Des années durant, la mort de Calogero Bagarella demeura un mystère, même au sein de Cosa Nostra. Rares étaient ceux qui connaissaient la vérité de ce secret-là.

Les premiers mois de la nouvelle cavale de Totò Riina filèrent à toute vitesse. Depuis les dernières journées du mois d’août jusqu’à la fin décembre, il s’était caché à Palerme et Corleone. Il attendait un signal de *zu* Tanu, Gaetano Badalamenti. Désormais, Totò recevait ses ordres du *boss* de Cinisi. De lui, et de lui seul. Le Courtaud avait acquis une certaine envergure, il s’était taillé la renommée d’un tueur à gages infaillible. Luciano Liggio n’était presque jamais présent à Palerme. On le trouvait tour à tour à Milan, à Rome, à Catane, en Suisse. Et entre temps, Riina poursuivait son essor…

L’Ucciardone avait su reconnaître en lui un homme digne de respect, et doté d’un certain charisme. Et puis, il y avait eu les résultats du procès de Bari, l’acquittement de tous ces tueurs à gages, pour insuffisance de preuve, et ce verdict n’avait pas peu contribué à son ascension. Qui, mieux que Totò Riina – se demandaient les Palermitains – aurait pu résoudre « le gros

problème » qu'à Palerme personne n'osait ou ne voulait affronter ? Qui mieux que lui pouvait tuer « ce cinglé de Cavataio » ? Michele Cavataio était l'entrepreneur de cette bourgade de l'Acquasanta qui avait chamboulé toutes les règles de Cosa Nostra. Par les voies du double jeu, de la tromperie, de la trahison. Sa stratégie déstabilisait le système mafieux. Cet homme était une mine flottante. Et il continuait de circuler dans les rues de Palerme, porteur de mille périls.

Tous les chefs des familles siciliennes se réunirent en Suisse, dans un hôtel de Zurich. Ce sommet avait été organisé pour décider si Michele Cavataio devait ou non mourir. En fin de compte, on vota pour le laisser en vie, et on le lui fit même savoir. Mais quelques familles n'étaient pas d'accord. Elles se plièrent à la volonté de la majorité et feignirent de se tenir à carreau. Puis elles se réunirent à nouveau, cette fois en secret. Elles tinrent à disposition leurs hommes d'honneur les plus valeureux, pour supprimer le « cinglé ». Le dernier mot revint aux représentants de Ciaculli. Ils dirent ceci : « C'est une bête féroce qui n'a ni honneur ni parole, et tôt ou tard il conduira Cosa Nostra à la ruine. »

L'exécution de la sentence fut confiée à Totò Riina, le *viddano* en fuite, le paysan qui, à peine quelques années plus tard, hériterait de Michele Cavataio cette même tendance à la folie, mais aussi ce surnom de « bête féroce ». Pour tuer le mafioso de l'Acquasanta, six hommes montèrent dans deux Alfa Romeo Giulia, l'une de couleur claire et l'autre, sombre. L'un des assassins avait revêtu un uniforme de policier de la route, et les quatre autres avaient l'air de vrais agents de police. Totò Riina décrivait des cercles autours d'eux, au volant d'une troisième voiture. Il contrôlait les mouvements de véhicules le long de la petite avenue arborée qui débouchait devant l'immeuble rose à la façade recouverte de lierre. Ensuite, Riina descendit de voiture et, d'un pas rapide, remonta l'avenue.

Dans la soirée du 10 décembre 1969, les tueurs entrèrent dans les bureaux de l'entreprise de bâtiment Moncada, sur viale Lazio. L'un d'eux tira aussitôt, sans attendre les ordres de Totò Riina. Il tua deux hommes assis derrière un bureau. Tout le monde dégaina son arme. Un troisième trouva immédiatement la mort. Deux employés de l'entreprise furent blessés. Michele Cavataio était encore en vie. Il s'était barricadé derrière une armoire. Il était comme un chien enragé, il éructait, on l'entendait lâcher des bordées de jurons, tout en rechargeant son pistolet à barillet. Avec son Colt Cobra, il riposta et toucha Binnu Provenzano à la main.

Ensuite, il attrapa une *lupara* et la déchargea en plein dans la poitrine de Calogero Bagarella. Un instant après, l'histoire de Michele Cavataio, de l'Acquasanta, s'achevait par un trou au front. Pile entre les deux yeux.

Totò Riina était furieux contre un de ses deux tueurs, celui qui avait ouvert le feu sans attendre ses instructions. Il s'appelait Damiano Caruso et c'était un membre de la famille de Riesi. C'était la précipitation de Caruso qui avait provoqué la mort de Calogero Bagarella. Quand ils ressortirent des bureaux de l'entreprise Moncada, le Corléonais siffla ces sept mots à l'oreille du tueur de Riesi : *Tu si'na minchia china d'acqua*. « Toi, t'es une couille molle pleine de flotte. » Une pauvre chose inutile, un homme qui ne mérite aucun respect.

Dans leur fuite, les deux Giulia se heurtèrent, à la hauteur d'un carrefour, puis se fondirent dans le flux de la circulation palermitaine, toujours ralentie les soirs de pluie.

Le cadavre de Calogero Bagarella fut transporté en un lieu confidentiel. Et inhumé. Totò Riina ne voulait pas faire savoir à ses sbires, et encore moins à tous les chefs de Cosa Nostra, que les assassins de viale Lazio étaient ses paysans. Il refusait d'endosser officiellement cette tuerie. Bien des années plus tard, la dépouille mortelle du beau-frère trouva une place dans une tombe du cimetière de Corleone. Mais sur la plaque de marbre blanc, c'était un autre nom que l'on avait gravé. Caché de son vivant et caché dans la mort. Tel était le destin de Calogero Bagarella. Quelqu'un découvrit ce secret. Ce fut Ciccio Coniglio, l'entrepreneur des pompes funèbres du bourg de Corleone. Quelques mois plus tard, il mourut assassiné. C'était un indicateur à la solde du commissariat. Au cours de ces semaines-là, on abattit aussi un paisible employé de la commune. Tous les matins, il consignait dans un gros registre de l'administration les inhumations qui avaient eu lieu la veille au cimetière.

L'unique signe de deuil bien visible des familles Riina et Bagarella, c'était cette cravate noire que Totò portait nouée autour du cou. L'ami Calogero n'était pas seulement le frère de sa Ninetta. C'était aussi le futur époux d'Arcangela Riina, l'une de ses trois sœurs. Depuis le jour de la fusillade dans les bureaux de l'entreprise de travaux publics Moncada, Arcangela Riina ne posait plus le regard sur un homme. Elle était devenue veuve avant même son mariage. Mais le massacre de viale Lazio n'était pas seulement source de douleur dans le cœur d'une femme de Corleone. Ce massacre laissait sur Palerme une empreinte indélébile. Tout ce qui s'était

produit jusque là au sein de Cosa Nostra ne revêtait plus aucune valeur pour l'avenir. L'histoire de la mafia se diviserait dorénavant en deux parties : avant la tuerie de viale Lazio, et après.

Il était une fois la Conque d'Or

« Palerme est belle, rendons-la plus belle encore », répétait le maire d'une voix pâteuse, un cheveu sur la langue. C'était un homme trapu, le cheveu crépu et déjà blanc, malgré son jeune âge. Les yeux étaient ceux d'un tigre. Debout sur une estrade ou assis dans un salon, le maire s'en sortait toujours en recourant à cette formule. Puis un sourire roublard se dessinait sur ses lèvres. C'était sa ritournelle, et les malveillants le suspectaient de ne rien savoir dire d'autre. Le maire de Palerme s'appelait Salvo Lima. Au sein de Cosa Nostra, on l'appelait Salvino. C'était lui aussi un homme d'honneur – c'est ce que révélèrent les repentis, un quart de siècle plus tard. Sa famille, c'était celle de viale Lazio. « Palerme est belle, rendons-la plus belle encore… » Et entre temps, le ciment de ses amis de la construction était en train d'anéantir les dernières splendeurs d'une des cités les plus fascinantes d'Europe.

Il fut un temps où Salvino entretenait des contacts avec les frères La Barbera, puis avec Paolino Bontate, le chef de la mafia de Santa Maria del Gesù, qui passa à la postérité comme le « *boss* qui giflait les parlementaires ». Don Paolino avait déjà giflé publiquement deux ou trois élus de la chambre régionale, des députés qui, un jour, avaient oublié de voter en séance une loi voulue par le chef de Santa Maria del Gesù[1].

Le secrétaire de la Démocratie chrétienne était alors Giovanni Gioia. C'était un intime des cousins Greco de Croceverde. Le maire adjoint aux travaux publics était « entre les mains de Totò Riina ». C'était Vito Ciancimino, le fils de Giovannino, le coiffeur de Corleone. Ils faisaient tous les trois de la politique. Dans tous les courants de la DC, il y avait des hommes des familles, et des mafieux de différents quartiers s'étaient fait élire au conseil municipal. Cosa Nostra avait des représentants à la région, à Montecitorio et aussi au palazzo Madama, le siège du Sénat, à Rome. Même de vieux ministres siciliens comme Bernardo Mattarella et Franco Restivo en étaient très « proches ».

Ce fut en ces années-là que les rues larges et arborées de Palerme devinrent étroites et nues. Et que les voies droites décrivirent des virages,

pour éviter de traverser les terrains des amis. Nuit après nuit, les petits immeubles dix-neuvième de via Libertà finissaient en poussière, la dynamite rasait des monuments nationaux, des palmiers magnifiques étaient abattus pour excaver des zones constructibles. À eux seuls, les mafiosi causèrent plus de dégâts que les Liberator et les Lancaster qui avaient bombardé le centre historique durant la guerre.

Palerme avait tourné le dos à la mer. Depuis la ville, on ne voyait plus les flots, plus jamais, la mer était loin, très loin des immeubles adossés à ce qui s'appelait autrefois la Conca d'Oro. Des bâtisses en ciment et fer à béton avaient envahi les jardins de Piana dei Colli, dans tous les faubourgs on voyait se dresser une grue, se creuser un chantier, et derrière chaque grue et chaque chantier, il y avait une bétonnière. Et des baraques en tôle ondulée dressées à la hâte, des géomètres des services municipaux qui, en une nuit, redessinaient des projets, des entrepreneurs de la dernière heure, des mafiosi, des techniciens et des experts-comptables, des ingénieurs, des ministres qui inauguraient des quartiers avec des rues sans chaussée et des immeubles massifs sans balcon. La mise à sac de Palerme portait le sceau de Salvino Lima. Mais aussi la marque de l'ancien garçon coiffeur du salon de Corleone. C'était don Vito, le conseiller municipal, qui avait planifié la nouvelle Palerme, c'était sa ville qui surgissait de terre. En trois ans seulement, la municipalité délivra quatre mille deux cents permis de construire, dont trois mille onze libellés au nom de cinq retraités qui ne possédaient rien. C'étaient les prête-noms des *boss* mafieux.

Le premier contribuable de cette Palerme-là était Francesco Vassallo. C'était un charretier qui s'était improvisé lui aussi entrepreneur de travaux publics. À la chambre de commerce, on enregistra la société Va.Li.Gio. Les initiales des noms Vassallo, Lima et Gioia. Il y eut un scandale. Ce « n'étaient que des calomnies et de la délation », prétendirent Lima et Gioia. Et Ciccio Vassallo demeura au sommet du classement des contribuables de Palerme jusqu'en 1971. Ses immeubles avaient été sélectionnés par la municipalité et la province pour accueillir toutes sortes d'écoles de tous les niveaux. Les administrations versaient des centaines de millions à l'ancien charretier qui avait « en location » six écoles élémentaires, trois écoles normales d'instituteurs, trois instituts techniques et trois lycées scientifiques.

« *Sulu Grazia a mmia in Palermo si studìa* », se vantait l'ancien charretier. « À Palerme, si on étudie, c'est uniquement grâce à moi. »

La construction scolaire était l'« affaire personnelle » de Vito Ciancimino.

L'ancien coiffeur avait débarqué à Palerme cinq ou six ans avant Totò Riina. Les Corléonais l'avaient envoyé en reconnaissance, ils avaient joué leurs meilleures cartes sur Vituzzu, le jeune homme dégourdi qu'ils connaissaient depuis l'époque de feu le Dr Navarra. Et Vito ne les avait pas déçus. Il était déjà patron de la Démocratie chrétienne et un homme d'affaires d'un entregent extrême. C'était un vrai Corléonais, il était parvenu à se créer un courant tout à lui, il avait même placé beaucoup de ses hommes dans les autres groupements démocrates-chrétiens. Et chez les républicains et les sociaux-démocrates aussi. En dix ans, il avait accompli des miracles, don Vito. Des miracles. En débutant avec une petite entreprise de transport de fret ferroviaire, et puis l'entreprise avait grandi, et il s'était taillé le monopole du secteur. Le sous-secrétaire aux Transports s'appelait alors Bernardo Mattarella[2].

Vito Ciancimino n'était pas comme Salvino Lima ou Giovanni Gioia, don Vito était un politique et un mafioso « atypique ». Sa position au sein de la Démocratie chrétienne et de Cosa Nostra était extrêmement particulière. Pour s'adresser à l'adjoint aux travaux publics Vito Ciancimino, il était obligatoire de passer par un détenu de l'Ucciardone lui aussi entré en cavale. Il était indispensable d'avoir le blanc-seing de Totò Riina. Si un mafioso avait besoin d'un permis de construire, la rue était identifiée. Il y avait d'abord une rencontre avec le Paysan de Corleone, et ensuite on ouvrait les salles du palais des Aigles, les salles de Ciancimino. Don Vito n'acceptait les commandes que de la part de ses Corléonais, les *viddani* qui l'avaient porté jusqu'en ville, en le couronnant seigneur de Palerme. Et il en serait encore ainsi pendant au moins vingt ans. Don Vito appartenait à cette lignée de paysans grandis autour de la Rocca Busambra.

C'est dans cette Palerme dominée et prisonnière que la mafia enleva un journaliste trop curieux qui remuait la boue des bâtiments et des mystères des faubourgs. Mauro De Mauro était un journaliste d'investigation, il travaillait à *L'Ora*. Son sort : *lupara bianca*. Par une soirée de sirocco, fin septembre, Mauro De Mauro disparut à jamais. Il venait de sortir du journal, il s'était arrêté dans un bar pour prendre sa bouteille de bourbon habituelle, et quatre cents grammes de café moulu. Les assassins l'emmenèrent via delle Magnolie, une rue élégante des hauteurs de Palerme, à bord d'une BMW bleu nuit.

Le lendemain, les journalistes de *L'Ora* imprimèrent à la une du quotidien ce grand titre en lettres rouges : MAURO, OÙ ES-TU ? Et, au-dessous, un autre titre sur neuf colonnes à la une, à l'encre noire : AIDEZ-NOUS. Personne ne répondit jamais à cet appel et la ville se claquemura dans le silence. Mauro De Mauro était un vrai journaliste, mais quelques heures seulement après sa disparition – comme toujours avec les victimes de la mafia de Palerme –, d'étranges rumeurs commencèrent à circuler. On parlait d'articles et de chantages. L'auteur Leonardo Sciascia fit taire tout le monde avec l'une de ses phrases cinglantes : « Dans cette ville, on ne meurt pas de chantage, le cas échéant, on en survit. »

Le souvenir du pauvre Mauro s'effaça avec la fin de l'été.

Les momies des Capucins

Deux feuilles blanches de notes manuscrites étaient posées sur le bureau du procureur principal Pietro Scaglione. L'une de ces notes mentionnait l'heure de la disparition de Mauro De Mauro, l'autre l'heure où l'on avait retrouvé la BMW bleu marine. Une semaine après l'enlèvement du journaliste, tous les résultats des investigations tenaient sur ces deux feuilles blanches. Pietro Scaglione était encore au deuxième étage du palais de justice de Palerme. Son transfert à Lecce – après la fuite de Luciano Liggio, on l'avait successivement muté et promu – était encore retardé. Pendant quarante-et-un ans, Pietro Scaglione avait réussi à exercer ses fonctions de magistrat en Sicile, et nulle part ailleurs. Il avait accumulé les promotions et les récompenses honorifiques. Le lendemain du premier assassinat d'un magistrat de la République italienne, quelques Palermitains dirent qu'il était « mort parce qu'il voulait être bourreau, mais aussi pontife ». D'autres affirmèrent qu'il conservait rangés dans les armoires de son bureau des centaines d'actes relatifs à des procédures perpétuellement en suspens et jamais closes. Les enquêtes judiciaires qui suivirent conclurent que le procureur « avait exercé ses fonctions de manière exemplaire ». Pietro Scaglione avait été assassiné à 11 heures du matin, le 5 mai 1971, via dei Cipressi. Comme viale Lazio, le commando des tueurs était guidé par un Corléonais de petite taille. Et les autres personnages qui exécutaient les ordres de Totò Riina étaient aussi des Corléonais.

La rue tenait son nom d'une enfilade d'arbres que l'on apercevait derrière un mur haut de cinq mètres et long de presque cinq cents. Via dei

Cipressi traverse le très ancien quartier des Danisinni, de la *piazza* jusqu'aux premiers mandariniers. Sur la *piazza*, c'était un étalage d'échoppes d'artisans, de poissonneries, de boucheries, de friteries qui, de l'aube au coucher du soleil, proposaient des spécialités dont les Palermitains sont friands : abats de poulets ou d'agneau, pain fourré d'une rate, entrailles bouillies et relevées à l'huile et au citron. Autour de la « casbah », les étalages montés sur roues et les petites charrettes à bras des vendeurs ambulants de pépins de courge et de *panelle*, des beignets de farine de pois chiche, allaient et venaient en tous sens. De l'autre côté, le boyau finissait devant le portail d'un cimetière qui occupait le flanc du couvent des Capucins. Dans les souterrains du monastère étaient alignés presque quatre-vingt-mille squelettes et quelques centaines de momies. D'évêques, de prêtres et de religieuses, de patriciens palermitains morts entre la fin du XVII^{e} siècle et le début du XVIII^{e}. Ce matin-là, le procureur Scaglione s'était rendu aux Capucins pour déposer une fleur sur la tombe de son épouse, Concetta.

Il était assis dans une Fiat 1300 de couleur noire, une voiture de fonction immatriculée à Trieste. Son chauffeur était le gardien de prison Antonino Lorusso. L'auto repartit du cimetière des Capucins en direction du tribunal. Elle déboucha dans via dei Cipressi, ralentit après environ deux cents mètres, à l'entrée d'un virage en épingle à cheveu. C'était l'unique endroit de la rue où deux véhicules n'avaient pas la place de se croiser. La Fiat 1300 s'immobilisa. C'est à ce moment que le procureur de la République et son chauffeur furent abattus.

Le premier délit hors norme de l'histoire de Palerme eut un unique témoin. C'était un jeune garçon de onze ans. Aux carabiniers, il rapporta avoir vu une Fiat 850 de couleur blanche qui avait barré la voie au véhicule du procureur. Il n'en savait pas ou ne voulait pas en dire plus. Mais le lendemain, le jeune garçon retourna à la caserne des carabiniers pour mieux préciser ses souvenirs. Il était accompagné de son père. Il jura que le matin précédent, il était trop bouleversé, l'esprit confus, très agité, au point d'avoir dit une chose au lieu d'une autre.

« Cette Fiat 850 n'était pas de couleur blanche, mais elle était foncée, sûrement noire… »

Le cadavre du procureur de la République n'était pas encore sur la table de marbre de la morgue quand sa sœur, Rosa, entra dans l'institut de médecine légale. Elle resta deux heures là, immobile, à regarder le corps de

son frère. Puis elle hurla à pleins poumons : « Ils ont assassiné le procureur, et en ce moment, ils rigolent bien, parce qu'on ne les attrapera jamais. »

Le convoi funéraire s'arrêta dans le vicolo de l'église de Casa Professa. La foule muette s'écarta pour saluer le cercueil, puis referma les rangs et suivit le premier enterrement solennel de Palerme. Dans l'église de Casa Professa, en cette matinée du 7 mai, on ne célébra pas des funérailles d'État. Le président du Conseil, Emilio Colombo, en Sicile ce jour-là pour participer à un meeting électoral, ne fit pas acte de présence à la cérémonie funèbre de Pietro Scaglione. Le ministre de la Justice n'était pas là non plus. Même le ministre de l'Intérieur, un Sicilien, le Palermitain Franco Restivo, n'y était pas. En l'espace d'une journée et d'une nuit, l'État oubliait déjà la mort d'un procureur de la République.

Ce n'est que quelques mois plus tard que le Viminal institua une prime de 20 millions de lires offerte « à quiconque fournirait des informations susceptibles de déférer les exécuteurs et les éventuels commanditaires devant la justice ». Personne ne se fit connaître. Même pas les habituels mythomanes et autres charognards. Une seule voix s'éleva dans le silence qui avait enveloppé la mort de Pietro Scaglione. C'était celle d'un magistrat, le procureur d'Enna, Mariano Lombardi.

« Comment pourrons-nous avoir jamais le courage de démasquer ses assassins si nous en sommes les complices ? », cria-t-il à ses collègues juges.

À Palerme et en Sicile, en ce mois de mai 1971, les rapports entre l'État italien et l'organisation dénommée Cosa Nostra venaient de connaître une transformation irréversible. La mafia avait tué un magistrat. C'était la première attaque contre la République. C'était le signe que les règles changeaient, le signe que Cosa Nostra changeait.

Après la tuerie de Ciaculli, les familles s'étaient réorganisées en se dotant d'une sorte de gouvernement provisoire qu'elles baptisèrent « triumvirat ». Lors des réunions au sommet, trois hommes se concertaient. Gaetano Badalamenti, le *boss* de Cinisi. Stefano Bontate, le fils de don Paolino, du faubourg de Santa Maria del Gesù. Et Luciano Liggio, de Corleone. Mais Lucianeddu avait délégué son pouvoir à ses fidèles paysans, Totò Riina et Binnu Provenzano. Le triumvirat de Cosa Nostra aurait dû conduire l'organisation hors de la crise du début des années soixante, resserrer les liens avec le palazzo, qui s'étaient distendus après les tueries,

piloter l’organisation comme dans l’immédiat après-guerre, au cœur de l’État. Mais les Corléonais siégeaient aussi dans le triumvirat.

Ils formaient une espèce à part, c’étaient des mafieux qui ignoraient les médiations, les accommodements ou les tractations. Et ils s’étaient mis en tête qu’ils étaient plus forts que l’État italien. C’étaient toujours eux, les *viddani*, ces mêmes hommes qui avaient semé la mort, depuis leur venue au monde dans le fief de Strasatto.

Au cours des vingt années qui suivirent, on ne sut jamais rien du meurtre de Scaglione, à part quelques vagues détails sur « l’implication de Totò Riina et Luciano Liggio dans son exécution matérielle ». Et pourtant, aux derniers jours du printemps 1971, le commandant de la légion des carabiniers de Sicile occidentale avait déjà envoyé une note d’information au parquet de la République, à Palerme.

Le colonel Carlo Alberto dalla Chiesa signalait que « la mafia sicilienne était divisée en deux tronçons opposés, nonobstant une paix apparente ». On avait peut-être trouvé une piste très mince sur la mort du procureur principal. Elle conduisait au bourg de Salemi, à la séquestration de l’aîné d’un riche propriétaire terrien, Francesco Caruso. Son fils Antonino avait été enlevé le mercredi des Cendres 1971 et libéré le jour de Pâques. C’était la première fois qu’en Sicile on séquestrait un individu avec demande de rançon en argent liquide.

Antonino Caruso n’était pas n’importe qui. Ce propriétaire terrien était un ami intime du procureur Scaglione, et le jeune homme que l’on avait enlevé était le filleul de Bernardo Mattarella. Les journaux du Nord écrivirent que « Pietro Scaglione savait tout de la séquestration de Caruso » et laissèrent entendre que le procureur avait été abattu en raison des secrets qu’il détenait concernant cet enlèvement. Le mercredi des Cendres de 1971, la nouvelle que son filleul « avait été embarqué par des inconnus à bord d’une automobile dans le quartier Fontana Grande de Salemi » parvint à Bernardo Mattarella, à Montecitorio, au Parlement. Le parlementaire fut pris d’un malaise. L’homme politique sicilien, qui avait été ministre d’État dans la quasi-totalité des gouvernements de l’après-guerre, mourut quelques heures plus tard, le cœur brisé.

Filles de la mafia et filles de l’église

La robe était en lin et s’arrêtait à peine au-dessus du genou. Elle était éclatante de couleurs, avec ses motifs de fleurs jaunes et rouges imprimées sur un fond bleu pastel. Le sac à main était blanc. Les chaussures étaient blanches elles aussi, les talons hauts et larges, comme c’était la mode à l’époque. Elle portait au poignet une petite montre en or et une chaînette autour du cou, où pendait un camée. Elle était bronzée, souriante, sûre d’elle. Elle marchait à pas lents dans le couloir qui conduisait aux salles d’audience, sans jamais baisser les yeux, défiant le regard curieux des avocats, des larbins, des carabiniers en uniforme et en civil, des garçons de course, des oisifs bons à rien, des journalistes, des photographes, des greffiers, des vendeurs de code pénal, d’accusés libres de leurs mouvements et le reste de cette humanité bigarrée qui peuple tous les matins le palais de justice de Palerme.

Ninetta Bagarella entra dans le tribunal à 9 heures, le 16 juillet 1971, le jour de l’ouverture de son procès. La questure de Palerme avait transmis pour la deuxième fois un rapport au parquet de la République. Les documents stipulaient qu’elle « était dangereuse en raison de ses activités en faveur du noyau corléonais » et qu’il était nécessaire d’« éloigner de Corleone Bagarella Antonina, avec l’obligation de séjourner dans une commune du nord de l’Italie ». Les juges voulaient l’envoyer elle aussi en résidence forcée, la maîtresse de Totò Riina, cette jeune femme si éprise de lui. Un an plus tôt, une requête similaire avait été repoussée par le procureur Pietro Scaglione. L’enquête avait été donc classée par le magistrat assassiné au mois de mai, justement par ces mêmes Corléonais. Mais la police et les carabiniers avaient de nouveau soumis le dossier, en transmettant à la magistrature des dizaines de notes d’information sur le « rôle de liaison joué par Bagarella ». Il y figurait aussi une note confidentielle sur les « rencontres périodiques avec un homme qui pilotait une motocyclette jaune ». C’était un « petit homme », qui toutes les semaines accompagnait Ninetta dans les refuges divers de Salvatore Riina.

L’audience s’ouvrit avec une heure de retard. Le président de la première section du tribunal, Ignazio Alcamo, arriva dans la salle tout essoufflé et appela aussitôt l’accusée Antonina Bagarella à faire sa déposition. La jeune fille était debout, immobile face aux juges. Elle les salua, posa son petit sac à main blanc sur la table, puis elle se mit à parler. D’elle, de sa vie, de ses études, de sa famille, de son amour pour Riina. Les journalistes reprirent tous ses propos, et le lendemain, le chroniqueur

judiciaire du *Giornale di Sicilia*, Mario Francese, raconta « l'histoire judiciaire de la jeune maîtresse d'école de la mafia ». Ninetta Bagarella s'exprimait dans un italien châtié, malgré l'inflexion dialectale prononcée et le fort accent de Corleone. Elle se défendit sans aucune gêne, sans aucune crainte, deux heures durant.

« Vous savez, mademoiselle Bagarella, qu'il a été proposé de requérir contre vous une mesure de résidence forcée…, lui dit le président.

— Je ne crois pas que la cour voudra m'envoyer en résidence forcée. Elle se tut, comme pour réfléchir. Si vous avez une conscience, si vous avez un cœur, vous n'en ferez rien. Dans notre famille, il ne reste que les femmes. Et nous sommes obligées de travailler, pour nous faire vivre, nous et nos hommes, nos pères et nos frères tombés dans l'infortune… »

D'un geste de la main, le président Alcamo lui fit signe de s'interrompre un instant, le temps de consigner ses propos dans le procès-verbal d'audience. Le document répétait l'essentiel du raisonnement de Ninetta Bagarella, en le truffant de formules bureaucratiques. Quand le greffier eut terminé, d'un regard, le président l'invita à poursuivre. Elle déclara : « Je suis une femme et je suis seulement coupable d'aimer un homme que j'estime et dans lequel j'ai confiance. Totò Riina, je l'aime depuis toujours, j'avais treize ans et lui vingt-six, il n'est plus jamais ressorti de mon cœur. Je ne suis coupable que de cela, monsieur le président.

— Salvatore Riina n'est pas une petite âme pure et innocente, il est recherché pour de nombreux homicides, mademoiselle.

— Machinations. Calomnies. Salvatore est innocent. Il est aussi innocent aux yeux de la cour d'assises de Bari, qui l'a acquitté. »

L'enseignante dévisagea le président du tribunal, et un chuchotement s'échappa de ses lèvres.

« Si la cour veut m'envoyer en résidence forcée, je n'ai pas beaucoup de solutions. Je devrai respecter la sentence parce que, malgré les préjugés de la questure, je suis une citoyenne respectueuse des lois. Cela veut dire que tel devait être mon destin…

— Mademoiselle, vous êtes ici accusée de faire partie de la bande de Liggio.

— Moi, Liggio, je ne le connais même pas. »

Antonina Bagarella nia aussi avoir jamais rencontré dans une église d'Aversa *monsignore* Tommaso Rotunno, un prêtre qui aurait dû célébrer en

secret son mariage avec Riina. Ninetta parlait sans jamais hausser le ton. Elle ne prononça pas un mot de trop, pas un de moins. Puis ce fut l'entrée en scène de son avocat, M^e^ Nicola Ippolito. Et il reconstitua « toutes les souffrances subies par sa cliente rien qu'à cause du nom qu'elle portait ». L'avocat rappelait les persécutions policières et les « accusations absurdes ». Les notes de l'inspection académique de Palerme contre « une enseignante appréciée de tout le monde » et le licenciement que lui avait infligé l'institution religieuse du Sacro Cuore « à cause des dénonciations continuelles de la police et des carabiniers ». De sa grosse serviette, l'avocat sortit des centaines de lettres de professeurs et d'élèves, messages de solidarité qu'elle avait reçus en même temps que des « attestations d'un excellent comportement moral et civique, émanant de la population de Corleone ».

Le ministère public demanda au tribunal qu'Antonina Bagarella soit « envoyée en résidence forcée pour une période qui ne soit pas inférieure à quatre ans ». L'avocat de la défense présenta une requête de « non-lieu » et cita à comparaître un témoin qui « avait des éléments d'information sur la personnalité de la justiciable ». C'était un ecclésiastique, l'archiprêtre de Corleone, Emanuele Catarinicchia. *Monsignore*, qui deviendrait quelques années plus tard le premier évêque de Cefalù, puis de Mazara del Vallo, se mobilisa pour réunir des signatures auprès des mères de famille du pays. Emanuele Catarinicchia était aussi un collègue de Ninetta, il enseignait le catéchisme au Sacro Cuore. Des centaines de « déclarations de sympathie pour Antonina Bagarella » parvinrent à M^e^ Ippolito. Elles étaient signées du principal de l'école, des enseignants, des parents d'élèves, des voisins, des personnels de service, des secrétaires et des employés de l'administration des écoles de toute catégorie et de tout niveau de Corleone. Début août, Ninetta fit aussi appel à la Commission des droits de l'homme de La Haye.

Le tribunal de Palerme rendit sa décision à la fin de l'été. Et il repoussa d'emblée la requête du ministère public d'envoyer Antonina Bagarella en résidence forcée. Les magistrats condamnèrent la jeune femme à un régime de surveillance spéciale dans le bourg de Corleone. À compter du 27 septembre, Ninetta ne pourrait plus sortir de sa maison avant 7 heures du matin ou après 7 heures du soir. Une fois par semaine, elle avait aussi l'obligation de se rendre au commissariat pour signer le registre des

« personnes sous surveillance ». Pendant plus de deux années, la jeune femme purgea sa peine ; le régime de surveillance spéciale venait à échéance le dernier jour de février 1974. Mais une semaine avant, le brigadier Angelino Notaro passa vicolo Scorsone pour effectuer un contrôle. C'était le soir, deux heures avant 7 heures. Ninetta n'était pas là.

« Elle est partie, elle est allée travailler en Allemagne », répondit sa sœur Emanuela au policier.

Le matin du 19 février 1974, elle avait disparu, à l'improviste, à son tour. Antonina Bagarella était elle aussi en fuite. Comme son Totò. Avec son Totò.

Enfin mariés

Les prêtres qui célébrèrent la cérémonie nuptiale appartenaient tous les trois au diocèse de Monreale. Mais personne ne trouva jamais l'église où Antonina Bagarella et Salvatore Riina devinrent mari et femme, le 16 avril 1974, après dix-neuf années de fiançailles. Les informateurs révélèrent ensuite que l'autel fut installé dans le salon d'une villa, une construction ancienne cachée entre la pinède et la mer, à Cinisi. L'identité de deux des trois ecclésiastiques qui les unirent par les liens du mariage demeura un mystère. On sut seulement, très longtemps après, que la bénédiction des époux fut certainement prononcée par don Agostino Coppola, curé de Carini, homme d'honneur qui se consacrait aux séquestrations de personnes et cousin d'un personnage plus renommé, Frank « Trois doigts », l'un des tout premiers trafiquants siciliens de stupéfiants.

Le jour où Ninetta et Totò se marièrent, le nom de l'enseignante de Corleone était inscrit depuis neuf semaines au bulletin officiel des individus recherchés. Elle était devenue une fugitive, pour vivre avec son homme. Il avait quarante-quatre ans, elle trente-et-un.

Les noces du *boss* de Corleone ne restèrent secrètes que quelques mois. Jusqu'à l'été. Dans les premiers jours d'août, un major des carabiniers fit irruption à la tête de ses hommes dans un appartement d'un immeuble de Palerme, captura un fugitif et trouva dans le tiroir d'une armoire le carton d'invitation au banquet du mariage. Le major des carabiniers s'appelait Giuseppe Russo, le fugitif Leoluca Bagarella, l'invitation concernait le mariage de Ninetta et Totò. L'appartement où se cachait Leoluca Bagarella sous un faux nom, avec sa sœur et Salvatore Riina, se situait au cinquième

étage, escalier B, d'un immeuble imposant sur via Largo San Lorenzo. Au cinquième étage, escalier A, le propriétaire s'appelait Francesco Madonia, un mafioso du quartier. L'un des plus sanguinaires. La maison des époux de Corleone se révéla être la propriété de la société Zoo Sicula. C'était l'une des entreprises de Giuseppe Mandalari, ancien employé des services régionaux de travaux publics, qui remplissait aussi une fonction de conseiller financier. Mandalari était maître franc-maçon de 33e degré.

L'immeuble de via Largo San Lorenzo avait été construit par Giovanni Pilo, un entrepreneur marié avec la sœur d'un *uomo d'onore*, un individu surnommé *u tignusu*, littéralement, « le sans poils » parce qu'il était chauve. U tignusu, qui s'appelait de son vrai nom Giuseppe Giacomo Gambino, était à son tour parent d'autres *boss* du quartier de Resuttana et du *rione* della Noce. C'était un croisement infini de mariages, une véritable chaîne de Saint-Antoine[3]. Ils étaient tous témoins, parrains, filleuls, cousins, oncles et neveux. C'était un réseau de protection, une société close qui s'ouvrait uniquement pour accepter en son sein les *viddani*, les mafiosi paysans de Corleone. Le major Russo comprit alors quels équilibres inédits étaient en cours de consolidation à l'intérieur de Cosa Nostra et, dans un rapport confidentiel, il reconstitua pour la première fois « les intérêts criminels communs au groupe des Corléonais et au noyau de Palerme-San Lorenzo ».

C'étaient là des informations dont disposait aussi Angelo Sorino, adjudant des forces de sécurité publique à la retraite. Sorino avait travaillé au second district de police, le commissariat situé sur le territoire de Piano dei Colli, qui comprenait plusieurs faubourgs de Palerme, San Lorenzo, Resuttana, Partanna et Mondello. L'adjudant avait beau avoir pris sa retraite, il n'en continuait pas moins de mener certaines investigations et de transmettre des informations à ses supérieurs de la questure. Un jour, ses recherches le conduisirent à un appartement au cinquième étage d'un immeuble dans via Largo San Lorenzo. Et l'adjudant en retraite Angelo Sorino fut assassiné.

Neuf mois après la bénédiction du père Agostino Coppola, Ninetta mit au monde une fille. Ils la baptisèrent du nom de la mère de Totò : Maria Concetta. Elle était née le 19 décembre à la clinique Pasqualino e Noto de Palerme. C'était un établissement de soins dans le centre de la cité, au bout de via Dante, à trois cents mètres des palmiers de piazza Politeama. La clinique était l'une des plus sélect de Palerme. Un portail noir dissimulait une petite cour sombre. Les magnolias masquaient les premiers étages d'un

petit immeuble marron qui jouxtait d'un côté la verdure d'une jardinerie et, de l'autre, une rue silencieuse. En face, c'était le parc splendide de villa Malfitano. La fugitive Ninetta Bagarella vécut son hospitalisation dans la discrétion d'une chambre tranquille de la clinique. Puis elle déclara en toute régularité la naissance de Maria Concetta à l'office d'état-civil.

L'obstétricienne qui vint en aide à Ninetta s'appelait Rosa Gelfo, une femme qui, à cette occasion, s'acquit la confiance éternelle de l'enseignante de Corleone. La même sage-femme s'occupa aussi de la naissance des trois autres enfants de Ninetta. Toujours dans le silence ouaté de la clinique de via Dante. Giovanni Francesco arriva le 21 février 1976 et prit le premier prénom de son père, Totò. Un an et trois mois plus tard, le 3 mai 1977, naquit Giuseppe Salvatore. Et on donna à la dernière fille le prénom de la mère de Ninetta – Lucia. Date de naissance : le 11 novembre 1980. Elle était née elle aussi à Palerme, via Dante, devant les jardins de villa Malfitano. Les quatre enfants de Salvatore Riina furent vaccinés à l'unité sanitaire locale numéro 58. Sur les certificats figure toujours la signature d'Antonio Rizzuto, le responsable sanitaire du centre hospitalier.

Une famille fantôme entamait son existence à Palerme, ville sans yeux et sans oreilles. Salvatore Riina sortait escorté de ses braves et Ninetta accompagnée de chauffeurs et d'hommes de confiance. La jeune femme entrait dans les magasins avec ses enfants, se promenait librement dans les rues, faisait ses courses. Lui, il fréquentait les restaurants de Mondello et Monreale, des villas de Falsomiele, la campagne de San Giuseppe Jato. À deux reprises, on l'aperçut au bar de la discothèque Life. Il parcourait souvent la petite rue encaissée qui traversait Ciaculli. Il circulait à bord d'une Mercedes de couleur blanche. Il la conduisait lui-même. Son épouse assise à l'avant, à ses côtés, les quatre enfants à l'arrière. Quand les enfants grandirent et furent en âge scolaire, un policier tenta de les rechercher, en écumant les archives de l'académie, en contrôlant les fichiers des institutions privées, en perquisitionnant même dans quelques collèges de religieux et de religieuses de tout l'ouest de la Sicile. On ne découvrit jamais rien.

De temps à autre un signalement parvenait aux autorités concernant les cachettes des fugitifs invisibles de Corleone. Des rumeurs qui se perdaient dans le néant. Comme celle-ci, à propos d'une villa patricienne aux portes de Bagheria. Ou cette autre à propos d'un appartement au dernier étage de viale Strasburgo. Un signalement fut un peu plus précis que les autres. Il

émanait du bureau d'état-civil de la commune de Palerme. Sur l'acte de naissance d'un des enfants de Totò Riina figurait une adresse : via Torino. C'était la deuxième rue à droite de via Roma en montant de la gare centrale vers le théâtre Massimo. Le numéro de « casa Riina » était le 22. Mais dans ces trois chambres avec cuisine et salle de bains où entrèrent les policiers en enfonçant portes et fenêtres, seul habitait un vieux cheminot aveugle.

À Rocca Busambra

Une nuit, le lieutenant colonel Giuseppe Russo se retrouva au milieu des bois de la Rocca Busambra à rechercher des cadavres dans les dolines. Comme trente ans auparavant les carabiniers du capitaine Carlo Alberto dalla Chiesa, les hommes de Russo passèrent au peigne fin les sentiers de la montagne qui se découpait, menaçante, derrière le majestueux pavillon de chasse de la Ficuzza. Le printemps était déjà bien avancé, mais au-dessus de mille mètres d'altitude, il régnait un froid mordant. Leur nuit ne fut réchauffée que par quelques verres de vin et quelques souvenirs.

Le colonel Russo était un homme de haute taille, sec, une pelote de nerfs. Il avait un visage effilé et des yeux rusés de Sarrasin. C'était un enquêteur qui en savait long, il avait commandé la circonscription des carabiniers de Castelveltrano, puis il était devenu chef de la cellule opérationnelle de Palerme, service des enquêtes antimafia. Ses amis – et uniquement ses amis – l'appelaient Ninì. Le colonel avait des informateurs dans toutes les provinces et il entretenait encore des contacts avec eux, même après de nombreuses années. Avec tous : les victimes, les accusés, les voyous, les tueurs, les *infamone*, « les balances », les professionnels, les hommes d'honneur et les hommes qui avaient perdu le leur.

La nuit des recherches de ces cadavres dans l'obscurité de la Rocca Busambra, Giuseppe Russo n'était pas de bonne humeur. Il escaladait les rochers avec agilité, il criait des ordres que l'écho répercutait jusque dans la vallée. À l'aube, le colonel avait perdu patience. Et il se confia à Nino Sofia et Gigi Petix, respectivement journaliste de la rubrique des faits divers et photographe de *L'Ora* : « Il est inutile que nous restions dans ce bois à rechercher des cadavres, au mieux, ce que nous trouverons, ce sera la charogne d'un animal, et rien d'autre. Si seulement les magistrats me donnaient l'autorisation d'abattre un certain immeuble de Palerme… »

Puis il lâcha un soupir, avant d'ajouter : « Je le suis le seul à savoir combien de gens ont fini dans les piliers en ciment de cette ville. J'agirais à coup sûr, il me suffirait de deux pelleteuses et d'une équipe d'ouvriers, je sais où les trouver, les vrais cadavres. »

Quand il retrouva les propos qu'il avait sur le cœur en première page du quotidien du soir palermitain, le colonel fut absolument furieux.

Giuseppe Russo avait simplement dit la vérité : il savait. Il avait compris que la mafia sicilienne était en train de changer de peau tout en demeurant ce qu'elle était. Le colonel avait découvert les auteurs de ces enlèvements retentissants, dans les provinces de Palerme, de Trapani et d'Agrigente. Il y était parvenu en suivant trois ou quatre pistes. Elles menaient toutes à une église de Carini. Le curé avait été l'administrateur de l'archevêché de Monreale, l'un des diocèses les plus étendus et les plus riches de Sicile. C'était le vénérable Agostino Coppola. Mais le prêtre n'administrait plus les deniers de la curie. Dans la sacristie de l'église, on trouva des dizaines de millions de lires de l'*Anonima sequestri*, l'officine anonyme de Luciano Liggio et Salvatore Riina, spécialisée dans l'organisation de ces rapts. Ces sommes provenaient de l'enlèvement de Luciano Cassina, fils du comte Arturo Cassina, le roi des appels d'offre de Palerme.

Ces enlèvements avaient quelque chose d'étrange. C'est justement au début des années soixante-dix que Cosa Nostra avait pris une décision et son gouvernement, la commission régionale, s'était réunie tout exprès pour interdire les rapts en Sicile. Et pourtant, les enlèvements continuèrent – le premier fut celui du fils du riche propriétaire terrien de Salemi, Francesco Caruso. Il y eut l'enlèvement de l'avocat de Sciacca, Nicola Campisi. Et le « percepteur » Luigi Corleo, enlevé en juillet 1975, ne fut jamais libéré.

Le percepteur était le beau-père de Nino Salvo, un homme d'honneur lié aux Bontate et aux Badalamenti. Mais Nino Salvo n'était pas un mafieux quelconque ; c'était un homme d'affaires richissime, qui s'était bâti un empire. Nino Salvo, avec son ami Salvo Lima, était l'un des trois ou quatre patrons de Sicile. Pour relâcher Luigi Corleo, les ravisseurs exigeaient une rançon de 20 milliards de lires[4]. Ce n'était pas l'enlèvement d'un individu. C'était un défi que les *viddani* de Corleone avaient lancé à la mafia la plus puissante de Palerme. Avec son tempérament impétueux, sa curiosité morbide, sa tendance à personnaliser l'enquête à l'excès, le colonel Russo sut pénétrer les mystères de l'enlèvement Corleo. Ce fut au cours de ces

mois-là qu'il noua des liens avec Nino Salvo. Et il commença à connaître Cosa Nostra « de l'intérieur ». Il comprenait le jeu des Corléonais. Totò Riina avait organisé cette « campagne » d'enlèvements pour se procurer un peu d'argent. Puis il était passé aux appels d'offres de travaux publics. Sans les uns, il n'y aurait jamais eu les autres.

Dans la vallée du Belice, après le tremblement de terre de 1968, il y avait 1 000 milliards de lires de financements à attribuer pour la reconstruction[5]. Et un flot d'argent allait aussi bientôt être distribué pour la réalisation de la voie rapide Palerme-Sciacca, celle que, dans l'intérieur des terres, on appelait « *la fondovalle* », la route des vallées. Et puis on avait alloué 20 autres milliards de lire pour le barrage Garcia et 25 autres milliards pour les expropriations de terrains où devrait se dresser ce barrage. Enfin, la région Sicile avait ouvert ses coffres : 200 milliards de lire (750 millions d'euros) pour les travaux hydriques et les routes de la vallée du Belice.

À Palerme et Trapani, au cours de ces mois-là, on créa de nombreuses sociétés dont le représentant légal était Giuseppe Mandalari, le maître franc-maçon de 33e degré, celui qui était aussi le propriétaire de l'appartement situé au cinquième étage de l'immeuble de via Largo San Lorenzo. Ninì Russo le suspectait d'être le conseiller des Corléonais. Et, un jour, convoqué devant une commission parlementaire antimafia, le colonel témoigna : « Dans de trop nombreuses sociétés, le conseil d'administration est toujours composé des mêmes noms, qui sont aussi des individus liés à Mandalari… et ce sont des sociétés créées dans la période où l'on a commencé de percevoir les revenus des rançons des enlèvements commis en Sicile. »

Cette découverte, Ninì Russo l'avait faite avec son sous-officier de confiance, l'adjudant Giuliano Guazzelli. Ce sous-officier et lui-même se rapprochaient dangereusement de Totò Riina. Ils pénétraient dans le cercle de l'enfer de Corleone.

Début 1977, le colonel se mit tout à coup en disponibilité. Il avait demandé le commandement du groupement de carabiniers de Palerme. On ne le lui accorda pas. Le général Rovelli lui proposa le commandement de Messine, parce qu'il ne voulait pas de lui à Palerme. Giuseppe Russo décida de quitter l'*Arma*. Les hommes de la cellule opérationnelle lui offrirent une plaque en argent. Ces quelques mots extraits du *Jour de la chouette*, de Leonardo Sciascia, y étaient gravés : « les hommes, les moitiés d'hommes,

les minus, les – sauf votre respect – faux culs et les “quaquaraquà”[6]… Le colonel Russo était en attente de son congé quand il confia à son épouse Mercedes qu’il voulait ouvrir une fabrique de plastique. En exploitant les modes de financement des lois spéciales consécutives au tremblement de terre, dans la vallée du Belice.

Dans la soirée du 20 août 1977, les Corléonais de Totò Riina abattirent Ninì Russo sur la petite placette de Ficuzza. Il était en vacances, aux pieds de la Rocca Busambra. Cette petite maison, c’était l’une de ses connaissances qui la lui avait trouvée, le professeur Filippo Costa, un homme de Misilmeri, apparenté à la mafia. Les tueurs firent quatre tours de la place à bord d’une voiture, attendant le meilleur moment pour frapper. Ils tirèrent quand Ninì Russo alluma une cigarette. Il avait les mains occupées, il ne pouvait pas prendre son pistolet. Le colonel tomba à plat ventre. Dans une main, il tenait encore une Super sans filtre et, dans l’autre, une pochette d’allumettes. Ils tuèrent aussi son compagnon de promenades : ses liens avec le colonel auraient pourtant interdit au professeur Costa de faire un témoin valable. Dans les poches du pantalon de Giuseppe Russo, on retrouva un trousseau de clefs. L’une d’elles ouvrait le portail de la Favarella, la propriété de Michele Greco, alors connu comme un hobereau qui aimait s’entourer de comtes, de marquis, de monsignori, de préfets et de présidents de cour d’appel.

Les journaux de l’époque écrivirent que Ninì Russo avait eu connaissance d’un secret qu’il avait gardé pour lui seul. Il savait peut-être quelque chose sur la mort du procureur Pietro Scaglione ou sur la disparition du journaliste Mauro De Mauro. Il avait peut-être découvert les mystères de l’enlèvement de Corleo ou les affaires du barrage Garcia. Parmi les papiers du colonel, on trouva aussi des traces d’une société qui portait les initiales des noms des trois associés. C’était la Ruscide. Russo… Sci… et De… Personne ne découvrit rien d’autre.

« Nous n’excluons aucune piste », répondit le major Antonio Subranni avec colère aux journalistes, le lendemain du crime.

Puis il frappa du poing sur son bureau, de toutes ses forces. Et il en brisa la plaque de verre. Un an après, le major Subranni présentait à la magistrature un rapport sur la mort de Ninì Russo. Il écrivait que « le colonel s’était encore une fois heurté au groupe mafieux du Corléonais, contre lequel il avait durement combattu et qui, en conséquence, avait fini par décréter sa mort ». Mais les enquêtes d’autres services s’orientèrent un

jour vers le « vrai coupable » du crime. C'était un berger de Camporeale, il s'appelait Casimiro Russo. Il était accusé « d'avoir matériellement éliminé le colonel ». Le berger n'avoua rien, et ne protesta pas non plus de son innocence. Et puis Casimiro Russo était manchot, petit garçon, il avait perdu le bras droit.

Sur l'assassinat du colonel des carabiniers, un autre policier entama aussi son enquête. Il portait une grande moustache et il avait la mine triste. Il avait un sourire chagrin et la voix douce. Il avait des manières aimables, le verbe toujours courtois et mesuré. Il s'appelait Boris Giuliano.

1- Le parlement de Sicile, devenu depuis 1947 l'assemblée régionale de Sicile, se compose de quatre-vingt-dix députés élus au suffrage universel direct, tous les cinq ans. Depuis 1130, il a son siège dans la salle d'Hercule du palais des Normands, à Palerme. N.d.T.

2- Bernardo Mattarella (1905-1971) fut plusieurs fois ministre (Transports, Commerce extérieur, PTT, etc.). Soupçonné de collusion avec la mafia, il faisait partie du comité d'accueil qui reçut le parrain américain Joe Bonanno à sa descente d'avion, à Rome, en 1957. Il gagna le procès en diffamation qu'il intenta au sociologue Danilo Dolfi, spécialiste de la mafia, qui avait porté de substantielles accusations contre le ministre. Toutefois, après cet épisode, Mattarella ne fut plus jamais ministre. N.d.T. Source : it.wikipedia.org.

3- Lettre circulaire que chaque destinataire doit recopier et faire suivre à un nombre donné de récipiendaires, au risque de rompre une « chaîne de la chance » et d'en subir les prétendues conséquences. N.d.T.

4- Soit, en valeur monétaire corrigée, environ 75 millions d'euros. N.d.T.

5- Soit environ 3,750 milliards d'euros, en valeur monétaire corrigée. N.d.T.

6- Onomatopée de l'argot mafieux, « qui imite le cri des oies et des canards pour désigner, avec mépris, les gens qui ne savent pas tenir leur langue, les mouchards ». N.d.T. Source : ImpasseSud.

Deuxième partie
La conquête de Cosa Nostra

Un comédien au milieu des *cosca*

Ce jour-là, à Ramacca

Il y avait les Palermitains et il y avait les autres. Les autres, c'étaient les Trapanais, les Agrigentins, les Nisséniens, les Catanais. À Catane, il n'existait qu'une seule famille. Elle comptait peu d'hommes et elle détenait peu de pouvoir. Elle ne concluait pas de grandes affaires et elle avait un *boss* qui ne tirait pas de coups de feu. Il faisait fonctionner sa cervelle.

Son nom : Pippo Calderone. On l'appelait *Cannarozzu d'argento*, « gorge d'argent », parce qu'il avait subi une opération du larynx, et il en conservait une voix métallique. Il parlait avec son microphone appuyé contre la gorge. Pippo Calderone avait une haute idée de lui-même. Il se percevait comme un homme équilibré et juste, comme un élu. « Un homme d'honneur, pas un homme quelconque… » Pour son frère Antonino, *zu* Nino, c'était surtout la sagesse qui avait hissé Pippo – sans armées derrière lui et sans poches pleines d'argent – jusqu'à la commission régionale, le gouvernement de Cosa Nostra.

La « régionale », à dire vrai, ne valait plus grand-chose. Plus qu'un organe de commandement, c'était l'instance où se résolvaient les conflits entre les familles. Jusqu'à ce moment, ce dispositif avait fonctionné. Dans les trois provinces de la mafia, à l'exclusion de Palerme, les chefs des *cosca* ne se marchaient plus sur les pieds et, si l'on parvenait à trouver un accord, plus un bon chrétien ne mourrait. Grâce à Pippo Calderone, on réussissait toujours à atteindre cet accord. Pendant sept ou huit ans, la commission régionale avait garanti un sommeil tranquille aux chefs de la mafia. Et puis les Corléonais étaient descendus des montagnes. Ils étaient arrivés de la vallée du Belice, ils avaient poussé jusqu'à Trapani et vers les terres agrigentines. La commission était devenue un enfer. Pire qu'un enfer.

« La régionale est devenue un instrument inutile », se lamentait Pippo Calderone auprès de son frère Nino, « tu restes là des heures, tu discutes et tu causes, tu te mets d'accord et ensuite… » Il agita dans le vide sa main grande ouverte. Il poursuivit : « Les Corléonais se montrent, le visage impassible, silencieux, humbles. Ils ne disent rien et tu crois qu'ils sont d'accord. À peine sont-ils sortis de la réunion qu'ils se comportent déjà comme bon leur semble. S'ils s'étaient mis en tête de ne rien faire payer à un entrepreneur qui travaillait sur le territoire d'une autre famille, celui-là ne paiera rien. Et si le parrain se présente un jour pour réclamer son dû, ils l'étouffent comme un chien. Qui aurait pu dire que ce péquenaud de Totò Riina aurait pu nous causer tous ces ennuis ? Tu te souviens, il y a dix ans… »

Pippo Calderone avait fait la connaissance de Riina en 1969, quand ce dernier sortait tout juste de prison. À l'issue du procès de Bari, le Courtaud avait été acquitté et il ne s'attendait pas à ce que les juges l'envoient tout de suite en résidence forcée. Totò Riina s'était alors éclipsé. À cette période, les Corléonais avaient tous disparu de la circulation, Luciano Liggio, Binnu Provenzano, Calogero Bagarella. Tous recherchés. Tous réfugiés à Corleone.

Cannarozzu d'argento avait rencontré Riina pour la première fois dans le village de Ramacca, qui se situe dans la région de Catane. Le Courtaud, lui, se cachait à Cinisi. Gaetano Badalamenti l'avait gardé pendant quinze jours dans une grange. Pour le fugitif, ce furent deux semaines de villégiature au bord de la mer, lui qui était un habitué des roches glaciales de Corleone. Ensuite, Tano Badalamenti appela Pippo Calderone et le prévint qu'il lui faudrait s'occuper d'organiser la fuite de Luciano Liggio. Ce fut ainsi qu'ils se retrouvèrent tous à Ramacca.

Ce jour-là, le Corléonais était en compagnie d'un prêtre, don Agostino Coppola. C'était l'homme d'église qui avait marié en secret Riina et Ninetta Bagarella. Tano Badalamenti présenta le prêtre en respectant le rituel : don Agostino était lui aussi un *combinato*, un affranchi, un homme d'honneur. Les frères Calderone échangèrent un regard. « Seigneur, même un *parrino*, un prêtre membre de Cosa Nostra… », murmura Cannarozzu d'argento à son frère Nino.

Les années passèrent et Pippo Calderone avait enfin compris quel jeu jouait Totò Riina. Il lui en avait fallu, du temps, mais maintenant qu'il avait pris la mesure du personnage, il n'avait plus aucune envie de tolérer la

duplicité et la perfidie du Courtaud. Pas plus que Giuseppe Di Cristina, de Riesi, mafioso à titre héréditaire, fils et neveu du *boss*.

Son heure de gloire, Giuseppe Di Cristina l'avait connue avant et après Ciaculli, avant et après l'époque des Giulietta bourrées de tritole qui explosaient dans les bosquets de mandariniers. À l'époque, Cosa Nostra n'avait aucune commission en place, même pas à Palerme. Chacun s'affairait selon son savoir-faire ou ses capacités. Et Di Cristina s'était copieusement affairé. Il avait investi son argent dans le trafic des « blondes », avec les familles palermitaines et les Napolitains. Il entretenait des liens d'étroite amitié avec Paolino Bontate et son fils Stefano. Il était en affaires avec Totuccio Inzerillo de Passo di Rigano. Quand il avait dû régler ses comptes avec Cavataio, ceux de Palerme lui avaient demandé qu'un homme d'honneur de la famille de Riesi prenne aussi part à cette action. Peppe Di Cristina avait ainsi envoyé Damiano Carso à viale Lazio…

Depuis ces temps lointains, de l'eau avait passé sous les ponts. La commission avait ensuite fait l'objet d'une réorganisation et le *boss* Di Cristina ne pouvait plus mettre les pieds à Palerme comme il le faisait auparavant. Il ne pouvait plus conduire ses affaires comme et quand il le voulait. Il lui fallait d'abord demander l'autorisation.

« Passe encore que moi, à Palerme, je n'y entre qu'avec l'accord des Palermitains, confiait-il à Pippo Calderone, mais à Riesi et dans le Nissénien, dans ma province de Caltanissetta, je ne veux demander d'autorisation à personne. Ici, je suis le patron. Nous, les Di Cristina, ici, nous sommes les patrons depuis trois générations… ceux-là, il ne faut pas qu'ils l'oublient, jamais… les Corléonais doivent bien se fourrer dans le crâne que Riesi, c'est Riesi, et que Corleone, c'est autre chose… »

Il était tout sucre et tout miel

Les champs des pentes de l'Etna étaient recouverts de givre et de glace. C'était une soirée d'hiver, on était à la fin février. La ferme se situait à mi-chemin entre Bronte et Maletto. Le volcan grondait et crachait de la fumée par son cratère nord-est. Pippo Calderone et Peppe Di Cristina avaient chassé toute la journée, côte à côte, sur des kilomètres, en oubliant les Corléonais. Devant le feu, ils y repensèrent. Cela devenait une maladie. Et ils se remirent à en parler.

« Ah ça oui, j'en ai mis du temps à comprendre le Courtaud, mais au début, avec Totò Riina ce n'est pas facile de saisir à quelle bête fauve on a affaire. Quand j'ai fait sa connaissance, il n'était pas commode de voir ce qu'il avait dans le cœur, s'il en a jamais eu un, de cœur, celui-là, dit Pippo.

— Il jouait les petits agneaux, tu ne te souviens pas ? Il était tout sucre et tout miel, respectueux, cérémonieux, toujours prêt à dire oui, serviable. Presque en remuant la queue, le salopard… Et puis quand Tano Badalamenti lui demandait quelque chose, Totò se liquéfiait… À l'époque, le Courtaud et son ami Binnu étaient entre les mains de Tano. Complètement. Et Totò filait doux, très doux. Il te souriait toujours. Il avait toujours plaqué sur la figure cet air de te remercier… tu comprends… comme s'il nous remerciait parce qu'on s'occupait de lui, parce qu'on l'acceptait… lui, un paysan, un abruti… à nos côtés. Il avait cette lueur de tristesse dans les yeux, et nous, mon frère Nino et moi, nous pensions : "Merde ! Ils ont vraiment dégusté, les *viddani*. D'abord, ils ont dû faire la guerre à Navarra, ensuite ils ont dû se mettre en cavale. Toujours l'œil aux aguets, le pistolet dans la ceinture et le fusil à l'épaule, guettant les flics et les ennemis, toujours à battre la campagne qu'il gèle ou qu'il fasse soleil."

— Luciano Liggio… c'était déjà quelqu'un, celui-là, c'était déjà quelqu'un d'important…

— Oui, Lucianeddu, c'était un mythe, personne ne dit le contraire ! Ces deux-là, pourtant, Totò et Binnu, ce n'était pas le cas. Pour nous, c'étaient seulement deux pauvres diables que Badalamenti avait pris en affection et qu'il avait cachés à Palerme… Et puis il les a fait débarquer, chez nous, à Catane. Tu as vu, Peppe, comment ils s'habillaient. Il y avait de quoi rire. On leur a refait une tenue, des pieds à la tête. On les a remis à neuf. Et pendant qu'on dépensait des millions de lires pour organiser leur cavale, ces serpents pensaient déjà à la meilleure façon de s'y prendre pour nous liquider. »

Quelles que soient les circonstances, quels que soient les accidents auxquels il était confronté, Pippo Calderone mettait un point d'honneur à rester calme et impassible. Rares étaient ceux, à l'intérieur ou à l'extérieur de Cosa Nostra, qui pouvaient prétendre l'avoir vu perdre patience. Et pourtant, dès qu'il parlait des Corléonais, il n'était plus le même, il ne réussissait plus à se contrôler. Ses yeux s'enflammaient de haine. Et là encore, ce soir-là, Pippo Calderone ne parvint pas à cacher ses sentiments – quant à Peppe Di Cristina, il ne dissimula pas non plus les siens.

« Je me souviens, reprit Peppe, qu'entre 1970 et 1971, Badalamenti et moi, nous étions à l'Ucciardone. Toutes les semaines, il venait à Palerme, pour sa rencontre au parloir avec mon frère Nino. Totò Riina allait le chercher et l'accompagnait jusque devant la prison. Nino prenait part à la rencontre, il nous informait de ce qui se passait, moi, et Tano, et nous lui donnions des ordres à transmettre à l'extérieur. Totò l'attendait dehors et ensuite ils allaient déjeuner ensemble. Au Gambero Rosso, presque toujours. À la Stalla, près du stade de la Favorita, parfois. Si Binnu était avec eux, ils prenaient la route, pour Monreale, et ils déjeunaient à la Fattoria. Binnu aimait énormément cet endroit. À table, ils faisaient le point sur la situation. Mon frère Nino leur rapportait ce que lui avait dit Tano Badalamenti, et Totò s'occupait d'exécuter. Qu'est-ce que je peux te raconter d'autre ? Tano avait dit à Nino : "Demande à Totò de mettre la cravate aux frères Silvestri." Et Totò passait à l'action. Quelques jours plus tard, les Silvestri, bouchers du rione Capo, avaient cessé de respirer. Totò ne leur demandait même pas ce qu'ils avaient combiné. Non, il n'était qu'un *canazzu da catena*, un molosse qu'on retenait en laisse. Tano le détachait et, quelque part, deux yeux se fermaient pour toujours. Et puis le dogue retournait à la niche, dans l'attente de l'ordre suivant. Le Courtaud était ainsi. Et puis, il a changé.

— Comment cela ? demanda Di Cristina.

— Disons qu'il s'est révélé comme le grand *curnutu*, le grand cocu qu'il a toujours été. Écoute un peu… Il a commencé par poser des questions, encore et toujours des questions. Il interroge Nino, à sa manière futée… il veut savoir comment fonctionnent les choses dans la famille de Tano. Il demande si Stefano Bontate et son frère Giovanni s'entendent. En somme, le genre qui se mêle des affaires des autres. Vers 1973, il commence à causer drogue avec Nino. Il lui propose d'entrer dans son petit trafic, un truc de rien. À une condition, quand même : que moi, je n'en sache rien. Moi, tu as bien compris, moi, son frère ! C'est ça, la *tragedia* qu'il a commencé de nous jouer, en profitant du fait que Tana était à l'Ucciardone et qu'on avait besoin de lui, parce qu'il était dehors. Certains pensaient même que Tano lui avait confié la régence de sa famille. La régence, merde alors ! C'était un simple porteur d'ordres, et c'est cette fonction qu'il aurait dû garder. Si aujourd'hui nous avons le problème du Courtaud, mon vieux, c'est parce qu'en ces années-là nous avons laissé Totò seul et sans contrôle. Il était tout le temps en vadrouille, il

écoutait tout le monde, en se donnant des airs de pape, il rencontrait tout le monde, il savait tout sur tout le monde, il connaissait les secrets de tous les hommes d'honneur, leurs envies, leurs ambitions, leurs faiblesses. Il savait combien gagnait tel petit homme et combien gagnait tel autre, et grâce à quel trafic. Il connaissait les blessures et les ressentiments de chaque famille. Voilà le personnage, il savait toutes ces choses, et il est comédien comme personne… tu le sais bien… alors un personnage pareil ne pouvait que semer le poison, avec les *tragedie* que nous voyons aujourd'hui, et que nous verrons encore peut-être dans le futur.

— '*stu gran curnutu* !, s'exclama Peppe Di Cristina, ce grand cocu, et il avait le visage rouge de colère.

— Regarde un peu le petit jeu qu'il nous joue, à Nino et à moi, continua Calderone, il l'associe dans un trafic de drogue, mais il lui demande de ne rien me dire. Il commence par transmettre à Nino des secrets qui devaient m'être réservés à moi, son frère. Il veut enrichir Nino, contre moi. Pour ensuite se servir de lui contre moi. Dieu de dieu ! Avec combien d'autres bonshommes il a pu jouer à ce petit jeu-là ? Tu le sais, toi ? Personne ne sait quel nid de vipères il a fabriqué, le Courtaud, depuis toutes ces années. Qu'il l'ait fabriqué, ce nid, cela ne soulève aucun doute. Écoute un peu ce qu'il a essayé de faire à Tano, qui l'avait quand même intronisé homme d'honneur. Tu n'est pas au courant ? Ben, écoute. Tano était en prison, et lui, Totò, il se met en tête d'assassiner le juge Filippo Neri, celui qui était avocat général lors de l'appel du procès des 114. Nino vient au parloir et il nous apprend ça. Tano lui saute quasiment à la gorge. "Non, Nino, dis-lui de ne pas faire ça… il lui crie, le Tano… dis-lui qu'on doit d'abord en parler ici, dans la prison, dis-lui de ne rien faire. S'il descend le juge, on s'avale la clef de notre cellule et on ne sort plus jamais d'ici…" Peppe, écoute-moi bien… Tano, il ne veut pas comprendre que le Courtaud, il est malade, pourri par les coups tordus de la flicaille, le Courtaud, c'est un traître né. Car en somme, si tu es un homme d'honneur, et si tu as un fugitif en cavale sur ton territoire, tu fais quoi ? Tu fais en sorte de préserver la paix sur ton territoire, sans braquages, sans morts… comme ça la police se tient à l'écart et le fugitif n'a pas de soucis à se faire. À l'inverse, si l'homme d'honneur remplit le faubourg de policiers, où va-t-on, là ? Je te le dis, moi, qui c'est, le Totò : c'est un flic, et un fils de flic. Et d'ailleurs, c'est même pire : c'est un carabinier, un carabinier à cheval. Et Riina, il est comme ça. Moi, je le lui ai dit, à Tano : "Mais enfin, presque tout Cosa

Nostra est à l'Ucciardone, et ce *viddano* veut tuer un juge ? Ce gars-là, il veut nous maintenir en taule pour la vie entière."

— Tano, il ne veut pas comprendre… Tano, il croit que le Totò, c'est encore son chien fidèle.

— Tano ne comprend pas, comme si ce n'était pas Riina qui avait maintenu Liggio en taule ! fit Di Cristina.

— Ah, oui !? s'exclama « gorge d'argent », la voix déformée par le microphone qu'il tenait appuyé contre son cou.

— Oui, monsieur…

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Liggio ne se fiait plus à Totò à cent pour cent. Bah, on n'a jamais compris pourquoi. Tu sais comme ils sont, ces bergers. Ils parlent peu, ils font beaucoup de simagrées et ne racontent jamais rien. C'est un fait que quelqu'un a commencé à raconter que Lucianeddu ne se fiait plus à Riina. C'était quand Luciano a conseillé de ne plus s'adresser au Courtaud, mais à Binnu, à Provenzano. Il expliqua que le Courtaud buvait et qu'il parlait trop. Évidemment, ils sont tout de suite allés le lui répéter. Avec Totò, à l'époque, ils bavardaient tous volontiers. Liggio, c'était une bête, et rien qu'à l'approcher, il faisait peur. Avec Totò, ce grand cocu de Totò, c'était un plaisir… Pippo, écoute, toi, tu te lamentes de ne pas avoir compris le Courtaud. Et Luciano, qui se l'était gardé près de lui plus que n'importe qui d'autre, même lui, il n'avait rien compris au personnage… Il n'avait pas compris qu'il était plus intelligent qu'il n'en avait l'air…

— Et que s'est-il passé ?

— Comment cela, que s'est-il passé ? Luciano n'est plus ressorti de cette prison, tout simplement parce que Totò Riina n'a pas voulu qu'il en ressorte. C'était en 1974. Nino, c'était après 1974. Liggio avait déjà été arrêté, bouclé dans la prison de Lodi. Riina était à corso dei Mille, chez Pietro Vernengo… le Palermitain de Ponte Ammiraglio. Il y avait aussi Pietro Giaconia, Ciccio Mafara et le petit jeunot de Pallavicino… Asparino, Asparino Mutolo. Vernengo dit à Totò qu'ils pouvaient former une petite équipe et aller sortir Luciano de la prison de Lodi. Riina ne dit rien. Ils ont insisté : "Et il nous faut pas grand-chose ! Le tirer de Lodi, c'est un jeu de *picciriddi*, un jeu d'enfant…" Le Courtaud finit par leur répondre, et ils n'en ont pas cru leurs oreilles. Il leur dit : "Occupez-vous de vos affaires et laissez-les prisonniers en prison. Ces choses-là, c'est moi qui m'en occupe.

Si l’occasion se présente, c’est moi qui viendrai vous sonner.” *U capisti*, tu piges, mon cher Pippo, comment ça s’est passé ?

— Et donc, Luciano n’est plus jamais ressorti de prison.

— Et voilà, en prison, il y était, et il y est encore. Riina n’a jamais plus sonné personne pour le tirer de là.

— C’est un serpent, Peppe. Le Courtaud, il faut qu’on s’en occupe nous-mêmes. Il faut qu’on lui écrase la tête. »

Toutes les bonnes raisons de Pippo et Peppe

Pippo Calderone, de Catane, et Peppe Di Cristina, de Riesi, n’étaient pas seulement deux vieux amis. Le lien était plus profond. Dans leur veine coulait le vieux sang de l’ancienne mafia, ils savaient quelles étaient les règles à respecter, les lois de la famille, qui avaient plus de valeur que les lois de Dieu et celles des hommes. Calderone et Di Cristina avaient quantité de bonnes raisons pour affronter sans tarder le Courtaud et les Corléonais. À Catane et à Riesi, rien n’était plus comme autrefois.

À Catane, Pippo avait un « petit homme » qui commençait à lui faire de l’ombre. Il venait du quartier mal famé de San Cristoforo, il s’appelait Benedetto Santapaola. Pour quelques-uns, c’était *Nitto*, pour d’autres, « le chasseur ». Il ne regardait personne en face. Il avait la gâchette facile. Pour Santapaola, la vie d’un chrétien avait moins de valeur que la vie d’un cafard. Nitto était une épine plantée dans le flanc de Pippo Calderone, une blessure ouverte dans la chair des Catanais.

Dans la province de Caltanissetta non plus, Giuseppe Di Cristina n’était plus le seul à commander. À l’autre extrémité de son territoire, il y avait Francesco Madonia, un vieux mafioso de Vallelunga Pratameno, l’ami de Luciano Liggio et de Nitto Santapaola. Grâce à sa sournoiserie, le Courtaud avait réussi à se dénicher de précieux alliés dans deux places fortes de Cosa Nostra, sans faire de bruit, sans que personne ne s’en rende compte.

Totò Riina ne pratiquait pas l’arrogance et la violence de Luciano Liggio. Il avait emprunté une autre voie. Il avait l’air de ne jamais rien réclamer et ne jamais rien vouloir. Quand il s’exprimait, c’était pour les autres, jamais pour lui. Et si ensuite on ne lui donnait pas satisfaction, il expliquait aux autres, à ses protégés, que lui, *mischinu*, le pauvre minot, il avait fait tout son possible. Mais que les *capifamiglia*, chefs des familles, les *capimandamento*, les chefs de district, la commission, en somme, ceux

qui commandaient Cosa Nostra depuis toujours, n'avaient rien voulu savoir. Le résultat, c'était que Totò Riina se gagnait des amis fidèles, tout en semant la haine. Le Courtaud divisait les familles, les plongeait dans la rancœur et le ressentiment. Il approchait les mécontents et s'acquérait leur confiance. Et ensuite, ceux-ci le tenaient volontiers informé des affaires de la *cosca*, des faits et gestes de tel ou tel, de ce qui se discutait dans les réunions.

En Sicile, au cours de ces mois-là, d'autres événements s'étaient produits. Après le tremblement de terre de 1968, on reconstruisait la vallée du Belice. Giuseppe Di Cristina découvrit que les Corléonais avaient la mainmise sur tout. Ils avaient prélevé leur part sur tous les appels d'offre. Et sur les appels d'offre secondaires, et sur la fourniture des matériaux, et puis sur toutes les machines de chantier, et aussi sur le gardiennage. Dans la vallée du Belice, seuls travaillaient ceux qui avaient la permission du Courtaud. Et ce dernier s'était taillé encore plus d'espace à Caltanissetta, avec l'aide du vieux Francesco Madonia, à Catane, avec l'appui de Nino Santapaola, à Trapani, grâce aux bons offices de Totò Minore, à Agrigente, avec la force et le pouvoir des Ferro. C'était un réseau de complicités cultivé en secret, un parti transversal à l'intérieur de Cosa Nostra. Quel pouvoir Pippo Calderone détenait-il, pour diriger la commission régionale ?

L'ennemi le plus acharné de Riina, c'était Giuseppe Di Cristina. Le *boss* de Riesi n'avalait pas cette idée, que ce *viddano* hypocrite devienne si puissant, dans son dos et dans celui de toute Cosa Nostra. Il décida de sortir du bois. Il protesta auprès des Palermitains. Rien à faire. Ceux-ci se moquaient de ce qui se passait à Riesi, à Caltanissetta, à Catane. Les Palermitains toléraient le Courtaud. Tôt ou tard – croyaient-ils –, ils lui briseraient les cornes[1]. Quand ? Quand viendrait le moment, et quand ce serait nécessaire. Ni avant ni après. On avait du temps devant soi…

À Palerme, ils avaient d'autres chats à fouetter. Ils étaient tous à ronger le même os, tous soucieux d'abandonner le trafic des cigarettes pour s'embarquer dans celui des stupéfiants. Leur problème, ce n'était pas Riesi et ce *scassaminchia*, ce casse-couilles de Peppe Di Cristina. Leur problème, c'était comment organiser ce trafic : morphine-base, opium, héroïne, fournisseurs, expéditionnaires, distributeurs, ports, aéroports, finances, agents de la DEA, la Drug Enforcement Agency américaine, du FBI… Et puis, comment fallait-il le monter, ce trafic ? Tous ensemble ou chacun pour son compte propre ? La commission devait-elle répartir les quotas entre les

familles ou les familles devaient-elles se les répartir d'elles-mêmes ? Tels étaient les problèmes des Palermitains. Totò Riina ne comptait pas, c'était un *nuddu ammiscatu cu nente*. Un zéro rempli de néant.

Pour Giuseppe Di Cristina, au contraire, c'était une idée fixe. Il ne perdait jamais une occasion de jeter de l'huile sur le feu. Quand il se rendait à Palerme, il s'engouffrait aussitôt dans la maison de Stefano Bontate à Villagrazia. Et il lui parlait sans cesse du Courtaud.

« Ce cocu de Totò Riina doit encore payer la note pour ce qu'il a fait au percepteur Corleo… »

Bontate l'écoutait et lui répondait :

« Tôt ou tard, il la paiera, la note, même lui. »

Mais il remettait à plus tard, toujours à plus tard.

Di Cristina insistait, il en devenait même assommant : « Stefano, mais comment tu réfléchis, toi ? Selon toi, le Courtaud, il ne devrait pas payer aussi pour l'affaire de Ficuzza, quand il a liquidé l'officier des carabiniers ? »

Le *boss* de Riesi tournait et retournait dans sa tête les propos qu'il venait de prononcer, et cela le rendait furieux. Il se transformait en véritable bête féroce.

« Stefano, Stefano… prenons des dispositions tant qu'il en est encore temps, nous ne pouvons pas permettre à ces bouseux d'abattre un colonel de carabiniers comme si de rien n'était, sans qu'on en ait jamais discuté. Et puis, et puis… tu te rappelles quand nous avons demandé à Michele Greco de s'informer, pour la mort de Russo… Que lui a répondu Riina ? Tu t'en souviens, Stefano ? Il a dit que quand on tue un flic, on n'a pas besoin de demander la permission. Comme si la commission n'existait pas, comme s'il n'existait pas de règles. Je lui ai dit, à Michele Greco, qu'il devait élever la voix, lui aussi… au lieu de quoi, celui-là, il lui tient la ficelle, au Courtaud. Ou plutôt, c'est lui qui est pendu au bout de la ficelle, car c'est lui la marionnette. Stefano, Stefano, moi, je retourne à Riesi, mais la prochaine fois que je viens à Palerme, on doit en parler sérieusement, de Totò Riina. »

Les après-midi à la Favarella

Pour les mafieux, la réunion était un plaisir et un rite. Il s'en tenait beaucoup, de ces réunions, à cette période. En ces mois du printemps et de

l’été de 1977. Les chefs des familles se voyaient aux pieds de Montagnalonga, dans la petite villa de Gaetano Badalamenti ou sur le domaine agricole de Stefano Bontate, à Magliocco. Depuis quelques semaines, les réunions se tenaient à la Favarella.

La Favarella était une exploitation qui s’étendait de la petite église en ruines de Maredolce jusqu’aux derniers jardins de Ciaculli. Elle entourait la résidence de campagne de Michele Greco, le « pape » de Cosa Nostra.

« Ici, nous sommes plus tranquilles, avait insisté le pape auprès des autres, chacun arrive par sa route directe, de l’extérieur, personne ne remarque les voitures, on est au frais. On s’offre un bon gueuleton et une belle causette. »

Les autres étaient d’accord.

À la Favarella, on répétait toujours les mêmes choses et on posait toujours les mêmes questions. Et puis tout le monde apportait les mêmes réponses. Qu’est-ce qu’ils sont allés se fourrer dans le crâne, ces culs-terreux ? D’envoyer tout balader, les règles, les amitiés, les affaires ? De n’en faire tout le temps qu’à leur tête ? De tuer quand ils décident de tuer et de gagner de l’argent quand ils décident de gagner de l’argent ? Pour les Palermitains, la fureur des mafiosi de Caltanissetta, d’Agrigente ou de Trapani contre les Corléonais n’était qu’une source d’agacement. D’agacement parce que les affaires auraient pu marcher comme sur des roulettes. Ils avaient devant eux un ciel sans nuages. Dans leurs procès, les juges se montraient arrangeants. Les fugitifs restaient bien au chaud dans leur lit, avec leurs épouses. Les politiciens agissaient comme ils devaient : ils distribuaient les appels d’offre, ils brouillaient les cartes, ils restaient à disposition. Quant aux flics, c’était comme s’ils n’existaient pas.

Depuis l’époque des Alfa Romeo Giuletta au tritole – soit quinze ou seize ans auparavant –, Cosa Nostra n’avait jamais été aussi tranquille. Après les procès de Catanzaro et Bari, après le grand bruit qu’avait provoqué Liggio avec sa cavale, elle avait acquis une invisibilité qui lui permettait de vivre et d’engraisser. L’État italien avait assez de soucis avec le terrorisme. Les Brigades rouges commettaient un meurtre par jour. Les policiers et les magistrats avaient d’autres chats à fouetter qu’à suivre Cosa Nostra à la trace.

« Toutes les conditions sont réunies pour vivre en paix, se lamentaient Giuseppe Settecasi, d’Agrigente, et Filippo Rimi, d’Alcamo, lors d’une de ces réunions, un après-midi, à la Favarella, et nous voilà tous à nous

regarder en chiens de faïence. Vous n'avez pas saisi que même au Parlement, pour le moment, ils sont tous obnubilés par une seule et même chose, et pas du tout par nous ? »

Salvatore Greco était le frère de Michele, il avait quelques années de moins que le pape, on l'appelait « le sénateur », en raison de ses bons rapports avec beaucoup de députés de la région Sicile. Cet après-midi-là, le sénateur était arrivé à Ciaculli en agitant une feuille de papier. Qu'il avait ensuite lue à voix haute.

« "La délinquance mafieuse tend à se transformer lentement, mais de façon de plus en plus nette, en une forme ordinaire de délinquance organisée, qui perd sa connotation particulière… en conséquence, l'emprise qu'a eue la mafia, pendant un temps, sur l'appareil officiel du pouvoir tend à se relâcher – si ce n'est à disparaître."

— Qui a écrit ça ? s'enquit aussitôt Tano Badalamenti, le plus ignorant de tous.

— Le Parlement. C'est le rapport de la commission parlementaire antimafia, lui répondit le sénateur, avec un demi-sourire en coin.

— Et pour moi, ça représente quoi, ce papier ? lui demanda également Badalamenti, qui n'avait jamais été une flèche.

— Ça veut dire, cher Tano, qu'à Rome ils s'imaginent que la mafia, celle d'autrefois, n'existe plus. Ils se figurent que les mafiosi d'une époque sont en train de se transformer en voleurs de poules, des voleurs à la petite semaine qui tôt ou tard se foutront dedans, lui expliqua Salvatore Greco.

— Et nous, on va surtout le leur laisser croire, lâcha Tano Badalamenti, qui avait fini par comprendre le sens de ce qui était écrit sur cette feuille de papier.

— Eh oui, il nous suffit de mener nos petites affaires, confirma le sénateur.

— Si seulement les Corléonais voulaient bien le comprendre…, conclut don Tano avec un soupir de regret.

— Les Corléonais ! Les Corléonais !, s'emporta Giuseppe Di Cristina. Ceux-là, ils ne comprennent jamais rien. On n'a qu'à faire la peau à ce salopard de Courtaud, et alors là, oui, on sera tranquilles… nous tous… je dis nous tous, parce que ça vous concerne aussi… »

Personne n'avait jamais parlé aussi clairement, lors d'une de ces réunions entre les chefs des familles de Sicile occidentale. Même ceux qui ne voulaient pas entendre avaient été forcés de le faire. Même ceux qui ne

voulaient rien voir avaient désormais la réalité sous les yeux : les *viddani* étaient « aux portes de Palerme », comme l'admettait, un peu préoccupé, Totuccio Inzerillo. L'oncle de Totuccio Inzerillo s'appelait Saro Di Maggio. C'était un personnage très âgé, qui s'apprêtait à transmettre les rênes de la famille de Passo di Rigano à son neveu préféré.

Ce fut l'oncle qui répondit : « Totuccio, le Courtaud, ici, à Palerme, le Courtaud ne peut rien faire, nous sommes tous d'accord là-dessus… parce qu'à peine il lève la tête, on le prend à coups de pied dans les gencives et on le réexpédie à Corleone à faire pousser du blé… »

Ils éclatèrent tous de rire. Tous sauf un, Giuseppe Di Cristina. À la Favarella, la causette était terminée. C'était l'heure du gueuleton. Et on mit à rôtir des *cacuoccioli* et de la viande de *crasto*, des artichauts à peine baignés dans l'huile d'olive et des côtelettes d'agneau.

La rencontre avec le capitaine

À la Favarella, il y avait un traître. C'était le maître de maison, Michele Greco. Le pape était un *muffutu*, une taupe des Corléonais. Et la première information qu'il transmit au Courtaud concernait justement le *boss* de Riesi.

Michele Greco rapporta l'épisode à Totò Riina : « Il y a de ça quelques jours, Peppe Di Cristina était comme un fou. À un certain point, il a crié : "Tuer Russo, c'était une belle connerie." Celui-là, il vous en veut à mort, à vous, les Corléonais… »

Une semaine après, Giuseppe Di Cristina ne dut qu'au hasard d'avoir la vie sauve. Son fidèle garde du corps avait le même visage, un nez prononcé identique, les mêmes mâchoires proéminentes et il était coiffé du même béret bleu que son patron. Et, ce jour-là, il roulait aussi à bord de sa BMW noire. Les tueurs se trompèrent et le truffèrent du plomb destiné au *boss* de Riesi.

Di Cristina ne laissa même pas s'écouler vingt-quatre heures. Il téléphona au poste des carabiniers, demanda à s'entretenir avec le brigadier Giuseppe Di Salvo. Le brigadier avertit son capitaine. Ils convinrent d'un rendez-vous, et se virent le lendemain soir dans une maison de paysans du quartier Judeca.

Le capitaine Alfio Pettinato en resta bouche bée. Di Cristina et l'officier des carabiniers l'écouta. La rencontre dura une petite heure, mais cette

heure-là suffit à dévoiler mille secrets.

« À vous, capitaine, je vais vous raconter qui a tué le colonel Ninì Russo. Vous ne le savez sans doute pas, mais moi, le colonel, je l'ai toujours estimé pour sa compétence et son aptitude, même s'il m'a persécuté avec acharnement…

— Qui l'a tué ?, fit le capitaine, coupant court.

— Riina et Provenzano. Ils avaient déjà proposé de le mettre à mort, lors d'une réunion à Palerme, entre la fin 76 et le début 77. Tano Badalamenti et Saro Di Maggio s'y sont opposés, ils ont dit non aux Corléonais. Ils ont expliqué qu'on ne pouvait pas faire la guerre à l'État, que la règle de Cosa Nostra, c'était de s'introduire dans l'État, et pourquoi pas même de lui venir en aide quand l'occasion se présentait, si cela devait servir nos intérêts réciproques. Et en fait, ces traîtres, le colonel Russo, ils l'ont quand même tué. Ensuite, on a tenu une réunion à Palerme et moi j'ai parlé clair… j'ai expliqué que tuer Russo, c'était une connerie qui ne nous rapporterait que des embêtements. Et pour toute réponse, ces *figli di buttana*, ils m'ont tendu un piège… Maintenant, il faut les arrêter, monsieur le capitaine, parce que ces types-là sont dangereux, et pas seulement pour moi, car c'est surtout pour vous qu'ils sont dangereux… »

Le capitaine Pettinato fixa Di Cristina du regard, et il vit de la terreur dans ces yeux-là. Cet homme était un animal traqué.

« Dangereux pour nous ? Et pourquoi ?

— Le plan destiné à assassiner le juge Cesare Terranova est déjà prêt. Ils veulent le supprimer et me coller sa mort sur le dos, monsieur le capitaine. Ces entourloupeurs veulent faire croire que c'est moi qui l'ai descendu, pour me venger de lui… Terranova avait enquêté sur le crime de Ciuni. C'est une vieille méthode des Corléonais. Ce sont aussi eux qui ont tué le procureur Pietro Scaglione, pour créer des ennuis à Vincenzo Rini. Et maintenant ils veulent de nouveau tenter le coup avec moi. Vous devez les arrêter…

— Mais d'après toi, comment pouvons-nous faire, où pourrons-nous les trouver ?, l'interrompit l'officier.

— Je ne dis pas que c'est facile, mais je vous fournirai les informations exactes, pour les débusquer, ces deux bêtes sauvages de Totò le Courtaud et Binnu Provenzano. Ce sont deux bêtes sauvages, capitaine. À vue de nez, ils ont déjà bien dû liquider quatre-vingts victimes. Pour les trouver, il faut placer San Giuseppe Jato sous contrôle. Bernardo Brusca est un homme à

eux, et il les aide. Comme Peppe Gambino, u tignusu, Mariano Agate di Mazara del Vallo, Nené Geraci de Partinico. Et les frères Nuvoletta, à Marano di Napoli, une commune de la province de Naples, ce sont eux qui tiennent lieu de prête-noms à Liggio et Riina dans le secteur des fruits et légumes… Il faut les arrêter, capitaine Pettinato. La semaine prochaine, on me livre une voiture blindée qui m'a coûté une trentaine de millions de lires. Je veux me garder le cul au chaud. Vous savez, capitaine, des péchés véniels, j'en ai commis moi aussi, et même quelques-uns de mortels… »

Giuseppe Di Cristina ne se sentait pas du tout comme un délateur. Il ne se considérait pas plus comme un traître quand, ce soir-là, il sortit de cette maison de paysan du quartier Judeca. Et il n'estimait pas non plus trahir quand, une semaine plus tard, avec Pippo Calderone, il décida d'opérer contre les Corléonais en retournant contre eux cette même arme de la *tragedia*, du stratagème et de la mise en scène. Seul un Palermitain, Tano Badalamenti, fut informé de leurs intentions.

Au sein de Cosa Nostra, un complot peut revêtir plusieurs formes et emprunter quantité de voies. La voie qu'adoptèrent Di Cristina et Calderone était sans retour. Ils élaborèrent leur *tragedia* autour du Courtaud, en frappant son compère de la province de Caltanissetta, Francesco Madonia, de Vallelunga Pratameno. Ils voulaient dresser Stefano Bontate contre lui. Ils voulaient que le Palermitain humilie Madonia. Ils voulaient que le vieux Madonia relève le défi. Si cela se produisait, il n'y aurait alors que deux possibilités : soit Totò Riina défendrait son vieil allié, et les Palermitains seraient entraînés dans une lutte avec les Corléonais, soit le Courtaud allait abandonner Francesco Madonia à son triste sort. Dans les deux hypothèses, le pouvoir des *viddani* serait compromis, tant à Catane qu'à Riesi.

Le stratagème fut mis en scène par Giuseppe Di Cristina. Il inventa une prétendue désobéissance de Piddu Madonia, le fils du *boss* de Vallelunga. Mais sa manœuvre échoua. Stefano Bontate ne se laissa pas embrigader. Et Giuseppe Di Cristina perdit la tête. Le 8 avril 1978, il fit abattre Francesco Madonia aux pieds du château de Falconara, à Caltanissetta.

À l'intérieur de Cosa Nostra, il arrive aussi, parfois, que deux et deux fassent quatre. Di Cristina et Calderone avaient tué un chef de famille sans l'autorisation de la commission. Ils allaient devoir payer la note. Une note des plus salées. Pour eux deux, Totò Riina demanda la mort.

« Ce sont les règles », rappela le Courtaud à Michele Greco. Le pape en référa à Stefano Bontate. Et il ajouta : « Ensuite, il a insisté…

— Qu’est-ce qu’il veut, encore ?, fit Bontate, excédé.

— Eh bien, Tano…

— Quoi, Tano ?

— Totò estime que Tano devait être au courant et qu’il n’a rien tenté pour empêcher le meurtre de Madonia. Il est tout aussi responsable que Calderone et Di Cristina. En somme, il le tient pour responsable de ce complot…

— Viens en au fait, Michele, qu’est-ce qu’il veut ?

— … que Tano soit exclu. “Hors famille”.

— Mis sur la touche ?

— Oui, sur la touche… On ne peut quand même pas le tuer, Tano. »

Stefano Bontate se tut. Tano Badalamenti était un ignorant bon poids, « *con il palmo e con la giunta*[2] », mais dans les années difficiles, quand les hommes d’honneur étaient en taule et n’avaient que la misère sur le dos, son prestige avait préservé l’unité de Cosa Nostra. Sa sagesse paysanne avait été non moins essentielle à la reconstruction de la commission, après le procès des 114. Mis sur la touche, Badalamenti ne pourrait plus avoir connaissance des secrets de la famille, il ne pourrait plus s’entretenir avec les hommes d’honneur. Bontate ne parvenait pas à s’imaginer Cosa Nostra sans Badalamenti. Il savait pourtant que, si les règles n’étaient pas respectées, les Corléonais transformeraient Cosa Nostra en une jungle, privée de règles. Le *boss* de Santa Maria del Gesù était convaincu de parvenir à démontrer à la commission que c’étaient les *viddani* qui avaient enlevé Luigi Corleo. Il aurait pu demander la mort de Totò Riina et Binnu Provenzano. Et une fois ces deux-là morts et enterrés, Tano aurait pu réintégrer la famille.

« Cosa Nostra est ainsi faite, don Michele », lui dit alors Bontate.

Le pape comprit que cette fois encore, le Courtaud s’en tirait à bon compte. Tano ne pesait plus rien. Stefano Bontate avait dû s’incliner. Pippo Calderone et Giuseppe Di Cristina sentaient déjà très fort le cadavre.

L’éloge funèbre du serpent

Un matin de mai, Giuseppe Di Cristina se trouvait à Palerme pour préparer une attaque à main armée du Banco di Sicilia. Il marchait dans une rue de Passo di Rigano. Il avait fait quelques pas quand deux hommes surgirent dans son dos et ouvrirent le feu. Le *boss* blessé réussit tout de

même à empoigner son automatique. Il tira deux balles. Les tueurs s'enfuirent. Di Cristina visa de nouveau, mais le troisième projectile resta bloqué dans le canon. Les deux assassins s'en rendirent compte, revinrent sur leurs pas et l'achevèrent de six balles dans la tête.

La mort de Di Cristina fit du bruit. Le soir du meurtre, Stefano Bontate convoqua une réunion dans la bâtisse du domaine de Magliocco. Ils étaient nombreux, ceux du clan Inzerillo, une dizaine de « petits hommes » de Santa Maria del Gesù, et Saro Di Maggio était également présent. Michele Greco se joignit aussi à eux. Gaetano Badalamenti n'en était pas. Et Totuccio Inzerillo était hors de lui.

« Moi, je veux savoir pourquoi ils sont venus le tuer dans mon patelin, et sans m'avertir. Maintenant, avec ce cadavre qu'ils m'ont livré à domicile, je vais me taper la flicaille sur le dos… »

Stefano Bontate se taisait. Il était furibond, mais pas de la mort de son ami Peppe Di Cristina. Pour ce qui était de mourir, il fallait certes qu'il meure – mais pas à Passo di Rigano. Cette fois encore, les Corléonais leur avaient joué un coup tordu. Ils s'étaient défaits du *boss* de Riesi et ils avaient trouvé le moyen de mettre Totuccio Inzerillo en difficulté.

Stefano s'adressa à ce dernier :

« Écoute, tu veux qu'on fasse quoi ? Il faut qu'on l'abatte, Riina ? Convoquons la commission et moi, je l'égorge de mes propres mains, si ça peut servir à quelque chose.

— Jeunes gens, jeunes gens, la violence ne mène à rien. À peine aura-t-on tiré le premier coup de fusil à Palerme, qu'ici il y aura un mort dans chaque rue, intervint le Pape qui, jusqu'à cette minute, était resté dans son coin, à écouter.

— Et alors, que faut-il faire ? », demanda Bontate.

Avec un soupir, Michele Greco expliqua patiemment son point de vue :

« Écoutez-moi, vous tous. Vous voulez bien arrêter de vous prendre le bec, pour une fois ? On creuse un grand trou et on enterre toutes ces salades. On se fait confiance, on cherche à oublier… »

Et en effet, ils essayèrent d'oublier.

Trois mois plus tard, le 8 septembre, les Corléonais abattaient Pippo Calderone.

« Il était comme hypnotisé par sa propre mort, avoua son frère, Nino. Pippo se faisait encore l'illusion de pouvoir régler les affaires de la famille de Catane. Il se faisait des illusions… ce jour-là, il était prévu qu'il aille

voir Salvatore Ferrara, le nouveau chef de la province, un rendez-vous que devait lui organiser Nitto Santapaola… il lui avait dit qu'il serait sur la commune d'Aci Castello, dans la maison de Ferrara, vers 6 ou 7 heures du soir. Il a pris l'embranchement à partir de la route principale, au passage à niveau, tout près d'Aci Castello, et là, ils lui ont tendu une embuscade. »

Les Corléonais étaient parvenus à éliminer les alliés les plus puissants des Palermitains en Sicile orientale et dans les provinces intérieures. Le Courtaud avait remporté sa première bataille. Il avait obtenu ce qu'il voulait. « Le meilleur pardon, c'est la vengeance », disait-il aux siens.

À la première réunion de la commission régionale, ce fut Totò Riina qui insista pour dire qu'il était le seul à pouvoir prononcer l'éloge funèbre de « feu Pippo ». Le Corléonais était un serpent.

« Il a prononcé un bref discours, se rappelait encore, bien des années plus tard, Nino Calderone, il a évoqué la figure de mon frère, sa réputation d'homme d'honneur magnanime et prodigue. Il a rappelé ses efforts en faveur d'une Cosa Nostra plus ordonnée, où règnerait la concorde. Il a ajouté que tous ses ennuis étaient nés de son amitié avec Di Cristina. Il a souligné que Pippo avait accordé sa confiance à ce traître, c'était vrai, mais en toute bonne foi. On ne pouvait certainement pas l'en accuser. Désormais, il fallait mettre une pierre sur le passé et se serrer les coudes. Il a vraiment prononcé ces mots-là, le Courtaud. Il était difficile de savoir si, en cet instant, Totò Riina jouait la comédie ou non… Si ces nobles paroles exprimaient une douleur sincère, même pour un individu de son acabit… ou la satisfaction abjecte du triomphateur qui vient à peine d'éliminer un ennemi dangereux et à qui l'envergure de la victime inspire de l'orgueil. Il était inutile de chercher à comprendre. Au sein de Cosa Nostra, il en est toujours ainsi : aucun fait ne revêt jamais une signification unique. »

Avec la mort de Peppe Di Cristina et de Pippo Calderone, à l'orée des années quatre-vingts, débutait l'ascension des Corléonais de Riina à l'intérieur de la Cosa Nostra sicilienne. Comme dans toutes les luttes pour le pouvoir mafieux, les premiers actes du drame se consommèrent aux confins de l'empire. Les premiers morts se comptèrent loin de Palerme. La guerre était proche, même si elle n'était pas encore officiellement déclarée. Tous ne le comprirent pas tout de suite. Beaucoup d'entre eux, nombre d'hommes d'honneur, firent mine de ne pas comprendre, jusqu'à la fin.

1- « *Rompere le corna* » : se venger d'un mauvais tour, vengeance qui peut aller jusqu'à la mort. N.d.T.

2- Formule reprise du recueil de textes de Leonardo Sciascia, *La Mer couleur de vin* (1973). L'écrivain s'était lui-même inspiré d'une formule sicilienne ancestrale : « *col palmo e la gnutticatura*. » N.d.T.

Le mafieux sans honneur

La folie de Leuccio

« Abats-le ! Abats-le ! », criait l'oncle Titta. Leuccio se faisait horreur. Il était campé les jambes écartées, devant le cheval, le bras ballant, et le fusil le long du corps. C'était un calibre 12 à deux chiens externes. À travers son pantalon de coton, il sentait l'acier froid du canon contre sa cuisse.

« Abats-le, Leuccio ! », lui cria encore son oncle.

Leonardo Vitale regarda de nouveau le cheval aux yeux à fleur de tête, qui le fixait, inoffensif. C'était un gros quadrupède aux jarrets courts, la panse rebondie, uniquement bon pour la charrue. Leuccio tourna le dos à son oncle. Il leva le bras, cala la gueule de son arme contre la tache blanche, sur le front osseux de la bête. Il ferma les yeux et réprima un hoquet de vomissement. Il tira.

L'histoire de Leonardo Vitale, *Leuccio*, un jeunot d'Altarello di Baida, la bourgade qui marquait la frontière entre les derniers immeubles de Palerme et les premières collines de Monreale, avait commencé ainsi. Si Leuccio était capable de tuer un cheval, il serait aussi capable de tuer un homme. Il égorgea Vincenzo Mannino. C'était l'oncle Titta, Giovanbattista Vitale, mafieux sans héritiers qui voulait à tout prix avoir un neveu comme lui, qui lui avait désigné sa victime. Leuccio n'avait pas demandé pourquoi Mannino devait mourir. Le « petit homme » – il n'avait que dix-sept ans – s'était caché dans un Topolino – une Fiat 500 –, via Tasca Lanza, et il avait patienté. Il avait enfin vu arriver Mannino, il avait appuyé son fusil sur la capote de la Fiat et lui avait logé une balle de *lupara* en pleine poitrine.

On l'avait intronisé homme d'honneur dans une maison paysanne du domaine d'Uscibene. Il y avait là tant de gens qu'il voyait pour la première

fois. Mais les deux patriarches qui l'avaient élevé étaient également présents, son oncle Titta et Salvatore Inzerillo, le vieux. Ils lui avaient percé le doigt avec une épine d'orange amère, lui brûlèrent une *santina*, une image sainte, entre les mains… l'embrassèrent sur la bouche, mais « sur les lèvres, sans la langue ».

Après coup, Leonardo Vitale écrivit ceci : « Toute ma vie, on s'est moqué de moi, de tous les malheurs qui me sont tombés dessus quand j'étais gamin. Ensuite, la mafia est arrivée avec ses faux idéaux : combattre les voleurs, aider les faibles et puis tuer, quand même. Des fous ! Pour réussir dans l'existence, il faut devenir mafieux. C'est ce qu'ils m'ont enseigné et moi, j'ai obéi. Ma faute, c'est d'être né, d'avoir vécu dans une société où tout le monde est mafieux et, de ce fait, respecté, alors que ceux qui ne le sont pas sont méprisés. »

Leuccio était alors enfermé dans un asile psychiatrique réservé aux criminels. Après qu'il s'était mis à jouer les balances, ils l'avaient tenu enfermés là-bas pendant six ans.

À 8 heures du soir, le 30 mars 1973, il avait traversé les jardins de piazza della Vittoria et s'était présenté à la questure. Il leur avait tout raconté. Il leur avait raconté le puits noir où il s'était trouvé englouti. Il leur avait parlé de Giuseppe Bologna qui avait accusé son oncle d'être une balance. « Tue-le ! », lui avait ordonné l'oncle. Il se rappelait Ciccio Di Marco qui était allé voler dans le magasin d'un homme d'honneur. « Tue-le ! », lui avait ordonné l'oncle. Il leur avait expliqué la nature de son travail. Poser des bombes, brûler des autos, dévaster des vergers, faire peur aux chefs de chantiers sur la voie rapide région Sicile et qui prétendaient se soustraire à leurs « obligations » : « Non, moi, je ne paierai rien ». Alors lui, Leuccio, après un brin de causette avec l'oncle Titta, il se présentait une seconde fois, pour réclamer l'argent. 40 000 lires par mois, soixante mille parfois. Cent cinquante mille de temps à autres.

C'étaient les années soixante, et les grands immeubles de via Perpignano, corso Calatafimi, Mezzomonreale, Boccadifalco, Cruillas, Borgo Nuovo, de l'Uditore, il les avait vu surgir de terre l'un après l'autre. Il souffla tout à la police. Il lui livra mille et un noms, Leuccio. Même ceux qui avaient de quoi vous effrayer rien qu'à les prononcer. Vito Ciancimino, une marionnette entre les mains des Corléonais. Pino Trapani, l'adjoint municipal, Pippo Calò, celui qui jadis tenait la boucherie de Porta Nuova.

Le prince Alessandro Vanni Calvello, de San Vincenzo. Et, en tête de cette liste, un seul et même nom : celui de Salvatore Riina.

Leuccio Vitale abaissa la voix : « C'est un des chefs. Riina décide de qui a raison et de qui a tort. Quand deux familles s'affrontent, elles s'adressent à *zu* Totò. Il écoute les arguments et il tranche. Une fois, nous, à Altarello, on allait se prendre de bec avec ceux de la Noce. Il se trouvait que l'entrepreneur Giovanni Pilo avait ouvert un chantier et il devait reverser son *pizzo* à mon oncle Titta. Mais Raffaele Spina, qui était le représentant de la Noce, prétendait le percevoir pour sa propre famille. Et on se décide, on se décide pas, mais avant de tirer à coups de fusil, on organise une réunion avec Riina. *Zu* Totò écoute, et à la fin il dit : "Moi, la Noce, elle est chère à mon cœur", et *u pizzu si l'ammuccaru chiddi da Nuci*. Et du coup, le *pizzo*, c'est la famille de la Noce qui se l'est ramassé. Pourquoi ? Bah, qui sait ! La famille de la Noce lui plaisait davantage, au Corléonais, peut-être parce qu'ils lui réservaient toujours un lit bien chaud, une maison sûre et tenaient à sa disposition des "petits hommes" bien dégourdis, quand *zu* Totò descendait à Palerme. Peut-être parce que mon oncle Titta n'était pas sympathique et n'en faisait toujours qu'à sa tête. En tout cas, ce que décidait le Courtaud avait toujours force de loi. »

À la questure, Leonardo Vitale s'épancha donc devant un homme à la cravate dénouée, Bruno Contrada, chef de la brigade mobile, et un autre qui allumait et éteignait une cigarette après l'autre, Tonino De Luca, brigade des homicides. Celui qui fumait comme un turc s'appelait, Ils se poussaient du coude et bâillaient. Ils disaient : « Il est fou, celui-là. » Leuccio leur répondait : « Non, je ne suis pas fou. Je suis un mafioso, je suis un homme d'honneur de la famille d'Altarello, de Baida. C'est une famille de Cosa Nostra. Cosa Nostra… Maintenant je vais vous expliquer… Cosa Nostra, c'est plusieurs familles. Chaque famille est formée de ses *decina*, ses sections, et elle a un chef élu par les hommes d'honneur, comme un maire. Le chef se choisit un second et un conseiller. Et au-dessus de chaque *decina*, il place un *capodecina*, un chef de section. Les hommes d'honneur ne discutent pas, ils obéissent. Moi, je me suis contenté d'obéir. La mafia, c'est le mal incarné, un mal qui ne laisse aucun salut à celui qui se laisse prendre par sa morsure. »

Voilà ce qu'avait déclaré Leonardo Vitale, en ce mois de mars 1973. Leuccio était le premier repenti de l'histoire moderne de Cosa Nostra. Et ensuite, l'affaire se termina comme elle devait se terminer…

De très estimés professeurs l'avaient déclaré « malade mental », des psychiatres et des psychologues avaient confirmé : ce garçon d'Altarello était fou. On le fit enfermer dans la ménagerie de l'hôpital psychiatrique judiciaire de Barcellona Pozzo di Gotto.

Onze ans plus tard, en 1984, Leuccio était un homme libre. Par une journée de décembre, il était allé à la messe, il avait signé à la questure le registre des individus sous « surveillance spéciale », et puis il était parti pour San Martino delle Scale. « L'air frais de la pinède chasse les noires pensées. » Il les vit arriver sur une moto rouge. Ils ne pouvaient pas se tromper. Ils ne se trompèrent pas. Leuccio mourut à deux cents mètres, à quelques pas près, de l'endroit où vingt-six ans plus tôt il avait fermé à jamais les yeux de Vincenzo Mannino.

De l'avis de tous, Leuccio était fou. Mais pas pour le Courtaud. Totò Riina avait le flair d'un chien de chasse, il sentait le danger avec plusieurs années d'avance et à mille kilomètres de distance. Il savait que ce jeunot d'Altarello lui attirerait des ennuis, à lui et à toute Cosa Nostra. Il le fit abattre, à titre d'exemple, à titre de symbole. C'était depuis les aveux de Leuccio que le Courtaud parlait à Provenzano d'une idée qui lui trottait dans la tête. Et voici qu'il confia au fidèle Binnu : « À partir de maintenant, nous ne présenterons plus nos hommes d'honneur, ceux de la famille Corleone, aux Palermitains. Comme ça, si quelqu'un veut jouer les balances, il leur chantera leur *Cosa* à eux, pas la Cosa Nostra. »

À cette époque, les Palermitains avaient d'autres préoccupations en tête pour se soucier de Leuccio. Les « petits hommes » étaient fatigués. Les acquittements de Catanzaro et de Bari étaient restés en travers de la gorge de la police. Et les questeurs et les commissaires commençaient à avoir la main lourde : à chaque crime de sang, tous les mafiosi fichés entraient à l'Ucciardone. On réunit la commission et on décida « de s'assujettir ou de tuer » les juges et les policiers qui s'activaient trop, qui émettaient des mandats d'arrêt comme s'ils se prenaient pour Dieu le père. Stefano Bontate déclara : « Si un flic nous embête trop, on essaie de le faire muter sur le continent… c'est la meilleure solution, on ne peut pas déclarer la guerre à l'État. Mais s'il reste ici et s'il continue de nous embêter, alors on lui rend la monnaie de sa pièce. »

Une dizaine de jeunots furent chargés de réunir des informations sur trois flics qui ne voulaient rien savoir et refusaient de lâcher prise. C'étaient le chef de la brigade mobile, Bruno Contrada, et ses adjoints, Boris

Giuliano et Tonino De Luca. Les « petits hommes » les suivirent, pendant quelques mois. Ils découvrirent où ils logeaient, comment ils se déplaçaient, s'ils avaient des vices et lesquels, où ils partaient au bord de la mer, leurs fréquentations, leurs connaissances, qui serait susceptible de les approcher pour leur souffler un bon conseil. Il s'avéra nécessaire d'en supprimer certains. Comme Filadelfio Aparo, un brigadier des forces de police. On lui avait demandé de retrouver les fugitifs en cavale et il s'était mis en chasse, flairant partout comme un chien, à suivre la piste, de faubourg en faubourg. Ils le supprimèrent. Quinze jours après, ils tuèrent aussi Mario Francese, le chroniqueur du *Giornale di Sicilia*. Deux crimes, pour se débarrasser de types qui, tôt ou tard – le Courtaud en était sûr – auraient provoqué des dégâts.

C'étaient des signaux, destinés à faire comprendre la teneur de la nouvelle politique choisie par Cosa Nostra. Ils n'eurent pas à recourir à d'autres messages. On réussit à obtenir le transfert de quantité de policiers. Et puis on réduisit Bruno Contrada au silence. Il ne fut pas nécessaire de l'envoyer très loin. Il était plus utile de l'avoir là où il était, à la questure. On « l'approcha », et il comprit…

Saro Riccobono disait à ses proches : « Monsieur Contrada est entre nos mains. D'ailleurs, s'ils vous arrêtent, vous l'appelez, et s'ils vous conduisent à la questure, vous demandez à parler avec lui, et rien qu'avec lui. » Et, à l'intérieur de Cosa Nostra, le *boss* de Partanna Mondello n'était pas le seul à pouvoir disposer de Contrada. Le policier transmettait des informations à Totò Riina, à Michele Greco, à Totuccio Inzerillo. (Avec Boris Giuliano, en revanche, il devait en aller tout autrement.) Et du côté des juges, cela se passait encore mieux. Au tribunal de Palerme, les magistrats oublièrent complètement la qualification d'association de malfaiteurs. La police ne dressait plus de procès-verbaux et les juges ne les réclamaient pas. Tout le monde était de mèche. Quand un vrai flic comme Boris Giuliano rédigeait des page et des pages de rapports, au palais de justice, on trouvait toujours un tiroir où enterrer le dossier. Jusqu'en 1979, Cosa Nostra put vivre en toute quiétude et Dieu seul sait combien elle avait besoin de cette sérénité, maintenant que les *boss* allaient aborder l'affaire du siècle.

La découverte de l'Amérique

Tano était un type à l'ancienne, il n'était qu'honneur, famille et respect. Il possédait des terres fertiles et des étables pleines de bœufs bien gras. Gaetano Badalamenti œuvrait dans le trafic de la drogue depuis presque trente ans. Il effectuait régulièrement l'aller-retour entre la Sicile et l'Amérique, de Cinisi à Detroit, où son frère, Emmanuele, avait émigré tout de suite après la seconde guerre mondiale.

Il rencontrait là-bas d'importants personnages, don Tano. Tous ceux qui travaillaient dans les stupéfiants fréquentaient alors les huiles de la Costra Nostra américaine. Pour sa part, Tano se réservait Lucky Luciano, tandis que ceux d'Alcamo, de Partinico et de Castellammare del Golfo fréquentaient les Bonanno de New York et les Magaddino de Buffalo. Mais la Cosa Nostra sicilienne n'y était pour rien. C'étaient les familles qui s'organisaient pour leur propre compte. Si l'une d'elles, en Sicile, avait un frère, un cousin, un beau-frère de l'autre côté de l'océan, il était facile de faire *u bisinisso*, du business. Vous demandiez à un *paesano* de mettre deux kilos de « came » dans la malle… Ils ne pouvaient pas tous le faire, et ils ne le faisaient pas tous, parce qu'à l'époque, cela ne rapportait pas tellement. Les cigarettes rapportaient davantage, avec un risque moindre : Chesterfield, Camel, Pall Mall. En 1959, une caisse de « blondes » coûtait à Tanger 28 000 lires, et se revendait à Rome pour 210 000. Les cigarettes constituaient une mine d'or. Pendant un quart de siècle, les « blondes » avaient fait vivre Cosa Nostra.

Mais à la fin des années soixante-dix, la mine d'or, c'était l'héroïne. Nunzio La Mattina, Pino Savoca et Tommaso Spadaro étaient trois contrebandiers du quartier arabe de la Kalsa. Un jour, il jetèrent à la mer leurs cartouches de cigarettes et achetèrent de la morphine-base à des Turcs. Les chimistes marseillais la raffinaient, les familles de Cosa Nostra la revendaient. Ensuite, un dénommé Nino Vernengo comprit comment on fabriquait cette poudre magique et en discuta avec trois hommes d'honneur : « Il suffit d'une cuisine, de deux bassines en acier, de quelques réchauds, ça pue méchamment, alors il faut que l'endroit soit aéré… et voilà, c'est tout. » À partir de ce jour-là, Vernengo fut rebaptisé *u dutturi*, le docteur.

Au début, il n'aboutit qu'à des accidents. Pour lui, seul comptait le poids inscrit sur le cadran. Tant de kilos sur la balance, tant de dollars en poche. Il avait constaté que les Marseillais – pour compenser les kilos que la « pâte » perdait à l'ébullition – y ajoutaient de la tropine et de la

benzatropine, qu'ils raffinaient à part. Un jour, le cerveau leur demanda de raffiner de la tropine et de la vendre avec une petite quantité d'héroïne à Pino Greco, alias *Scarpuzzedda*, « Petit soulier ». Ils expédièrent cette marchandise en Amérique, avec le reste de la livraison. Aux États-Unis, les consommateurs tombèrent comme des mouches : une centaine en mourut. Nino Vernengo, *u dutturi*, dut rembourser les sommes encaissées, jusqu'au dernier dollar.

C'était le début des années soixante-dix, et les Palermitains n'étaient pas encore très organisés. À la fin de la décennie, la partition était déjà mieux réglée. Nino Vernengo et surtout Francesco Marino Mannoia avaient appris. La matière première ne manquait jamais. Elle arrivait à Trapani, à bord des bateaux de pêche turcs, par avion, à Punta Raisi, dans des poids lourds, par le détroit de Messine. Le problème, c'était seulement de trouver le temps et le lieu pour la raffiner sans difficulté et sans tracas. Mannoia raffina son premier kilo entre la fin 1978 et le début 1979. Et il continua sans relâche, jusqu'à sa première arrestation, le 2 décembre 1980.

À l'occasion, pendant quelques semaines, il s'accordait un peu de répit, quand il ne pouvait plus supporter de rester enfermé dans l'atmosphère acide de son laboratoire. Il lui fallait se désintoxiquer. Il devenait blanc comme un linge, la peau écarlate, comme si on l'avait fouetté. Il avait du mal à respirer. L'épiderme se couvrait de pustules et il se grattait comme un chien atteint de la gale. À ces moments-là, il paraissait plus mort que vif. Et pourtant, même dans ces périodes, tout le monde lui tombait dessus, les « clients » ne lui laissaient pas de répit. En effet, il gardait sa « pâte » soigneusement cachée quelque part, et personne d'autre que lui ne savait la traiter. Les uns et les autres lui demandaient sans cesse : « Alors, mon vieux Ciccio, quand est-ce que tu comptes te remettre au travail ? »

Toutes les familles de Palerme participaient à ce trafic. Il revenait à chaque *capofamiglia* de décider qui, parmi les hommes d'honneur, avait le droit d'y prendre part, et selon quels quotas. Plus le chef de famille « les portait dans son cœur », plus il se fiait à eux, plus il y avait de possibilités pour qu'il fasse leur fortune, grâce au trafic. C'était un business auquel on pouvait prendre part de quantité de façons. L'homme d'honneur avait aussi l'entière latitude pour organiser son trafic tout seul, s'il connaissait quelqu'un de confiance en Turquie ou en Thaïlande et avait la possibilité de n'acheter qu'une part du chargement. Il pouvait investir son argent seul ou en groupe. Rien ne lui interdisait non plus de toucher sa part de l'héroïne et

de la revendre ou de rester chez lui en attendant que d'autres l'écoulent pour son compte, à l'étranger. Ceux qui choisissaient cette solution gagnaient davantage, car le risque de voir la « came » finir entre les mains de la police était plus grand.

Au début des années quatre-vingts, Palerme s'était transformée en une véritable raffinerie, qui tournait à toute vapeur. Les experts de la DEA soutenaient alors que les Siciliens couvraient le tiers du marché nord-américain. De l'ordre de quatre tonnes d'héroïne à l'année. Selon le FBI, ce chiffre était même supérieur : les services compétents estimaient cette production à six tonnes. Un mafioso comme Francesco Marino Mannoia passait d'une raffinerie à l'autre. Du dépôt de carburants de Gaetano Fiore, derrière le bar Baby Luna, à l'écurie de la propriété de Rosario Spatola à Baida. De la cuisine d'une vieille maison des Vernengo à Ponte Ammiraglio au garage de Giovanni Bontate, dans une bâtisse paysanne de via Villagrazia. D'un magasin de Pietro Aglieri, à la Guadagna, à la villa d'un autre Aglieri, dans via Messina Marine. Et ces laboratoires-là n'étaient même pas les plus vastes ou les mieux équipés. À Alcamo, l'un d'eux fonctionnait grâce à une vieille pompe électrique qui allait puiser l'eau d'une rivière. À lui seul, il produisait quatre-vingts kilos par semaine, quatre tonnes et demie par an.

Francesco Marino Mannoia opérait un peu pour le compte de tout le monde. Pour Michele Greco, pour Giovanni Bontate, pour Gerlando Alberti, *u paccaré*, « l'imperturbable ». Mais surtout pour le compte de Stefano Bontate, le chef de famille, celle de Santa Maria del Gesù. Un jour, Bontate lui annonça avoir créé une société avec Totuccio Inzerillo et John Gambino.

« Pourquoi avec Inzerillo ? s'étonna Mannoia.

— Pour Cosa Nostra, la période est particulière. Totuccio Inzerillo est devenu chef de district. Il a pris le poste de Saro Di Maggio et fait désormais partie de la commission, et moi, si je veux tenir tête aux Corléonais, j'ai besoin de nouvelles alliances fortes au sein de cette commission. Si nous nous mettons d'accord, Totuccio et moi, et si nous, tous ensemble, nous gagnons suffisamment de *piccioli*, de picaillons, ce cocu de Riina ne mettra plus jamais les pieds à Palerme. Tu peux en être certain, garanti à mille pour mille ! »

En vingt-quatre mois, entre 1979 et 1980, Francesco Marino Mannoia raffina entre six cents et sept cents kilos de morphine. Il gagnait 5 millions

de lires au kilo, et n'avait pas besoin de se soucier de trouver le laboratoire et de le payer. Bontate et Inzerillo cédaient cette héroïne à Gambino 50 000 dollars le kilo, et ce dernier la revendait aux familles américaines 130 000 dollars le kilo. En deux ans, rien qu'avec la « pâte » fabriquée par Mannoia, les familles de Santa Maria del Gesù et de Passo di Rigano gagnèrent entre 30 et 35 millions de dollars, et les Gambino entre 78 et 91 millions de dollars. Il s'agissait naturellement de tarifs de gros. Et Totò Riina, lui, ne trempait que le bout du pied dans cette rivière de dollars.

Les *viddani* n'avaient pas de puissants parents de l'autre côté de l'Atlantique. Et ils n'y avaient même pas d'amis dignes de confiance. Aux yeux des chefs des cinq grandes familles de New York, ils comptaient pour rien. Pour moins que rien. À Brooklyn, qui avait jamais entendu parler de ce Riina ? Le Courtaud se contentait d'investir les rançons de son activité d'enlèvements dans la morphine-base. Tarif minimum : 5 millions le chargement, 7 pour un autre. 10 millions quand les affaires marchaient au mieux. Les Palermitains le traitaient comme un miséreux.

Les picaillons, les picaillons, les picaillons…

Cosa Nostra s'était changée en véritable tour de Babel. Tout le monde voulait embarquer à bord du grand manège de la drogue. Certains se contentaient de créer une société pour deux kilos par affaire, d'autres convoitaient davantage et s'aventuraient jusqu'à vingt, cinquante kilos par mois, et d'autres encore rêvaient de s'approprier toute la morphine-base qu'il serait possible de faire transiter par la Méditerranée. C'était un délire d'avidité qui ne connaissait pas de limites. Les hommes d'honneurs paraissaient pris de folie. Les *piccioli*, les *piccioli*, les *piccioli*… À Palerme, on n'entendait plus parler de rien d'autre. Certains se faisaient poser des sols de nacre, d'autres des robinets en or, d'autres encore s'achetaient une Jaguar un jour, et une Ferrari le lendemain, ou se faisaient construire une villa agrémentée d'un bassin en argent.

À la Noce et à Bolognetta, à l'Acquasanta et corso dei Mille. On ne parlait plus qu'en dollars, que de réception et d'expédition, de ce qu'avait gagné *u zu* Peppino, de combien s'était fait *u zu* Jachino. On avait renoncé à toutes les règles. Chaque homme d'honneur concluait ses affaires avec qui bon lui semblait, même avec des trafiquants qui n'étaient pas membres de Cosa Nostra et qui n'avaient pas prêté serment. Certains mafiosi traitaient

avec des individus auxquels ils n'auraient même pas accordé un regard ne serait-ce qu'un an auparavant, et dont le simple bonjour les aurait offensés. Des aventuriers de tout acabit et de toutes origines : chinoises, thaïlandaises, turques, marocaines, françaises, corses, lavettes et autres voleurs de poules à la petite semaine. Le Courtaud trépignait, il était en rogne contre Cosa Nostra.

Afin de pouvoir s'offrir lui aussi un tour de manège, Totò Riina devait demander la permission aux Palermitains. Il était contraint de les caresser dans le sens du poil, de leur faire de la lèche. « Je ne vous le demande pas pour moi, prétendait-il, en baissant les yeux. Je le fais pour tous les petits hommes qui entrevoient enfin un peu la grâce de Dieu, après avoir tant souffert pour Cosa Nostra, pour la prison qu'ils se sont tapés, pour leurs familles… »

Qui aurait pu le lui refuser ? Dans sa forme, le raisonnement était parfait. Au bout du compte, Riina acquérait de jour en jour un peu plus de pouvoir.

Jusqu'alors, le Corléonais avait fait en sorte que chaque famille tienne à sa disposition un ou deux hommes d'honneur. Lors des déplacements d'un faubourg à l'autre, il était nécessaire d'éviter les barrages routiers et les contrôles. À tout moment, et en tout lieu, certains l'accompagnaient, d'autres lui trouvaient un refuge sûr ou passaient la nuit à veiller devant sa porte. Mais la protection de son statut de fugitif n'était que le motif apparent de ces sollicitations. Le motif véritable était tout autre. L'objectif du Courtaud – qui comptait désormais dans la région de Corleone des soldats d'une fidélité à toute épreuve et totalement anonymes – consistait à se créer autant de fidèles dans les autres familles de Palerme. Il forma autour de lui un groupe qui ne rendait de comptes qu'à lui. Des hommes d'honneur qui avaient été affranchis au sein d'une famille palermitaine, mais qui, en substance, avaient été adoubés à Corleone. Dans la famille de Partanna-Modello, il pouvait s'appuyer sur Gaspare Mutolo et Salvatore Micalizzi. Dans ce groupe, il y avait aussi Pietro Vernengo et Ignazio Pullarà, de la famille de Stefano Bontate. Les fils du Palermitain Francesco Madonia, Giuseppe et Nino, de la famille de San Lorenzo. Franco di Carlo, d'Altofonte, Giuseppe Giacomo Gambino u tignusu, de Risuttana, Raffaele Ganci, de la Noce…

Ils étaient tous à la disposition de Totò Riina. Ils ne levaient pas le petit doigt sans l'en informer. Et le Courtaud tentait de les faire tous monter dans

le manège. Quand il n'y parvenait pas, il racontait que « c'était la faute des autres, des *mammasantissima*, les gros bonnets qui veulent se gaver de dollars et se foutent des petits ». Le Courtaud distillait son poison, l'arsenic, à menues doses quotidiennes. Sans jamais commettre le moindre faux-pas, sans jamais aller trop loin et risquer de provoquer une réaction violente. Il administrait la dose exacte, suffisante pour intoxiquer Cosa Nostra, lentement, doucement et sûrement.

La mafia sicilienne avait besoin de quiétude. C'était une période en or, la drogue était synonyme de richesse. Personne n'aurait été assez insensé pour déchaîner une tempête au milieu de cet océan d'argent. Pas même le Courtaud. Les Corléonais et lui n'avaient jamais entretenus de contacts de l'autre côté de l'Atlantique. Dans l'affaire de l'héroïne, ils dépendaient des Palermitains. Quand on parlait des États-Unis, de l'aéroport JFK, de pistes d'atterrissage à Miami, Totò Riina devait se taire et écouter. C'était une partie à laquelle se livraient les Inzerillo, les Di Maggio, les Spatola et les Gambino, et personne d'autre. Et Stefano Bontate, en association avec eux. Ils étaient riches, très riches. Cinq familles et un patrimoine d'1 milliard de dollars.

Les ressources de ces cinq familles – qu'à eux tous, les autres, au sein de Cosa Nostra, n'auraient jamais pu réunir – provenaient d'une seule et unique origine : ils agissaient de part et d'autre de l'océan, à Passo di Rigano et dans le New Jersey. Ils étaient apparentés. La mère des frères Gambino était une Spatola. Le père des Inzerillo avait épousé une Di Maggio et le frère de cette Di Maggio s'était marié avec une autre Spatola. Totuccio Inzerillo, qui avait hérité le district de son oncle Saro Di Maggio, avait lui aussi épousé une Spatola. Antonio, l'oncle de Totuccio, dans le New Jersey, s'était également uni avec une Gambino. Salvatore, le cousin qui portait le même nom, avait aussi épousé une Gambino. Son cousin Tommaso était en revanche le beau-frère de John Gambino, lequel avait convolé en justes noces avec encore une autre Gambino. Et sa cousine Maria Concetta était l'épouse du frère cadet de John Gambino, Giuseppe.

Les Gambino n'étaient arrivés à New York qu'en 1964. Ils s'étaient installés dans le New Jersey, à Cherry Hill. C'étaient des hommes d'honneur de la Cosa Nostra sicilienne. Ils avaient beau être les neveux de Carlo Gambino, le patron des patrons, ils ne rendaient de comptes qu'à cette Cosa Nostra sicilienne.

Comment ces liens pourraient-ils bien être rompus ? Qui se révélerait assez fou ou assez suicidaire pour se mettre ces gens-là à dos ? Le Courtaud n'y songeait même pas. Du moins en apparence… La paix rapportait de l'argent, et l'argent était porteur de paix. Et un flic porteur d'embêtements. Le genre d'individus à fourrer son nez dans leurs business. C'est justement à ce stade que les informations récoltées par les « petits hommes » un an auparavant sur les policiers et les juges se révélèrent utiles aux chefs de Cosa Nostra.

Un dernier café au bar Lux

« Taille-toi, Tommy, rentre chez toi. La partie est devenue trop risquée… Laissons tomber. »

Tom Tripodi[1] ne comprenait pas. Depuis deux ans, ils travaillaient en tandem à cette enquête, et les huiles de la Drug Enforcement Agency s'étaient laissé convaincre de les envoyer en Sicile, sous couverture. Il était à Palerme depuis trois mois. Ils commençaient enfin à marquer quelques points, son équipier et lui. À l'aéroport de Punta Raisi, ils avaient saisi sur un carrousel à bagages deux valises contenant cinq cent mille billets verts. A New York, à l'aéroport JFK, ils avaient mis la main sur une cargaison d'héroïne d'une valeur de 10 milliards. C'était la première preuve de ce qu'ils recherchaient.

Tom Tripodi alluma une autre cigarette mentholée. Il tira une lente bouffée. Pendant un instant, il crut que son interlocuteur plaisantait. Il le regarda : l'autre avait le visage sombre comme la nuit et l'air plus triste que d'habitude. Quelque chose devait le tourmenter.

« Qu'est-ce qui te prend, Boris ? », demanda l'Américain.

Boris Giuliano était à la fois un homme singulier et un policier singulier. Il avait du courage, il était honnête et intelligent. Boris Giuliano fut le premier flic au monde à comprendre le rôle des Siciliens dans le trafic international de la drogue. À l'époque – c'était dans les années soixante-dix –, les flics de Palerme restaient convaincus que les mafieux appartenaient à une espèce en voie d'extinction. « Les *boss* d'autrefois… pourquoi pas, oui… dans l'après-guerre… mais aujourd'hui… ce sont des criminels ordinaires. La drogue ? Ça, c'est l'affaire des Marseillais, des Chinois, mais ici, ils ne traitent que les extorsions et les cigarettes de contrebande… »

Giuliano était d'un autre avis. Il fut le seul, ce policier que l'on appelait le « shérif », à soupçonner que les raffineries fussent à Palerme, à Trapani, que l'héroïne partait de la Sicile pour les États-Unis, qu'en Sicile on percevait une manne en retour, des millions de dollars. Le shérif était l'unique policier sicilien qui tentait de déchiffrer ce hiéroglyphe qu'était la mafia. Il s'efforçait d'interpréter les signaux, de confronter les indices, de suivre les pistes les plus ténues, de connaître les nouveaux hommes d'honneur et les méthodes modernes du schéma criminel que Cosa Nostra était en train de mettre au point.

Boris Giuliano avait fréquenté l'académie du FBI à Quantico, en Virginie. Pour lui, il n'y avait pas de différence entre les ruelles de la Vucciria à Palerme et les bas-fonds de Chinatown à New York. S'il voulait voir sans se faire voir, via dei Caprettai, c'était comme Canal Street. S'il était contraint de tirer sur quelqu'un, ce quelqu'un pouvait recommander son âme à Dieu : le shérif était capable de placer une balle entre les deux yeux à une distance de cinquante mètres. Il était capable de mener une filature dans une rue déserte, pendant des heures, sans inspirer aucun soupçon, sans susciter le moindre tressaillement chez son « lièvre ». Il savait comment accrocher un voyou et le transformer en informateur. Il savait se servir de sa tête. Boris Giuliano avait compris un élément essentiel : il fallait suivre la piste de l'argent. Une raffinerie, on pouvait l'ouvrir et la fermer. Un kilo, vingt kilos d'héroïne pouvaient disparaître, l'argent, non. Les dollars laissaient des traces. C'étaient des empreintes digitales que la mafia ne pouvait pas effacer. Les billets verts constituaient le fil que le flic voulait suivre, et qu'il suivait. Comme il le pouvait, comme il le savait. Tout seul. Avec un Colt à cinq coups glissé sous l'aisselle, et les informations qu'il réussissait à arracher aux silences de Palerme.

Ces cinq 100 000 dollars retrouvés dans les valises de Punta Raisi avaient conduit Giuliano à la Caisse d'épargne des provinces siciliennes. Un certain Giglio y avait déposé 300 000 dollars en espèces. Qui était ce Giglio ? Le policier posa la question à Francesco Lo Coco, le directeur de l'établissement de crédit. « Non, monsieur l'inspecteur, je n'en sais rien », lui répondit-il. Francesco Lo Coco était cousin germain de Stefano Bontate, mais cela, l'inspecteur l'ignorait.

« Tom, écoute-moi, lui répéta Boris, fréquenter le camp d'en face, c'est devenu trop dangereux. Dans cette ville, même les murs ont des oreilles et les murs de la questure, en plus, ils ont des yeux, des oreilles et une bouche.

— Qu’est-ce que tu me racontes, là… quoi, tu as un espion, dans ta questure ? s’étonna Tom, qui commençait à comprendre l’humeur sombre de son collègue.

— Je n’en suis pas sûr, mais il semblerait que l’on ait mis le doigt sur notre petit jeu. Ils savent à qui ils ont affaire. Quelqu’un a parlé.

— Tu sais qui ? demanda Tom Tripodi.

Giuliano baissa la voix.

— Je ne sais pas, mais je ne me fie pas trop à Bruno.

— Contrada ? Le chef de la brigade mobile ? Ton supérieur ?

— Oui, Contrada, mon supérieur…

— S’ils sont au courant pour moi, ils sont aussi au courant pour toi ?

Giuliano eut un sourire amer.

— Ça, c’est une certitude, mais moi, je suis le gendarme, eux ce sont les voleurs, et c’est la vie.

— Pour moi, c’est pareil : je gagne ma vie en faisant le gendarme, l’aurais-tu oublié ? », lui répliqua l’Américain.

C’était la fin juin 1979. Les policiers de Palerme surveillaient deux mafieux. Ils les virent entrer dans un imposant immeuble de via Pecori Giraldi, une rue perpendiculaire au front de mer, dans le quartier Romagnolo. Le lendemain matin, à l’aube, ils firent irruption dans cet appartement. Ils y découvrirent des fusils à canon scié, un Magnum 357 assez puissant pour faucher un bison, et des kilos de munitions. Dans une armoire, il y avait huit sachets d’héroïne de cinq cents grammes pièce. Tout autour d’eux, ils avaient sous les yeux les traces de ce trésor et de son propriétaire, un trésor qui devait s’élever à 3 milliards de lires – à quelques millions près. Les papiers, les effets personnels, la garde-robe attestaient que cette héroïne appartenait à Leoluca Bagarella. Luchino, l’un des tueurs de Totò Riina. C’était la première fois qu’ils prenaient les Corléonais la main dans le sac.

Le coup de téléphone arriva le lendemain, au central de police du 113.

« Dites à Giuliano qu’il va bientôt mourir. »

Boris ne prit pas la menace à la légère et réexpédia Tripodi en Amérique. Il envoya aussi sa famille en vacances à piazza Armerina.

Trois semaines plus tard, le shérif était mort.

C’était le 21 juillet. Ce matin-là, il sortit de chez lui plus tôt que d’ordinaire et, contrairement à ses habitudes, il entra dans un bar pour boire un café. Au *Lux*, en bas de chez lui. Il avait peut-être rendez-vous avec une

connaissance. Le tueur l'attendait déjà. Leoluca Bagarella, Luchino, le beau-frère de Totò Riina, lui tira dans le dos. Le Corléonais en avait les mains qui tremblaient. Il dut presser sur la détente à quatre reprises.

Il avait de nombreuses raisons de tuer Boris Giuliano.

« On lui fait sauter le caisson seulement à lui, les autres, soit on les tient dans la main, soit ils sont comme des moutons, soit ils font semblant de ne pas savoir. » « On le dégomme », avaient décidé les membres de la commission. Ils étaient tous tombés d'accord, les Palermitains de Stefano Bontate et les Corléonais de Totò Riina – pour *moucher* le policier qui avait été formé à Quantico. En l'occurrence, il n'y avait pas seulement l'affaire de la drogue. Il y avait aussi autre chose. À Palerme, on attendait de la visite, des visiteurs importants.

L'ultime aventure de don Michele

Quand Michele Sindona débarqua en Sicile, son heure était passée. Banquier en faillite, il était sous le coup d'un acte d'accusation du gouvernement américain. Et cet homme-là savait qu'il allait mourir, pour avoir laissé s'envoler en fumée l'argent de Cosa Nostra.

Les ennuis de don Michele avaient commencé avec l'acquisition de la dix-huitième banque des États-Unis. Il avait racheté la Franklin Bank de New York avec de l'argent prélevé au capital des banques dont il était propriétaire, en Italie. Sindona en avait vidé les caisses, pour des motifs obscurs et dans des spéculations hasardeuses. Et, malgré cela, pour sauver la Franklin Bank, il était parvenu à se faire prêter 1 milliard 700 millions de dollars par la réserve fédérale. Le sauvetage avait échoué et, en l'espace d'une semaine, le krach américain avait ruiné les quatre autres banques de don Michele en Europe : la Banca Privata Italiana, la Finabank, l'Amincor et la Bankhaus de Hambourg.

Michele Sindona demeura en Sicile une cinquantaine de jours, d'août à septembre 1979. Accueilli par les Spatola, aux petits soins avec lui, « promené » en Mercedes noire par John Gambino, reçu avec tous les honneurs par Totuccio Inzerillo et son oncle Saro Di Maggio. Mais aussi écouté avec patience et intérêt par Stefano Bontate, lors de leurs réunions dans le domaine du fonds Magliocco, qui duraient sept, huit, dix heures. Des réunions extrêmement confidentielles. Des discussions délicates, trop délicates pour les oreilles du Courtaud, trop raffinées pour ces *viddani* de

Corléonais. Totò Riina ne sut même pas que don Michele se cachait à Palerme.

Michele Sindona ne mourut donc pas – pas tout de suite.

Il y avait eu un temps où l'on aurait aussi pu le comparer au roi Midas. Les quatre dixièmes des actions qui tous les jours changeaient de main à la bourse de Milan étaient placés sous son contrôle direct ou indirect. Le chef du gouvernement italien, Giulio Andreotti, le couvait, le défendait. « Sindona est le sauveur de la lire », avait-il déclaré sans sourciller.

Le groupe de Sindona était présent dans sept banques et quatre pays, il possédait la chaîne internationale des hôtels Ciga et cinq cents autres sociétés. Don Michele était le banquier du Saint-Siège. Il conseilla dans leurs investissements la Banca Vaticana, l'Institut des œuvres religieuses, et gérait les affaires de la loge maçonnique P2. Et il « lessivait » l'argent sale de Cosa Nostra.

Certains jours, en ces temps-là, le banquier se sentait comme un *puparo*, un marionnettiste à l'ancienne, capable, d'un mouvement imperceptible des doigts, de contrôler les évolutions de dizaines de dizaines de *pupi*, les soubresauts et les mouvements de ses marionnettes. Il les tenait attachées par un fil robuste, mais si fin qu'il était invisible. Tous ces fils aboutissaient ensuite dans la Moneyrex, son bureau d'agent de change international. La Moneyrex avait pour clients huit cent cinquante banques disséminées dans le monde et, chaque année, elle traitait des affaires pour environ 200 milliards de dollars. Sindona avait placé à l'étranger des fortunes, des sommes à neuf ou dix zéros. Grâce à don Michele, le patrimoine de nombreux Italiens opulents et influents était devenu apatride, et l'argent de Cosa Nostra en ressortait aussi blanchi que des draps propres d'une lessiveuse.

Au cours de l'été torride de 1979, Sindona n'avait plus que ces fils entre les mains, et un registre secret qui portait inscrit sur plusieurs colonnes les noms de cinq cents gros bonnets. Le banquier appelait ce répertoire « la liste des cinq cents ». C'était sa police d'assurance personnelle contre les faillites, les catastrophes et les accidents malheureux. Il aurait souhaité ne jamais en avoir besoin, mais il s'était trompé.

Et maintenant, il était en Sicile, pour négocier le dernier trésor qui lui restait, en échange de sa vie. Pour transmettre à ses « amis de Palerme » cette sorte de lettre de change que ces cinq cents Italiens mystérieux. Pour gagner encore un peu de temps et tenter un ultime tour de passe-passe. Il lui

restait deux possibilités. Il pouvait contraindre les cinq-cents à influencer le cours des événements, afin que ses mésaventures judiciaires, en Italie et aux États-Unis, trouvent une issue honorable. Ou alors, autre solution, les cinq cents, pris à la gorge par le chantage d'une publicité déplaisante, pouvaient souscrire une « taxe », une somme par tête, en pourcentage, permettant de remettre à flot le banquier déchu. 50 milliards suffiraient-ils à contenter Cosa Nostra ? Dans l'un et l'autre cas, il avait besoin du soutien d'une organisation puissante comme la mafia sicilienne. Voilà pourquoi Michele Sindona, muni d'un faux passeport au nom de Joseph Bonamico, débarqua cet été-là à Palerme, accompagné de John Gambino, de Cherry Hill, et de Giacomo Vitale, le beau-frère mafieux et franc-maçon de Stefano Bontate.

Michele Sindona devait convaincre les « amis de Palerme » d'oublier leurs rancœurs, de se lancer dans l'aventure, de le soutenir. En recourant à leurs méthodes. Il devait les convaincre que mort, il ne leur servirait à rien, et qu'il leur serait plus utile vivant. Il devait les persuader de ne pas considérer la fortune qu'ils accumulaient grâce au trafic de l'héroïne comme éternelle et intouchable. Où finiraient-ils, leurs milliards de dollars, si un personnage comme lui quittait la scène de la grande finance internationale ?

Et il sut se montrer convaincant, don Michele. Il réussit à s'envoler pour New York, vers son destin. Et bien vivant.

Mon cher Stefano, tu es un homme mort

Cette fois-là, les percepteurs de Salemi s'épargnèrent les civilités. Une rapide étreinte, quelques brèves salutations. Tommaso Buscetta s'assit sur un canapé en cuir. On lui servit un whisky. Ignazio Salvo arpentait la pièce en long et en large comme une bête en cage. Son cousin, Nino Salvo, se jeta dans un fauteuil et ne perdit pas de temps en parlotes : « Déclarons la guerre à ces quatre *viddani*. »

Massimo dévisagea l'un, puis l'autre. Et il se tut. Ignazio avait les yeux brillants de haine, et une raideur dans le cou et les épaules qui accentuait encore l'agressivité du personnage. Il dit : « Il faut qu'on leur brise les reins. Ils ne respectent personne… Ils s'imaginent pouvoir commander à Palerme comme ils commandent dans leurs montagnes… Ils croient pouvoir se foutre de nous comme ils se foutent des bergers de Corleone. »

L’invitation de retour à Palerme était parvenue à Tommaso Buscetta dans la prison de Turin. Il purgeait une peine résiduelle pour trafic de stupéfiants. Masino quitta la prison le jour même. C’était une journée de juin, sous un ciel limpide.

Quand l’avion entama sa manœuvre d’atterrissage, il aperçut le profil austère de Montepellegrino, la ligne floue de la côte, la mer si bleue. Il fut saisi de cette émotion habituelle qui l’envahissait chaque fois qu’il rentrait en Sicile. Masino aimait Palerme, il l’aimait avec toute la passion d’un adolescent qui aime pour la première fois. N’importe où dans le monde, il fermait les yeux, et il sentait cet arôme de fleur d’oranger, il était capable de se remémorer la douceur de ces nuits parfumées de jasmin et l’odeur forte des essences qui se dégageait des étals.

« Masino, il n’y a que toi qui puisse réussir, il faut que tu nous donnes un coup de main. Totò Riina doit comprendre que nous ne sommes pas des crétins comme don Michele Navarra. » C’était Nino Salvo qui le suppliait ainsi, et qui vénérait Buscetta comme un dieu.

Tommaso Buscetta l’écoutait à peine. Il pensait à sa Palerme qui n’existait plus, à sa Cosa Nostra qui avait changé de visage et de peau. Il pensait que, du temps où on l’avait affranchi, avant d’introniser un homme d’honneur, on envoyait des faire-part à toutes les familles, dans toute la Sicile. Pour savoir si quelqu’un avait quelque chose à dire ou à redire au sujet du petit jeunot. On pouvait aussi soulever des objections : celui-ci est un parent éloigné d’un officier de l’armée, cet autre est le neveu d’un magistrat… Cosa Nostra ne voulait pas d’uniformes ou de gens qui recevaient leur traitement de l’État.

« Aujourd’hui, en revanche, se dit Masino, pour être fait homme d’honneur, il suffit de savoir tirer. Il y avait ceux qui savaient, c’était certain. Il y avait ceux qui se chargeaient de ces besognes-là, mais ce n’était pas ce qui était demandé et ce qui était attendu d’un homme d’honneur. On faisait hommes d’honneur des avocats, des princes, des ingénieurs, et ceux-là, on ne les envoyait pas vider leur arme, on les faisait mafieux pour qu’ils servent ès qualités. Certains possédaient un fief, d’autres savaient guérir les blessures, d’autres encore vous sortaient de prison, et tout le monde était lié par les liens de l’amitié. Oh, que c’était bon de se sentir amis de gens que l’on rencontrait pour la première fois. On se rendait dans une ville, où que ce soit, et on était accueilli comme un frère. Ils t’accompagnaient, tu sentais leur affection et un profond sentiment de respect. »

Nino Salvo interrompit le cours de ses pensées.

« Alors, qu'en dis-tu, Masino ?

Buscetta s'ébroua. La tristesse et la nostalgie lui restaient collées comme la chemise à la peau. Il avala une gorgée de whisky.

— Je dis que ça n'en vaut pas la peine.

— Ça n'en vaut pas la peine ! cria presque Nino, les joues écarlates de colère. Ça ne vaut pas la peine de faire payer à ces *viddani* l'enlèvement de mon beau-père ? Ils ne m'ont même pas permis de retrouver son squelette, ces enfoirés. Ça ne vaut pas la peine de leur présenter la note pour le traitement qu'ils ont fait subit à Peppe Di Cristina, à Pippo Calderone, à tous nos proches qui ne sont plus là, par leur faute ? Et bon, d'accord, admettons que le passé soit le passé et que ça n'en vaille plus la peine. Et pour l'avenir ? Dis-moi, même pour le futur, ça n'en vaut pas la peine, de se les dégager de nos arpions, maintenant qu'ils se sont mis en tête de venir se pavaner jusqu'ici, jusqu'à Palerme ? Dis-moi un peu, Masino…

— Non, même pour l'avenir, ça n'en vaut pas la peine. Cette belle Cosa Nostra n'a plus d'avenir. Nino ! Mets-toi ça en tête ! »

Buscetta était à Palerme depuis deux jours. Il avait vu à quel point les petits jeunots s'étaient enrichis et de quelle manière l'argent leur était monté à la tête. Ils ne pensaient à rien d'autre qu'acheter, consommer, dépenser ces montagnes d'argent que chacun d'eux voulait empiler toujours plus haut, de la mer jusqu'au sanctuaire de Santa Rosalia, sur la cime de Montepellegrino. Il continua : « Cosa Nostra n'est plus Cosa Nostra, Nino. C'est devenu la Cosa Nostra des guignols comme Pippo Calò et Michele Greco, de gens qui se sont fait accrocher un fil dans la tête par le Courtaud et qui ne savent plus que la baisser ou la lever, sur ordre. Stefano Bontate m'a raconté qu'aux réunions de la commission, Michele n'ouvrait pas le bec. Il se borne à hocher la tête. C'est un peureux, un lâche, il est complètement l'esclave des Corléonais…

— Tu l'as vu ?

— Qui ?

— Calò.

— Oui, il m'a fait chercher.

— Et qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Rien de clair. J'ai compris qu'il voulait me nommer vice-chef de famille. Cela ne lui plaît pas que je m'en aille de Palerme. Il veut peut-être me mettre à sa place, à la commission, parce qu'il n'en peut plus des

Corléonais… Il veut peut-être me supprimer, lorsque ça ne lui conviendra plus et, si je suis ici, la chose en sera facilitée d'autant. Il m'a soutenu que l'assainissement du centre historique de Palerme, c'est eux qui s'en chargeraient, avec Vito Ciancimino et Totò le Courtaud. Il m'a proposé une part du gâteau.

— Et toi, que lui as-tu dit ?

— Je l'ai remercié et je lui ai répondu que je n'aimais pas les sucres d'orge. »

Cela ne fit pas rire Nino. Et cela ne fit pas rire Buscetta non plus.

Masino avait fait ce qu'il avait pu pour ménager la paix entre les Palermitains. S'ils avaient été tous unis, les Corléonais ne les auraient guère plus gênés qu'un moustique. Mais ils n'étaient pas unis. Et ils ne le seraient jamais plus. L'argent de l'héroïne avait noyé toute éventualité de cet ordre. Buscetta en était sûr, et pourtant, il avait quand même fait une tentative. Il avait organisé une rencontre entre Pippo Calò, Stefano Bontate et Totuccio Inzerillo. Ils s'étaient vus dans un grill Pavesi, sur l'autoroute, entre Naples et Rome. Tant de belles paroles, tant de sourires et tant de promesses. Ils avaient juré de se consulter avant les réunions de la commission, afin de torpiller les projets des Corléonais et des Greco. « J'avais à peine eu le temps de me retourner que cette balance de Calò m'avait déjà trahi, en expédiant mon fils en taule, mon fils auquel il avait offert 5 millions, la rançon d'un enlèvement… », raconta Masino à ses cousins de Salemi.

Et puis Buscetta se leva.

« Je m'en vais, Nino. Je m'en vais, Ignazio. Cosa Nostra est maudite. Les *viddani* n'apprendront jamais ce qu'est le respect, ce qu'est l'honneur. Au contraire, ce seront eux qui nous enseigneront à nous, à Palerme, ce que sont la trahison et la *tragedia*. Ils vont tous s'y perdre, dans ce trafic, dans cet argent qui arrive d'Amérique, jusqu'à ce que la rancœur et l'avidité les conduisent à abattre le fils avec le père, comme des bâtards et, dans un seul et même visage, l'œil droit haïra le gauche. Je m'en vais. J'espère qu'au Brésil je recevrai de vos nouvelles. »

Quelques jours après, Tommaso Buscetta rencontra Stefano Bontate et Salvatore Inzerillo au fonds Magliocco. Il regarda ses amis et il lui sembla qu'ils étaient devenus fous. Ils détestaient Riina comme on peut détester l'homme qui a violé votre mère. C'était une espèce de délire monomaniaque qui aveuglait toute intelligence et toute lucidité. Ils y

pensaient jour et nuit. En réalité, le Courtaud s'était déjà emparé de leur âme.

Stefano avait déclaré, le regard halluciné : « Le Courtaud, je le tuerai. Le seul moyen pour que l'ordre soit rétabli. Je le tuerai pendant une réunion de la commission, devant tous les autres. Je m'imagine déjà la scène. Lui, il est assis devant moi. Moi, je me lève lentement, lui, il ne se rend compte de rien, j'attrape mon pistolet. Bam. Bam. Je lui tire en pleine figure et '*sta camurria finiu*, et fini les tracas, on efface toute cette histoire, et pour toujours. »

Buscetta le regarda comme on peut regarder un homme qui vous affirme savoir voler, alors qu'il est en équilibre instable sur le rebord de la fenêtre d'un gratte-ciel. Il lui répondit : « Regarde-toi, mon cher Stefano. Toi, tu es un homme mort, je le vois déjà, Stefano, je te vois déjà mort. »

1- Tom Tripodi était un agent sous couverture qui travailla pour le compte de la CIA, de la DEA et d'autres services de sécurité américains. À partir de 1978, il créa un précédent en infiltrant la mafia sicilienne dans le cadre d'une opération sous couverture. C'est cette opération qui est évoquée ici. Il a publié ses mémoires, en anglais, où il relate ses opérations contre la mafia, le KGB et le régime cubain. N.d.T.

Le boucher de Palerme

Ce n’était pas seulement de la haine

Après Boris Giuliano, ce fut au tour de Cesare Terranova de perdre la vie. À la fin de l’été, il s’écoula soixante-six jours.

Salvatore Riina n’avait pas besoin de fermer les yeux pour revoir le visage imposant du juge, réentendre sa voix et ses questions sèches, qu’il avait entendues treize ans plus tôt, à la prison de l’Ucciardone. Le Courtaud le haïssait, mais ce ne fut pas pour cette raison qu’il le fit tuer.

Cesare Terranova mourut parce qu’il était dangereux. C’était l’unique magistrat italien qui ait connu les Corléonais, leurs familles, leur férocité, les campagnes où ils avaient vécu et où ils s’étaient cachés. Cesare Terranova était peut-être le seul serviteur de l’État qui ait suivi l’ascension de Totò Riina et Luciano Liggio, du début à la fin. Depuis le fief de Strasatto jusqu’au meurtre de Michele Navarra, de la guerre victorieuse menée à Corleone jusqu’au pouvoir que ces paysans frustes avaient conquis à l’ombre de l’aristocratie palermitaine des Bontate, des Inzerillo, des Di Maggio. Le juge avait acquis la maîtrise de leur histoire, de leurs secrets, de leur psychologie.

Au cours de toutes ces années, le Courtaud n’avait jamais perdu de vue Cesare Terranova et savait parfaitement ce que ce dernier affirmait, dans toute l’Italie. Terranova clamait aux quatre vents qu’il n’existait aucune différence entre l’« ancienne » et la « nouvelle » mafia. C’était la mafia, et rien d’autre. Et, en tant que telle, il fallait l’éradiquer, au moyen d’enquêtes plus minutieuses, d’une police plus efficace, de lois plus dures, de procès plus sévères. Totò Riina ne nourrissait plus aucun doute : Cesare Terranova allait encore frapper. S’ils lui laissaient le temps de s’asseoir dans le fauteuil du conseiller instructeur au tribunal de Palerme, ce juge allait reprendre ses

enquêtes exactement au point où il les avait interrompues avant de devenir député. Et il les avait interrompues à Corleone, du temps de ces cinq années de guerre de la mafia, autour de soixante-quatre noms, ceux des accusés qu'il avait renvoyés devant un tribunal et qui avaient ensuite été acquittés en cour d'assises.

Le Courtaud était certain que Terranova reprendrait en main ces vieilles procédures d'instruction, avec leurs dizaines de rapports, leurs centaines de pages, et ces milliers de noms qui avaient déjà fait saigner Cosa Nostra lors des procès de Catanzaro et de Bari.

« *Binnu, chistu fa dannu assai*, celui-là, Binnu, il a fait assez de dégâts, il en a suffisamment après nous », confia le Courtaud à son inséparable compagnon. Le juge Terranova devait mourir. Et il mourut.

C'était la troisième fois, en ce mois de septembre, qu'il sortait de chez lui pour se rendre au palais de justice. Il avait renoncé à sa carrière de parlementaire au sein de la gauche indépendante. Après sa deuxième législature, il voulait retourner à son métier de juge. Au Conseil supérieur de la magistrature, on lui avait annoncé qu'un poste de conseiller instructeur l'attendait, à Palerme. C'était une fonction importante. Depuis ce bureau-là, celui qui le souhaitait pouvait mener ses enquêtes jusqu'à leur terme. Et, en cette matinée du 25 septembre, Cesare Terranova était un homme heureux. Il avait encore les poumons remplis du bon air des monts Madonie, après trois mois passés à Petralia Sottana, dans le sud de la Sicile. Il s'était reposé, il était détendu ; il se sentait une volonté redoublée de vivre, d'agir, de travailler.

L'adjudant Lenin Mancuso, son chauffeur, son homme de confiance et son garde du corps depuis le début des années soixante, l'attendait à l'angle de la rue, dans via Rutelli. L'adjudant était à bord de la voiture. Il vit le juge et fit tranquillement le tour du véhicule, il savait que Cesare Terranova voudrait conduire lui-même, comme à son habitude. Le juge s'installa au volant, l'adjudant ouvrit la portière côté droit. Aucun des deux hommes ne se rendit compte de l'individu en chemise à fleurs qui s'approcha dans leur dos. Il fut le premier à tirer, avec une carabine Winchester. Les deux autres ouvrirent le feu tout de suite après, avec un calibre 38 et un 357 Magnum. En une poignée de secondes, la voiture fut maculée de sang, un véritable abattoir. L'homme à la chemise à fleurs ne voulait pas courir de risques et, avant de repartir, il tira un dernier coup de feu à bout portant, dans le cou de Cesare Terranova.

Quand il décrocha le téléphone, le visage de Riina semblait de pierre, et le resta quand il entendit prononcer un mot, un seul, au téléphone, d'un filet de voix à peine audible : « *Murìu* ». Mort. Et d'autres encore devaient mourir. Riina s'était confié à Provenzano : « Il faut qu'on se débrouille tout seuls. Si on se mettait à discuter avec les Palermitains, on allait se cailler le sang et les flics nous boufferaient tout crus. *Futtimuninni*, on s'en fout, d'eux, Binnu, on se débrouille tout seuls… comme on l'a toujours fait… comme faisait Luciano… La commission ne prend que des décisions qui arrangent les Palermitains. Quand tu descends un poulet sans en avoir parlé avec ceux de Palerme, ils font quoi, ceux de Palerme ? Ils le ressuscitent, le poulet ? *Futtimuninni*, on s'en fout de Stefano et de Totuccio. Pour le moment… »

Après Cesare Terranova, ce fut autour de Piersanti Mattarella, le président de la région, et après Mattarella, le capitaine Emanuele Basile. À Monreale, c'était le jour de la fête du Saint-Crucifix. Le capitaine des carabiniers était en grand uniforme et se promenait sur la place en serrant contre sa poitrine sa fillette de cinq mois. Les tueurs étaient trois « fils de famille », qui s'appelaient Vincenzo Puccio, Giuseppe Madonia et Armando Bonanno. Ils tuèrent l'officier au milieu de la foule. Il avait commis la même erreur que Boris Giuliano : il s'était trop approché des Corléonais. Il s'était mis à remonter la piste de l'argent sale de l'héroïne et il avait entamé une enquête, en la reprenant là où s'était interrompue celle du shérif. Depuis Monreale, il avait déjà poussé plus loin, vers Corleone, vers San Giuseppe Jato, vers Roccamena. Il avait relevé des indices qui partaient du repaire de via Pecori Giraldi et arrivaient à Luchino Bagarella et aux comptes bancaires du Courtaud. Telle avait été l'erreur du capitaine Basile. Mais les Corléonais en avaient commis une, eux aussi.

Les trois tueurs furent appréhendés à deux kilomètres de Monreale, sur la route qui descendait vers l'aéroport militaire de Boccadifalco. Vincenzo Puccio était un homme d'honneur de la famille de Michele Greco, Giuseppe Madonia était le fils de *zu* Ciccio, l'allié historique de Riina à Palerme, et Armando Bonanno était de la famille de Piana de Colli.

« Voilà la preuve, cria Totuccio Inzerillo à son oncle Saro Di Maggio, tu voulais la preuve que c'était eux, qu'ils avaient déjà mis un pied dans Palerme ? Maintenant, tu l'as, elle est écrite dans le journal. Michele Greco, Ciccio Madonia et Totò Riina, c'est la même chose, ils marchent bras dessus, bras dessous, ensemble, ils galopent… et eux, ils s'en contrefoutent

de la commission provinciale. Mon oncle, qu'est-ce qu'on fait là, encore, à perdre du temps avec les règles, les tractations, les raisonnements… ils ne nous écoutent pas, ceux-là. Du plomb, ce qu'il leur faut, c'est du plomb. »

Totuccio Inzerillo voulait montrer sa force à tout Palerme. Il voulait faire comprendre aux *viddani* que même la famille de Passo di Rigano, sa famille, était capable d'affronter l'État, et de commettre un « gros » homicide. Totuccio choisit sa victime. C'était Gaetano Costa, le procureur principal de la République. Un mois plus tôt, ce magistrat avait signé vingt-deux mandats d'arrêt contre des hommes d'honneur de son clan.

Gaetano Costa – c'était la fin de l'après-midi, le 6 août – se promenait sur via Cavour. Il s'arrêta pour regarder des affiches de cinéma, puis se dirigea vers le grand libraire-marchand de journaux qui occupait tout le trottoir. L'assassin lui tira une balle au visage.

Stefano Bontate entretenait un rapport particulier avec Totuccio Inzerillo. Ils étaient associés, ils étaient aussi amis, mais il prenait son ami avec des pincettes. Totuccio parlait trop, c'était un emporté, et il ne ressemblait certes pas à son oncle Saro. Mais ce jour-là, Bontate ne réussit pas à le maîtriser, il ne réussit pas à réfréner tout le reproche qu'il avait dans la voix.

« Mince, Totuccio, tu étais vraiment forcé de faire ça ?

— Oui, j'étais forcé.

— Mais moi je te pose la question : à quoi ça sert de nous mettre à tirer sur les juges et les flics ? Nous, avec l'État, on doit se mettre d'accord, sinon nous allons tous les avoir sur le dos…

— Et qui te parle de l'État, Stefano ? Réveille-toi, moi, c'est aux Corléonais que je pense. Ce n'est pas les seuls à être capables de tuer, ceux-là…

— Tu n'aurais pas dû.

— Et pourquoi ? Le Courtaud, il peut faire tout ce qu'il veut, et pas moi ? Les Corléonais, si, et nous autres, de Passo di Rigano, non ? Et qui c'est, les patrons, eux ou nous ?

— Totuccio, tu dois me dire la vérité, tu as fait tuer le procureur Costa pour les mandats d'arrêt qu'il avait signé contre ta famille ?

— Non, Stefano, je ne l'ai pas fait tuer pour cette raison… tu le sais, la prison, c'est la prison, et tôt ou tard, nous autres, on y a droit… Non, je l'ai fait tuer pour que les Corléonais comprennent… »

Il en allait ainsi de Cosa Nostra. En tuant un magistrat, une faction se mesurait à l'autre. En dix mois, les deux « partis » qui s'étaient cristallisés à l'intérieur de la mafia sicilienne avaient assassiné le conseiller instructeur Cesare Terranova et le procureur principal Gaetano Costa. Pour des mobiles divers, et pour défendre des intérêts divers. Vivants, ensemble, au début des années quatre-vingts, à Palerme, Terranova et Costa auraient pu provoquer une révolution.

Les torts de Falco

Le gel nocturne avait brûlé les mandariniers de Ciaculli. C'était un mois de janvier froid, le plus froid de ces vingt dernières années. À Palerme il neigeait, les coupoles roses de l'église San Giovanni degli Eremiti étaient toutes blanches, un manteau immaculé et scintillant recouvrait les crêtes du monte Grifone et les collines de Bellolampo. Ce jour-là, Stefano Bontate était à la Favarella. Totuccio Contorno l'accompagnait – son homme de confiance, son ombre, son chien fidèle.

« Le moment est venu », répéta Stefano Bontate, en parlant tout seul.

À haute voix, comme pour se faire une promesse solennelle. Pour se la loger en tête à jamais, et pour se libérer d'un cauchemar.

« Je le tuerai de mes mains, le Courtaud. Toi, Michele, tu dois seulement me dire où je peux le trouver. »

Michele Greco n'osait pas ouvrir la bouche. De réunion en réunion, le pape avait apaisé le feu en y jetant de l'eau. Cette fois, il n'essaya même pas. Il n'avait jamais vu Bontate aussi sereinement déterminé à régler le compte du Corléonais, et il avait compris qu'il ne reviendrait plus en arrière. Les yeux vides, Stefano regardait un point inexistant, là-bas, entre les arbres, sans s'y intéresser. Totuccio Contorno s'éloigna et le laissa seul avec ses pensées.

« Le Courtaud doit mourir », dit Stefano Bontate, d'une voix étouffée.

Cette phrase lui macérait dans la gorge depuis des années. C'était une obsession que lui consumait l'existence. Depuis l'enlèvement de Luigi Corleo, le beau-père des Salvo, il aurait voulu se libérer de Riina. Mais il s'était incliné devant les règles qu'on lui avait enseignées. Un homme d'honneur dit toujours la vérité à un autre homme d'honneur. Il avait demandé au Courtaud si des Corléonais étaient derrière la disparition de Corleo. Totò Riina lui avait répondu qu'il n'en savait rien. Mais il devait le

prouver, il fallait qu'il le démontre aux *boss* de la commission, afin de réclamer le droit de le tuer – et de l'obtenir. C'était une autre règle sacrée. De la part du Courtaud, ce mensonge à propos de Corleo n'était que le premier d'une longue série. Ensuite, Bontate eut un geste de dépit. On lui avait appris que les Corléonais l'appelaient *il Falco*, le faucon. Lui, qui était connu dans le moindre recoin de la Sicile comme « le Prince de Villagrazia », en raison de son style, de ses manières mesurées, de son attitude de mafieux d'un autre temps. Lui, le fils de don Paolino…

Depuis ce jour de 1981, Stefano Bontate rechercha Riina pour le tuer. Il en parla avec Totuccio Inzerillo, ils firent circuler ce bruit parmi les hommes d'honneur de leurs familles respectives.

Le mot d'ordre était simple : trouver le Courtaud. Mais le Courtaud était un fantôme. Bontate et Inzerillo envoyèrent des ambassadeurs dans tous les quartiers de Palerme. Ils allèrent chez Francesco Madonia, à San Lorenzo, chez Giuseppe Giacomo Gambino à Resuttana, chez Raffaele Ganci, à la Noce. C'étaient les guignols du Courtaud.

« Où il est, *zu* Totò ? demandait Bontate.

— Il est parti », lui répondait-on.

Et ils souriaient, ils souriaient tout le temps. Riina les avait bien choisis, ses hommes, et il leur avait enseigné une chose, qu'il fallait sourire, toujours sourire. Quoi qu'il arrive, même si les murailles de Jéricho devaient s'abattre. Bontate et Inzerillo firent alors suivre les petits voyous du Courtaud. Ils restèrent sur les talons de Gambino, pendant des semaines. Rien. Ils filèrent les fils de Francesco Madonia. Rien. Ils tinrent les Ganci à l'œil. Rien de rien.

Ils changèrent de tactique et organisèrent des équipes qui passèrent la ville au peigne fin, depuis Piana dei Colli jusqu'à Croceverde, de Falsomiele à Pagliarelli. Ils convoquèrent à Palerme des petites frappes de confiance venues de Catane. Ils les embarquaient dans des voitures et ils sillonnaient les quartiers et les faubourgs en tous sens. Les chefs les avaient prévenus, il s'agissait d'une personne importante.

Turi Pillera le Catanais avait la main leste, il savait tirer. Quand Totuccio Inzerillo le convia à monter dans l'une des voitures « faire un tour », Turi Pillera crut sa dernière heure arrivée. Le monde de Cosa Nostra était peuplé de trahisons et de peurs. Le Catanais tenta de se rappeler où il avait commis une erreur, ce qu'il avait fait de si grave pour devoir mourir. Il avait les mains moites et froides, quand Totuccio Inzerillo lui dit : « Il faut

qu’on souffle un gros poisson. Si on le trouve, on lui fait la peau, hein ? Turi Pillera demeurait impassible, mais son cœur cognait dans sa poitrine.

— Totuccio, je suis là pour ça, moi, à ta disposition », répondit le Catanais, qui se sentait ressuscité.

L’auto filait dans les rues de Palerme, et Turi Pillera se rendit compte qu’Inzerillo était très renfrogné, très tendu. Il fumait cigarette sur cigarette. Il regardait autour de lui, comme une bête féroce en quête de sa proie. Totuccio était au volant d’une BMW couleur rouge feu. Pillera était derrière. Devant, à côté d’Inzerillo, il y avait un homme d’honneur de Passo di Rigano, Salvatore Montalto. Le petit voyou était relaxe, serein comme s’il se préparait à aller se baigner sur le bord de mer, à San Vito Lo Capo, et non à « faire la peau à d’importants personnages ». Dans la pénombre de la fin de l’après-midi, le Catanais crut même voir la naissance d’un sourire au coin de la bouche de Salvatore Montalto.

Turi Pillera ne se trompait pas : Montalto était un traître, un infiltré à la solde du Courtaud. Il informait Riina, il lui racontait tout. Et il l’avait aussi prévenu que ce soir-là on le rechercherait dans quelques quartiers de la ville. Salvatore Montalto savourait perfidement l’agitation de Totuccio Inzerillo.

Pendant quatre semaines, toutes les tentatives de surprendre le Corléonais dans l’un de ses refuges ou dans la rue furent vaines. Stefano Bontate décida de lui tendre un piège. Il parlementa longuement avec Michele Greco et le convainquit de faire accepter par le Courtaud le principe d’une rencontre au fonds Magliocco. Stefano Bontate était incapable de raisonner froidement, il croyait encore que le Pape de Ciaculli était au-dessus des factions, il ne s’était pas rendu compte qu’il était déjà dans le camp des Corléonais. Totò Riina lui fit répondre qu’il serait présent à ce rendez-vous.

Le lendemain soir, les hommes d’honneur les plus valeureux de la famille de Santa Maria del Gesù arrivèrent au fonds Magliocco. Ceux qui savaient le mieux s’y prendre, pour tuer. Il y avait là Totuccio Contorno, et les frères Pullarà. Et Totuccio Inzerillo et les siens arrivèrent de Passo di Rigano. Ils étaient quatorze à attendre le Courtaud. La moitié d’entre eux – six ou sept hommes – étaient des judas. Ils attendirent longtemps. Puis ils entendirent un coup de klaxon et ouvrirent le portail. Il faisait déjà noir. Il était 8 heures du soir. Stefano Bontate courut vers la Mercedes blanche qui entrait dans sa propriété. Ouvrit la portière. Se rua presque dans l’habitacle

de la berline. Il était déjà prêt à planter ses crocs dans la gorge du Courtaud. Il voulait le tuer de ses mains. Devant tous les autres.

Totò Riina n'était pas dans la voiture. Au fonds Magliocco, ce soir-là, seuls ses bouchers s'étaient déplacés. Et ils se tenaient là, assis sur la Mercedes, avec un petit sourire, à fixer du regard un Stefano Bontate écarlate de rage. Ce fut la dernière fois que ses hommes virent Stefano Bontate au fonds Magliocco.

Le Faucon avait organisé un complot contre Riina. Riina avait eu vent de l'affaire et ne l'avait pas dénoncé à la commission. Le Courtaud avait lâché la bride au *boss* de Santa Maria del Gesù. Il avait joué avec lui comme le chat avec la souris. Ils pouvaient tous témoigner que Stefano Bontate avait voulu tuer le Corléonais. Ils pouvaient tous affirmer que Stefano avait violé les règles de Cosa Nostra. Pour la mafia, c'était le délit le plus grave qui soit, et la peine prévue serait la mort. Stefano Bontate et tous les hommes d'honneur qui avaient pris part au complot étaient des condamnés.

Avec son visage de prêtre, Michele Greco déclara aux autres chefs de la commission : « Stefano s'est mis en tort. »

Les tomates n'étaient pas encore mûres

Il y avait une arche de pierre et un tabernacle posé sur l'arche. Le sentier blanc partait de là, d'un virage de la route qui montait vers le parc d'Altofonte. La villa était située deux cents mètres plus loin. C'était une construction rustique protégée d'un haut mur. Après le portail électrique, une allée de gravier traversait des parterres au gazon taillé où l'on avait planté des pommiers, des néfliers, des poiriers. Et puis l'allée s'incurvait vers la maison, jusqu'au garage.

Leoluca Bagarella gara sa voiture.

Totò Riina travaillait dans le verger. Il était courbé en deux, entre des rangs de tomates encore vertes. On lui voyait à peine les épaules. Le Courtaud était rasé de frais, il avait mis un polo en fil d'Écosse vert d'eau qui révélait son ventre rebondi. Il se retourna et vit Luchino. Il lui fit un signe de la main, en guise de salut. Les enfants du Courtaud, ses aînés, Maria Concetta et Giovanni Francesco, grimpaient à l'échelle et dévalaient le toboggan juste à côté du verger. La première fille de Riina avait sept ans, son premier garçon cinq. Ninetta Bagarella apparut à la porte-fenêtre de la

cuisine, au rez-de-chaussée. Elle tenait la main de Giuseppe Salvatore et elle avait dans les bras la petite Lucia. Ninetta salua son frère. Luchino dit à son beau-frère :

« Tout est prêt.

— Moi aussi je suis prêt, maintenant on peut y aller », lui répondit l'autre.

Totò Riina quittait Palerme. Il se réfugiait dans une maison de campagne appartenant à Bernardo Brusca, le fidèle Brusca. La demeure se trouvait à San Giuseppe Jato, à trente kilomètres de la villa au grand mur d'enceinte, et à seulement douze kilomètres de son Corleone.

La veille au soir s'était tenue la toute dernière réunion opérationnelle, au restaurant La Nave. Tout en dévorant une *caponata*, ce hors-d'œuvre typique composé d'aubergines, de céleri, d'olives, de tomates et de câpres avec son pain, Raffaele Ganci répétait pour la quinzième fois les détails de l'opération, en rappelant son rôle à chacun. Riina écoutait en silence et opinait, en signe d'approbation. Le Courtaud n'avait qu'un seul problème : il fallait qu'il se cache. Palerme allait bientôt être la proie des combats.

Les hommes d'honneur étaient déjà sur le pied de guerre depuis quelques jours. Ils avaient pris possession d'un appartement de via Messina Marine. Ils mangeaient, dormaient, vivaient sur place. Il y avait là Pino Greco Scarpuzzedda, Mario Prestifilippo, Nino Madonia, Giuseppe Lucchese *u Lucchiseddu*, Nino Rotolo, Giuseppe Giacomo Gambino. Ils tuaient le temps en jouant aux cartes, en bavardant et en nettoyant leurs armes. Ils disposaient d'un arsenal : fusil de calibre 12 chargés de chevrotine, 357 Magnum, pistolet de calibre 38, des milliers de munitions. Dans une caisse, ils avaient rangé deux Kalashnikov fournies par les Catanais de Nitto Santapaola. C'était la première fois que les mafiosi de Palerme se servaient de l'AK-47 Kalashnikov, un fusil mitrailleur d'une puissance dévastatrice.

Tout était prêt. Les voitures volées étaient déjà cachées dans un entrepôt de corso dei Mille. Elles étaient déjà bourrées de papier journal, destiné à mieux les faire brûler après l'intervention. Giovambattista Pullarà et Giovanni Teresi *u pacchiuni*, « l'obèse », devaient donner la *battuta*, l'ordre ultime, qui leur dévoilerait l'heure, le lieu et le nom de la victime désignée. C'étaient eux, les deux traîtres de Santa Maria del Gesù, les judas. Le christ qu'ils devaient trahir, c'était Stefano Bontate, le mafioso le plus puissant de Palerme.

Ils le trahirent le 22 avril. Raffaele Ganci vint l'annoncer aux petites frappes de via Messina Marine. Il leur dit simplement ceci : « C'est pour demain ».

Nino Madonia leur répondit, au comble de l'excitation :

— Qu'est-ce que tu en penses, il va les apprécier, Stefano, mes *pocket coffee*[1] ?

Ses *pocket coffee*, ses dragées, les balles du chargeur de sa Kalashnikov AK-47.

Le 23 avril 1981, Stefano Bontate avait quarante-deux ans. On en était encore à trinquer dans le pavillon de la vieille bâtisse de l'Aloi quand les petites frappes se mirent en branle. Un petit cortège de voitures longea le front de mer de Palerme. La Honda de Pino Greco et Giuseppe Lucchese ouvrait la voie, suivie d'une Fiat 131, d'une Fiat 128 et d'une Autobianchi A112, un cortège transportant tous les bouchers du Courtaud. Les véhicules atteignirent via Oreto et se déployèrent lentement sur les quatre côtés de piazza Falsomiele. La Honda sillonnait le quartier, dans l'attente de l'arrivée du Faucon.

À 8 heures du soir, Stefano Bontate quitta la bâtisse pour rentrer chez lui et se changer. Après la réunion familiale, il voulait s'accorder une petite fête plus intime. Il monta dans sa Giulietta super flambant neuve, immatriculée avec une plaque de garage, commercialisée à mille cinq cents exemplaires. Il démarra plein gaz, en fonçant dans les ruelles du quartier. La Honda l'intercepta peu avant la rocade. La moto se porta à la hauteur de la Giulietta, côté droit. Du coin de l'œil, Bontate vit que le passager, derrière le motard, se levait. Dressé sur les cale-pieds, il tenait quelque chose en main. Il eut le temps de se tourner et de tendre la main vers son pistolet, sous son aisselle. Le premier coup de fusil l'atteignit au visage, tout comme le deuxième et le troisième. Stefano Bontate s'abattit sur le volant. La Giulietta continua sa course et vint s'écraser contre un mur de pierre.

La Honda regagna piazza di Falsomiele et Pino Greco Scarpuzzedda leva un bras. À bord des voitures, tous les autres comprirent. Ils démarrèrent et repartirent. Le convoi ne comptait plus que trois véhicules. Il s'y ajoutait une Fiat 126 couleur rouille, un peu en retrait. L'homme assis au volant, c'était Luchino Bagarella et, à côté de lui, le Courtaud.

Ce soir-là, Riina dégusta un peu de fromage sous la pergola de la maison de campagne de San Giuseppe Jato. Bernardo Brusca était en sa compagnie. Le Courtaud avait envie de causer. Il dit : « Les Palermitains

n’ont pas encore compris qui sont les Corléonais. Et quand ils comprendront, pour eux, il sera trop tard. Palerme nous appartiendra déjà. La Sicile entière sera à nous. »

Et puis il se leva. Il était fatigué, il bâillait. Il se dirigea vers la maison. Tout à coup, il se tourna vers Brusca. Et avant de disparaître derrière la porte, il lâcha d’une voix sifflante : « Le Faucon est mort, maintenant, c’est le tour de l’autre. »

Quatre milliards de raisons

Totuccio Inzerillo ne pleura pas la mort de Stefano Bontate. Au sein de Cosa Nostra, personne ne pleura. Même les amis, on ne les pleurait pas. À tout prendre, on les vengeait. Et c’est ce que décida de faire Totuccio Inzerillo, chef de la famille de Passo di Rigano et héritier d’une dynastie de mafieux siciliens, américains et américano-siciliens. Avec le temps, Totuccio Inzerillo aurait aussi réglé le sort des Corléonais. Il n’y avait plus aucune raison de s’enferrer dans la diplomatie et les hypocrisies, de suivre le double jeu de Michele Greco ou la prudence de l’oncle Saro Di Maggio.

« S’ils m’avaient écouté, il y a trois ans… », pensait-il.

Quoi qu’il en soit, il était inutile d’avoir des remords. Il suffisait de conserver son sang-froid. L’unique précaution qu’il s’imposait, c’était une voiture blindée. Il ne changea pas ses habitudes, ne se cacha pas, ne s’entoura d’aucune escorte armée.

« Le Courtaud ne me tuera pas, il ne peut pas me tuer », confiait-il, tout sourire, à ses proches de Passo di Rigano.

Le mois précédent, Totuccio Inzerillo avait expédié une cargaison en Amérique. Il s’agissait de plus de deux cents kilos de « blanche » destinée aux cousins du New Jersey. Un demi-quintal de cette héroïne appartenait au Courtaud. Totuccio devait encore 4 milliards de lires « à ce salopard de Corleone ».

« Quatre milliards de raisons pour me laisser en vie et que je garde bon pied bon œil. Le meilleur garant de ma santé, c’est lui », assura-t-il au téléphone, à son frère Pietro, qui l’avait appelé de Brooklyn. Le Courtaud m’a déjà envoyé une de ses petites frappes… et je lui ai répondu que les picaillons n’étaient pas encore arrivés d’Amérique. Avant qu’ils arrivent, le Courtaud sera sous terre, mangé par les vers. »

En ce printemps 1981, Totuccio Inzerillo continua d'organiser son « trafic » avec les membres de sa famille qui habitaient de l'autre côté de l'océan.

Son cousin américain, John Gambino, lui avait dit : « Nos grands-parents ont inventé Las Vegas, ils ont construit quelque chose de grand. Et nous, que pouvons-nous faire de tout cet argent que nous gagnons avec l'héroïne ? »

Totuccio Inzerillo l'écoutait parler. John Gambino poursuivit son explication :

« Un autre Las Vegas, voilà ce que nous pouvons créer ! Prenons Atlantic City, dans le New Jersey, remplissons-la de casinos, de discothèques, de bordels, d'hôtels et transformons-la en Las Vegas de la côte Est. »

Le projet prit forme à Philadelphie, et les Inzerillo s'étaient assurés vingt pour cent d'une opération de 130 milliards : Totuccio s'imaginait déjà empocher sa part. C'était un investissement imposant, un déluge d'argent qui allait inonder via Castellana, la rue qui coupait Passo di Rigano en deux.

Totuccio Inzerillo était pris d'une telle euphorie, avec cette opération d'investissement en Amérique, qu'il n'en dormait plus la nuit. Il était comme abasourdi. Et il ne réussissait même plus à voir ce qui se passait sous son nez, dans son quartier, parmi ses hommes. Tout se jouait sur la fidélité de ses sbires. Et il allait faire une belle connerie. Depuis des années, ses trois chefs de section étaient au service du Courtaud. Totò Montalto aurait été jusqu'à trahir son frère, rien que pour devenir chef de district à Villabate, comme le lui avait promis Riina. Salvatore Buscemi voulait carrément s'approprier le poste d'Inzerillo à Passo di Rigano. Et puis il y avait Francesco Bonura, qui s'était mis en tête de jouer les chefs de famille de l'Uditore. Totò Riina avait cultivé leurs ambitions en silence, lors de rencontres secrètes. La haine de ces hommes était mûre, comme le raisin le jour des vendanges. Le Courtaud n'avait plus qu'à patiemment récolter les grappes.

Les Corléonais se revirent cette fois encore au restaurant La Nave. Totò Riina voulait la mort immédiate de Totuccio. Et les 4 milliards de lires ? « Des nèfles… par rapport à tout ce qu'on ramassera plus tard », confia-t-il à Raffaele Ganci.

Ce fut Giuseppe Montalto, fils de Totò, qui porta l'information en guise de sentence, dans la nuit du 10 au 11 mai : « Demain, Totuccio Inzerillo va

voir sa femelle… »

Le groupe d'attaque était en alerte. Les petits hommes savaient qui était la femelle de Totuccio, ils savaient qu'elle habitait dans un immeuble de via Brunelleschi. Les Kalashnikov allaient-elles perforer les vitres blindées de l'Alfetta de Totuccio ? Les petits hommes en apportèrent la preuve le soir même, en vidant leurs chargeurs sur la vitrine en verre armée d'une bijouterie, via Libertà.

« Les *pocket coffee*, ça marche, ça marche… », rapporta par la suite Nino Madonia.

Via Brunelleschi, il serait midi dans dix minutes. Giuseppe Marchese gara son fourgon à hauteur de l'Alfetta blindée de Totuccio Inzerillo. Et se posta en vigie. Quand il le vit sortir d'un portail d'immeuble, au numéro 50, il avertit les autres : « Il est là. »

Pino Greco Scarpuzzedda laissa Totuccio Inzerillo faire les derniers pas de sa vie. Puis d'un coup il ouvrit la portière coulissante du fourgon et ouvrit le feu. Giuseppe Marchese était resté au volant et vit les étincelles et les projectiles filer à quelques centimètres de son visage. Totuccio Inzerillo tomba à trois mètres de l'Alfetta au blindage inutile.

Quelques jours plus tard, dans une villa de Monreale, on fêta la mort du chef de Passo di Rigano. C'était une soirée de douce chaleur. Cette douceur annonçait déjà l'été et les bulles de *Monsciandò* (Moët et Chandon) électrisaient la petite foule qui s'était réunie à la campagne. Nino Madonia exaltait la précision de ses *pocket coffee* et Giuseppe Giacomo Gambino se moquait de Giuseppe Marchese, le plus jeune des tueurs de Riina, un jeune garçon sauvage que le Courtaud tenait à l'œil depuis quelques mois. Gambino lança à Marchese, se payant sa tête : « *Pinuzzu*, qu'est-ce que tu as ? Tu as encore les oreilles qui sifflent ? »

Les chefs étaient à l'écart, loin de tous les autres. Ils discutaient assis à une table. Leur voix n'était qu'un souffle. Quand ils se taisaient, ils tournaient le regard vers les jeunots de la nouvelle armée qu'ils avaient formée. Le Courtaud présidait la table. À sa droite, il avait Bernardo Brusca, de San Giuseppe Jato, à sa gauche Nené Geraci, de Partinico. Totò Riina comptait sur deux vieux de la vieille, comme lui. Et surtout il comptait sur ses bouchers. Il savait qu'ils allaient lui apporter la tête de ses ennemis et qu'ils lui offriraient le pouvoir au sein de Cosa Nostra.

Le *viddano* de Corleone voulait réorganiser la mafia sicilienne. Il avait un projet. Il en avait parlé aussi avec Binnu Provenzano. Mais il était encore

un peu tôt pour abattre ses cartes. De prime abord, il devait se débarrasser de tous les Palermitains.

Trop de jalousies, trop de faussetés

Tous les serpents que le Courtaud avaient élevés quittèrent leur tanière et écumèrent leur territoire, pour tuer. Il suffisait de s'appeler Bontate ou Inzerillo, Buscetta ou Badalamenti ou d'avoir eu du respect pour ces chefs-là. Tous ceux qui ne voulaient pas faire ami-ami avec les Corléonais devaient mourir. Tous ceux qui refusaient de saluer les chiens fidèles du Courtaud. Les fils, les cousins, les neveux, les pères, tous moururent. Ils les « interrogèrent », ils les torturèrent, ils les étranglèrent, ils les réduisaient en cendres sur un grill. Ou les dissolvaient dans de l'acide, ou les jetaient à la mer, les pieds coulés dans un bloc de ciment.

On appela cela une guerre de la mafia, mais ce n'était pas une guerre. Dans les guerres, les deuils sont répartis dans les deux camps, on meurt de part et d'autre, dans les deux armées. Avec cette variante de la pêche au gros qui s'engagea au sein de Cosa Nostra, les morts – comme les thons dans les cales des thoniers – appartenaient à une seule espèce : c'étaient des Palermitains.

Au total, vingt-et-un Inzerillo trouvèrent la mort. Pino Greco Scarpuzzedda répétait sa rengaine : « De tous ceux-là, il ne doit même pas rester la semence. » Un jour, ils enlevèrent Giuseppe Inzerillo. Il n'avait que quinze ans. C'était le fils de Totuccio, il avait promis de venger son père. Pino Greco lui trancha le bras droit avec un couteau de pêcheur d'oursins. Et, avant de l'achever, il lui dit : « *Mischinu*, pauvre petiot, et maintenant, comment tu feras, pour tirer sur Totò Riina, hein ? »

La douleur et la peur avaient déjà tué Giuseppe. Mais Pino Greco continua de lui parler comme s'il était vivant. Il l'insulta, il se moqua de lui. Et il tira une balle dans la nuque du cadavre. Le corps du plus jeune des Inzerillo fut « dissous » dans un bidon d'acide chlorhydrique. Son oncle Santino – le frère de Totuccio – fut attiré dans un guet-apens par les mêmes hommes d'honneur que ceux de Passo di Rigano. Quand ils le virent entrer dans un dépôt de carburant avec son oncle Calogero, les petits hommes du Courtaud se préparèrent et l'alpaguèrent. Santino brailla. Il menaça ses bourreaux. Il était comme fou. Sa fureur lui évitait de ressentir la peur, sa folie lui rendit la mort plus douce. On les étrangla avec une ficelle, son

oncle et lui. Puis Santino finit sur un grill de deux mètres par deux, dans la maison de campagne de Salvatore Liga *Tatuneddu*.

De l'autre côté de l'Atlantique, quelques jours plus tard, on retrouva dans le coffre d'une Cadillac le cadavre de Pietro Inzerillo, enveloppé dans un sac en plastique. On l'avait *incaprettato*, tué comme on abat les cabris à la veille de Pâques. Les mains et les pieds ligotés avec une corde passée autour du cou. Quand les muscles des jambes se relâchent, la corde se tend et se resserre autour de la gorge. La mort arrive lentement, par autostrangulation. Dans la bouche de Pietro Inzerillo, on trouva aussi 20 dollars. Et dix autres billets verts entre les testicules. Pietro, un « demi-homme d'honneur », avait eu « les yeux plus gros que le ventre ».

Les Corléonais liquidèrent onze Badalamenti. Même ceux qui n'avaient aucun rapport avec les trafics et les affaires d'oncle Tano. Comme son neveu Nino. Ils le poursuivirent dans toute l'Europe et le dénichèrent en Allemagne. Ils le torturèrent, le tuèrent, le découpèrent en morceaux. La moitié de la famille de Santa Maria del Gesù disparut. Sur cent vingt hommes d'honneur, soixante moururent. Quelques-uns trahirent, très peu réussirent à s'enfuir. On les appelait les *scappati*. Les évadés.

Cette année-là, en 1981, on dénombra presque cinq cents morts. Et les Corléonais en tuèrent cinq cents autres au cours des douze mois de 1982 et des quatre premiers de 1983. Jamais on n'avait versé autant de sang, jamais on n'avait vu pareille férocité. La règle était tout autre : ne tuer qu'en cas de nécessité, quand c'était utile.

Il ne s'écoulait pas de journée sans que Masino Buscetta ne reçoive des nouvelles de mort en provenance de Sicile. Masino l'avait prévu. Il savait que cela finirait ainsi, avec les *viddani*. Toutefois, il ne réussissait pas à se formuler la raison de tant de cruauté, à comprendre ce massacre dénué de sens. Le Faucon avait été abattu. Et Totuccio Inzerillo avait connu la même fin. Pourquoi, pourquoi s'acharner ainsi ?

Tommaso Buscetta téléphona à Palerme. Il cherchait Nino Salvo, le percepteur. En vain. Nino s'était caché en Grèce. Alors Masino appela le beau-père de Salvo, l'ingénieur Ignazio Lo Presti.

« Allô, c'est… comment vas-tu ?

— Comment veux-tu que j'aille… la vie est une chose épouvantable.

— Je le sais.

— Ici, ça vire à la folie.

— J'ai entendu ça.

— Trop de calomnies, trop de faussetés, par ici, mon frère… on ne sait plus de qui on doit se protéger… Trop de jalousies, trop de trahisons…

— De toute façon, je retéléphonerai… il faudra que ça reste confidentiel…

— Si tu penses venir… nous pouvons t'organiser ça…

— Je veux d'abord parler avec Nino, trouve-le moi… je retéléphonerai… ensuite, pour le retour, on verra. »

Seul Tommaso Buscetta pouvait tenter quelque chose pour arrêter Totò Riina. C'était l'avis des puissants percepteurs de Salemi, Nino et Ignazio Salvo. C'était aussi celui du Courtaud. Masino sentait sur lui l'haleine des Corléonais. Un jour, il sut que Michele Greco avait téléphoné à New York et parlé avec les américano-siciliens : « Ne vous préoccupez pas de ce qui se passe ici, les cargaisons, on vous les envoie régulièrement… mais vous, dites-nous où nous pouvons trouver Masino… »

Des mois s'écoulèrent, et les Salvo s'inclinèrent devant les nouveaux patrons de Cosa Nostra. Salvo Lima, le démocrate-chrétien qui était lié à Bontate, en fit autant. Les Caruana et les Cintrera, les plus gros trafiquants de stupéfiants d'Amérique du sud, l'imitèrent. Et même John Gambino, qui se précipita en Italie. En Sicile, à Palerme, pour rencontrer le Courtaud. Quand il repartit pour l'Amérique, il conseilla au *paesani* de ne plus penser aux morts, mais aux vivants.

Et il leur dit : « Désormais, c'est Corleone qui commande. »

Tommaso Buscetta fut témoin du début de la fin de la Cosa Nostra qu'il avait connue. Les Corléonais avaient provoqué ce massacre pour l'attirer à découvert. Tout d'abord, ils enlevèrent son beau-frère brésilien, Homero Guimares senior, le frère de son épouse Almejda. Et puis le Courtaud fit disparaître Antonino et Benedetto, les fils de Masino. Ils furent « interrogés », eux aussi, sur la cachette de leur père. Ils ne leur adressèrent pas la parole, ils les brûlèrent vifs. À la veille d'un de ces Noël sanglants, ils abattirent le gendre de Buscetta, dans une pizzeria. Et son frère, avec son neveu, dans la verrerie familiale.

« Pourquoi ? Pourquoi ? », se demandait Masino, désespéré.

L'ombre de l'Entité

La vie avait enseigné à Tommaso Buscetta que la rancœur était un sentiment inutile. Elle vous privait de votre lucidité et vidait la raison de sa

substance. Masino s'efforçait de ne pas se laisser entraîner par la peur, la douleur et la haine.

Il se disait : « J'ai d'autres enfants à protéger, j'ai une femme à défendre et ni armes ni amis qui puissent me venir en aide. Seule ma cervelle peut m'être d'un certain secours. »

Il garda la tête froide. Il réfléchit : « Cette pêche au gros, à Palerme, ne s'explique pas seulement par la férocité des Corléonais… Les Corléonais ont toujours été des hyènes qui ont consumé les autres comme ils se sont consumés eux-mêmes… Mais cette férocité n'existait pas auparavant… absolument pas… même de leur part. Ce sont des choses, ce qui se passe en ce moment à Palerme, qui vont au-delà du problème mafieux… au-delà de Cosa Nostra… au-delà de Totò Riina. Moi, j'y vois une autre main, j'y vois la main d'une Entité… Derrière eux, à côté ou au-dessus, quelque part, il y a toujours cette même Entité qui est intervenue pour ne pas sauver Aldo Moro…

« J'étais en prison, à l'époque… Bontate m'a transmis un message, je devais approcher les membres emprisonnés des Brigades rouges pour voir si on pourrait tenter quelque chose… Stefano insistait et Pippo Calò résistait. Les amis politiques de Stefano voulaient voir Moro libre, les amis politiques de Calò le voulaient mort… À un certain stade, Calò lui dit même : "Stefano, tu ne comprends pas que les hommes politiques de premier plan de ton parti ne veulent même pas sauver sa tête, à celui-là !".

« C'est cette année-là que commencent les choses étranges… et cela continua l'année suivante, lorsque j'étais encore incarcéré à Cuneo. Stefano m'envoya un message, pour que je cause avec les terroristes. Si on abattait le général Della Chiesa, n'importe où en Italie, les terroristes auraient-ils accepté de revendiquer cet homicide ? Et de diffuser l'un de leurs communiqués ? C'était ce que je devais leur demander. J'ai fait du plat à un brigadiste qui était avec moi, un type important, parce qu'il avait participé à l'enlèvement d'Aldo Moro. Je suis resté dans la logique, dans le style mafieux, sans rien affirmer : "Ce serait bien de tuer le général Dalla Chiesa, parce qu'il vous crée des ennuis. Mais si quelqu'un le tuait, le général Dalla Chiesa, vous revendiqueriez ?" Et le type me répliqua : "Nous, on revendique seulement si quelqu'un de chez nous y participe."

« J'ai renvoyé sa réponse et le général Dalla Chiesa est resté en vie… Enfin, mais quel intérêt avait Cosa Nostra à tuer Dalla Chiesa, qui avait incarcéré seulement des terroristes et qui n'avait rien fait à la mafia ? Enfin,

Cosa Nostra ne pouvait y trouver aucun intérêt. L'intérêt, il était pour l'Entité… cette même Entité qui, toujours la même année, en 1979, a demandé à Nino Salvo s'il pouvait tuer un journaliste, à Rome, un certain Pecorelli Mino, qui les embêtait. Il est mort, et personne ne m'enlèvera de la tête que la mort de Pecorelli et la boucherie du meurtre de Dalla Chiesa sont une seule et même chose…

« Même Tano Badalamenti me l'a dit : "Pecorelli et Dalla Chiesa, ils marchent bras dessus bras dessous." Toutes ces années furent un étrange méli-mélo… À peine Pecorelli était-il mort, à peine cet avocat de Milan était-il mort – comment s'appelait-il, déjà ? – celui qui en avait après Sindona… Ambrosoli… Quelqu'un avait demandé qu'on tue Dalla Chiesa et voilà Sindona qui réapparaît en Sicile.

« Moi, je me dis : celui-là, avec tout l'argent qu'il a fait perdre à Cosa Nostra, ils vont le trucider. Eh bien, pas du tout, au contraire… Quand j'ai posé la question à Stefano Bontate, pour savoir ce qu'il venait faire là, l'autre m'a répondu : "Il est venu nous dire qu'il voulait le séparatisme[2] et qu'il espérait un coup de main pour provoquer un coup de force."

« Je lui ai demandé, à Bontate : "Et vous, qu'est-ce que vous avez répondu ?".

« Et lui, il me fait : "Celui-là, c'est un fou, on l'a reçu à coups de pied au cul…".

« Je lui ai rien dit, mais j'ai pensé : "Mince, et pour le recevoir à coups de pied au cul, il vous a fallu cinquante jours ?"

« Stefano ne me racontait pas toujours tout… il disait ce qu'il voulait, lui… c'est une chose de dire la vérité si on parle de Cosa Nostra, c'en est une autre si on cause des affaires de famille… On voit bien que Sindona, c'était une affaire de famille. Moi, je me l'imagine très bien, ce qui est arrivé à la petite villa des beaux-parents de Rosario Spatola, par une belle lumière de septembre, à l'ombre, dans le jardin… Ceux-là, les Inzerillo, les Spatola, les Gambino, les Stefano, ils sont tous à lui tourner autour, au banquier… et le banquier cause, il cause. Il sait que s'il ne les convainc pas, il finira cadavre. Il sait que, pour retourner en Amérique, soit il leur verse les sous, soit il leur apporte autre chose. Et vu que les sous il les avait perdus, il doit leur apporter quelque chose d'autre… Et qu'est-ce qu'il pouvait bien leur donner en échange, un type comme lui ? Ses secrets, il pouvait leur livrer ses secrets.

« Voilà pourquoi ils se le gardent cinquante jours à Palerme… Pas question de coup de force, pas question de coups de pied au cul… Ceux-là, Stefano, Totuccio, don Saro, ils l'ont pressé comme un citron, bien à fond, et quand il n'avait plus rien à raconter, ils l'ont renvoyé en Amérique. Et il leur est resté entre les mains un beau paquet de munitions pour faire chanter du monde…

« Mon pauvre Stefano, à un certain point, les secrets de Sindona n'ont pas pesé plus lourd que des plumes, par rapport aux siens, à ses proches.

« C'est vrai que Sindona était de ceux qui en savaient long sur les "entités" politiques de Rome et si, parmi ces dernières, il n'y aurait pas l'Entité qui avait requis la disparition de Pecorelli et Dalla Chiesa, cette Entité, elle était entre les mains de Stefano… Qui sait ce qu'il est allé combiner, Stefano ? Ça ne m'étonne pas qu'à un certain moment, après avoir distribué des faveurs, il ait aussi commencé à en demander… le cas échéant en les demandant sans les demander, dans le style mafioso… Et l'Entité en question a compris qu'elle était complètement entre ses mains, qu'elle ne pouvait pas dire non, elle ne pouvait même pas s'imaginer dire non, parce que Stefano savait tant de choses, désormais, que s'il s'en prenait à lui, il l'écraserait comme un cafard.

« Stefano a dû croire tenir toute l'affaire en mains, et pourtant, nous y voilà… l'Entité, elle a dû s'organiser, et pourquoi pas même avec cette balance de Calò… Comme s'il avait changé de paroisse… Il a fait comprendre, à Calò, à ses amis de Corleone, à Ciancimino, à Salvino Lima, aux Salvo, qu'il était, oui, l'ami de Stefano, mais qu'il pouvait aussi être l'ami des autres… et que si Stefano avait connu une fin brutale… on pouvait rester encore plus amis, on pouvait ne faire qu'un. Et les autres, ils lui donnent satisfaction à la manière corléonaise, en trucidant, après Stefano, tous les Bontate et, après Totuccio, tous les Inzerillo et les Di Maggio… Des témoins, les Corléonais, ils n'en laissent jamais derrière eux. L'Entité peut être tranquille. »

1- Bouchée au chocolat : une noisette de café enrobée de chocolat. N.d.T.

2- Dans leur esprit, les courants siciliens séparatistes étaient liés à l'origine même de l'« Honorable société » qui, dès sa création, fut à la base du « sicilianisme », puisqu'elle était conçue comme un moyen de résister aux envahisseurs de l'île. En 1942, les notables locaux réclamèrent même aux Américains la constitution d'une république sicilienne indépendante. L'octroi d'un statut d'autonomie coupa court aux menées séparatistes des monarchistes. N.d.T. Source : Philippe Conrad, Collège Interarmées de Défense.

Le dictateur

L’invitation à déjeuner

À Roccamena, c’était la kermesse du saint patron. La musique municipale jouait une marche militaire qui se confondait avec le flon-flon des manèges. Ce « grand salopard » était apparu sur la *piazza*, entre les stands remplis de *semenza*, de graines de courges salées et grillées et de pois chiches torréfiés. Giuseppe Marchese et Balduccio di Maggio l’attendaient. Il savaient seulement qu’il s’appelait « Caino ». Ils ne connaissaient pas son vrai nom, et ne savaient pas davantage pourquoi ils devaient l’abattre. Ils lui avaient emboîté le pas sur quelques dizaines de mètres. Et ensuite, ils lui avaient tiré deux balles dans la tête. Il y avait eu quelques hurlements de femmes. Personne n’avait levé le petit doigt.

Le rendez-vous était convenu à Dammusi, à San Giuseppe Jato, sur les terres de Bernardo Brusca.

« Comment ça s’est passé ? leur demanda le Courtaud, sans la moindre appréhension, quand les bouchers descendirent de voiture.

— Ça s’est passé comme ça devait se passer, lui répondit Balduccio.

— Des complications ? insista *u zu* Totò.

— À un certain moment, je me suis senti une petite faim, lui répondit avec sérieux Pino Marchese.

Devant la froideur assassine de ce garçon, le Courtaud eut un sourire. Il appela un gamin et lui ordonna : « Va m’acheter des *sfincioni*[1], du poulet rôti, des pizzas et des orangettes… choisis-les bien chaudes, qu’ils les fassent frire devant toi. »

Ils prirent place à une table, le Courtaud s’était entouré de son état-major. Totò Riina regarda autour de lui, non sans satisfaction. C’était la Cosa Nostra selon son cœur. Il s’en est ouvert et, curieusement, en

s’exprimant à voix haute : « Cosa Nostra, c’est comme ça qu’elle doit être. Cinq familles unies qui se partagent la Sicile entière. »

Les autres l’écoutaient, l’air d’approuver, mais en silence.

« Trinquons, poursuivit le Corléonais. Et n’oubliez pas de servir aussi un verre à notre Luchino…

Leoluca Bagarella était alors en prison.

« Chez nous, il y aura toujours un verre tout prêt pour lui… »

Totò Riina était de bonne humeur, ce soir-là. C’était lui le chef, enfin. Pour une fois, il ne dissimulait pas ses sentiments derrière un visage de pierre. Ce rêve de richesse et de pouvoir qu’il avait cultivé en secret dès 1964, dans la grande cellule du quartier pour « jeunes adultes » de l’Ucciardone, était une réalité qu’il pouvait désormais tenir fermement entre ses mains. Il aurait pu tapisser la route de Palerme à Corleone de billets de 100 000 lires, retourner au pays avec un paquet de ces petits billets-là comme personne, dans les montagnes, n’en avait jamais palpés. Mais cet argent ne suffisait pas à étancher la soif du Courtaud. Il était devenu richissime, mais à un certain stade il s’était cependant rendu compte que l’argent ne l’intéressait plus, qu’il ne l’apaisait même pas. Ce qu’il voulait, c’était commander, c’était du prestige, il voulait devenir « plus important » que ceux qui l’avaient été avant lui. Le Courtaud voulait détenir le pouvoir absolu sur Cosa Nostra.

Il y était presque parvenu. Comme un dieu sadique et vengeur, il pouvait décider de la vie et de la mort des hommes. Comme un chef de gouvernement, il était en position de nommer des ministres et de les révoquer le lendemain. Tel un magicien, il avait la faculté d’élever un homme vers les étoiles et, aussitôt après, de le précipiter dans la fange d’une porcherie. Totò Riina possédait désormais tout ce qu’il désirait. Le Courtaud avait opéré la mue de Cosa Nostra. Encore quelques mois, encore quelques morts, et Cosa Nostra serait Cosa Riina. Sa Cause, sa chose.

Quand le Corléonais l’avait découverte, la mafia sicilienne était un véritable État. Elle possédait son territoire, son peuple, un ordre juridique, avec un système rôdé, complet, d’institutions, de normes et de sanctions. Il existait même un dispositif fiscal infaillible, tout le monde versait des impôts, tout le monde versait sa quote-part à l’organisation. L’évasion hors de ce territoire et de ses règles était impossible. Le territoire souverain de Cosa Nostra, c’était la Sicile, et la Sicile était divisée en provinces, les provinces en district, les districts en familles composées d’hommes

d’honneur qui constituaient le peuple de Cosa Nostra. Ils devaient observer certaines règles de comportement, et celui qui commettait des erreurs était puni : de mort, d’expulsion, de suspension. Qu’il soit simple fantassin, chef de famille ou ponte de la commission. Le chef de famille était élu par les hommes d’honneur et devenait le patron de la bourgade. Mais s’il devait prendre une décision importante, il devait se tourner vers le chef de district, élu par tous les autres chefs de famille. Et le chef de district, quant à lui, ne pouvait pas gouverner en complète autonomie si, par exemple, il avait décidé d’*ammuccare* un poulet ou un homme d’honneur d’une autre famille, de s’en prendre au coupable d’un affront ou d’une négligence. C’était ainsi que se réglaient les affaires de Cosa Nostra, quand Totò s’était mis en tête de la transformer en Cosa Riina.

« Avec cette Cosa Nostra, s’était lamenté le Corléonais devant Michele Greco, un beau matin en se réveillant, n’importe quel connard de chef de district peut décider de convoquer la commission… On perd des journées entières à décider si on va casser ou non les couilles à un vendeur de ricotta… Enfin, quoi, c’est Cosa Nostra, ça ? C’est un vrai foutoir, oui, pire que la démocratie ! Trapani se la préfère crue, Mazara se la préfère cuite. A San Cataldo, ils disent blanc, et à Caltanissetta, ils disent noir. Et les Palermitains ? Tiens, puisqu’on en parle ! Vingt-quatre familles, à Palerme, c’est trop, on le répète depuis des années. Il suffirait d’en avoir quatre, cinq au maximum. Les districts doivent être plus vastes et réunir jusqu’à cinq familles chacun. Le chef de district ne doit pas être choisi par les familles, mais par la commission, qui, avec moins de districts, sera aussi plus resserrée… Voilà ce que doit être Cosa Nostra, à mon avis. Mais pour l’instant, au contraire, les Palermitains *sciusciano sciusciano*, ils causent, ils causent, ils en ont plein la bouche, de leurs règlements, de leurs traditions et de leurs valeurs… tout le monde ne pense qu’à son portefeuille… les chefs gagnent de l’argent par pelletées entières et les gamins se font une réputation…

« Et puis, c’est quoi cette *pupiata*[2] des élections ? Ce grand cocu de Michele Navarra, il va trouver le moyen de se faire élire par quelqu’un, peut-être ? Et Lucianeddu, qu’est-ce qu’il fabrique ? On était forts, et on se ramassait tout. C’était aussi naturel que le vent et la pluie. Cette Cosa Nostra, il faut me la changer, comme on change de maison quand elle est trop vieille. Elle doit devenir une Cosa Nostra resserrée autour de quelques familles peu nombreuses, qui se tiennent toutes par la main, qui décident de

qui doit être le chef de famille à Altarello et de qui doit être le chef de district à Resuttana. »

En moins de deux ans, Cosa Nostra, qui était un État démocratique – à sa façon, naturellement –, devint une dictature. Les Corléonais ne composaient pas seulement une famille, ils étaient devenus un courant, une coalition, un parti. Les affaires de Cosa Nostra se transformèrent donc pour ainsi dire du jour au lendemain. La mafia sicilienne s'était modifiée dans sa structure même, dans son ADN.

Si un homme d'honneur n'était pas Corléonais (et en admettant qu'il soit encore en vie), il ne pouvait briguer aucun poste de responsabilité, prétendre à aucune belle affaire, ni adjudication, ni trafic, ni licence. Et il n'avait même pas le droit de vivre en paix. Parce qu'un jour un émissaire pouvait se présenter chez lui : « Le Courtaud veut te voir. »

Le mafioso devait s'y rendre, à ce rendez-vous. Il n'avait pas le choix. S'il n'y allait pas, son destin était scellé. Il rejoignait le camp de ceux qui n'avaient aucun sens du respect, ceux auxquels on ne pouvait se fier. Il devenait un traître. S'il y allait, il ne savait pas s'il rentrerait et s'il reverrait sa femme et ses enfants. Et il ne pouvait pas non plus se tranquilliser si, une fois arrivé chez *u zu* Totò, cet homme au visage de vieux tonton lui offrait un succulent petit repas. On savait que cela faisait partie du système…

On ne lui hurlerait pas à la figure : « Tu as fait ceci et cela, espèce de trou du cul ! »

Non, on lui présentait une table dressée tout exprès pour lui. *Caponata*, pâtes aux sardines, *custicciedddi di maiali chini*, côtelettes de porc farcies, *cannoli di ricotta*, roulés à la ricotta… Pendant le repas, on riait, on plaisantait, on se divertissait. Et après, le Courtaud vous étranglait. Tout le peuple des hommes d'honneur vivait dans la terreur de recevoir *l'ambasciata* du Courtaud et, à son arrivée, de découvrir une table d'apparat de ce genre-là.

De repas en repas, on avait fini par coopter uniquement à la commission des hommes de Riina, choisis personnellement par lui, parmi ceux qui s'étaient rangés à ses côtés dans la conquête de Cosa Nostra. Ceux qui, pour le compte du Corléonais, avaient trahi leurs chefs, leurs amis et les membres de leur famille. C'étaient Michele Greco et Pino Greco Scarpuzzedda, Giuseppe Giacomo Gambino, Francesco Madonia, Bernardo Brusca, Totò Montalto, Pippo Calò, Nené Geraci le vieux, Antonino Rotolo. Il y avait aussi Giuseppe Bono, de Bolognetta, un gaillard qui avait le vice

du jeu et des femmes, mais qui avait aussi des « connaissances », en Amérique.

Une Cupola[3] *de paranoïa*

La terreur gouvernait Cosa Nostra. On mourait pour un rien. Pour un mot, pour un regard. Il suffisait d'une hésitation face à un ordre de tuer un acolyte, d'une question en trop ou d'une réponse en moins, pour se faire écraser comme une mouche sur une vitre.

Les hommes d'honneur avaient peur. Peur de penser et peur de parler. La paranoïa de Totò Riina s'était emparée de Cosa Nostra. Les amis se méfiaient des amis. Les frères soupçonnaient leurs frères. Le père son fils. On s'épiait, pour surprendre un geste insignifiant, signe de trahison. À l'intérieur de Cosa Nostra, on disait, en ces années-là : « Celui-là, il n'est pas là, mais il entend tout. »

Le Courtaud n'entendait pas seulement ce qui se murmurait dans Cosa Nostra. Les Corléonais avaient des oreilles partout : à la questure, au Parlement, dans les partis, dans les prisons, dans les banques, dans les rédactions, à l'hôtel de ville et à la région. Ils avaient approché des médecins, des juges et des policiers, des politiques et des fonctionnaires de l'État. Le Courtaud contrôlait l'État comme il contrôlait les quartiers de Palerme. Et, contre ceux qui ne voulaient pas jouer le jeu – au sein de l'État –, il réagissait comme dans les quartiers de Palerme. Il lui suffisait d'un rien pour déchaîner ses bouchers.

C'était le début des années quatre-vingts, et la terreur qui engloutissait Cosa Nostra était comme le cauchemar qui opprimait Palerme et la Sicile. Celui qui ne voulait pas baisser la tête, on l'abattait comme un chien.

Pio La Torre fut abattu comme un chien, à 9 h 30, le 30 avril 1982. Une moto coupa la route à la Fiat 132 du secrétaire régional du PCI. Le chauffeur, Rosario Di Salvo, freina. La première rafale fut pour La Torre. Di Salvo réussit à dégainer son pistolet. Il fut blessé, tira quelques coups. On l'acheva lui aussi d'une balle dans la nuque. Dix minutes après, à Corleone, un jeune entrait au cercle des Buoni Amici et s'écriait, tout content : « … *pìupìupìu… e morìu u Pìu…* ». … piopiopio… Il est mort le Pio.

Cosa Nostra lâcha un soupir de soulagement. Malheur à qui touche à l'argent des mafiosi. « Un homme d'honneur préfère rester en taule avec de l'argent qu'en liberté sans argent », disait Asparino Mutolo.

Pio La Torre voulait faire l'un et l'autre : expédier les mafieux en taule et, en plus, les dépouiller de leurs richesses. Il avait vu des charretiers devenir milliardaires, des conseillers municipaux exhiber de l'or et des villas. Il avait vu les Salvo de Salemi sans cesse plus puissants et les Lima, et les Ciancimino occuper encore les premiers rangs, en dépit des enquêtes de l'unité antimafia. Il savait qu'il fallait mettre la main sur l'argent sale de Cosa Nostra, dans les banques, sur les comptes courants, dans les entreprises mystérieuses qui s'adjugeaient les appels d'offre. La Torre avait présenté une loi de trente-cinq articles qui légitimait les contrôles du patrimoine, introduisait le délit d'association mafieuse, réformait les concours d'attribution de travaux publics et interdisait la sous-traitance.

Un jour, la commission se réunit à la Favarella. Si Michele Greco était préoccupé, les Madonia de Resuttana l'étaient davantage.

Nino Madonia se confia : « Nous ne voulons pas prendre de risques. Si cette loi passe, tous nos picaillons partent en fumée. Nous avons déjà commencé le transfert de l'argent en Allemagne. Nous achetons des terrains, des immeubles. Ensuite, on verra… ».

Michele Greco observait le Courtaud. Il attendait qu'il dise quelque chose. Mais il se taisait.

Face à cette appréhension et cette fébrilité des Madonia, Salvatore Greco, le sénateur, eut un geste d'agacement. Comme d'habitude dans les moments difficiles, le sénateur était allé à Rome pour y recueillir des informations. Il en était revenu rasséréné. Et maintenant il voulait rassurer ses camarades : « C'est seulement une proposition de loi. Avant qu'elle ne soit adoptée, si jamais elle l'est, nous, les vieux, nous serons déjà morts. Et toi aussi, Nino, tu auras eu largement le temps de vieillir avant qu'ils ne te délestent de tes picaillons.

— Mon père n'est pas confiant, don Salvatore…

— Tu dois lui dire, à ton père, d'être patient et d'avoir confiance. Nos amis de Rome nous certifient que cette loi ne passera pas… »

Durant la réunion, Totò Riina ne dit pas un mot. Ce n'était pas une nouveauté. Il n'ouvrit la bouche que pour saluer, quand il repartit dans sa Mercedes blanche. Personne ne lui demanda ce qu'il en pensait. « Peut-être qu'avant de décider que faire, il voudra bien en parler à quelqu'un », se disaient les Greco. Et pourtant, le Courtaud avait déjà les idées très claires. Le lendemain, il appela Scarpuzzedda et Mario Prestifilippo. Il se plaignit de Pio La Torre et de la comédie qu'il leur jouait.

« Si quelqu'un a mal au doigt, il vaut mieux lui trancher le bras, comme ça c'est plus sûr », conclut-il. Les bouchers connaissaient cette repartie. Deux semaines après, Pio La Torre était mort.

En septembre, ce fut l'assassinat de Carlo Alberto Dalla Chiesa.

« Avec deux ans de retard et alors qu'il n'avait encore créé d'ennuis à personne au sein de la mafia, même s'il était préfet de Palerme », songea Buscetta.

En effet, Masino n'avait pas oublié que Carlo Alberto Dalla Chiesa devait déjà mourir en 1979, par ordre de cette Entité qui avait réclamé à Cosa Nostra une faveur rouge sang. Une faveur comme la mort du général. Comme le silence éternel pour Mino Pecorelli, un journaliste qui maniait des secrets plus grands que lui.

« Maintenant, pensait Masino, il n'était plus nécessaire de trouver une couverture pour l'assassinat du général. Ils l'avaient envoyé en Sicile pour déranger les mafiosi. Le fait qu'il meure était d'ordre physiologique. Personne n'aurait posé trop de questions. »

Le Courtaud croyait vraiment s'être accaparé toute l'île. Et pendant qu'il réorganisait les circonscriptions et les familles, tandis qu'il distribuait le bâton de commandement aux soldats de son armée, il ne tolérait plus que quiconque fasse des siennes.

Le conseiller instructeur Rocco Chinnici enquêtait depuis des mois sur les affaires de Cosa Nostra. Il répétait partout que « soixante-dix pour cent des fonds versés par la région Sicile aux exploitations agricoles aboutissaient directement ou indirectement dans les familles de la mafia ». Il expliquait qu'« il n'y avait pas de chantier de travaux publics en Sicile qui, comme c'était arrivé dans la vallée du Belice, ne coûtait pas quatre ou cinq fois plus que ne l'avait prévu l'enveloppe budgétaire initiale, non pas à cause de la hausse des prix, mais parce que c'est la volonté de l'entreprise mafieuse ».

Le conseiller Rocco Chinnici avait une autre responsabilité : il lâchait la bride à son juge, Giovanni Falcone, qui avait déjà causé tellement de dégâts dans l'enquête sur la société de construction Spatola. Le procureur général Pizillo avait conseillé à Chinnici « de le noyer sous les procédures pour vol et attaques à main armée, parce que Falcone est en train de ruiner l'économie sicilienne ». Rocco Chinnici fit semblant de n'avoir rien entendu et laissa le champ libre à son juge pour œuvrer contre la mafia. Le 9 juillet 1983, Giovanni Falcone avait signé, pour le meurtre Dalla Chiesa,

quatorze mandats d'arrêt contre le Courtaud et Binnu Provenzano, contre les frères Greco, de Ciaculli, et contre Nitto Santapaola, « le chasseur ».

Cette fois, ce n'était pas seulement le doigt qui était douloureux, c'était tout le bras qui faisait mal. Rocco Chinnici sauta en l'air avec une voiture piégée, le 29 juillet, à 8 h 05, alors qu'il sortait de chez lui. Ce matin-là, le Courtaud fit encore acheter une caisse de champagne.

« J'insiste, du *Monsciandò*… »

En trois ans, Cosa Nostra avait éliminé trois hauts magistrats de la République, le président de la région Sicile, le secrétaire provincial du parti du gouvernement et le secrétaire régional de celui de l'opposition. Les bouchers du Corléonais avaient « mouché » trois officiers des carabiniers, six policiers, huit chefs d'entreprise, le préfet Carlo Alberto Dalla Chiesa, un journaliste et quelques dizaines de témoins gênants. Le Courtaud avait éliminé tous les hommes qui, en Sicile, représentaient l'État et refusaient de plier. Le Courtaud avait fait supprimer un millier de mafieux de l'ancienne Cosa Nostra. C'était un serpent. C'était l'homme le plus dangereux qui soit jamais né sur le sol sicilien.

Le roman noir de Masino

Tommaso Buscetta avait les yeux clos et le visage de cire, couleur d'un éclairage au néon. Il s'était allongé en travers de la deuxième rangée de fauteuils, en business class du Boeing 747 Rio de Janeiro-Milan-Rome. Il avait tenté de se suicider avec de la strychnine. Et maintenant il avait de l'eau dans les poumons et le cœur qui ne voulait plus rien savoir et refusait de battre normalement. Le médecin était penché sur lui et secouait la tête, préoccupé. Masino lâchait un râle. Pendant de longues secondes, quand la respiration s'étranglait dans la gorge, il donnait l'impression d'être sur le point de mourir. Le médecin lui fit une piqûre. Buscetta sembla reprendre vie. Il demanda à parler avec le flic qui le raccompagnait en Italie.

Le flic s'appelait Gianni De Gennaro. Le médecin l'appela : « Il veut vous parler. »

De Gennaro posa son whisky à moitié entamé, son apéritif avant le dîner. Il s'approcha du mafioso de Porta Nuova. Il dut approcher l'oreille tout près des lèvres de Buscetta, pour saisir le sens de ces paroles confuses, chuchotées d'une voix sifflante.

« Je n'ai pas compris, répète », lui dit-il en se redressant.

Il avait compris, mais il ne croyait pas à ce qu'il venait d'entendre. Le flic savait que les Brésiliens avaient torturé Masino, qu'ils lui avaient arraché les ongles, qu'ils l'avaient « caressé » à coup de décharges électriques et suspendu à la porte d'un avion ouverte en plein ciel de San Paolo, pour s'entendre répéter une ritournelle monotone : « Je m'appelle Tommaso Buscetta… ».

Buscetta bredouilla de nouveau à l'oreille du policier : « Je vous dirai tout ce que je sais, monsieur l'inspecteur. »

Le flic oublia son whisky, oublia son dîner, oublia qu'il ne priait plus depuis vingt-cinq ans. Il finit par marmonner : « Je t'en prie, Vierge Marie, fais qu'il ne meure pas. Je t'en prie, Jésus Christ, ne laisse pas mourir ce fils de pute, pas tout de suite ».

Le ciel exauça les prières du flic. Buscetta ne mourut pas. Après l'atterrissage à Rome-Fiumicino, De Gennaro téléphona tout de suite à Palerme. Il demanda Giovanni Falcone. Et lui dit ceci : « J'ai Buscetta ici avec moi. Il veut collaborer. »

Falcone écouta, imperturbable. Et, imperturbable, il répondit : « Demain, je suis à Rome. »

Il raccrocha et se dit, avec un sourire ironique : « De Gennaro est soûl ».

Le 16 juillet 1984, à 12 h 30, Giovanni Falcone était assis en face de Tommaso Buscetta dans une grande salle de la police criminelle du complexe administratif romain de l'EUR. La lumière filtrait à peine par les hautes fenêtres poussiéreuses.

« Je ne suis pas une balance, je ne suis pas un repenti, je n'ai pas trahi Cosa Nostra. C'est Cosa Nostra qui s'est trahie elle-même », commença Buscetta. Pendant trois mois, assis en face de Falcone, le mafioso raconta au juge ce qu'était la Cosa Nostra sicilienne, par qui elle avait été trahie et pourquoi.

« Avant Tommaso Buscetta, expliqua par la suite le juge Falcone, nous n'avions qu'une idée superficielle du phénomène mafieux. Avec lui, nous avons pu commencer de voir à l'intérieur, il nous a fourni d'innombrables confirmations sur la structure, la technique de recrutement et les fonctions de Cosa Nostra, mais surtout il nous a fourni une ample vision d'ensemble, une perception d'envergure du phénomène. Il nous a donné une clef de lecture essentielle, un langage, un code. Il a été pour nous comme un professeur de langue qui vous permet de vous rendre en Turquie sans être

contraint de vous exprimer par gestes. Il nous a enseigné une méthode. Sans méthode, on ne comprend rien. Avec Buscetta, nous nous sommes approchés tout au bord du précipice où personne n'avait voulu s'aventurer parce que tous les prétextes étaient bons pour refuser de voir, pour minimiser, pour couper les cheveux et les enquêtes en quatre, pour nier le caractère unitaire de Cosa Nostra. »

Ce que la mafia, depuis quatre décennies, était parvenue à maintenir dans un secret plus opaque que le mystère de Fatima – le caractère vertical et unitaire de l'organisation – était enfin mis à nu. Les noms, l'histoire, le pouvoir des Corléonais, comme dévoilé à la lumière du soleil, et livrés à l'intelligence et à la ténacité de ce juge. Buscetta dévoila qu'au sommet de la pyramide de l'organisation, aussi puissant qu'un dieu, aussi traître qu'un serpent, aussi obsédé par le pouvoir qu'un dictateur, il y avait Salvatore Riina, le Courtaud.

Buscetta expliqua : « À le voir, il a l'air d'un paysan, monsieur le juge, mais il est intelligent, il est rusé, c'est un homme malade, un obsédé du flicage. Il s'est toujours comporté comme un flic, en se tournant vers la police pour éliminer ses adversaires quand il ne pouvait pas les faire tuer lui-même. Non, ce n'était pas un indicateur. Il avait un petit vice, on le dira comme ça, le vice des lettres anonymes. Ah, ce qu'il en a écrit, *u viddanu* ! Je crois, monsieur le juge, que c'est lui qui a fait arrêter Liggio. Oui, Lucianeddu… en 1974… à Milan. L'arrestation de Luciano est un fait qui ne s'explique pas ou plutôt, que l'on ne peut expliquer qu'ainsi. Liggio avait placé le Courtaud, aux côtés de Badalamenti et Bontate, dans le triumvirat qui gouvernait Cosa Nostra. Tano finit en prison et Riina, dehors, commence à organiser des enlèvements contre rançon. Il enlève le fils du comte Arturo Cassina. Quand Tano sort de prison, il demande au Courtaud : "Pourquoi tu as fait ça, on n'avait pas dit qu'on ne faisait pas d'enlèvements, en Sicile ?" Liggio, qui était lui aussi complice de ces enlèvements, l'exclut de la commission et prend sa place. Riina s'était donné beaucoup de mal pour en prendre le commandement, et le voilà qui se retrouve le bec dans l'eau. Eh bien, chose incroyable, quelque temps après, sans qu'il y ait de pistes ou d'indices, les carabiniers chopent Liggio à Milan. Ils frappent à la porte et arrêtent un monsieur très bien, tranquille, dans un appartement bourgeois, avec une femme et un enfant.

« Riina, le flic, avait mouchardé. Il accède au sommet et il commence par démolir Badalamenti. En trois ans, il le sort de l'organisation, il le fait

expulser et on commence à compter les morts… Ils ont appelé ça la guerre de la mafia. Ce n'était pas une guerre, monsieur le juge, c'était un massacre, une chasse à l'homme déchaînée par les Corléonais contre tous ceux qui, indépendamment de leur famille d'appartenance, avaient été ou étaient encore des amis de Stefano Bontate et de Totuccio Inzerillo.

« Je fais moi même partie de la famille de Pippo Calò. Je devrais être parmi les vainqueurs, comme on dit, non ? Et au contraire, j'ai été persécuté et j'ai subi tellement de deuils, dans ma famille, exclusivement en raison de mon amitié avec Bontate et Inzerillo. La chasse à l'homme, c'est cette hyène de Riina qui l'a voulue, qui a fait assassiner mes fils et je ne sais combien de membres de ma famille. C'est ce qu'ont voulu des bêtes féroces comme Bernardo Provenzano, des *viddani* comme Bernardo Brusca, un type qui pue, même s'il s'arrose d'un demi-litre d'eau de Cologne. Ce sont les êtres les plus abjects que l'Histoire du monde ait connus depuis Néron, monsieur le juge.

« Le cerveau, c'est Salvatore Riina, monsieur le juge Falcone, laissez tomber Liggio, qui n'est qu'un pauvre bouffon. Le Courtaud, c'est le cerveau, et Pino Greco Scarpuzzedda, c'est le bras. Ce sont eux qui ont tué le colonel Russo. Ce sont eux qui ont voulu la mort de Terranova. C'est Riina le Courtaud qui a imposé à la commission l'assassinat de Piersanti Mattarella. C'est Riina qui a fait tuer le capitaine Basile et le secrétaire de la Démocratie chrétienne, Michele Reina. C'est lui, en personne, avec Liggio, qui a tué le procureur Scaglione, et encore lui qui a organisé la mort de Dalla Chiesa pour rendre service à je ne sais quel politicien, comme ça on a pu se débarrasser de la présence trop encombrante du général. »

Giovanni Falcone rédigeait à la main les procès-verbaux d'interrogatoire, d'une écriture ronde et minutieuse. À la fin, il se retrouva à la tête de centaines de feuillets et de mystères. Et il ordonna à Gianni de Gennaro d'organiser trois mille six cents confrontations.

Le flic répondit à Buscetta : « En priant Jésus de te laisser la vie sauve, j'ai peut-être commis l'erreur de ma vie. »

Soixante-quatorze jours plus tard, Giovanni Falcone signait trois cent soixante-six mandats d'arrêt, notifiait trois cents délits, et faisait la lumière sur cent vingt-et-un homicides.

Sous l'impulsion du conseiller instructeur Antonino Caponnetto, et grâce au travail de Paolo Borsellino, Leonardo Guarnotta et Giuseppe Di Lello Finuoli, le bureau de l'instruction, à Palerme, se transforma en

rouleau compresseur. Cette équipe de juges élabora un dossier d'instruction monumental de quarante-deux volumes et huit mille soixante-sept pages, le premier procès contre « l'organisation mafieuse dénommée Cosa Nostra, une association criminelle extrêmement dangereuse qui, par la violence et l'intimidation, a semé et sème la mort et la terreur. »

Ce dossier d'instruction, put-on écrire, était « un roman noir à vous glacer la moelle des os, à vous figer le sang… une stratification cumulée de réalités monstrueuses qui concernent le pays tout entier. Un enchevêtrement de terreur, d'iniquité, de férocité et de mort. Un mélange de rudesse et de subtilité, d'archaïsme féodal et de modernité d'une délinquance technologique où l'assassinat est la règle ».

Pour la première fois, Cosa Nostra était nue aux yeux du monde.

Seul le peintre fut acquitté

Il pleuvait. Il y avait du vent. Il faisait froid, en cette matinée du 10 février 1986. Luciano Liggio entra seul dans la salle d'audience transformée en bunker. Et il le resta – seul, parmi les quatre cent soixante-quatorze accusés du maxi-procès intenté à Cosa Nostra – dans la cellule numéro 23. Il se tourna d'un regard distrait vers les bancs des avocats. Il s'assit, pesamment. De la poche intérieure de sa veste, il sortit un havane long comme l'avant-bras, et aussi épais que deux doigts. Pippo Calò, depuis la cellule 22, le fixait sans s'y intéresser davantage. Bernardo Brusca, depuis la cellule 19, lui lança un coup d'œil moqueur et méprisant.

Lucianeddu n'était plus chef de la mafia. C'était un acteur. Les soldats plus jeunes de Cosa Nostra, aux cellules 8, 12, 18, s'échangèrent des coups de coude et des sourires. Ceux qui séjournaient à l'Ucciardone savaient que Lucianeddu se faisait envoyer des cigares qu'il ne fumait jamais, il les conservait jalousement dans de grosses caves en bois qu'il n'ouvrait même pas. Il prenait un havane uniquement quand il descendait en salle d'audience. Et il l'agitait devant les caméras de télévision et les carnets des chroniqueurs comme s'il s'était agi d'un sceptre, d'un bâton de maréchal. Comme le témoignage de son pouvoir intact.

Lucianeddu n'était plus que la pâle imitation de celui qu'il avait été quinze ou vingt ans plus tôt. Les jeunes soldats le savaient et chuchotaient : « Regarde comme il joue bien le rôle du *boss*. »

Lucianeddu pouvait tout faire. Il devait juste rester bouche close sur Corleone et les vieilles affaires de la famille. Luciano Liggio avait fait savoir qu'il avait un hobby : il peignait. Il peignait des campagnes, des paysages siciliens, des couchers de soleil. Le directeur de l'Ucciardone, Orazio Faramo, disait être fier de ce détenu modèle. L'avocat de Luciano montrait de l'admiration : « C'est un style à mi-chemin entre le réalisme et le divisionnisme : voilà comment nous pourrions définir le peintre Liggio. »

Dans une galerie de via Dante, on organisa une exposition et, lors du vernissage, on s'arracha ses toiles. Les hommes d'honneur de l'Ucciardone, eux, en riaient. Qui ignorait encore que la plupart de ses toiles, au *boss*, c'était Asparino Mutolo qui les lui peignait ?

Lucianeddu pouvait tout faire… Cette caricature de chef mafieux se révélait utile. Les journalistes le regardaient et ils disaient : « C'est ça, Cosa Nostra ? C'est ce Liggio qui est en prison depuis dix ans, le parrain de Cosa Nostra ? C'est ça, le patron des patrons, qui se comporte comme si le temps s'était arrêté, et qui s'imagine encore faire peur ? »

« Laissez-le vivre et laissez-le faire », avait ordonné le Courtaud aux siens, enfermés en prison. Luciano Liggio devait entrer dans la salle d'audience transformée en bunker, rouler des yeux, tourner son cigare entre le pouce et l'index, se comporter comme s'il était le numéro un des Corléonais. « L'important, avait fait savoir le Courtaud, c'est qu'il ne parle pas… parce que s'il parle, pour montrer qu'il ne compte pas pour du beurre, il est capable de dire une énormité… »

Quand Lucianeddu demanda la parole, durant l'interrogatoire de Tommaso Buscetta, dans les cellules, ce fut la surprise. Et, immédiatement, il y eut aussi un frisson d'appréhension.

Liggio admit connaître Buscetta. Puis il l'invita à raconter l'épisode de 1970, quand ils avaient été tous deux chargés de traiter avec le prince Junio Valerio Borghese la participation de Cosa Nostra au « Golpe Borghese[4] ».

« Il ne vous les a pas dites, hein, ces choses-là, le signore Buscetta, président ? Le signore Buscetta est un faussaire, c'est une balance qui ne dit pas toutes les vérités… il parle seulement des autres, et jamais de lui… et de ses problèmes… »

Buscetta ne lui répondit même pas. Il répondit en revanche au président du tribunal, Alfonso Giordano : « Ces événements, monsieur Liggio, sont consignés dans les procès-verbaux d'interrogatoire. »

Dans leurs cages, cette fois, les hommes d'honneur ne riaient plus. Même le Courtaud ne riait plus, et le lendemain il fit parvenir à l'Ucciardone un message. Deux « petits hommes » approchèrent Luciano Liggio et lui rappelèrent qu'il devait la boucler. Dans la salle d'audience de Palerme, transformée en bunker, Lucianeddu ne prononça plus un mot.

Ce procès allait passer comme s'étaient passés le procès de Bari et le grand procès de Catanzaro. Il y aurait un peu de remue-ménage, les petits hommes feraient un peu de prison et, avec le temps, tout se remettrait en place. Comme avant. Comme toujours. Le Courtaud se donnait beaucoup de mal pour tranquilliser ses hommes. Il était généreux de son argent. Et, avec les familles des petits hommes, il n'était pas avare de picaillons. Il avait compris que le moment était délicat. Il ne pouvait pas déchaîner toute sa haine en tuant les gens. Son instinct le poussait à tuer l'un de ces « cocus du bureau de l'instruction », les magistrats du maxi-procès. Ou l'un de ces avocats qui faisaient preuve de mauvaise volonté et qui ne trouvaient pas l'argument spécieux pour tout faire voler en éclats. Mais la salle-bunker et Cosa Nostra concentraient trop l'attention, il y avait trop de journalistes et trop de caméras de télévision tout autour.

« Soyez tranquilles, soyez tranquilles », répétait le Corléonais aux hommes d'honneur incarcérés. On s'en sortirait, une fois encore. Il fallait penser à la suite. Et c'était à la suite que pensait le Corléonais. Il transmit des messages aux politiques de Cosa Nostra, aux juges que l'on avait « approchés », aux flics qui émargeaient sur le livre de paie. Il appela même ses amis de Rome, insista pour que l'un d'eux vienne en Sicile, à Palerme. Il expliqua la position de Cosa Nostra. Si l'on ajoutait foi aux propos des repentis, si ce juge Falcone poursuivait ses investigations, si les condamnations devaient devenir définitives, en Sicile, on assisterait à une pêche au gros dont le monde entier se souviendrait. Les magistrats promirent. Les flics promirent. Ceux de Rome promirent.

« En cassation… en cassation, tout sera différent », tel fut leur serment.

Le 16 décembre 1987, à 19 h 30, après trente-cinq jours de débats en chambre du conseil, trois cent quarante-neuf audiences, mille trois cent quatorze interrogatoire, six cent trente-cinq plaidoiries de la défense, quatre mille six cent soixante-seize années de prison et vingt-huit condamnations à perpétuité requises par le ministère public, la cour revint en salle d'audience.

Pendant presque deux ans, le président Alfonso Giordano n'avait été qu'un petit point noir pour les hommes d'honneur alignés dans leurs cages. Ce jour-là, le président de la cour d'assises leur fit l'effet d'un géant. Durant des heures, il lut l'énoncé de la sentence. Et, mot après mot, il fit s'abattre, comme des lames de fond dans un naufrage, la perpétuité et l'incarcération sur les accusés, deux mille six cent soixante-cinq années de prison et dix-neuf condamnations à perpétuité.

Giordano lut : « Salvatore Riina, perpétuité. Bernardo Provenzano, perpétuité. Francesco Madonia, perpétuité. Michele Greco, perpétuité. Totò Montalto, perpétuité. Antonino, Giuseppe et Filippo Marchese, perpétuité. Giovanbattista Pullarà, perpétuité. Benedetto Santapaola, perpétuité. Giuseppe Lucchese, perpétuité. Giuseppe Calò, vingt-trois ans. Giuseppe Bono, vingt-trois ans. Bernardo Brusca, vingt-trois ans. Mariano Agate, vingt-deux ans. Salvatore Greco, dix-huit ans. Antonino Rotolo, dix-huit ans. Gaspare Mutolo, dix ans. Vincenzo Puccio, dix ans. Giuseppe Giacomo Gambino, huit ans. Giacomo Riina, sept ans et six mois. Giuseppe Liggio, sept ans. Leoluca Bagarella, six ans… Luciano Liggio, acquitté ».

« La mafia est enfin vaincue », déclarèrent triomphalement les ministres de Rome. Une euphorie dangereuse se répandit dans toute l'Italie, la ville de Palerme devint le symbole de la révolte, se mua en frontière, en tranchée, en rempart contre la mafia. Durant des mois, on répandit des mots et des fleuves d'encre sur l'État qui avait vaincu. Mais à Palerme, on avait peur. Personne n'enquêtait plus sur les secrets de cette Cosa Nostra qui avait été traduite en justice et condamnée. Personne ne connaissait plus les équilibres et les alliances de la nouvelle mafia. Et le Courtaud était toujours en cavale.

Le mât de cocagne

Le compte bancaire comportait un code, un mot de passe : Vito. Tous les mois, il encaissait 300 millions de lires. Il avait réacheminé une partie de ces sommes vers le Canada, à travers la Cosa Nostra américaine. Une partie avait abouti dans les coffres de Lugano et Genève, mais le solde, la part la plus consistante de la fortune accumulée en trente ans, ne fut jamais retrouvé. Vito Ciancimino était un homme richissime. Et il était entre les mains des Corléonais de Totò Riina.

Il avait géré pour le compte du Courtaud les travaux d'assainissement des quartiers de Palerme, il avait distribué les appels d'offre et les chantiers, il avait régulé le trafic des pots-de-vin et des faveurs. L'ancien garçon coiffeur du salon de Corleone était l'homme le plus fidèle à Riina dans le monde la politique. Il avait été maire, adjoint au maire, et il était aussi dirigeant provincial de la Démocratie chrétienne. Il concluait des accords avec des ministres et des secrétaires d'État, il s'entretenait avec les présidents du Conseil, il décidait des congrès du parti et des élections. Vito Ciancimino était un homme puissant, très puissant. D'un coup, un jour, cet homme paraissait fini. On l'arrêta, on l'expédia en résidence forcée, et il fut arrêté une deuxième fois. En remontant la piste de l'argent de don Vito, les investigations du juge Falcone découvrirent les affaires des paysans.

Au cours de ces mois-là, c'est un vent neuf qui soufflait sur la ville de Palerme. Les vieux patrons tombaient l'un après l'autre. Exclu des adjudications de travaux publics, au bout de cinquante années, le comte Arturo Cassina. Exclu du conseil municipal palermitain, le républicain Aristide Gunnella, objet de tant de rumeurs. Exclu de la Démocratie chrétienne, un aréopage de sénateurs et de députés qui sentaient tous la mafia. C'était le moment du renouveau. Le maire, Leoluca Orlando, rêvait d'une Palerme européenne.

L'hôtel de ville ouvrit ses salles, c'était le printemps palermitain. Une période d'affrontements avec la nomenklatura romaine, de vengeances à l'intérieur des partis de Sicile, de guerres sous la lumière du soleil, de conflits souterrains. Un maire voulait faire la révolution, mais la machine bureaucratique de la municipalité était encore entre les mains de Vito Ciancimino et ses amis. Par une journée d'automne, des milliers d'élus descendirent dans la rue. Ils acclamèrent don Vito, qui était incarcéré dans un quartier de haute sécurité. Ils tenaient tous en main la même affichette : « Vive Ciancimino », « Vive la mafia qui donne du travail »…

L'ancien garçon coiffeur de Corleone était maintenant en état de surveillance spéciale dans une petite commune des Apennins, dans les Abruzzes. Depuis quelques mois, il vivait à Rotello et personne n'aurait jamais pu soupçonner que, de sa résidence forcée, à mille kilomètres de distance, il puisse encore gérer tous les grands appels d'offre de Palerme. Et pourtant, le Corléonais qui avait été maire contrôlait les milliards de chiffres d'affaires que représentaient ces travaux publics. Avec deux sociétés « propres », à travers un prête-nom au sang bleu, derrière le paravent

d’entreprises romaines qui s’étaient mystérieusement insérées dans la commission d’adjudication palermitaine.

« Dans la répartition des grands appels d’offre, il est toujours présent, Vito Ciancimino est toujours là », assurait au printemps 1989 le juge Falcone. Puis le magistrat découvrit un autre nom qui conduisait aux adjudications de Totò Riina. C’était celui de Giuseppe Modesto, de Camporeale, un petit entrepreneur qui, déjà quinze ans auparavant, avait été l’un des protagonistes de la construction du barrage Garcia, dans la vallée du Belice. Ses entreprises continuaient de s’accaparer des chantiers dans toute la province : Falcone ne l’avait pas oublié, se fondant sur un vieux rapport des carabiniers. « Divers indices désignent Modesto comme le lien entre le groupe mafieux de Salvatore Riina et la cosca de Roccamena », était-il écrit dans ce dossier de 1977. L’entreprise de Giuseppe Modesto était encore en pleine activité.

Mais quelque chose avait changé, une mutation était en cours. Il n’y avait plus seulement un maître d’œuvre des adjudications comme Vito Ciancimino ou des entrepreneurs comme Giuseppe Modesto qui faisaient barrage à la concurrence dans ces compétitions publiques. Le contrôle des affaires à l’échelle locale, quartier par quartier, province par province, était devenu un système sophistiqué de distribution du travail et de la richesse. Tout comme il avait transformé Cosa Nostra de « démocratie » en dictature, le Courtaud réorganisa la gestion du mât de cocagne. Et il créa une centrale des adjudications. La centrale décidait de tout, de la construction d’une école à celle d’un barrage. Le Courtaud avait nommé des *ministres des Travaux publics* qui ne rendaient de comptes qu’à lui. Comme Angelo Siino, un petit entrepreneur du bâtiment, à San Giuseppe Jato. Sur mandat du Courtaud, Siino fréquentait les antichambres des conseillers régionaux et les bureaux d’études. Mois après mois, les entreprises et les sociétés des Corléonais étaient entrées dans la grande répartition. Des centaines, des milliers de milliards de lires pour des aqueducs, des routes, des portes, des aéroports, des usines de désalinisation. Selon certaines rumeurs, le Courtaud était aussi associé de grandes entreprises du centre et du nord de l’Italie, des géants de la construction. Ses hommes avaient en main le secteur sicilien du béton tout entier. Un empire.

Un grand mystère continuait d’entourer Riina et ses affaires, ses rapports avec le monde politique, ses liens avec la franc-maçonnerie. Dans les loges « couvertes », les émissaires des Corléonais cultivaient les

contacts avec le pouvoir, ils discutaient stratégies, ils s'échangeaient des services. Beaucoup d'hommes d'honneur revêtirent le tablier du franc-maçon, devinrent frères : à Trapani, à Caltanissetta, à Palerme. Ce fut dans ces années-là que naquit un « gouvernement occulte » qui impliquait des fractions de l'État et la bourgeoisie, celle des professions et des régions économiques fortes, et celle des hommes respectables.

La Cosa Nostra de Totò Riina devint encore plus invisible, encore plus protégée, comme un serpent au milieu du feuillage, usant du mimétisme comme un caméléon. À Palerme, pendant des années, tout le monde avait cru que Salvo Lima et Vito Ciancimino étaient comme l'eau et le feu. Des ennemis implacables jusqu'à la fin des années soixante-dix, représentant des intérêts divergents : Lima avec la vieille mafia, Ciancimino avec la mafia agressive de la province. Leur haine alimentait des fables, on s'imaginait des nuits des longs couteaux qui venaient conclure des congrès régionaux et des réunions de conseils municipaux. Une grande mise en scène. Salvo Lima et Vito Ciancimino étaient et avaient toujours été une seule et même chose. Ils recevaient tous deux leurs ordres du Courtaud.

Les malades imaginaires

C'était le chef de toutes les familles. De Castellammare del Golfo à Trapani, de Mazzara à Riesi, des quartiers de Catane aux faubourgs de Palerme, il n'y avait pas une famille ou une circonscription que le Corléonais ne contrôlait pas, par l'intermédiaire d'un de ses hommes liges. Et il trônait au sommet de la pyramide. Ses chiens fidèles l'adulaient sans dignité aucune : « *Zu* Totò, personne, au sein de Cosa Nostra, n'a jamais su commander comme toi. Qu'est-ce que c'était que Calò Vizzini, Genco Russo, don Paolino Bontà, à côté de vous… Rien, rien du tout… »

Totò Riina avait conscience de son pouvoir. Il cédait quelquefois à la tentation de le considérer comme éternel, ce pouvoir. Il se sentait serein. S'il excluait ce « poids sur l'estomac » du juge Giovanni Falcone, il ne percevait aucun péril extérieur. Et puis l'État, ce n'était pas Falcone. En fait, l'État avait toujours considéré la présence de ce juge comme fâcheuse.

« Le maxi-procès s'est déroulé comme il s'est déroulé, estimait le Courtaud, mais avec le temps les choses se serait tassées. Salvo Lima s'est activé, et notre ami de Rome aussi. » Il l'avait fait savoir à ses « petits hommes ».

« Nous avons encore tellement de chicanes à notre disposition… La première sentence doit être perçue, ainsi que l'a dit Lima, comme un "acte politique", mais en fin de compte ce procès-là ira s'ensabler, lui aussi… Nous ne regarderons pas à la dépense, l'argent n'est pas un problème, s'il faut payer, nous paierons… les amis, au palais de justice, ça ne manque pas… »

Il subsistait seulement une ombre qui laissait le Courtaud perplexe. Pino Greco. Scarpuzzedda avait un peu trop grandi, ça lui était monté à la tête. C'était un obstacle imprévu. Les petits hommes l'adoraient. Ils en avaient fait un mythe. Il avait tué Stefano Bontate et Totuccio Inzerillo, le général Dalla Chiesa et cent autres. Maintenant qu'à l'intérieur de Cosa Nostra seule comptait la capacité de tuer, Pino Greco était le plus aimé et le plus craint. Pour ses « batailles », il avait obtenu la circonscription de Ciaculli, mais le *crasto*, le mouton, l'esclave, dit avec mépris le Courtaud à Raffaele Ganci « ne veut pas s'en contenter. Il est train de réorganiser le groupe de combat… il intronise de nouveaux petits hommes et il ne me dit pas qui… Celui-là, il a quelque chose en tête… ».

Cela lui suffisait pour décréter une sentence de mort. Le Courtaud exhuma cette arme meurtrière et très délicate à manier de la *tragedia*, la mise en scène, le stratagème. « Pino Greco, disait le Corléonais quand il y avait assez d'hommes d'honneur pour l'écouter, a développé les mêmes vices que les cocus que nous avons abattus. Il ne pense qu'aux picaillons et à lui. Il se moque de la famille et ne sait pas maintenir l'ordre dans son territoire. »

Ce fut le signal. Les fidèles chiens de chasse se lancèrent sur leur proie. Quelques jours après, le sang de huit hommes rougissait le sol d'une étable de piazza Scaffa, dans la circonscription de Ciaculli. Pino Greco se retrouva avec ces cadavres sur son territoire sans même saisir ce qui s'était passé. Il comprit que le tocsin venait de sonner. Il se réfugia dans une petite villa de Bagheria, au secret. Et, comme tous les ennemis de Riina, il mourut par la trahison. Ce fut Giuseppe Lucchese qui le trahit, lui que Scarpa considérait comme un frère. Pino Greco venait de se réveiller et il se préparait un café. Il était en pyjama, torse nu. Lucchiseddu se glissa dans son dos.

Une autre ombre planait sur le pouvoir du Corléonais. Le Courtaud ne réussit pas en percevoir la présence, alors qu'elle s'amoncelait déjà. C'était une ombre qui grandissait en prison. Les petits hommes de l'Ucciardone savaient qu'il fallait se montrer patients. Toutefois, il y avait cent façons de

vivre en prison, et ils étaient habitués à y avoir leurs aises. Après le maxi-procès, ceux qui s'y sentaient le plus confortablement installés, c'étaient les hommes des cinq familles que Totò Riina portait « dans son cœur ». Le Courtaud payait de sa personne, il dépensait, il discutait, il arrangeait les choses, rien que pour eux. Pour Bernardo Brusca de San Giuseppe Jato, pour les Madonia de San Lorenzo, pour les Ganci de la Noce, pour les Gambino de Resuttana, et les Montalto de l'Uditore.

Bernardo Brusca y vivait comme un seigneur. Le Corléonais l'avait fait installer à l'hôpital municipal de Palerme, dans une chambre où ne résidaient que des hommes de sa famille. Ils lui faisaient son lit avec des draps en lin propres et frais, ils le lui bordaient au cordeau, mieux encore que dans un hôtel cinq étoiles. Le matin, il se réveillait, et les petits hommes étaient déjà debout, le petit déjeuner prêt. Ils l'aidaient à se lever de son lit. Ils l'accompagnaient à table. Ils attendaient qu'il s'assoit pour s'asseoir à leur tour. Ils attendaient qu'il mange pour manger. La belle vie, pour les Corléonais.

Le confort que le Courtaud assurait à ses amis « intimes » suscitait la mauvaise humeur et la mauvaise humeur des petits hommes permit à Vincenzo Puccio – qui avait pris le poste de Scarpa dans la circonscription de Ciaculli – de se dévoiler avec un plan qu'il avait en tête depuis longtemps. Vincenzo Pucio n'avait pas peur de partir en guerre contre le Courtaud. C'était lui qui disposait du meilleur groupe de combat de Cosa Nostra. Mais l'autorité lui faisait défaut. Il alla la chercher parmi les hommes dignes de respect de la vieille garde. Il la trouva dans les quatre-vingts ans d'Antonino Mineo, qui avait été *capomafia* de Bagheria.

« *U zu Nino è cristianu basatu* », « Zio Nino, c'est un homme de bon sens », disait Puccio dans la cour de l'Ucciardone, « il adhère aux règles de la vieille mafia. Zio Nino a raison de ne pas être d'accord avec les Corléonais. » Vincenzo Puccio croyait agir avec circonspection, dans sa tentative de renverser la dictature du Courtaud. C'était le premier coup de force qui menaçait le pouvoir de Totò Riina. Le mafioso de Ciaculli voulut obtenir aussi l'aval d'un Corléonais. Et Giuseppe Leggio, qui avait le plus grand respect pour Giacomo Riina, l'oncle du Courtaud, le lui accorda.

Vincenzo Puccio se sentait suffisamment protégé pour passer au dernier volet de son plan. Il voulait s'évader de l'Ucciardone avec une poignée de sujets valeureux – les petits hommes étaient déjà prêts à creuser un tunnel sous les murs de la prison – et donner la chasse au dictateur.

« À peine je serai sorti, à ce cocu de Courtaud, il faut que je lui fauche la tête », promettait-il. Il en fit part à Giuseppe et Antonino Marchese qui, au parloir, remirent à leurs sœurs un mot pour Riina. En dix jours, le coup de force échoua. Antonino Mineo fut assassiné, on tua Giuseppe Leggio. Le 11 janvier 1989, Vincenzo Puccio fut éliminé, dans l'Ucciardone ; deux heures après, au cimetière de Rotoli, c'était le tour de son frère, Pietro.

Le Corléonais semblait invincible, et il se sentait invincible. À l'intérieur et à l'extérieur de Cosa Nostra. À l'intérieur et à l'extérieur de la Sicile.

1- Les *sfincioni* sont des pizzas siciliennes carrées, sans fromage. N.d.T.

2- *Fare pupi* signifie « ne plus y voir clair », et la *pupiata* est le spectacle classique des *pupi siciliani*, sorte de théâtre de marionnettes. N.d.T.

3- La Cupola, la « coupole », l'autre nom de la commission, le gouvernement de Cosa Nostra. N.d.T.

4- Dans la nuit du 7 au 8 décembre 1970, le prince Borghese, ancien officier de marine de l'Italie fasciste, protagoniste de l'éphémère République sociale italienne après l'armistice de 1943, ancien membre du MSI néofasciste, organisa un coup d'État vite avorté avec le Fronte Nazionale, des groupes paramilitaires et des officiers supérieurs de la police et des forces armées. Il se réfugia ensuite en Espagne, où il mourut en 1974. N.d.T.

Le terroriste

La clôture des comptes

Les voitures quittèrent la nationale 117 et s'engagèrent dans le chemin qui traversait la pinède. Après le village de Valguarnera Caropepe, il y avait des vergers et des vignobles, des plantations d'oliviers, des amandiers en fleurs. Quand les véhicules grimpèrent la colline, le paysage changea. Ce n'étaient plus que des fermes abandonnées, disséminées dans des champs de couleur brune et sans arbres. Enchaînant les virages, ils arrivèrent à la bifurcation et prirent vers le nord. Cinq cents mètres plus loin, l'exploitation fit son apparition. Elle avait des allures de forteresse : une bâtisse en forme de fer à cheval, construite sur de la pierre calcaire jaune. Les véhicules s'arrêtèrent et cinq hommes entrèrent dans le corps de ferme. Le Courtaud était l'un d'eux.

Cette rencontre au sommet avait été préparée « pour discuter d'une affaire très importante ». C'était au mois de mars, en 1992. Dans les campagnes désertes et inconnues de la province d'Enna, Totò Riina avait convoqué ses quatre chefs de famille les plus fidèles pour déclarer la guerre totale à l'État italien. C'était l'ultime défi des Corléonais. C'était la clôture des comptes.

Le Courtaud était assis derrière une table en bois. Les représentants de la Cosa Nostra sicilienne étaient debout devant lui. Binnu Provenzano arrivait de Corleone. De Catane, Benedetto Santapaola. De Caltanissetta, Piddu Madonia. Et de Palerme était venu un homme que personne, parmi les membres présents, n'avait jamais vu – hormis Totò Riina. Il le leur présenta sans s'appesantir, et personne ne posa de questions. Par la suite, un repenti indiqua qu'il devait s'agir d'un Catanais, un dénommé Angelo Barbera. En réalité, cet homme était un Palermitain et s'appelait

Michelangelo La Barbera de son vrai nom, un mafioso de Passo di Rigano, nouveau chef de district de Cosa Nostra dans la bourgade située aux pieds des montagnes fantomatiques de Bellolampo. Il était donc là aussi, ce soir-là, dans ce corps de ferme en forme de fer à cheval, cinq cents mètres au nord de la pinède.

Le chef de toutes les familles était aussi tendu qu'une corde de violon, il avait des regards pénétrants, ses yeux lançaient des éclairs. Pour la première fois, on lisait sur son visage ce qu'il avait dans le cœur. La haine, la fureur, la mort.

Il chuchota : « Et maintenant il faut agir… »

Un mois plus tôt – c'était le dernier jour de janvier –, la cour de cassation avait confirmé les condamnations à perpétuité du maxi-procès et des centaines d'années d'emprisonnement. La sentence avait aussi confirmé la validité du « théorème Buscetta » et le juge Falcone avait remporté la bataille de sa vie. Dans la jurisprudence italienne, il y avait désormais un point de repère qu'il serait difficile d'annihiler. « Cosa Nostra était une structure criminelle et pyramidale… »

L'assassinat du procureur Antonino Scopelliti n'avait servi à rien. Les pressions sur Salvo Lima et les *piccioli* jetés par les fenêtres ces deux dernières années pour corrompre, menacer, faire chanter, « arranger » le maxi-procès n'avaient servi à rien. « Falcone y est arrivé », siffla l'un des cinq mafiosi enfermés dans la bâtisse.

Le Courtaud leva la main, lui fit comprendre qu'il lui fallait se taire. Ce soir, c'était lui qui devait parler, lui seul.

« Cette année a été la plus pourrie de toutes… ces messieurs de Rome ne nous écoutent pas, ne veulent pas nous entendre… même ce châtré de Lima, il nous a coupé l'herbe sous le pied… » Le Courtaud écumait de rage. Et il se mit à rappeler tout ce qui était arrivé ces douze derniers mois.

« D'abord, *ni futtiru*, ils nous ont baisé avec le décret Martelli. Un grand nombre d'entre nous étaient déjà sortis, et ils les ont refoutus en taule en prolongeant la durée de la détention préventive… ensuite *ni futtiru* avec le 41 bis, celui qui tombait sous le coup du 41 bis[1], il ne pouvait plus bénéficier de la résidence surveillée… et ce n'est pas fini. Falcone continue de multiplier ses flicailleries, il s'est inventé la Direction des investigations antimafia[2], où va opérer De Gennaro. Et maintenant, il veut aussi un super-parquet, rien que pour lui… Vous savez ce que cela signifie ? Que ces deux-là veulent nous scier les cornes. »

Il se leva et arpenta la vaste pièce d'un pas nerveux.

« L'enquête de Falcone doit être annulée pour vice de forme. Mon beau-frère Luchino nous avait dit que la procédure serait renvoyée devant le magistrat instructeur… nous étions convaincus, pauvres couillons, de faire d'une pierre deux coups… tous acquittés et le personnage de Falcone démoli… Au contraire, c'est nous autres qu'il a démolis, et on se retrouve tous avec des perpétuités sur le dos… »

Piddu Madonia s'alluma une cigarette et, sans trop de conviction, commenta :

« Mais ça passera, *zu* Totò, ça passera… »

Le Courtaud lui lança un regard méprisant, sans lui répondre. Il continua son monologue : « En cassation, nous devions avoir des garanties et ils ont créé tout ce bazar pour obtenir la suspension de Corrado Carnevale[3]… À Lima, on lui a dit que s'il ne se tenait pas à carreau, on les descendait tous, sa famille et lui… Rien, rien… même l'ami de Rome ne daigne plus nous écouter… mais qu'est-ce qu'ils croient, qu'est-ce qu'ils se sont mis en tête, ces *fitusi*, ces minables puants, ils ne savent pas qui nous sommes, ils ne savent pas qui sont les Corléonais ? »

Il s'interrompit un instant et fusilla du regard les quatre hommes présents devant lui. Et puis le ton de sa voix changea. Il avait ravalé sa rage, engloutie par la folle lucidité du Corléonais. Les lèvres pincées, il reprit : « D'ici quelques jours… laissez passer deux ou trois jours… dites aux petits hommes qu'il va faire chaud… ça se règlera mieux qu'ils ne le pensent… »

Quand les véhicules repartirent par la nationale 117, il faisait nuit noire. Ils empruntèrent la bretelle qui conduisait à l'autoroute de Catane et Palerme. À hauteur du dégagement, ils se fondirent dans l'obscurité. Dans deux directions opposées.

Quelques jours plus tard, à Palerme, des mafiosi qui avaient trois, quatre ou cinq ans de détention à purger se présentèrent à la questure, à l'Ucciardone ou dans les postes de police des hôpitaux. Un fonctionnaire du parquet informa Giovanni Falcone. Le directeur des affaires pénales du ministère fit la grimace. Falcone avait compris qu'en Sicile, quelqu'un était passé à l'action.

Le dernier jour de l'intouchable

Il n’y avait qu’un seul intouchable qui circulait dans Palerme sans escorte et sans peur. C’était Salvo Lima.

Pendant trente-cinq ans, il avait tenu le gouvernement de la ville entre ses mains. Il avait été à deux reprises élu maire et deux fois secrétaire d’État. Depuis trois législatures, il siégeait au Parlement européen, à Strasbourg. Salvo Lima était le protecteur des « intérêts siciliens ». Il était le garant de l’équilibre entre le pouvoir légal et le pouvoir criminel, que l’État italien avait accepté pour l’île. Salvo Lima était un homme d’honneur. Il était frais comme un gardon et convaincu de vivre centenaire.

L’histoire de Palerme – et pas seulement celle de la ville – changea le jour où le Courtaud le fit abattre.

À Palerme, on peut vivre ou mourir de bien des manières. Celle que les Corléonais choisirent pour assassiner Salvo Lima fut des plus simples et des plus claires. Ils lui tirèrent dans le dos. En le poursuivant dans les petites avenues de Mondello, entre les bananiers et les ficus qui masquaient les villas liberty de la bourgeoisie palermitaine, dans ces rues qui portaient le nom de jeunes et nobles dames du début du XIX^{e} siècle. Via Principessa Adelasia, via Principessa Iolanda, via Principessa Giovanna. Salvo Lima fut abattu à 9 heures du matin, le 12 mars 1992, dans ce labyrinthe de verdure de Mondello non loin d’un conteneur à ordures. On recouvrit son cadavre d’un drap. Les pompiers arrivèrent sur les lieux. On rinça au jet d’eau le trottoir où le sang coulait encore.

« La liste ne s’arrête pas à Lima », avertit une voix anonyme au central de la questure de Palerme, le même jour à 15 h 42.

Pour la dernière journée de sa vie, Salvo Lima s’était réveillé à l’aube. Il avait bu deux cafés en attendant qu’arrivent ses amis, les fidèles d’entre les fidèles du courant Andreotti. Une réunion à 7 heures du matin, pour décider des dernières initiatives de la campagne électorale, le scrutin d’avril, le renouvellement du Parlement. « Nous devons faire les choses très bien, Giulio sera là », insista Salvo en s’adressant au professeur Alfredo Li Vecchi, l’universitaire qui lui tenait lieu de chauffeur quand il était à Palerme. Le voyage sicilien du président du Conseil Giulio Andreotti avait été fixé pour le 23 mars ; ce jour-là s’ouvrirait aussi un congrès au Palace Hotel de Mondello.

« *Minchia, si l’ammuccaru*… Mince, ils l’ont descendu… », tel fut l’unique commentaire, dans les faubourgs palermitains, à l’annonce de la mort de Salvo Lima. Aucun mot ne pouvait exprimer la violence d’un crime

aussi brutal qu'un séisme. Salvo Lima était l'incarnation du pouvoir sicilien. Un autre commentaire émanait du *boss* Totò Montalto, dans la prison de Spolète : « *Accuminciaru* finalmente… ». Ils s'y mettent enfin…

Totò Riina et ses Corléonais avaient abattu Salvo Lima deux mois après les condamnations à perpétuité confirmées par la Cour de cassation. Pour la première fois, Cosa Nostra avait été défaite, devant les tribunaux italiens, par une sentence qui, pour les Corléonais, signifiait le début de la fin. Le système de protection de Cosa Nostra ne fonctionnait plus comme autrefois.

La route entre Palerme et Rome était devenue chaque année de plus en plus tortueuse, plus difficile à emprunter, tant pour les mafieux que pour leurs alliés. Le parti que Cosa Nostra avait soutenu depuis l'après-guerre – la Démocratie chrétienne – était divisé et déchiré par les querelles intestines. L'homme sur lequel Costa Nostra avait placé tant de cartes – Salvo Lima – n'était plus la garantie de rien. Ni de l'impunité, ni de la « couverture » politique de Rome. Avec une autre Cosa Nostra, avec d'autres chefs à la tête de l'organisation, peut-être Palerme et Rome auraient-elles continué de se parler, auraient-elles poursuivi un dialogue en changeant de langage et de règles. Mais Cosa Nostra était entre les mains des Corléonais. Et Riina savait seulement tuer ceux qui n'obéissaient pas à ses ordres.

Le président du Conseil, Giulio Andreotti, débarqua à Palerme quelques jours après cet assassinat, « pour défendre la mémoire de Salvo et la bonne réputation des Siciliens ». Le secrétaire national de la DC, Arnaldo Forlani, prévint que l'on « voulait désagréger l'État et diviser la communauté nationale ». Les deux hommes déclarèrent que Salvo Lima était tombé victime de la mafia.

Les élections se déroulèrent vingt-cinq jours après ce meurtre survenu dans les avenues élégantes de Mondello. Quatre semaines qui semblèrent un siècle. Entre le samedi et le lundi, du 5 au 7 avril, le courant le plus puissant de la Démocratie chrétienne sicilienne fut réduit à néant. Après ce vote, le courant pro-Andreotti de Salvo Lima avait cessé d'exister. Disparu à Caltanissetta, décimé à Agrigente, envoyé par le fond à Trapani. Démantelé dans son fief de Palerme. Après le crime, qui avait fait trembler toute l'Italie, seul un des hommes de Salvo Lima entra au Parlement, l'ancien président de la région, Mario D'Acquisto. Le Courtaud avait visé en plein cœur. Avec quatre coups de pistolet, ce 12 mars 1992, les Corléonais de Riina avaient rayé de la surface de la Terre l'empire d'un des patrons de

l’île. Ses armées avaient disparu dans les brumes siciliennes, ses trois cent mille électeurs dispersés aux quatre vents.

Ce qui se produisit ensuite ouvrit une période de pièges et de deuils. La mafia ne frappait plus seulement à la *lupara* et à la Kalashnikov. La mafia couvre tous ses paris. Elle annonce ses initiatives, pour terroriser, elle montre ses cartes, pour « conseiller », pour avertir, et elle menace aussi par ses faveurs, ses « *cortesie* », ses cadeaux que l’on ne se peut pas refuser. Comme ces voix. Ils en recueillirent tant, de ces voix, certains hommes politiques palermitains et agrigentins, après le meurtre de Salvo Lima. Ils en récoltèrent trop, de ces voix dont ils ne voulaient pas.

« Ce sont eux les vrais triomphateurs, en Sicile… quelle avancée écrasante, quel succès étincelant ! », s’empressèrent de commenter les colonels des troupes de Salvo Lima qui battaient en retraite, en désignant par leur nom et leur prénom les nouveaux chefs de la DC sicilienne. Des chefs qui ne voulaient pas jouer les chefs. Ils auraient alors dû traiter avec le Courtaud. Ils auraient dû s’abaisser à pactiser avec cette bête fauve de Riina.

Souvent, en Sicile, la réalité dépasse la fiction, et de loin. Souvent, les Siciliens, à un certain stade de leur existence, savent lire leur avenir. À partir du mystère le plus obscur, en Sicile, toute chose devient prévisible : annoncée, escomptée. Et il existe une manière de formuler qui prépare au présage : « Tout est écrit… » Salvo Lima ne réussit pas à voir son propre avenir. Mais ceux qui lui ont survécu virent le leur, et commencèrent à trembler.

Et il alla au-devant de la mort

Le panache de fumée s’élevait lentement, le nuage noir était poussé par le vent qui soufflait de la montagne vers la mer, à Capaci. L’odeur âcre de naphte et de cordite empuantissait l’air. Le procureur Paolo Borsellino se frotta les yeux qui le brûlaient, et il se couvrit le visage avec un mouchoir. Il enjamba l’épave d’un moteur, des morceaux de ferraille noircis et incandescents.

« Monsieur le juge, monsieur le juge… par là… »

Le policier le guida entre les carcasses des voitures blindées et, d’un geste, lui indiqua où la Fiat Croma blanche qui ouvrait la marche avait achevé sa course. Paolo Borsellino se retourna d’un coup sec, s’avança de

quelques mètres sur la chaussée déchiquetée de l'autoroute, et vit l'enfer. À cet instant, il comprit qu'il était lui aussi un homme mort.

Dans la soirée du 23 mai 1993, le procureur adjoint de la République Paolo Emmanuele Borsellino n'avait plus de larmes pour pleurer son ami Giovanni, Francesca, son épouse, et les jeunes hommes de l'escorte. La douleur avait envahi son cœur, des pensées de mort lui envahissaient l'esprit. Cosa Nostra venait de conclure l'opération de guerre la plus atroce de son histoire, les Corléonais avaient laissé leur signature sur cette autoroute. Paolo Borsellino savait que ce n'était pas fini. « C'est seulement le début », pensa-t-il en rentrant à Palerme à la fin de cette journée qui avait vu la mort de Giovanni Falcone.

Les couloirs du tribunal étaient plongés dans l'obscurité, les dix-huit salles du parquet étaient illuminées d'une lumière violente. Paolo Borsellino convoqua trois jeunes juges dans son bureau. Il les regarda quelques secondes sans dire un mot, puis s'adresse à eux : « Nous devons nous poser trois questions : pourquoi ont-ils tué Giovanni ; pourquoi l'ont-ils tué maintenant ; pourquoi l'ont-ils tué à Palerme. »

Les trois jeunes magistrats le fixèrent, les larmes aux yeux. Lui, il fumait cigarette sur cigarette, retira sa veste, la lança sur le divan, et retroussa les manches de sa chemise. Ensuite, il s'enfouit le visage dans les mains et, en souvenir de son ami Giovanni, il tenta de réfléchir.

« Selon moi, il y a une conjonction entre cet attentat et une nouvelle que j'ai apprise il y a quelques jours : contrairement à ce que beaucoup de gens croyaient, Giovanni disposait désormais d'une majorité au sein du Conseil supérieur de la magistrature pour être nommé procureur national antimafia », leur expliqua-t-il. Ses collègues l'écoutèrent sans rien dire. Le procureur continua : « Malgré de très fortes oppositions à sa candidature, il y était parvenu… et cette nouvelle sensationnelle, ici, dans ces murs, dans ce palais de justice, a fini par se diffuser. Je veux être clair et précis avec vous : je ne sais pas si la nouvelle que Falcone serait le nouveau procureur antimafia était connue à l'extérieur… je ne le crois pas. »

Les magistrats en étaient restés le souffle coupé. Ils étaient pétrifiés. Paolo Borsellino se leva, alla s'asseoir sur le divan. Il pensait à voix haute : « Mais ce n'est que le premier aspect, la première question… aujourd'hui, Giovanni est mort parce que c'était les dernières fois qu'il retournait ici, à Palerme, avec une certaine régularité. Et ceux-là le savaient, quelqu'un les avait avertis… Son habitude de descendre en Sicile quasiment toutes les

semaines, et toujours pendant le week-end, il allait y mettre un terme, car sa femme, Francesca, avait enfin obtenu de rester à Rome pour une longue période… je ne crois pas que ce fait ait jamais été du domaine public ou qu'il ait jamais été publié dans un journal… mais ici, tout le monde le savait ».

Paolo Borsellino continua de fumer et de se remémorer, de se souvenir et de fumer. Se remémorer était l'unique moyen de chercher à comprendre, c'était le seul moyen de ne pas se laisser emporter par la douleur. Le paquet de Dunhill light était vide, il le jeta dans une corbeille, ouvrit le tiroir de son bureau et en sortit un autre paquet.

Il parlait à voix basse, dans un souffle : « Une autre nouvelle circulait, Giovanni aurait pu être nommé ministre de l'Intérieur… vous comprenez ce que cela aurait signifié pour eux, pour les mafieux ? »

Paolo Borsellino ne dit pas tout ce qui lui passait par la tête. Il ne parla pas de l'ombre qu'il percevait à côté de Cosa Nostra. Il ne dit pas qu'il percevait derrière cette volonté terroriste quelque chose de plus que la bestialité des Corléonais. Cosa Nostra avait réglé ses comptes avec le juge Falcone, mais quelqu'un d'autre avait aussi joué son jeu dans cette partie. Ce soir-là, Paolo Borsellino ne dévoila pas son pressentiment à ses jeunes collègues : ils allaient le tuer, lui aussi. À 3 heures du matin, il quitta le palais de justice et rentra à l'hôpital municipal. À l'aube, il était de nouveau au tribunal.

Durant cinquante-sept jours et cinquante-sept nuits, Paolo Borsellino vécut avec le poids de la mort sur les épaules. Il n'avait qu'une seule issue : le temps, les prendre de vitesse, saisir les Corléonais à la gorge avant que Riina ne réussisse à le tuer.

Pendant cinquante-sept jours et cinquante-sept nuits, Paolo Borsellino ne vécut pas. Il mourut lentement, semaine après semaine, heure après heure. Devant Palerme tout entière. Qui savait, qui prédisait…

Le procureur adjoint clôturait une enquête et en ouvrait une autre, et une autre, et encore une autre. Il s'envolait vers l'Allemagne, pour suivre les traces des tueurs de l'adjudant Giuliano Guazzelli, assassiné à Agrigente trois mois plus tôt. Il partait pour Rome entendre les secrets d'un repenti de San Cataldo. Il descendait pendant des heures au parquet général pour expliquer aux magistrats de Caltanissetta quelle était la piste à suivre pour Capaci.

« Je dois faire vite, je dois faire vite », avouait-il à son meilleur ami. C'était une course contre la montre. Il fallait qu'il referme le cercle autour des Corléonais.

L'homme qui pouvait clore ce cercle était arrivé. C'était Asparino Mutolo, le tout dernier repenti de Cosa Nostra. Il était en position d'ouvrir une faille dans l'organisation criminelle. Mais il fallait l'entendre tout de suite, il fallait consigner ses déclarations dans des procès-verbaux, il fallait d'abord comprendre, puis frapper.

« Je veux parler avec monsieur le juge Borsellino… les choses que j'ai à dire ont de quoi faire trembler… je ne parlerai qu'avec lui… », fit savoir Mutolo aux policiers et aux magistrats.

Le procureur principal de la République de Palerme s'appelait Pietro Giammanco. Il déclara à ses substituts : « Nous choisissons qui doit les interroger et ce n'est pas lui qui va nous choisir. » Et ce fut le procureur adjoint Vittorio Aliquò qui partit de Palerme.

Quand Asparino Mutolo vit un autre magistrat au lieu de Borsellino, il ferma les yeux et ne desserra pas les lèvres. On perdit plusieurs jours. Le temps passait inexorablement.

Le dimanche après-midi, Paolo Borsellino s'accorda deux heures de repos. Il était épuisé. Pour se distraire, il resta cloué devant la télévision et les coureurs du Tour de France qui grimpaient le Galibier sous un soleil cuisant. Puis il téléphona à sa mère : « J'arrive. »

La ligne était écoutée par Cosa Nostra. La voiture piégée était déjà garée sous l'immeuble de la mère du juge. Vers 5 heures le 19 juillet, les véhicules blindés arrivèrent via Mariano D'Amelio. L'un des salopards du Courtaud appuya sur le bouton.

Les cercles de l'enfer de Pianosa

Les mafieux n'étaient pas habitués à des régimes de détention sévères. Ils étaient des centaines à avoir passé une vie entière en cellule, mais ils n'auraient jamais imaginé finir leurs jours dans les îles de Pianosa et l'Asinara. Après les attentats de l'été, les *boss* goûtèrent pour la première fois à une prison véritable. Ils furent déportés comme des prisonniers de guerre. Le gouvernement italien avait relevé le défi. Tous les hommes d'honneur détenus furent enfermés et isolés dans deux prisons de très haute sécurité.

« Le meurtre de Falcone et Borsellino a été la plus grande erreur qu'aurait pu commettre Cosa Nostra », proclamèrent deux ou trois ministres de la République, et il y eut bien un *capofamiglia* pour en penser autant.

Par une nuit de pleine lune, l'Ucciardone fut pris d'assaut. Un bataillon de parachutistes s'assura le contrôle des trois quartiers de Palerme qui entouraient la prison, les policiers et les carabiniers entrèrent dans les ailes de l'établissement pénitentiaire, s'introduisirent dans les cellules des septième et huitième sections où dormaient quarante-sept *capimafia* et quatre-vingt-un petits hommes. Ils les réveillèrent. Ils les embarquèrent à bord de fourgons militaires. À l'aube du lendemain, ils les placèrent en isolement à Pianosa et à l'Asinara. Ils étaient encore sous le coup de ce voyage et de la surprise quand on leur communiqua les nouvelles règles de détention : ils ne pourraient plus voir leur femme et leurs enfants plus d'une fois par mois. Ils ne pourraient plus se préparer leurs propres repas en cuisine, ne pourraient recevoir aucune provision de l'extérieur et ne rencontreraient plus leurs avocats toutes les semaines…

Les *capimafia* n'eurent même pas le temps de regretter l'atmosphère « familiale » de l'Ucciardone : les banquets de langoustes fraîches que l'on faisait venir exprès des élevages de San Vito Lo Capo, champagne qui coulait à flot, des sous-fifres sans cesse à disposition, des médecins qui fournissaient tous les faux certificats et qui leur ouvraient les portes de l'hôpital municipal. Ils n'en eurent pas le temps car ils comprirent qu'ils étaient entrés dans un cercle de l'enfer.

Les gardiens n'avaient ni voix ni visage. Leur visage était masqué par une cagoule et ils avaient l'ordre de ne pas leur parler. Le régime carcéral était extrêmement dur. L'isolement total.

Les semaines s'écoulaient et le peuple mafieux enfermé à Pianosa et à l'Asinara maudit l'inventeur de ces pénitenciers de très haute sécurité. Des familles entières finirent à Pianosa, des clans décimés par les coups de filet policiers, des *capidecina* et des *capimandamento,* les chefs de district et de circonscription regroupés dans ces camps de prisonnier avec leur armée tout entière. Comme les Madonia de San Lorenzo. Comme les Greco de Ciaculli. Comme les Milano de Porta Nuova ou les Vernengo de Ponte Ammiraglio. Tous ces hommes étaient en prison, en liberté, il n'y avait plus que les épouses et les enfants.

Les journées en prison étaient très longues, les nuits interminables. Et les hommes d'honneur, insomniaques sur leurs couchettes, commencèrent à

tirer le bilan de l'année écoulée, des dernières années de Cosa Nostra. Le coup de massue du maxi-procès, les décrets anticriminels, la chasse aux fugitifs que les flics ne se contentaient plus désormais de pourchasser en paroles. Qu'était-il donc arrivé ? Pourquoi le monde se mettait-il tout d'un coup à tourner en sens contraire ? Certains avaient même peur de formuler la chose : « Tout ça, ce sont les bienfaits du Courtaud, de sa férocité, de sa politique, et c'est lui qui nous a conduits là où nous sommes. » D'autres repensaient aussi à de très anciennes règles : « Mais nous ne devions pas combattre l'État, nous devions entrer dans l'État et vivre en paix avec lui, c'est ce qui a toujours fait notre force. »

Ces vieilles lois, Tommaso Buscetta les expliqua au pôle antimafia. Il dit aux juges : « Ce qui perturbe vraiment la mafia, c'est de ne pas pouvoir remplir les promesses faites aux emprisonnés. L'homme d'honneur va en prison avec la certitude que sa famille se portera bien, qu'elle ne connaîtra pas la faim. Il n'y aura jamais un homme d'honneur, il n'y a jamais eu… je rectifie… un homme d'honneur qui ait craint quoi que ce soit sur ce plan. Maintenant, ne pas pouvoir remplir ces engagements, cela les préoccupe. C'est grave. Très grave. Quand je dis que Riina est à l'agonie, c'est parce que l'État a vraiment riposté. Lui, la perpétuité, il s'en moque, mais il a des engagements moraux envers les gens qui l'ont suivi. Comme les Madonia. Il les a conduits à la déroute. Et à ce moment-là, le Courtaud sera très, mais très mauvais. »

Les tourments des hommes d'honneur allaient de pair avec le plus long des étés. Ils savaient que dehors, les choses allaient mal, qu'on avait examiné leur patrimoine, que le Courtaud n'était pas parvenu à faire « arranger » leur procès. Ils étaient en prison, Riina les avait laissé moisir en prison.

Dans les cellules de Pianosa et de l'Asinara, ils suivirent à la télévision l'enterrement de Giovanni Falcone et sa femme Francesca. Ils virent une frêle jeune fille au doux regard qui avait ému toute l'Italie : Rosaria Schifani, la jeune veuve d'un policier qui avait sauté dans les airs, à Capaci. Rosaria s'adressa aux assassins : « Je vous pardonne, mais mettez-vous à genoux. »

Les images des funérailles des victimes de l'attentat de Capaci furent transmises et retransmises à la télévision durant des jours, des semaines et des mois. Un jour, à Pinaosa, un boucher du Courtaud qui regardait Rosaria finit par pleurer. Pour ne pas se faire voir des autres hommes d'honneur, il

s’enferma dans un cabinet de toilette. Pino Marchese avait alors décidé d’abandonner le Courtaud à son destin.

Dans la grande cour de la prison de Pianosa, un hélicoptère s’était posé. Le directeur de la Direction des investigations antimafia, Gianni De Gennaro, le voulait stationné là en permanence, nuit et jour. Il avait ordonné : « Les réservoirs doivent être pleins de carburant et le pilote toujours prêt à décoller. »

Personne n’avait bien compris ce que le policier avait en tête. On ne comprit que quelque temps après, quand un, deux, trois, dix détenus mafieux demandèrent pardon pour leurs péchés et se repentirent. Ils furent aussitôt transférés dans des « maisons sûres », loin de Pianosa et loin de Palerme.

On l’appelait zio Giulio

Le drame et la honte envahirent l’existence de Totò Riina. Le Courtaud avait un repenti dans sa propre famille : Giuseppe Marchese était le beau-frère de son beau-frère. C’était un lien indirect, mais dans la logique de Cosa Nostra, c’était tout de même encore un parent. À dire vrai, Pinuzzu était aussi plus que cela. C’était le jeune homme de dix-sept ans que le Corléonais avait élevé comme un cheval de race. Le Courtaud aimait à répéter à ses bouchers :

« Pinuzzu deviendra le plus malin de tous. »

En septembre 1992, Giuseppe Marchese devint le repenti numéro 224 du programme de protection des témoins du ministère de la Justice.

Pinuzzu était le frère de la femme de Luchino Bagarella. La blessure du Courtaud était profonde, elle saignait, c’était une blessure qui ne se refermerait plus jamais.

Au printemps 1991, Luchino avait épousé Vincenzina Marchese. Le Corléonais avait été condamné à six ans de prison, mais depuis trois mois il était en liberté en raison d’une subtilité juridique. Il en avait profité pour organiser son mariage, après de longues fiançailles. Le matin du 24 avril, une Rolls-Royce blanc crème s’éloigna lentement de la petite église de Casa Professa. Elle traversa d’abord les ruelles de la Magione et parcourut ensuite la route du front de mer. La Rolls-Royce s’arrêta devant la villa Igiea, l’hôtel splendide qui fut la demeure des Florio[4]. Vincenzina était vêtue de blanc, Luchino de bleu. Le banquet nuptial comptait soixante-dix

invités, tous originaires de Corleone et des environs. Ce fut la dernière fois que l'on vit Luchino en public. Ensuite, il se transforma en fugitif.

Personne ne reparla plus de ce mariage, jusqu'au repentir de Pinuzzu. Alors, dans quelques maisons de Corleone, on souffrit en silence. Et, dans le secret, entre quatre murs, on disait la seule chose que l'on pouvait se dire : « On n'aurait pas dû lui permettre, à Luchino… celle-là, il ne devait pas l'épouser… elle n'est pas comme nous, elle n'est pas de notre coin, c'est autre chose, c'est une Palermitaine… »

Giuseppe Marchese entama ses révélations en avouant ses crimes. Il mentionna les refuges du Courtaud, il racontait comment il tuait et comment il faisait tuer. Et il expliqua au questeur De Gennaro comment avait mûri l'idée des attentats de 1992. Le meurtre Lima, le tritole de Capaci, la voiture piégée de via D'Amelio. Pinuzzu dressa le répertoire des hommes les plus proches de Riina et celui des morts que le Corléonais laissait derrière lui. Dans ces procès-verbaux figure aussi une liste de policiers « approchés » par les mafieux, le premier étant Bruno Contrada, un fonctionnaire des services secrets qui, depuis tant d'années, avait été le chef de la brigade mobile de Palerme.

Pinuzzu décrivit le Corléonais comme un traître. Pire encore, comme le traître de Cosa Nostra. Il déclara : « Dans cette Cosa Nostra-là, il n'y a pas de place pour moi. »

Puis il commença à parler du maxi-procès, des pressions exercées sur Salvo Lima « et sur d'autres qui avaient ramassé un paquet d'argent », sur « des personnages romains » dont il ignorait l'identité.

« Giuseppe Madonia m'en a parlé, à Pianosa, mais il était extrêmement discret avec les noms… »

Pinuzzu ne s'aventura pas plus loin, il ne se risqua pas sur un terrain qui lui était inconnu. Pinuzzu était juste « le tueur préféré » de Totò Riina.

Ces noms furent prononcés et ces récits furent faits avant et après septembre 1992, année d'attentats et année de repentirs.

En juin, la barrière Asparino Mutolo avait sauté, le petit homme de Pallavicino qui, un quart de siècle plus tôt, avait été compagnon de cellule du Corléonais à l'Ucciardone et lui avait appris à jouer aux dames. En octobre, Leonardo Messina, capodecina de San Cataldo, un village aux portes de Caltanissetta, avait vidé son sac. Leonardo fut le premier mafieux à prononcer le nom d'un homme qui, en Italie, avait été sept fois président du Conseil : « Salvo Lima était très proche d'hommes de Cosa Nostra pour

lesquels il avait joué le rôle d'un intermédiaire auprès du sénateur Andreotti dans l'intérêt de la mafia sicilienne… Lima était en contact avec le sénateur Andreotti, et spécialement pour les "intéressements" qui concernaient les procédures judiciaires contre des représentants de l'organisation… dans notre milieu, Andreotti, nous l'appelions *lo Zio*… ». L'oncle.

Asparino Mutolo s'étendit durant des semaines sur l'« arrangement » des procès et sur la confiance inconditionnelle que les hommes d'honneur vouaient au juge qui les jugerait, le président de la première section pénale de la Cour de cassation, Corrado Carnevale. Et puis Asparino prononça aussi ce nom : « Le sénateur Andreotti est la personne à laquelle Lima s'adressait constamment pour les décisions à faire adopter à Rome. »

Gaspare Mutolo et Leonardo Messina constituèrent une liste d'hommes d'honneur. Il y avait là des avocats, des notaires, des médecins, des entrepreneurs. Et beaucoup de « proches », des magistrats, des policiers, des ingénieurs, des architectes, des fonctionnaires de la région. C'était l'armée des partisans, c'était la force de Cosa Nostra.

Un tremblement de terre avait bouleversé et miné l'organisation criminelle la plus puissante du monde. Le nombre des repentis allait croissant, de jour en jour. À la fin 1992, ils étaient presque trois cents. Ils dévoilaient la planète inconnue à l'intérieur de laquelle ils avaient vécu. Ils avaient le Courtaud et ses paysans de près. Les derniers repentis appartenaient tous à la coalition des Corléonais. Ils n'avaient pas de morts à venger par leurs aveux. Ils réécrivirent l'histoire de Cosa Nostra, depuis les méfaits rapportés par Tommaso Buscetta et Salvatore Contorno, Antonino Calderone et Francesco Marino Mannoia.

Masino, Totuccio, *zu* Nino et Ciccio revinrent en scène pour consigner dans un procès-verbal ce qu'ils avaient tu au début des années quatre-vingts. Ils parlèrent des rapports entre Cosa Nostra et hommes politiques.

Le premier à le faire fut Tommaso Buscetta. Il reprit là où il s'était interrompu huit ans plus tôt avec le juge Falcone. Depuis les percepteurs, Nino et Ignazio Salvo. « Les Salvo constituaient le pont entre Rome et Palerme, avec et sans Salvino Lima. » Masino se rappelait une visite de « remerciements » de Tano Badalamenti à Giulio Andreotti, pour un procès qui avait bien tourné : « À son retour, Badalamenti m'a confié qu'Andreotti s'était personnellement félicité, en lui disant que des hommes comme lui, il en aurait fallu un dans chaque rue de chaque ville d'Italie. »

Il dévoila enfin le nom de la mystérieuse Entité : « C'est Giulio Andreotti. »

Francesco Marino Mannoia suivit son exemple : « Totò Riina avec Lima et Ciancimino, ils ne faisaient qu'un. »

Il se rappelait une entrevue, peu après l'assassinat du président de la région, Piersanti Mattarella, dans les premiers mois de 1980. C'était une rencontre au sommet, à l'intérieur d'une villa enfouie au milieu de la végétation, dans la bourgade d'Altarello. Mannoia accompagna son chef, Stefano Bontate, dans cette bourgade. Et il vit Giulio Andreotti.

« Il était dans une Alfa Romeo de couleur sombre, avec les percepteurs Nino et Ignazio Salvo. »

Le mafieux n'entra pas dans la villa. Il attendit dehors. Il entendit crier. Marino Mannoia dit encore : « Quand nous sommes repartis, Stefano Bontate m'a expliqué qu'Andreotti était venu clarifier l'homicide de Mattarella. Stefano était furibond. Il lui avait dit en face qu'en Sicile, c'était nous qui commandions. »

Était-ce cette fois-là que le Faucon rappela à l'Entité la mort d'Aldo Moro, les mystères de Michele Sindona, le meurtre de Mino Pecorelli ?

À la fin de l'année, ce fut l'arrivée du dernier repenti. Un repenti très spécial : c'était le chauffeur qui, pendant des années, avait « promené » Riina dans toute la Sicile. Il s'appelait Baldassare Di Maggio, Balduccio, fils d'un berger de San Giuseppe Jato. Même Balduccio se mit à raconter des faits, des méfais et des homicides. Même Balduccio raconta une rencontre « à très haut niveau » qu'il avait vue de ses propres yeux. Il y avait là Salvo Lima, Ignazio Salvo, et aussi Giulio Andreotti et le Courtaud. Balduccio n'avait pas entendu ce qui se disait, mais ensuite il précisa : « Le Corléonais a embrassé Andreotti. »

Des secrets de repentis, anciens et nouveaux, des mystères de la Sicile. Les repentis avouaient et, entre temps, les bouchers du Courtaud continuaient de tuer. À la fin de l'été, ce fut le tour d'Ignazio Salvo. Ils l'abattirent dans la villa perchée sur les rochers de Santa Flavia, située après les maisons patriciennes de Bagheria. Ignazo Salvo n'était pas seulement un homme d'honneur qui ne garantissait plus ses services au Courtaud. C'était aussi un témoin de l'histoire des Corléonais.

On n'était pas encore à la période de Noël quand une violente campagne fut déclenchée contre les repentis. Et ce n'était pas seulement le Courtaud qui tirait les ficelles. Tommaso Buscetta prévint : « Ils vont

d’abord tenter de discréditer les collaborateurs de la justice et les juges, ensuite ils poseront des bombes et vont démolir des quartiers entiers… le Corléonais a fait ami-ami avec les Colombiens et il fera mourir des innocents… »

Buscetta ajouta autre chose, avant de quitter l’Italie pour toujours. C’était sa prophétie : « Le Courtaud va mourir. Soit ils le tueront, soit il se suicidera. Telle est ma sentence. »

L’histoire de Biagio M.

Il était 4 heures de l’après-midi et Biagio M. était encore à la campagne. Le ciel gris s’entrouvrait de temps à autre et un soleil tiède réchauffait les vallées et illuminait la roche de Marineo. L’hiver s’en allait, les deux premières semaines de janvier n’avaient apporté ni froid ni pluie. Tout à coup, Biagio vit monter en direction de Corleone, par la route tortueuse du quartier rural de Marabino, quatre, six, peut-être dix véhicules des carabiniers. Ils filaient l’un derrière l’autre, ils négociaient les virages en frôlant les murs de pierre et repartaient à toute vitesse dans les portions de ligne droite. Ils venaient de Palerme.

Biagio M. était un paysan qui avait passé sa vie dans les champs autour du bois de la Ficuzza. Il n’avait pas d’enfants, et n’avait pas non plus de petits-enfants. Il était veuf, son épouse Maria était morte de chagrin, en 1968, après le tremblement de terre. Biagio était un homme seul. Pendant soixante-trois ans, il avait toujours travaillé la terre. Il se sentait fatigué, vieux, il pliait sous les pensées et les souvenirs.

Le soleil entamait sa descente derrière les montagnes. À 4 heures de l’après-midi, il remonta le sentier. Au bout d’une heure, il arriva à Corleone. Il se trouvait piazza Garibaldi, il entra dans son cercle habituel pour son habituelle partie de *scopa*. Il parla de ce peloton de carabiniers qu’il avait vu foncer vers le bourg. Dans son dos, il entendit juste une voix. Et ces mots.

« *U Pigghiaru*. » « Ils l’ont pris. »

Personne n’ajouta rien de plus et personne ne prononça de noms.

À 8 heures du matin, ils avaient arrêté Totò Riina : à Palerme, du côté de viale Lazio. Au bout d’un quart de siècle, Riina finissait à terre. Le visage dans la poussière et un pistolet pointé à la tempe.

Biagio fut parcouru d'un frisson. Le paysan sortit du cercle sans se soucier des « nouvelles retentissantes de Sicile » que claironnaient déjà les premiers journaux télévisés.

Ses jambes et ses souvenirs le conduisirent piazza Soprana, le quartier où il était né. Sa maison n'y était plus. Derrière l'église de Santa Rosalia se dressait encore la maison de Totò, à l'angle de via Rua del Piano et de via Ravenna. C'était comme un retour vers le passé, au milieu de ces rues désertes ressurgissaient comme des fantômes les sentiments et les jours, les joies et les angoisses. Biagio revoyait s'écouler le temps. Et la vie de Salvatore Riina, le petit garçon orphelin de père qu'il avait fréquenté dans ces ruelles et retrouvé criminel en fuite, vingt ans plus tard. Un mafioso, un chef de tous les mafiosi. Biagio ne réussissait pas encore à comprendre – et Dieu seul savait combien de fois il avait essayé – comment ce petit paysan de via Rua del Piano avait pu devenir le patron de la Sicile, le dictateur de Cosa Nostra.

Biagio prit par les rues étroites de piazza Soprana et monta, jusqu'à la tour sarrasine. Il soufflait un vent froid qui saisissait les joues et les mains, le ciel était noir et sans une étoile. « Totò était le pire de nous tous… il est devenu le plus célèbre, le plus riche et le plus puissant. Tout le monde le connaît », songeait-il. Il se remémorait cent et mille noms, cent et mille visages, cent et mille morts. Le pauvre Menicu Di Matteo, tué à San Giovanni, Et Placido. Placido le genreux qui rêvait d'un autre avenir. Et Michele Navarra qui, à Corleone, se sentait comme Dieu le père. Et de pauvres diables, comme Paolo Riina *u trunzu*, qui moururent sans savoir pourquoi. Et de vieux mafiosi, comme Carmelo Lo Bue et les frères Maiuri, qui moururent pour une guerre dans laquelle ils ne voulaient pas combattre… Tous saignés comme des bêtes à l'abattoir. Par Totò le Courtaud. Par ceux de Strasatto.

Il y avait de la lumière et il y avait des hommes qui criaient des ordres dans la rue qui passait sous la tour sarrasine. C'étaient des carabiniers, d'autres carabiniers qui fouillaient dans les maisons de piazza Soprana, de vicolo Scorsone, de via Rua del Piano.

« Ce n'est pas encore fini », murmura Biagio en descendant de la colline et en se dirigeant vers sa maison, alors qu'il était déjà minuit.

Le lendemain, Biagio ne se rendit pas dans les champs. Ce fut un samedi d'inquiétude. Piazza Garibaldi était enveloppée de silence, comme

s’il devait arriver quelque chose. Quelque chose se produisit le soir, vers 7 heures.

Biagio la reconnut tout de suite, à ses yeux. C’étaient les mêmes yeux que trente ans plus tôt : d’un noir de poix, rusés, vifs, à peine voilés par la tristesse et la fatigue de vivre. C’était elle, Ninetta.

Antonina Bagarella était de retour à Corleone. Trente-six heures après la capture de Totò Riina. Avec ses deux fils et ses deux filles. Il y avait aussi Tano, Tanuzzu, le frère de Totò.

Les fantômes de Corleone étaient de chair et d’os. Biagio repensa à Ninetta et à sa vie abjecte. Cachée par amour, fugitive par nécessité. Il n’éprouvait ni compréhension ni peine. Il n’éprouvait rien. Ninetta avait choisi de mener la vie de Totò, la vie d’un assassin. Biagio M. regarda les deux fils et les deux filles. Giuseppe Salvatore et Giovanni Francesco, Maria Concetta et la petite Lucia. Il haïssait Salvatore Riina.

Quarante-cinq jours après la capture du chef des chefs de Cosa Nostra, le paysan de Corleone monta dans l’autocar pour Palerme. C’était le premier de la journée, il arrivait en ville vers 9 heures. Biagio M. n’était plus descendu à Palerme depuis sept ans. Depuis qu’il s’était rendu dans les bureaux de la Prévoyance sociale pour clore les formalités et toucher la pension de Maria.

Biagio voulait revoir Totò, il voulait reconnaître le jeune garçon qu’il avait quitté dans les champs de Frattina de la Venere del Poggio. C’était le 1er mars et « au bout d’un mois et demi d’isolement », Totò Riina entra dans cette salle d’audience en forme de bunker, à Palerme. Biagio passa devant les murs lugubres de l’Ucciardone et se mit à transpirer. Il se sentait mal à l’aise. Il n’était pas vraiment certain de vouloir rencontrer cet homme qui n’avait apporté à la Sicile que du sang et de la souffrance. Biagio avait encore en tête le souvenir très vivace du sacrifice de tant d’hommes, les noms des policiers et des juges assassinés, les derniers attentats épouvantables de l’été dernier. Ces souvenirs le tourmentaient. C’était une inquiétude rageuse, parce qu’elle ne réussissait pas à prêter un sens à cette violence. Pourquoi avaient-ils laissé un assassin comme Riina en liberté ? Pourquoi ne l’avaient-ils pas arrêté ? Pourquoi ce paysan fruste avait-il pu acquérir tout cet argent, cette impunité, ce pouvoir ? Pourquoi ?

Biagio découvrit sur les gradins de la salle-bunker une foule importante qui voulait connaître le visage du chef de tous les chefs. Ce visage apparut dans le fond, enfoncé dans ses épaules, un homme court sur pattes, aux bras

trop longs. Biagio le vit et laissa échapper un sourire. Il était resté tel qu'il l'avait connu. C'était le jeune garçon de piazza Soprana. Avec ce visage qui tenait à la fois du démon et du clown, les deux fentes de ces yeux, ces lèvres fines.

Quand Riina prit la parole, sa voix traînante résonna avec clarté jusqu'aux gradins. C'était cette voix, celle que Biagio avait encore dans les oreilles quand un jour, quarante, peut-être cinquante jours ans plus tôt, Totò lui avait dit, en le fixant avec ses yeux de serpent : « Biagio, les gens comme toi me dégoûtent, moi, je peux les écraser quand je veux. Moi, je veux tout… »

Ils ne se revirent plus jamais. Et Biagio n'oublia jamais.

Et maintenant il écoutait le chef de toutes les familles qui parlait des mensonges des repentis, des comédies qu'ils jouaient, de ces balances qui marchaient tous bras dessus bras dessous.

Biagio M. avait vécu en pays mafieux. Il reconnaissait un homme d'honneur aux mouvements des yeux, au geste d'une main, au ton de la voix. Il sortit du bunker de l'Ucciardone en cherchant le fil rouge, un soupçon de motif. Comme Totò était-il devenu le chef de toutes les familles ? Qui le lui avait permis ? C'était un homme qui avait vécu en tuant et en tâchant de ne pas se faire tuer. Il avait pris Ninetta et ses enfants par la main et les avait conduits dans ce cauchemar. Et, dans ce cauchemar, il avait entraîné aussi la Sicile et les Siciliens. Et Cosa Nostra.

Biagio M. rentra à Corleone. Il se sentait moins fatigué et moins vieux. Toutes les choses avaient un commencement et une fin. Même la mafia. Il pensait que le commencement de la fin de la mafia coïnciderait avec ce masque de Totò Riina. Il aimait penser que le Corléonais entrerait dans l'Histoire comme l'homme qui avait conduit Cosa Nostra à la ruine.

1- L'article 4 bis de la loi du 26 juillet 1975 (loi sur le règlement pénitentiaire) subordonne respectivement les mesures alternatives à la détention (travail à l'extérieur, affiliation aux services sociaux, régime de semi-liberté, détention à domicile) à la collaboration avec la justice. Quant à l'article 41 bis, en cas de situation grave (révolte, motifs graves liés à l'ordre et à la sécurité publique), il durcit fortement les conditions de détention des condamnés liés « au crime organisé, au terrorisme ou à la subversion », notamment avec des mesures restreignant les visites, censurant la correspondance, limitant ou supprimant les promenades, etc. N.d.T.

2- Direction des investigations antimafia ou DIA. Organe étatique interarmes et interservices, dédiée aux enquêtes sur la mafia et à l'action préventive contre le crime organisé, créé en 1991. Son directeur est choisi tour à tour au sein de la Guardia di Finanza (corps militaire chargé de la surveillance des frontières, du contrôle douanier et du contrôle financier), du corps des Carabiniers et de la police nationale. N.d.T. Source : it.Wikipedia.org.

3- Corrado Carnevale fut le plus jeune président de section de la Cour de cassation italienne. Réputé pour avoir cassé de nombreux jugements antimafia, il fut relevé de ses fonctions en 1993, puis condamné en 2001 à six années de prison et à l'interdiction à vie d'exercer une fonction publique, pour avoir apporté son concours à une association mafieuse. Ce jugement a été à son tour cassé en 2002, et il réintégra la cour en 2007. N.d.T. Source : it.Wikipedia.org.

4- Grande famille d'industriels calabrais établis en Sicile au début du XVIII^{e} siècle, propriétaires de vignobles (le marsala) et de compagnies maritimes. L'un de leurs descendants créa la célèbre Targa Florio, le plus ancien rallye automobile d'Italie. N.d.T.

Troisième partie
De père en fils

De père en fils

Le sang pur des fils de Corleone

Prison de l'Ucciardone, un matin d'hiver, en 2000. Une femme marche lentement dans un couloir qui longe le mur d'enceinte, avant de disparaître dans une section spéciale, celle où les détenus sont emmurés comme dans une tombe. Emmitouflée dans un manteau noir, elle a les cheveux retenus par un foulard, et porte des lunettes noires. Comme tous les premiers mardis du mois, Ninetta est descendue à Palerme retrouver Giovanni, son fils, au parloir. À vingt-quatre ans, il est déjà condamné à la perpétuité. Derrière elle, c'est la petite Lucia, et vient ensuite sa fille aînée, Maria Concetta. Enfin, quelques mètres en retrait, Giuseppe Salvatore, *u picciriddu* de la famille, « Salvo ».

La porte s'ouvre. Dans la pièce, un autre garçon attend. Il est seul, immobile, sur une chaise. On se cherche du regard. Les mains de Ninetta glissent sur la vitre blindée, comme pour le caresser. On se lance des baisers à travers cette plaque transparente qui interdit tout contact corporel aux internés régis par l'article 41 bis de la loi, ce régime carcéral sévère réservé, entre autres, aux détenus de la mafia. Cette rencontre des regards dure quelques minutes. Dans le silence des émotions refoulées. Et puis la mère et le fils se disent enfin bonjour, et commencent à se raconter ce qui s'est passé durant ces quatre très longues semaines, Giovanni à l'Ucciardone et eux tous à Corleone. Ses frère et sœurs se prêtent eux aussi aux souvenirs. Les caméras de surveillance s'allument, les micros enregistrent leurs murmures.

Ils parlent de leur père et de ses enseignements. Le père, c'est Totò Riina, le chef de toutes les familles de la Cosa Nostra sicilienne, incarcéré depuis janvier 1993.

« Tu t’en souviens, Salvo ? Papa nous le répétait tout le temps que nous sommes *cattu e corda*, nous sommes comme le seau qui finit tout en bas dans le puits et la corde qui sert à le remonter, nous sommes nés pour rester toujours ensemble, unis, les uns liés aux autres. Salvo, rappelle-toi ça pour toujours : nous deux, nous sommes des jumeaux », lui chuchote Giovanni.

Son frère cadet lui répond : « Écoute, il y a aussi des choses que papa m’a dites à moi et que je ne peux pas oublier. » Sa mère hoche la tête et manifeste son approbation : « Bravo, Gianni, bravo, Salvo, c’est bien, vous êtes forts, cela me fait vraiment plaisir de vous entendre raisonner de la sorte. » Salvo feint d’être déçu, il a un geste d’emportement. Il sourit et hausse la voix : « Mais à qui est-ce que vous vous imaginez parler, là ? Mon père est de Corleone, ma mère est de Corleone, quel sang devrais-je avoir dans les veines ? » Ninetta les regarde tour à tour, l’un, puis l’autre. Et, avec gravité, elle le rassure d’un ton solennel : « Un sang pur ».

Les enfants de Corleone ne trahissent jamais. Le nom qu’ils portent marque leur vie à jamais. D’un sillon. Comme un sceau. Ces enfants de Corleone naissent et grandissent pour devenir l’image de leur père. Pour l’honorer. Et préserver leur lignée, génération après génération.

Ils sont prédestinés, les fils de *u zu* Totò : ils devaient devenir ce qu’ils sont devenus.

En cet hiver 2000, Totò Riina, son fils Giovanni et son beau-frère Leoluca Bagarella – le frère d’Antonina, dite Ninetta – sont détenus dans trois pénitenciers de très haute sécurité. L’un dans le nord de l’Italie, l’autre au centre, le troisième dans le sud. Moins de deux ans plus tard, ce sera au tour d’*u picciriddu* de se faire arrêter, Salvo, le plus jeune descendant de sexe masculin de la lignée. Le sang pur des Corleone.

Ils sont tous rentrés à Corleone le 16 janvier 1993, moins de vingt-quatre heures après la capture du *capomafia* qui, à peine quelques mois plus tôt, avait ordonné la mort de Giovanni Falcone et Paolo Borsellino.

La mère et les enfants ont laissé derrière eux la villa de Palerme, au-delà de la rocade. Via Bernini, une petite rue à deux portails et deux entrées, une en direction du bourg et l’autre vers l’aéroport. C’était leur dernier refuge connu. Ils sont arrivés à Corleone quand il faisait nuit noire, en taxi. Ils sont réapparus, comme des fantômes.

Ninetta tient la main de Lucia, qui a douze ans. Maria Concetta n’en a pas encore dix-huit. Giovanni et Salvo sont deux adolescents de seize et

quinze ans.

Ils vont tous habiter via Scorsone, une simple ruelle, en réalité, dans la partie haute du bourg. Les vieilles maisons en tuffeau remises à neuf après le tremblement de terre du Belice en 1968, les volets de bois remplacés par des cadres en aluminium, avec des fenêtres aux vitres en verre dépoli, des marches de marbre, des carrelages de couleur. Le soleil ne cogne jamais, dans via Scorsone, l'air stagne, les murs suintent d'humidité et s'imprègnent de toutes les humeurs.

Giovanni, Maria Concetta, Salvo et Lucia, qui ont toujours vécu dans la clandestinité avec leur père et leur mère, peuvent maintenant – pour la première fois depuis le jour de leur naissance dans cette clinique de via Dante, à Palerme – prononcer leurs noms sans s'en inquiéter, ils ont une carte d'identité, un lieu de résidence inscrit à leur état-civil. Via Scorsone, numéro 24. C'est la maison des Bagarella, justement celle où, presque cinquante années plus tôt, Ninetta avait rencontré l'homme qui serait pour toujours son époux et, pendant presque deux décennies, le maître de la Sicile.

Ces garçons sont déjà venus à Corleone. Ils en connaissent toutes les *trazzere*, ces sentiers qui traversent les campagnes où l'on cultive le blé et qui grimpent au flanc de ces collines recouvertes de vignes et d'oliviers. Giovanni et Salvo vont et viennent entre les vieilles maisons paysannes disséminées dans ce très ancien fief de Piano della Scala ou aux confins du sanctuaire de Tagliavia, dans les anfractuosités rocheuses des Rocche di Rao et les gorges qui sillonnent comme des rides profondes la Montagna dei Cavalli. Ils ont certainement vécu là quelques années de leur enfance. Le mafioso le plus recherché de Sicile s'est aussi caché dans son territoire d'origine. L'endroit le plus protégé qui soit, pour celui qui est traqué. La tanière la plus abritée. Totò Riina a donc longtemps été fugitif dans son Corleone. Avec toute sa famille.

Ils sont de retour. Et ce sont les enfants de l'homme le plus craint de la mafia sicilienne. Il a été fait prisonnier, mais au sein de Cosa Nostra, cela ne signifie rien : c'est toujours lui le chef. Un chef si différent de tous les autres qui l'ont précédé : un paranoïaque, obsédé par les trahisons et les conjurations. Rusé, avec cette extrême habileté qui lui permet de puiser sa force dans la faiblesse des autres. Violent aussi dans le comportement, jamais accommodant, même dans la forme : un tyran. Ses fils sont de plus

en plus semblables à leur père. Et, à Corleone, ils se font fort de l'affirmer sans tarder.

Ils veulent avoir tout le monde à leurs pieds. Ils font peser chacun de leurs gestes. Ils jouent les petits *boss*. Ils donnent des ordres et exigent que l'on se dévoue. Ils sont colériques, comme leur père. Ils ne se comportent pas comme les fils de l'autre *Parrain*, Bernardo Provenzano, l'ami d'enfance de Totò Riina, Angelo et Francesco Paolo. Eux aussi, ils sont rentrés au pays à l'improviste. C'était au printemps, avec les attentats de 1992. Mais ceux-là, les Provenzano, font tout pour passer inaperçus. On les a inscrits dans une école de Bisaquino, ils aident leur mère, Saveria, au pressing qu'elle vient d'ouvrir dans le centre de Corleone, on les voit rarement dans les bars ou en train de se balader sur corso Bentivegna. Angelo et Francesco Paolo ont de bonnes manières, ils sont éduqués, il semble qu'on les tienne loin de la vie de ce père fugitif déjà depuis quarante ans. Provenzano est en effet toujours recherché, depuis un certain soir de septembre 1963.

Dans les rues du bourg, Giovanni et Salvo Riina se donnent en spectacle, ils tournent sur des motos de cross. Ils montent et descendent la place, jusqu'à la rue derrière la caserne des carabiniers et retour. Ils sillonnent le jardin municipal et disparaissent dans les sentiers de la campagne corléonaise. Pendant des heures. Parfois pendant des jours.

Et puis ils reviennent se montrer dans le bourg. À leur manière. Durant le mois de la très longue grève des camionneurs, en Sicile – barrages routiers, révoltes, supermarchés pris d'assaut à Palerme et Catane, files de plusieurs kilomètres aux embarcadères du détroit de Messine –, les préfets des neufs provinces ordonnèrent le rationnement de l'essence dans toute l'île. Chaque station-service en conserve une petite quantité réservée aux véhicules d'urgence : ambulances, pompiers, police, carabiniers. Mais Salvo, lui, se moque de la grève des chauffeurs routiers et du reste. Il veut son essence. Et, au téléphone, il se vante d'un de ses exploits auprès de son frère, Giovanni. Il ne sait pas que les agents de la DIA ont placé sa ligne sur écoute.

C'est par une soirée de la troisième semaine de grève que Salvo se rend chez Vito, le pompiste, celui qui tient la station-service située derrière le vieil Ospedale dei Bianchi. « Vito, viens ici », lui ordonne-t-il. Le pompiste le salue et s'approche de lui en bredouillant : « Qu'est-ce qu'il y a, Salvo ? J'en ai plus, de l'essence, reviens demain ou plus tard… ». Salvo a un rictus

sarcastique : « Mais moi, aujourd'hui, il faut que je fasse le plein. » Vito commence à trembler : « Vraiment, j'en garde encore deux cents litres, mais ils sont réservés pour les forces de l'ordre. » Et Salvo répète à son frère Giovanni ce qu'il a répliqué à Vito : « Je lui ai dit : "Viens un peu par ici, toi. Ta force de l'ordre, c'est moi"… et je lui ai piqué un bidon de quarante litres…

Ils ne vont jamais partager une pizza avec les autres garçons de Corleone. Ils réservent une petite salle à part, pour quelques personnes. Ils sont incapables de rester avec les autres, à une table ordinaire. Ils éprouvent toujours le besoin de dominer leur monde. Et, jour après jour, ils deviennent de plus en plus autoritaires et de plus en plus durs. Ils sentent leur père peser sur leurs épaules. Ils doivent faire preuve de *mafiosité*. On les a éduqués pour jouer les patrons de Corleone.

Jusqu'au jour où ils tombent tous les deux dans le piège d'une mésaventure judiciaire. Une dénonciation pour outrage à fonctionnaire.

Depuis le début, un capitaine des carabiniers les soupçonne. Et quand Giovanni, puis Salvo, et quelques autres jeunes gens du même âge l'informent qu'une nuit, quelqu'un a profané la plaque à la mémoire des juges Falcone et Borsellino, c'est aussitôt eux qu'il soupçonne. La découverte remonte à quelques semaines, sur la place de la mairie. Le monument a été dégradé à coups de pierre. Un camouflet. Se peut-il que l'on honore la mémoire de ces deux magistrats avec un monument, et tant de solennité, au cœur de la Corleone de Totò Riina ?

Giovanni et Salvo sont interrogés à la caserne des carabiniers et inculpés. Quelques jours après, les militaires identifient six jeunes gens qui ont participé à cette expédition. Ils avouent. Ils en endossent toute la responsabilité, et ils négocient. Et, même si s'il est noté, dans le dossier du substitut du procureur qui a suivi l'enquête, que ces six individus « ont agi dans l'intérêt et pour le compte des jeunes Riina », Giovanni et Salvo ne seront jamais traduits en justice. On n'a pu relever aucune preuve à leur charge. Et jamais aucun de ces six jeunes gens ne prononcera leurs noms.

Ce capitaine des carabiniers ne cesse pas de s'intéresser à eux, et entame tout de suite une enquête, même après que le maire de Corleone, Giuseppe Cipriani, trouve un matin une tête de veau devant sa porte. Un avertissement.

Le maire Cipriani parle trop de légalité et de règles, tous les printemps, il invite don Ciotti et ses garçons sur les terrains confisqués aux *boss*.

Depuis son élection, Cipriani veut effacer la mauvaise réputation que Corleone s'est acquise dans le monde entier à cause de la mafia. On affecte au maire une voiture blindée et une escorte de policiers. Giovanni Riina est de nouveau dénoncé. Pour menaces. Mais cette fois encore, il n'y a pas de preuves. Et cette fois encore, il ne sera pas poursuivi.

La veille de cette découverte macabre devant la porte du maire, le fils aîné de Totò Riina est repéré par un brigadier en patrouille dans la campagne. Giovanni est sous un arbre, penché sur la carcasse d'un animal qu'il vient d'égorger. Un veau auquel il manque la tête.

Ninetta ne sort jamais. Elle reste enfermée des jours et des jours d'affilée dans la petite maison de ville de via Scorsone. La porte close, les fenêtres occultées. On la voit seulement, de temps en temps, agenouillée devant l'autel de Santa Rosalia, la petite église agrippée à l'arête rocheuse qui monte vers le tunnel Aldisio. Toujours au coucher du soleil. Toujours seule.

Ninetta ne va jamais faire les courses, en bas, sur la place. Elle ne fréquente pas les femmes de son *vicolo*. Elle ne fait de confidences à personne. Les rares fois où elle passe dans une rue, les autres baissent les yeux. Et le téléphone aussi reste muet. Personne ne l'appelle jamais. Et elle n'appelle personne. Ninetta Bagarella s'enterre chez elle comme une prisonnière. Comme son Totò qui séjourne à l'Asinara.

Seul dans une cellule, filmé jour et nuit par une caméra de surveillance, surveillé comme un animal en cage. Il n'a pas le droit de rencontrer les autres prisonniers. De recevoir des lettres. De lire les journaux. De cuisiner. Sa nourriture est livrée tous les matins par la cantine d'une école ou d'un hôpital choisis au hasard par le directeur du greffe, et les gardiens la goûtent, chaque jour à leur tour. Ils servent de cobaye, par crainte d'un empoisonnement. Ordres de la direction pénitentiaire.

Totò Riina est un homme qui conserve trop de secrets. Sur le lessivage de l'argent du trafic de drogue, sur les rapports qu'il a eus avec les ministres de la République et une kyrielle de parlementaires de la région Sicile, sur les intrigues et les machinations internes à l'appareil d'État. Sur ces « esprits extrêmement raffinés » que l'on a identifiés dans son ombre, quand il a organisé les attentats de Capaci et via D'Amelio.

Depuis plus de quinze ans, son nom est déjà associé à des procès qui se sont tenus en Sicile. Délits hors du commun, commerce de morphine-base, extorsions, adjudications de travaux publics. Et, dans les dix années à venir, il demeurera encore et toujours le point d'intersection le plus mystérieux qui soit des relations entre mafia, politique et monde des affaires en Italie. À l'épicentre des pactes et des rencontres – avérés pour certains, jamais prouvés pour d'autres – entre l'ancien président du Conseil Giulio Andreotti et les responsables des « familles ». Protagoniste d'alliances économiques qui ont rattrapé Marcello Dell'Utri, l'ami sicilien de Silvio Berlusconi. L'homme qui tire les ficelles dans bien des tractations et bien des chantages avec les fonctionnaires du ministère de l'Intérieur, comme Bruno Contrada, le policier de Palerme devenu gros bonnet des services secrets. Nombre de ces événements sont sur le point d'être révélés au grand jour. Ils prennent la forme d'enquêtes et d'autres procès. Les accusés sont tous de haut rang.

Certaines condamnations provoquent des scandales. Et certains acquittements aussi. Les Corléonais font trembler les palais du pouvoir à Rome et à Palerme.

Depuis le jour de sa capture, Totò Riina n'ouvre pas la bouche.

Le procureur principal de Palerme, Gian Carlo Caselli, et celui de Florence, Pierluigi Vigna, se risquent à lui rendre visite, une seule fois. Ils veulent sonder sa disponibilité pour un « approfondissement de l'enquête ». Ils en reviendront très déçus.

C'est le 22 avril 1996, trois ans et trois mois après son arrestation. Les deux magistrats le font transférer en secret dans une salle d'audience transformée en bunker, en Toscane. L'interrogatoire ne dure que quelques minutes.

Vigna est le premier à rompre le silence quand il se trouve en face du parrain : « Un nombre non négligeable de personnes affirment que vous êtes le chef de Cosa Nostra, et il m'est donc venu l'idée de savoir si vous étiez disposé à parler… » Voici ce que Riina lui répond : « Je vous en prie, ne prononcez pas ce mot-là. » Vigna continue : « Non, je veux terminer… » Et Riina : « Arrêtez-vous là et n'allez pas plus loin, monsieur le juge Caselli et vous, vous vous êtes trompé d'interlocuteur. Je vous attendais, vous deux. Procureur Vigna, je vous en prie, épargnez votre salive. » Caselli tente encore une approche : « Pourquoi ce refus d'écouter ce qui constitue une hypothèse de travail ? » Le chef de toutes les familles : « Je n'ai rien à

écouter et je suis à jeun, j'ai mal aux reins, alors s'il vous plaît, laissez-moi tranquille, je ne voudrais pas passer pour un malappris, je vous prie de me laisser en paix et faisons comme s'il ne s'était rien passé. » Caselli lui pose encore une question : « Vous voulez m'expliciter un peu cette phrase : "Je vous attendais, vous deux…" » Et Riina : « Je sais ce que vous visez et où vous voulez en venir. » Caselli : « À faire notre travail, notre devoir ». Riina : « Faites, faites, continuez à faire votre travail… » C'est Vigna qui l'interrompt : « Mais certainement, je voudrais voir… » Riina : « Pour l'amour de Dieu, qui vous en empêche… » Vigna : « Certainement pas vous. »

Les deux procureurs se lèvent et repartent.

Totò Riina a été condamné par l'État, puis il s'est condamné lui-même à cette existence d'enterré vivant. Pour toujours. Il a déjà des héritiers. Ses fils.

Son plus grand tourment – il le confie quelques années plus tard à Ninetta, lors d'une de leurs entrevues mensuelles de deux heures, dans la prison de très haute sécurité –, cela reste pourtant de ne pas avoir pu conduire Maria Concetta, sa première fille, à l'autel.

Maria Concetta vient à peine de terminer ses études au lycée, et elle est tombée amoureuse d'Antonino « Tony » Ciaravello. Elle s'est fiancée, avec la bénédiction de son père. Tony est un garçon du pays. Gros, exubérant, il a étudié au conservatoire, il joue du trombone. Il est aussi DJ dans une radio locale. Et il veut devenir entrepreneur. À Corleone.

Depuis qu'on l'a vu dans le bourg côte à côte avec Maria Concetta, personne n'ose plus l'affubler de ce sobriquet : « Saucisse & Morue », celui qu'on lui a donné à cause de sa silhouette débordante. C'est Tony, et c'est tout. Ou plutôt, « le fiancé de Corleone ». Futur époux. Et surtout futur gendre.

De Maria Concetta, il a reçu en dot le respect. Et quelques avanies. Les policiers du commissariat ouvrent une enquête le concernant. Le questeur de Palerme, Antonio Manganelli, (par la suite nommé directeur de la police nationale en 2007) propose au tribunal une « surveillance spéciale ».

Tony se défend : « Ma seule faute, c'est d'aimer. » Il répète à tous : « S'ils font ça, c'est comme une espèce d'impolitesse envers lui. » Lui, c'est Totò Riina.

Maria Concetta et Tonino fondent aussi une entreprise de vente de machines agricoles, l'Afrimar, une concession de tracteurs, un grand hangar et cinq vitrines à la sortie du bourg, sur la route de Palerme. Ils créent un site Internet, www.corleone.it (disparu depuis), où ils expliquent « qui nous sommes » et font la publicité de leurs tracteurs et de leurs moissonneuses-batteuses. À peine atteint sa majorité, Salvo se joint à eux en tant qu'associé.

En plein bonheur, après trois années de fiançailles, Maria Concetta et Tony se marient.

Le 6 septembre 2001, il l'attend sur les marches de l'église principale de Corleone, en complet bleu et les cheveux plaqués avec du gel. Elle descend d'une Mercedes noire, en robe de dentelle ivoire. Les invités de Riina sont au nombre de trois cents. Tous des Corléonais. Pas un ne vient des bourgs et des villages voisins. Et encore moins de Palerme. Il en était déjà ainsi à Villa Igiea, au repas de noces de l'oncle *Luchino*, Leoluca Bagarella qui, dix ans auparavant, avait épousé Vincenzina Marchese. Le prêtre qui célèbre le mariage de Corleone formule ses vœux de bonheur aux jeunes gens et rappelle « les souffrances des parents en prison ». Tous inclinent la tête et font le signe de la croix.

Sur le premier banc à droite, il y a une autre Maria Concetta, qui a quatre-vingt-treize ans. C'est la grand-mère paternelle, la mère de Totò Riina. Et puis il y a aussi Francesco Grizzafi, le neveu préféré du chef de tous les chefs. Et, dans le fond, Maria Matilda, la sœur aînée de Ninetta. Et il y a aussi une troisième Maria Concetta, présente au mariage de Corleone. C'est une charmante petite jeune, la fille du cousin de la mère de la mariée. C'est aussi une Bagarella. Depuis quelques mois, elle est fiancée avec Salvo Riina. Une autre union entre proches parents. Un sang du même sang.

Les deux branches des Riina et des Bagarella sont réunies pour la première fois dans le cadre d'une célébration publique.

Le banquet, au restaurant La Schiera, est somptueux. Et il sera suivi d'un voyage de noces enveloppé de mystère. Tony et Maria Concetta ne diront jamais où ils ont passé leur première nuit de noce. Comme il est de tradition dans la famille. Comme l'ont fait Totò et Ninetta en leur temps.

En ce samedi de fin d'été, c'est le dernier homme des Riina, le plus jeune, Salvo, qui conduit Maria Concetta à l'autel. Cet honneur et cette obligation reviendraient à son frère aîné. Mais Giovanni est en prison. Il a étranglé un mafioso de ses mains. Son premier homicide. Et il a aussi

ordonné la mort de trois paysans. Salvo, *u picciriddu*, est désormais l'unique homme libre de la famille.

Le premier acte du premier mâle

Quelqu'un les suit. Quelqu'un les file. À Corleone. Leur Corleone. Depuis leur retour, deux années déjà se sont écoulées.

Giovanni Riina et son frère Salvo s'en rendent compte dans la nuit du 24 au 25 mai 1995. Une voiture de couleur bleue, un break, derrière eux, tous phares éteints. Et qui accélère dans corso Bentivegna, s'éloigne, se rapproche, s'éloigne encore. Puis disparaît dans le virage, dans l'obscurité qui monte vers la route de Bisaquino.

Quelqu'un surveille les faits et gestes des deux fils du chef des chefs de Cosa Nostra. Prend note de leurs déplacements et de leurs habitudes, sans jamais les lâcher. Qui a le courage ou l'inconscience d'épier les héritiers du mafioso le plus puissant qu'ait jamais connu la mafia sicilienne ? Qui ose ? Veulent-ils effrayer les deux jeunes gens ? Les enlever ? Ou carrément les supprimer ?

Quelques jours avant cette nuit-là, Salvo avait reconnu une voiture postée à quelques mètres de sa maison, dans la rue qui coupe via Scorsone avant de descendre plus bas. Il l'a également vue le samedi précédent, et même l'après-midi de l'Épiphanie.

Salvo flaire le danger. Il en parle avec l'oncle Luchino, alors en cavale.

L'oncle monte parfois à Corleone, le retrouver. Ou alors son frère Giovanni et lui descendent dans une maison paysanne à Giambascio, un quartier rural aux portes de San Giuseppe Jato. Il est presque toujours en compagnie de Giovanni Brusca, l'homme qui tenait dans sa main la télécommande, sur la colline de Capaci, le 23 mai 1992. Et de Vito Vitale, un mafieux fruste et féroce, nouvelle star des Corléonais. Brusca et Vitale sont eux aussi en fuite.

Salvo Riina dit alors à l'oncle Leoluca : « Il y a une voiture suspecte qui tourne un peu trop souvent autour de via Scorsone, il y a dedans des types qui ne me plaisent pas, je me sens observé. » Giovanni essaie de décrire les occupants de l'auto : « J'ai vu un brun et peut-être un maigre, ce n'est pas seulement mon imagination, ce ne sont pas seulement des ombres, il y a aussi eu une filature. »

L’oncle ne perd pas son sang-froid. Toutefois, il comprend qu’à Corleone, quelqu’un s’apprête à lancer une attaque. Il conseille tout d’abord à Salvo et à son frère Giovanni de se tenir sur leurs gardes, de relever les numéros de plaque d’immatriculation des véhicules des forestiers qui circulent dans le coin ces jours-ci. Il recommande à ses neveux de ne pas se découvrir, de plutôt demander un coup de main à un ami. Les deux fils de Totò Riina obéissent. Le matin du 27 janvier, ils transmettent à leur oncle les numéros de plaque de deux véhicules, une Mercedes et une Alfa 33.

Leoluca Bagarella lance aussitôt une « enquête ». Il ordonne à l’un de ses hommes de contacter quelqu’un qui saura lui fournir l’identité des propriétaires des deux voitures. Cette mission est confiée à Antonio Calvaruso, un mafieux qui, un an plus tard – en janvier 1996 –, décidera de collaborer avec la DIA et le parquet de Palerme.

Calvaruso fera ce récit, en reconstituant les événements de ces journées-là : « Giovanni Brusca connaissait un géomètre aux services des immatriculations, il m’a donné son nom et je suis allé le trouver. Grâce à lui et à un autre contact que nous avions à l’Automobile Club d’Italie, nous avons pu remonter jusqu’aux propriétaires. »

Ils confrontent les données et Bagarella établit le lien. Le propriétaire de la Mercedes est un charcutier de Palerme. Il semble « en ordre ». Il n’a pas de précédents pénaux et même pas de connaissances chez les flics. Leoluca Bagarella le fait « tenir à l’œil » pendant une semaine entière. Il découvre que le charcutier n’est en fin de compte pas si étranger à tout cela, comme il était apparu à première vue : il fréquente la maison de la mère de Marcello Grado.

Les Grado sont une famille de la bourgade de Santa Maria del Gesù, liée aux Bontate et aux Inzerillo, les ennemis jurés des Corléonais dans la grande guerre de la mafia des années quatre-vingts. Et ils sont aussi parents de Salvatore Totuccio Contorno, un tueur des anciennes *cosche* qui – même après son repentir – est retourné à Palerme pour tenter de se venger de ses ennemis. Bagarella commence à avoir peur. À craindre pour la vie de ses neveux. Et pour la sienne.

À un mafieux de San Lorenzo, il demande ensuite des informations sur le compte d’un certain Gian Matteo Sole, le propriétaire de l’Alfa 33. Il les lui fournit : c’est un parent de Marcello Grado. Son beau-frère, lui assure-t-on. À ce stade, Leoluca Bagarella décide de les supprimer.

Le repenti Calvaruso put dévoiler encore ceci : « Bagarella est parvenu à la conclusion que Grado et Totuccio Contorno cherchaient à envoyer un signal à Riina en tuant ses fils. Et cela a déchaîné sa fureur. »

Un autre souvenir était revenu en tête de Calvaruso : « Quand un jour quelqu'un nous a soufflé la nouvelle que quelqu'un avait aussi vu Contorno rôder du côté de via Malaspina, la rue de Palerme où Bagarella se cachait, lui, il a été pris de panique et, à partir de ce moment-là, il est tout le temps sorti armé. »

Le beau-frère de Riina est tourmenté à l'idée que les survivants de la « vieille garde » reviennent en Sicile solder les comptes avec le chef de Cosa Nostra et l'ensemble de son entourage. Il est convaincu que leur haine ne s'est jamais apaisée.

Plus d'une fois, il répète : « Vous verrez qu'ils vont tenter quelque chose. Et pas seulement Totuccio Contorno et les membres de sa famille, mais aussi les Inzerillo, les tuer n'est pas seulement dans mon intérêt, c'est de l'intérêt de tout le monde… »

Ce n'est pas une affaire qui concerne la seule famille de Corleone. C'est toute la nouvelle Cosa Nostra, refondée par Riina, qui doit craindre les incursions des mafieux qui ont survécu à la « pêche au gros » de 1981.

Avant de « s'occuper » de ces deux-là – Grado et son beau-frère –, Bagarella veut toutefois découvrir qui sont les paysans qui espionnent les faits et gestes de Giovanni et Salvo Riina. Qui a pu en donner l'ordre, la *battuta*, qui pourrait s'activer ainsi à Corleone sans l'aide de quelqu'un sur place ? Et puis aussi : à qui appartient ce break qui, dans la nuit du 24 au 25 janvier, a suivi la voiture de Giovanni et Salvo ? Ceux-là ne sont pas des Palermitains. Ils sont de Corleone.

C'est Giovanni Riina qui, trois jours plus tard, reconnaît l'homme du break. Il accourt chez son oncle : « C'est Francesco Saporito. » Puis il conduit les amis de Bagarella sur la place, devant l'hôtel de ville, et leur désigne l'un des autres individus qui l'ont filé : « L'autre, là, c'est lui, c'est Giuseppe Giammona. »

Giovanni Riina gronde : « Coupez-leur les cornes ». Coupez-leur les cornes, à tous les deux. Tuez-les.

Francesco Saporito travaille comme ouvrier sur un chantier de construction, autour du bois de Ficuzza, et il a trente ans. Giuseppe Giammona n'en a que vingt-deux et c'est un commerçant. Il possède un

magasin de vêtements dans le centre du bourg. Ils sont beaux-frères. Giovanna, la sœur de Giuseppe, a épousé Francesco.

Leoluca Bagarella mène son « enquête » habituelle sur tous leurs liens de parentés et leurs réseaux amicaux. Il finit par acquérir la conviction que ce Saporito est lié d'une manière ou d'une autre à Pino Leggio, un vieux *boss* qui, à son tour, entretient d'étroites relations avec d'anciens *capimafia* de Bagheria qui font bloc contre les Corléonais. Et puis il imagine qu'ils sont aussi amis des Grado – son beau-frère, l'oncle Totò, lui a transmis sa psychose du complot.

Saporito et Giammona sont tout le temps ensemble. Ce que pense l'un, soupçonne Bagarella, l'autre le pense aussi. Bagarella établit encore davantage de liens. Et il rassemble les siens, dans le quartier rural Giambascio.

Il y a là Giovanni Brusca et son frère Enzo, il y a Vito Vitale, de Partinico, et Vincenzo Chiodo et Giuseppe Monticciolo, de San Giuseppe Jato. Ils organisent cet homicide.

Ils se procurent des palettes de signalisation lumineuse et des gyrophares, ils comptent se déguiser en policiers et arrêter Giuseppe Giammona à un pseudo barrage routier. Ils l'embarqueront ensuite à bord d'un fourgon et le transporteront quelque part à la campagne, pour l'« interroger ». Finalement, Bagarella juge l'enlèvement trop compliqué. Il se fait livrer des armes, à Giambascio. Trois revolver calibre 38, un 357 Magnum, un fusil chargé de chevrotine, une mitraillette Thompson et une Kalashnikov. Il confie trois autres pistolets à Giovanni Riina. Un automatique et une arme à barillet. Son frère et lui doivent pouvoir se défendre. Ils doivent toujours se déplacer armés.

Ils commencent par Giuseppe Giammona. Le samedi 28 janvier, trois jours après la grande peur qu'ont eue les fils de Totò Riina, en voiture dans corso Bentivegna.

Ils se séparent en trois groupes. Ceux qui doivent ouvrir le feu montent à bord d'une Peugeot rouge. Il s'agit d'Enzo Brusca et de Vito Vitale. Ils arrivent à Corleone au coucher du soleil. Sur corso Bentivegna, des centaines de personnes circulent et flânent. Ils se garent à quelques mètres du magasin de vêtements, enfilent des gants de chirurgien en latex, empoignent leur pistolet et entrent.

« Vous désirez ? », demande Tania, la fiancée de Giuseppe, qui est debout dans la vitrine. « Voilà ce que nous désirons », répond Vitale. Il sort

son 357 Magnum de sous sa veste, le braque sur le jeune homme et tire. Quatre balles en pleine tête. Puis ils repartent en marchant d'un pas lent, en se fondant dans la foule. La Peugeot rouge sera incendiée dans la nuit, au milieu d'un chemin qui conduit à Montelepre.

Corleone n'avait pas connu un seul meurtre depuis dix-huit ans. Depuis la mort de Ciccio Coniglio, que les *boss* avaient supprimé parce qu'il s'était mêlé du secret de la sépulture de Calogero Bagarella, il n'y avait eu qu'un seul autre « fusillé ». Il s'appelait Giovanni Palazzolo, c'était un éleveur.

La dernière *maschiata*, le dernier « feu d'artifice » remontait à 1977. C'était la loi qu'avait imposée les Corléonais. Jamais de crimes dans le bourg. Jamais de vacarme dans l'arrière-cour.

Mais cette fois, c'est la vie de Giovanni et Salvo qui est menacée, il faut donc montrer quelle force peut s'abattre sur ceux qui se risquent à défier le chef de toutes les familles.

Bernardo Provenzano, l'autre grand aîné de la mafia sicilienne, fit savoir depuis son refuge qu'avant de prendre les armes et de tuer quelqu'un en plein bourg, il vaudrait mieux attendre. Il veut « réfléchir » aux conséquences. Pour lui, un homicide serait déjà « de trop ». Et donc *a fortiori* deux ou même trois.

Bagarella lui fait cette réponse : « Tu réfléchis, Binnu, mais moi, pendant ce temps-là, je fais quoi ? J'attends que l'on tue mes neveux ? ».

À l'enterrement de Giuseppe Giammona, les amis de Giovanni Riina mettent leur maison à disposition, pour recevoir le tueur. Ensuite, armés de caméscopes, ils filment tous les hommes qui se trouvent dans l'église. Ils veulent enregistrer tous les visages, ils veulent que Giovanni reconnaisse un autre de ceux qui l'ont filé.

Moins d'un mois plus tard, le 22 février, c'est le tour de Francesco Saporito, et de son épouse Giovanna. Ils les abattent tous les deux, sous les yeux de leur petit garçon.

Ils préparent le même arsenal. Des pistolets, des fusils, des mitraillettes. Ils se mettent de nouveau en route à bord de trois véhicules. En file indienne, depuis Giambascio, en direction de Corleone. Leoluca Bagarella et Vito Vitale se coiffent d'une perruque. Puis ils enfilent les gants de latex habituels. Ils rejoignent Giovanni Riina dans un entrepôt. Le jeune homme a pour mission de sillonner les rues, de repérer les victimes et d'avertir l'oncle et les autres tueurs.

Quand Giovanni les intercepte dans via Crispi, Bagarella ordonne à son neveu : « Fais-toi voir en ville, va sur la place, tout le monde doit se souvenir de t'avoir vu ce soir te balader. » C'est l'alibi prévu pour le fils du *boss*. Ensuite, les voitures des autres se mettent en route. Ils se portent à la hauteur d'une Fiat Uno de Francesco Saporito, ils tirent. Ils le tuent, ainsi que sa femme Giovanna. Une balle perdue blesse aussi leur petit garçon de deux ans.

Quelques minutes après le guet-apens, une patrouille de carabiniers les rattrape. Ils prennent la fuite sur deux kilomètres, dans les ruelles de Corleone, abandonnent leur véhicule et deux chargeurs de Kalashnikov. Puis, l'arme au poing, ils arrêtent une voiture. Ils obligent un jeune homme et sa fiancée à descendre. Et disparaissent.

Au cours de ces nuits-là, et pendant des semaines, Giovanni et Salvo Riina ne dorment plus via Scorsone. Ils résident chez leur cousin, Mario Grizzafi. Protégés par des parents, leurs aînés. Ils ont peur.

Les carabiniers placent leurs lignes téléphoniques sur écoute. Et un membre de la famille laisse échapper un mot de trop.

Cela se produit un soir de fin janvier, quand Antonino Ciaravello appelle sa fiancée Maria Concetta Riina. La jeune fille lui demande : « Des soucis, vraiment ? » Tony lui répond : « Giovanni est vivant, par miracle. » Maria Concetta : « Mince, alors c'était vraiment ce qu'on croyait. » Tony se vante auprès de sa fiancée : « Certaines personnes sont venues s'infiltrer jusqu'ici. Heureusement, mon père a tout compris et il a sauvé tes frères. »

C'est seulement après que l'on découvrira que le marchand de vêtements Giuseppe Giammona, sa sœur Giovanna et son mari Francesco Saporito n'avaient rien à voir avec les filatures des fils du *boss*, et même aucun rapport avec le vieux Pino Leggio de Corleone – si ce n'est une très lointaine parenté. Et rien non plus avec les Grado de Palerme. Ce sont des gens convenables, qui mènent une vie normale. C'était seulement par hasard que, ce soir-là, Francesco Saporito s'était retrouvé avec son break tous phares éteints derrière le véhicule de Giovanni Riina dans corso Bentivegna. Une malchance, une malédiction.

Il leur a suffi d'un soupçon pour édicter la sentence. Il a suffi d'une allusion de Giovanni Riina. La folie de Leoluca Bagarella a fait le reste.

Les investigations et trois procès établiront que les trois victimes « étaient totalement étrangères » à un projet d'enlèvement ou d'attentat contre les fils du Courtaud.

Leoluca Bagarella n’avait pourtant pas oublié les deux Palermitains. Celui de la Mercedes, et l’autre, celui de l’Alfa 33.

Au cours des semaines qui suivent les morts de Corleone, ils se lancent à la recherche de Marcello Grado. Ils se postent au pied de chez lui, dans le village de Santa Rosalia et, le 2 mars, ils le truffent de plomb. Quelques jours après, dans une rue de Palerme, ils enlèvent Gian Matteo Sole et le conduisent dans un entrepôt, à la périphérie est de la ville. Ils le torturent. Leoluca Bagarella veut lui faire avouer les noms de tous ses complices. Gian Matteo avoue aussi ce qu’il ne sait pas. Puis ils l’étranglent.

Gian Matteo est un autre innocent. Ce n’est pas lui, le beau-frère de Marcello Grado. Les mafiosi se trompent de cible : c’est son frère, Massimo. Ils se ressemblent comme deux gouttes d’eau, ils sont tous les deux minces, ils ont tous les deux la même coupe de cheveux et des yeux identiques, d’un noir de charbon, le visage effilé et un léger duvet sous les lèvres. Les deux frères sont surnommés « les deux ratons ». Ils ont l’air de jumeaux.

Ils le connaissent en tant que propriétaire terrien. Mais Antonio Di Caro est aussi un « affranchi ». Les Corléonais le soupçonnent également d’être un espion, un indicateur des carabiniers d’Agrigente. Ces derniers ont capturé de trop nombreux fugitifs, au cours des derniers mois, dans cette province. Et *il dottore*, surnom attribué à Antonio en raison de son diplôme d’agronome, parle certes beaucoup. Leoluca Bagarella en est convaincu. Comme toujours, il prend une décision sans appel : il dottore doit mourir.

Il prend Vito Vitale sous son aile. Et même Giovanni Riina. Il veut mettre le « filleul » à l’épreuve sur le terrain. Il veut assister au « baptême » de son neveu : à son premier homicide. Giovanni a tout juste dix-neuf ans. Et il ne déçoit pas son oncle.

L’exploitant agricole Antonio Di Caro est originaire de Canicattì, gros bourg cossu de l’Agrigentin, où son père Giuseppe était jadis considéré comme le « patriarche ». Puis il est tombé en disgrâce et, en 1991, ils l’ont tué. Les terrains qu’il a laissés en héritage à son fils, des vignes et des vergers, s’étendent jusqu’aux abords de la commune de Delia, dans la province de Caltanissetta. C’est justement là que il dottore a sa grande exploitation. Et c’est justement là qu’un matin de cette année 1995 – le 22 juin –, il reçoit un coup de téléphone d’un « ami » de San Giuseppe Jato.

Ce dernier l’invite « à aller se balader du côté de Giardinello ».

Il dottore connaît ce coin. Il y est déjà allé à deux ou trois reprises pour conclure certains accords avec Giovanni Brusca sur la « créature », le petit Giuseppe Di Matteo, fils d'un repenti que les Corléonais ont enlevé, séquestré pendant presque deux années, puis fait disparaître dans un bain d'acide. Pendant quelques semaines, les Corléonais ont placé le petit « sous la garde » de Di Caro qui, après un transfert du gamin d'un coffre de voiture à un autre, sur une bretelle de dégagement de l'autoroute Palerme-Catane, l'a caché dans sa propriété.

L'invitation de Leoluca Bagarella à Giardinello semblait normale, une parmi tant d'autres. En cet après-midi, il dottore ne prête pas garde au comité d'accueil sur lequel il tombe dans une vieille maison au milieu des palmiers et des orangeraies, au fond de cette campagne palermitaine éloignée de la mer. Bagarella assis en tête de table, Vito Vitale près de la porte, un Giovanni Riina surexcité au fond de la pièce. Un Giovanni frénétique qui arpente la salle d'un bout à l'autre, qui ne tient pas en place. Et qui, de temps à autre, lance un regard de travers au dottore.

« Giovanni, ils l'ont poussé à lui faire la totale, son oncle Bagarella voulait lui enseigner le métier, lui faire voir comme on liquide un bonhomme », révélera plus tard Giovanni Brusca, une fois devenu repenti, à son tour. Et il se souvient encore de Brusca : « Moi, je n'y étais pas, mais ce sont eux qui me l'ont raconté, après… il y a d'abord eu Giovanni Riina qui lui a flanqué un coup de pied dans la poitrine, puis il lui a passé la corde autour du cou, il l'a tiré dessus pendant que les autres lui faisaient des compliments. Le fils de l'oncle Totò s'était bien conduit, il avait été brave… »

La preuve que l'oncle attend, Giovanni la lui offre. Pour son premier homicide, à l'instant où meurt sa victime, il ne détourne pas la tête. Il montre du caractère, de la détermination. Il ne cille pas. Il n'éprouve aucune pitié. Un fils « valeureux », un homme d'honneur. Digne de son père. De son oncle. De toute la *famiglia* de Corleone.

Antonio Di Caro est donc mort étranglé, le cadavre est enterré et Giovanni Riina rentre à Corleone. C'est l'aube du 23 juin 1995.

Le lendemain, à Palerme, sept agents spéciaux de la DIA encerclent *il signor* Franco dans via Malaspina, l'arme au poing. C'est le nom sous lequel, dans le quartier, on connaît Leoluca Bagarella. Ils capturent ainsi le chef d'orchestre des attentats, beau-frère de Totò Riina. Avec lui, c'est en

prison que se clôture la saison des bombes entamées avec l'attentat de Capaci.

Quelques mois avant son arrestation, un matin, le signor Franco est rentré chez lui et il a trouvé son épouse Vincenzina, morte. De honte, elle s'est pendue. Elle ne supportait plus d'être montrée du doigt comme la sœur de Pinuccio Marchese, le fidèle chauffeur du Courtaud qui, trois ans plus tôt, s'était lui aussi repenti. Vincenzina a laissé une lettre. Leoluca Bagarella enterre sa femme dans un endroit secret. On ne retrouvera jamais sa tombe.

À Corleone, il n'y a plus un seul homme de la « famille ». Seul les jeunes gens sont restés en liberté. Les fils et les neveux. Tous les autres sont les prisonniers de l'article 41 bis.

Mais le roman noir des Corléonais n'est pas encore écrit jusqu'à son dernier chapitre. Un an après, les carabiniers feront irruption dans la maison de via Scorsone et emmèneront aussi Giovanni, inculpé comme commanditaire de ces trois crimes commis à Corleone. Et comme « exécuteur matériel » de l'homicide d'Antonio Di Carto, il dottore de Canicattì. Six repentis l'accusent. Il est encerclé par les écoutes téléphoniques.

L'enquête sur les frasques du fils aîné du chef de la Cosa Nostra sicilienne dévoile un autre visage de ces Corléonais partis de rien, les *viddani*, ces paysans sans quartier de noblesse mafieuse, ces *campieri* de l'ancien fief. L'arrestation de Riina en 1993 n'a pas suffi à sceller leur fin. Et pas même celle de Leoluca Bagarella. Ils conservent un avenir. Sang du même sang, les fils continuent leur mafia.

Contre la faction de Cosa Nostra qui a transformé Palerme en une cité de pierres tombales, la répression policière et judiciaire des années quatre-vingts est très dure.

Après Leoluca Bagarella, ils capturent aussi Giovanni Brusca. Et presque trois cents autres hommes d'honneur. Les « familles » des Corléonais sont détruites militairement. Mais leur patrimoine demeure encore intact. Beaucoup de mafiosi sautent le pas : certains par conviction, d'autres par commodité, ils commencent à dévoiler des organigrammes et des articulations. À parler d'hommes politiques compromis, d'avocats et de magistrats qui ont permis à Cosa Nostra de conquérir, durant ces années-là, un pouvoir extraordinaire, en s'infiltrant partout.

La mafia n’avait pas reçu de coup aussi lourd depuis l’époque de la première instruction de Giovanni Falcone sur les « affaires » des *cosche*. Elle paraît en pleine débâcle, presque mortellement blessée. Avec la politique d’attentats de Totò Riina, l’organisation est au bord d’un précipice. Il ne reste plus en liberté, pour tirer les ficelles, que l’autre grand chef de Corleone : Bernardo Provenzano. Il est encore en fuite.

Mais pour ceux qui sont enfermés, il n’est plus d’issue. Pour « les incarcérés », c’est une défaite sans précédent.

Le premier procès contre Giovanni Riina se conclut le 23 novembre 2001. Perpétuité. L’appel s’achève le 11 décembre 2003. Perpétuité. La Cour de cassation se prononce le 24 janvier 2005. Perpétuité.

La famille entre les mains de Salvo

Le destin de la mafia de Corleone est entre les mains de Salvo, *u picciriddu*. Son père est fou de lui. Même si c’est Giovanni qui semble le plus tenir de Totò. Au moins dans la silhouette et les trais du visage. Petit, trapu, le visage large, une élocution et une allure de « paysan » qui le font tant ressembler au Courtaud jeune. Pourtant, quand le père parle de son autre fils, le cadet, ses yeux brillent. Il le juge moins rugueux, plus agile dans le raisonnement, plus conscient de sa valeur et de son avenir. Il sait qu’il est un vrai Corléonais. Salvo a l’orgueil de ses racines. C’est le successeur naturel. Et puis, de tous les Riina, désormais, il est le seul à être resté libre.

Le chef de toutes les familles de Cosa Nostra ne pouvait toutefois pas imaginer que Salvo s’empêtrerait dans tout ce méli-mélo, ces chausse-trapes policières, ces complications, les avocats, les procès. Et surtout de cette manière. Avec ces gens-là. Avec les Palermitains.

Vers la fin de l’année 2000, Totò Riina découvre le remue-ménage où son fils s’est embourbé, quand, dans la prison d’Ascoli Piceno, où il a été transféré – après sept longues années d’isolement du monde – en cellule, il peut enfin lire *Il Giornale di Sicilia*.

Et ce matin-là, quand il a fini de parcourir un article situé à la fin de la chronique des faits-divers, où l’on rapporte certaines réflexions de quelques amis palermitains de Salvo, il n’est pas du tout content. Ce sont des propos entre guillemets, des conversations interceptées par les carabiniers sur des lignes de téléphone portable. Au cours de ces mois-là, quelqu’un parle à

n’en plus finir de l’atmosphère litigieuse qui règne « entre les familles » siciliennes, manifeste certaines craintes sur de possibles rétorsions contre les Corléonais, livre des noms et des prénoms d’hommes d’honneur. Subitement, Riina comprend, c’est l’évidence, que la source de ces réflexions n’est autre que son fils. C’est comme s’ils lui avaient ouvert le crâne pour y voir à l’intérieur. Et ils y ont vu tant de choses. Il est furieux. C’est la première fois que *u picciriddu* « s’est mal conduit ». Il ne veut pas y croire.

À la première entrevue au parloir, il confie à sa femme, Ninetta, un message à transmettre à Corleone : « Dis-lui à Salvo de se débarrasser de tous ces téléphones portables et tous ces trucs. Il est malade, dans sa tête ou quoi ? »

La mère rentre chez eux et informe son fils du courroux paternel. Salvo se justifie, mais s’abstient de tout raconter à Ninetta. Aussi parce qu’il ne sait pas tout. Par exemple, Salvo ne sait pas que les policiers ont caché un micro dans son Audi. Depuis quelques mois, ils l’écoutent. Et ils continueront encore pendant deux ans.

Toutes ces écoutes alimentent le dossier de procédure 13100/00 du parquet de district de Palerme. Ce dossier contient la vie de Giuseppe Salvatore Riina, dit Salvo, depuis le début du mois de mai 2000 jusqu’au 5 juin 2002, le jour où il finit à son tour en prison.

Comme son père. Comme son oncle Leoluca Bagarella. Comme son frère Giovanni.

C’est Palerme qu’*u picciriddu* déteste et qu’il adore. Elle l’envoûte et l’intimide. On lui a appris à se méfier de tout ce qui existe en dehors des limites de Corleone. On lui a inculqué l’idée que, dans cette ville de Palerme, on ne peut jamais présenter le dos à personne. Ce sont des traîtres. Ils ne respectent pas les règles. Ils n’ont pas le sens de l’honneur, comme eux, les Corléonais.

Certains matins, Salvo descend à Palerme avant midi. Depuis la voie express qui débouche à l’embranchement de Marineo, il entrevoit déjà la mer, les jardins qui dégagent un parfum de fleur d’oranger, le sommet de Montepellegrino et la brume qui cache le sanctuaire de Santa Rosalia. Puis il entre dans la ville en longeant via Messina Marine ou par l’autre côté, depuis via Messina Montagne. Et il se dirige toujours vers le centre. Entre temps, le satellite contrôle chacun de ses déplacements. Les policiers savent toujours où il est.

Dans via Magliocco, derrière le siège central du Banco di Sicilia. Au restaurant U Strascinu, sur le grand boulevard tout proche du faubourg de l'Uditore. Au bar Coga, à l'angle de via Lazio et de via delle Alpi. Ses rendez-vous, il les donne toujours dans les mêmes endroits. Parfois, on l'attend aussi chez un tailleur de via Parisi, une petite rue derrière via Libertà, la plus belle rue de Palerme.

Il rencontre souvent un garçon qui a quelques années de plus que lui, un certain Salvatore Cusimano, irréprochable, casier judiciaire vierge. Salvatore n'a aucun antécédent pénal, mais il connaît tout le monde. Il « introduit » Salvo dans la mafia de Palerme. Il lui présente les nouveaux chefs de « familles » et de « circonscriptions ». Et leurs parents. Ils ont justement assigné cette mission à Salvatore Cusimano : ouvrir toutes les portes au fils de l'oncle Totò. Il doit transmettre au jeune héritier les « relations » du père. Au sein de Cosa Nostra. Et à l'extérieur. Les deux hommes se parlent toujours en voiture. D'hommes d'honneur. De « braves gens ». De sous. Du *pizzo*. Des attentats qui ont eu lieu. Des vieux *boss* qui veulent relever la tête. Des adjudications. Et d'un petit trésor.

Salvo Riina est obsédé par les montres. Il veut s'acheter une Rolex Daytona. Il confie sa faiblesse à un ami : « Une Bulgari ça m'irait aussi, mais en or… celles qui ont Bulgari gravé sur la couronne, tu sais, moi… j'en ai deux, des montres, il faut avoir des yeux pour le croire, des bijoux, les autres, ils peuvent toujours en rêver… et tout bien caché, tout bien conservé… j'en ai une grosse, un oignon en or jaune, et puis une Cartier avec le bracelet en cuir, une avec le cadran en or jaune celle-là aussi, une en acier normal… des objets comme on n'en voit nulle part… » L'ami achève de l'écouter et lui indique exactement la rue qu'il lui faut pour ses montres. Il lui dit : « Pour ça, il faut qu'on aille voir Raul Senapa. » Salvo lui demande : « Qui est Senapa ? » Cusimano lui répond : « C'est un gars qui a un cousin qui traite des affaires à n'en plus finir. » « Ah. » « Ce sont des parents des Lucchese, avec les Spadaro, ils ont toujours eu de belles amitiés… » Salvo lui demande encore ceci : « Et il fait seulement le commerce des montres et des pierres précieuses ? » Cusimano rit : « Non… »

Le cousin qui « traite des affaires à n'en plus finir » s'appelle Pieruccio Senapa, c'est un tueur de la Kalsa, le quartier Tribunali, quartier historique de Palerme. Les Spadaro sont originaires du même quartier. Tommaso, le chef de la « famille », purge à la prison de Spolète les trois dernières des

vingt-cinq années de prison auxquelles il a été condamné pour trafic international de stupéfiants. De temps en temps, à Palerme, Salvo fréquente aussi son fils « Francolino », qui sort à peine de prison lui aussi et qui a imposé à tous les restaurants et toutes les trattorias les mozzarellas qui lui parviennent tous les matins de Campanie.

À Palerme, on ne mange désormais plus que les mozzarellas de buffle de « Francolino ».

Et il voit aussi Roberto Enea. Ses oncles ont été happés en masse par le maxi-procès. Salvo fréquente les héritiers des autres chefs mafieux. Il les sélectionne avec soin. Et il recommande à son ami Salvatore de ne jamais lui présenter personne sans avoir « évalué » l'individu au préalable. Il doit être sûr de sa provenance et savoir « à qui il appartient ». Salvatore essaie de le convaincre : « Écoute, il suffit que je regarde quelqu'un en face, que je le regarde dans les yeux et que je le prenne en photo. » À cela, le fils du Courtaud lui répond : « Excuse-moi si je m'exprime ainsi, mais quand un de ces crétins débarquera pour nous priver de tout notre bien-être, nous faire saisir nos biens immobiliers, nos matières premières et notre argent… alors moi, avant de faire connaissance, je veux que tu m'apportes son pedigree, tu me montres son pedigree et ensuite nous verrons. On ne peut plus prendre un café tranquille avec personne. » Et puis il explique encore ceci à cet ami : « La foule, moi, ça ne me plaît pas, il faut que tu me fasses rencontrer les bonnes personnes au bon moment. Je ne peux pas accorder ma confiance à quatre moins que rien… »

Salvo a vingt-trois ans quand il tourne dans Palerme et prétend refuser de se laisser aborder par ceux qui n'ont pas de « pedigree ». Ce ne sont pas les bavardages sans retenue d'un jeune homme, les vantardises du fils préféré du chef de tous les chefs. Salvo est descendu en ville pour la conquérir. Comme l'avait fait son père vingt-cinq ans plus tôt. Il cherche des picaillons. Il cherche des prête-noms. Il en a déjà trouvé quelques-uns. Il se lance dans les travaux publics, lui aussi. Dans le port de Palerme.

L'autoroute de Punta Raisi est inondée de lumière et l'Audi de Salvo Riina fonce vers la ville. C'est le coucher du soleil. Dans le virage, quelques mètres avant la sortie de Capaci, quelques couronnes de fleurs sont alignées. C'est l'endroit où la terre s'est ouverte, engloutissant la voiture blindée du juge Falcone.

Le fils du mafioso qui a ordonné l'attentat commente la présence de ces fleurs à Salvatore Cusimano, son complice inséparable : « *Ci appizzanu le*

corone a stu cosu. » Ils lui déposent des couronnes, à celui-là. L'autre, qui somnole, se réveille tout à coup. Salvo Riina déblatère : « La ligne dure. Ils en ont payé les conséquences, mais en fin de compte ils se sont comportés en hommes. Ça me démange d'autant plus. Des hommes. » Le jeune homme se réfère à son père et à son oncle qui « en fin de compte se sont comportés en hommes ». Salvo partage les choix qui ont été faits, mais il déplore néanmoins ce qui s'est passé après.

Ils sont déjà entrés dans le tunnel d'Isola delle Femmine quand le fils du Courtaud se rappelle : « Il y a eu trop d'acharnement, et ensuite le ballon a circulé… en 1992, au mois de mai. Cet attentat, et l'autre, en juillet, et ensuite, mon père, justement, en janvier, ils l'arrêtent… Parce que moi je ne sais pas comment tout cela se serait terminé, s'il ne lui avait pas scié les cornes, à l'État… » Quelques secondes de silence, puis il reprend le fil de sa pensée : « Il aurait dit à l'État : ici, c'est nous qui commandons. Mais en fait il a perdu pied… parce que nous, ici, les cornes, on les rabotait à tout le monde, et on leur disait à tous : ici, en Sicile, c'est nous qui comptons, là-haut, dans le nord, c'est peut-être vous, mais ici, c'est nous qui commandons. » Salvatore Cusimano tente de l'interrompre : « Ceux qui l'ont remplacé n'ont pas eu… » Salvo ne le laisse pas finir sa phrase : « Il n'a pas eu le cran d'aller de l'avant… un colonel doit toujours décider tout seul et toujours endosser la responsabilité, seul. Il ne peut pas demander : alors, qu'est-ce que vous me dites, alors, qu'est-ce qu'il faut faire ? Il doit prendre une décision, et la décision, c'était celle-là : abattons-les. Et on les a abattus… Avec de vilaines conséquences parce qu'il y a eu des limitations… en détention… mais on se prenait quatre ou cinq ans, en prison, les hommes, les vrais, se sont jamais bouffés les burnes. Les Palermitains, ce sont des faibles. »

Au cours de ce bref trajet depuis Corleone, avec le contournement des faubourgs de Palerme, le fils de Totò Riina ne soupçonne pas un instant que quelqu'un a pu placer une « punaise » dans sa voiture. Et quand, d'ailleurs ? Comment ? Et où ? Ses gardes du corps et lui ne perdent jamais l'Audi de vue un seul instant, depuis le jour de son acquisition. Ils ne la quittent pas de l'œil non plus à Corleone. Même dans la rue qui passe sous via Scorsone.

Salvo se sent donc en sécurité. Et il parle, il parle toujours avec son ami Salvatore. Il parle aussi de *pizzo*, d'extorsions. Et de comment faire disparaître l'argent sale : « Salvatore, si tu penses à ce qu'a fait mon père,

alors moi aujourd'hui, je dis, avec ce que mon père a fait côté pizzo, nous, aujourd'hui, nous n'arrivons même pas à en faire un pour cent. Et je vais même t'expliquer pourquoi. » Le jeune Riina se répand en comparaisons avec le passé, mais il montre aussi qu'il sait garder les pieds sur terre. Et il clarifie les choses auprès de son ami : « Aujourd'hui, il te faut le formulaire fiscal 730, et le 740, il faut déclarer, payer un peu d'impôts, avec cet État de merde, c'est nécessaire… et ensuite il faut acheter, tu peux te permettre d'acheter quelque chose. S'ils te demandent comment tu t'es acheté ça, tu leurs réponds : mais moi, je gagne 50 millions, 50 000 euros à l'année. Malheureusement, nous sommes obligés de nous justifier. Pourtant, chez moi, ils sont tous retraités. Et alors il faut que tu saches… tu dois savoir recycler l'argent au black et tu dois le faire pointer "d'origine". Du black d'abord, du propre ensuite. »

L'ami écoute sans broncher. Salvo monte en chaire pour donner son cours magistral : « Autrement si on ne fait rien, si tu gardes l'argent sous un matelas, ces billets, ils puent… tu dois utiliser l'argent propre, légal, officiel, pour la galerie, et le black, l'illégal, tu t'en remplis les poches… »

À bord de l'Audi, il a parfois pour passager Antonio Bruno, un jeune homme de Corleone. C'est le « filleul » de Giovanni Riina, le frère de Salvo.

Avec lui aussi, il parle sans retenue. Les repentis. La politique. Les ennuis judiciaires de Giovanni. Ils appellent San Giuseppe Jato « le patelin des grosses balances ». Ils viennent tous de là, les collaborateurs de la justice qui ont coincé Giovanni Riina pour les trois homicides de Corleone et la strangulation du dottore de Canicattì. « Nous, il faut qu'on mette le feu à San Giuseppe Jato », répète toujours Salvo.

Tout à coup, Antonio pose une question : « Mais tu veux m'expliquer pourquoi les repentis, que ce soit pour Berlusconi ou pour Andreotti, ils ne valent plus rien, maintenant ? C'est-à-dire, ils se basent sur quoi, eux ? » Salvo : « Mince, sur leur pouvoir énorme, leur pouvoir de merde, Antonio, parlons d'autre chose, ne parlons pas de ces trucs-là, parce que ça me fout en l'air. Je te jure, ça me dégoûte d'être jugé par quatre foireux… »

À un certain point, un homme monte dans l'Audi, les policiers ne l'ont pas encore identifié. Il s'exprime avec un accent typique de Corleone. On ne connaît que son prénom : Carmelo.

Nous sommes à la veille des élections politiques de 2001 et Carmelo souhaite qu'arrivent de nouveaux gouvernants à la tête de l'Italie : « La

chose importante, c'est que les Sovietos ne sont plus là-haut. » Salvo lui répond : « Ceux-là, ils peuvent directement aller se faire mettre… Carmelo, le poisson, il pourrit par la tête. Partons de Rome et ensuite voyons ce qu'on peut faire. Une fois que le commandement général est à Rome, on calme Rome et on peut déjà commencer à discuter. Magistrature, tout ça… »

Salvo a commencé de mettre la main sur Palerme. Ses amis sont en contact avec un ingénieur important, pour les travaux sur le port. Les môles sont à rénover. Une adjudication de 24 milliards de lires, et une autre de 16. L'ingénieur demande des faveurs à des hommes politiques, il traite avec des fonctionnaires de la région et des officiels de la capitainerie, il se réfère aux prête-noms qui, à leur tour, font tous les soirs leur rapport au fils du Courtaud.

Mais ce n'est là qu'une de ses nombreuses activités à façade légale. Et puis il y a les autres. Les policiers sont convaincus que le jeune Corléonais a lâché sur la ville une meute de « percepteurs » qui ont déjà commencé de procéder à leurs extorsions.

Ils entendent parler de recouvrement, de commerçants qui ne « se sont pas mis en règle », d'entrepreneurs « à passer à la moulinette ». Il y aussi ceux qui ne paient pas. Il y a un buraliste de via Pitrè. Les percepteurs de Palerme ne réussissent pas à se faire donner le taux du « pizzo ». Salvo ordonne à Salvatore Cusimano : « Tu me procures les noms et les prénoms de celui-ci, la zone, comment s'appelle le bar, et ensuite c'est à moi de m'en occuper. Je vais lui faire comprendre sur quel air il faut danser. »

Un jour, Salvo Riina demanda à la préfecture de Palerme la délivrance de son certificat antimafia[1].

Il lui était utile pour une activité commerciale. Sa profession officielle – telle qu'inscrite à la chambre de commerce – était celle d'un « pourvoyeur d'affaires pour la fourniture de machines et d'outillages agricoles ». Mais il est alors en train de s'associer avec sa sœur Maria Concetta et son beau-frère Tony au sein de l'Agrimar, la concession qui vend des tracteurs et des moissonneuses-batteuses à Corleone. Il a besoin de ce *nihil obstat* administratif. Il veut obtenir un tampon attestant de sa bonne conduite, délivré par l'État. Il dépose sa demande : « J'ai le droit et le devoir de travailler honnêtement pour faire vivre ma famille. »

Le préfet Renato Profili lui refuse ce certificat « en raison de sa proximité sans équivoque avec Cosa Nostra ». Son père a déjà cumulé treize condamnations à perpétuité. Et puis la préfecture – comme le veut la

pratique bureaucratique – demande des informations sur le « sujet » à l'appareil policier. La brigade mobile fait savoir « que des enquêtes sont en cours ». La « punaise » posée dans l'Audi commence à révéler tous ses secrets.

L'Agrimar ouvre quand même, avec un prête-nom. Lors d'une de leurs entrevues au parloir de la prison, avec Giovanni, son frère cadet le tient au courant de la marche des affaires : « Par rapport à l'année dernière, nous avons augmenté le travail de trois cents pour cent avec les émondeuses… ». Giovanni lâche une plaisanterie : « C'est mieux que Mediaset[2], ceux-là, ils ont augmenté leur chiffre de quatorze pour cent et toi, tu fais du trois cents… » Et Salvo reprend : « L'an dernier, nous avons vendu quatre émondeuses, et cette année douze, l'an prochain, ce sera trente-deux, et l'année d'après, soixante-quatre. Une seule voix : Agrimar. Une seule marque : Same. » Et avant de saluer Giovanni et de quitter la prison, il cherche à lui remonter le moral : « Quand tu sortiras d'ici, il faudra qu'on se mette ensemble, unis, on fera des étincelles… » Salvo Riina veut aussi ouvrir à Corleone un atelier de réparation de moteurs agricoles. Mais il en existe déjà un, dans le quartier Maddalena. C'est Nunzio Vernagallo qui gère cet établissement.

Au cours de ses interminables bavardages avec Salvatore Cusimano et Antonio Bruno, Salvo se laisse aller : « Ce crétin de Nunzio ». Son ami Antonio renchérit aussitôt, en devinant les pensées qui traversent la tête du fils de Totò Riina : « Il faudrait placer un lance-roquettes sur la route, à une seule cartouche, monodose, on s'en sert une fois et on le balance… » Salvo laisse tomber le sujet. Antonio continue de parler des affaires de l'Agrimar : « Il faut qu'on rencontre les types de l'Anas. » Salvo s'étonne : « Pourquoi ? » Antonio lui répond, stupéfait : « Comment ça, pourquoi ? Pour leur livrer ces tondeuses à gazon qu'on vend. » Salvo : « Comme ça, dès que Cuffa devient président…, nous avons le président par là, le chef de région par ci, l'autre, là, avec sa moustache et ses cheveux blancs. »

Le lendemain de cet échange de plaisanteries, Salvo reçoit un coup de téléphone inattendu. À l'autre bout du fil, c'est un certain Franco : « C'est Franco, ici, hier, au restaurant, j'ai vu une personne que tu devrais rencontrer : c'est un de mes associés, il s'appelle Giovanni Assiria. » Salvo ne se rend jamais à un rendez-vous savoir en présence qui il va se trouver. Il est curieux, mais professe l'indifférence. Il demande : « Giovanni Assiria ? Je ne connais pas. » Et Franco : « Bien sûr que tu ne le connais pas, mais

qu’est-ce que ça peut faire ? Il est dirigeant du parc automobile de la Forestale. Je me fais comprendre ? » Salvo le remercie en ces termes : « Ne me dis plus rien, je suis déjà émoustillé. »

Il flaire là une nouvelle affaire pour ses émondeuses et ses tracteurs. Le directeur du parc automobile de la Forestale pourrait faire beaucoup pour l’Agrimar de Corleone.

La dernière fois que les policiers écoutent la voix de Salvo – avant que la « punaise » implantée dans l’Audi ne soit désactivée –, le jeune homme est avec sa mère. Et il lui dit : « Mais tu insistes, avec ça… moi, je ne veux pas, ils vont me la saisir… ». Ninetta exprime ses doutes, elle cherche à convaincre son fils d’acheter une maison : « Excuse-moi, mais où allons-nous vivre, nous ? ». Et Salvo lui explique : « Dans une location, comme ça quand il la saisiront, ils saisiront le propriétaire, mais nous, qu’est-ce qu’ils pourront nous faire ? C’est ça, les conceptions modernes, maman. Les propriétés, ça ne s’achète plus ». Salvo et Ninetta commencent alors à se disputer au sujet d’un magot qu’ils ont caché loin de Corleone. En Suisse.

Le 5 juin 2002, Giuseppe Salvatore Riina est arrêté pour association à caractère mafieux et pour extorsion. Un coup de filet. En effet, en même temps que lui, ce sont vingt-et-un autres complices que l’on enferme à l’Ucciardone. L’opération de police retire le dernier héritier de Totò Riina de la circulation. Et il est soumis lui aussi à un régime de détention très strict.

En première instance, il est condamné à quatorze années et huit mois de réclusion. En appel, la peine est réduite à onze années. Le 3 juillet 2007, la cour de cassation casse la condamnation pour extorsion de fonds et annule avec ordonnance de renvoi la condamnation pour association de malfaiteurs. Le procès de Salvo pour ses liens avec la mafia doit être rouvert. Il a déjà passé plus de cinq ans en prison, et le délai de détention préventive est bientôt échu. Le dernier des Riina retournera dans son Corleone en homme libre. À moins que les magistrats de Palerme ne le « contraignent » à la résidence surveillée quelque part en Italie continentale.

Comme c’est le cas, à Palerme, des enfants des amis de *u zu* Totò. Le fils cadet né de Ciccio Madonia, Salvino, reprendra possession du territoire de Resuttana. Benedetto, le plus jeune des frères Graviano, commanditaires de l’assassinat de don Pino Puglisi et des bombes de Milan, Florence et Rome[3], retournera à Brancaccio. Dans quelques mois seulement, ils seront de nouveau libres. Eux et d’autres avec eux.

Les « jeunes lions » de la mafia palermitaine retrouveront de vieilles connaissances et des noms d'une époque à la fois glorieuse et honnie. Comme les Inzerillo. Après leur fuite en Amérique, ils se sont placés sous la protection de leurs cousins de Cherry Hills, dans le New Jersey.

Le rapatriement des Inzerillo

Les Inzerillo de Passo di Rigano et – avec eux – les Di Maggio, les Gambino, les Spatola, cette autre grande « famille » liée par les liens du sang et de la mafia, unie par les mariages entre cousins et plus étroitement encore par le souvenir de deuils similaires, habitée par un désir de revanche qui empoisonne l'âme, vit depuis deux décennies dans l'humiliation et la douleur masquée.

Comme dans la Bible – Adam, trahi ; Esaü, trahi ; Joseph, trahi ; Moïse, trahi ; Samson, trahi ; Samuel, trahi ; David, trahi ; Job, trahi par Dieu lui-même et Dieu lui-même trahit par les hommes –, dans l'histoire des Inzerillo, la trahison trace la ligne de partage entre la vie et la mort, le passé et le futur. Totuccio Inzerillo a été trahi et tué en 1981. À cette époque, certains trahissent la famille pour ne pas mourir à leur tour. Comme Francesco Inzerillo *u nivuru*, « le noiraud », le cousin de Totuccio. Il troque sa vie, son salut, contre la mort de Pietro, frère de Totuccio. Lors de la « pêche au gros » des années quatre-vingts, les Corléonais recherchent Pietro partout, pour achever la besogne entamée avec l'*ammazzatina*, la tuerie de Totuccio, de son fils Giuseppe et de son frère Santo, dont on n'a même jamais retrouvé le cadavre. Et de vingt autres Inzerillo, oncles, cousins et neveux.

Les Corléonais savent que Pietro est à Philadelphie. Ils savent qu'il gère quelques restaurants et autres pizzerias. Ils ne le trouvent jamais là où il devrait être. *U nivuru* leur transmet pourtant la *battuta*, l'information exacte. Il leur explique comment l'épingler. Le matin du 15 janvier 1982, Pietro, le frère de Totuccio, se trouve dans une voiture, sur le parking de l'hôtel Hilton de Mont Laren, dans le New Jersey. La tête inclinée en arrière et une balle dans la tête. On lui a tranché les testicules et fourré une liasse de dollars dans la bouche. Tous trop gourmands, avait décrété *u zu* Totò, les Inzerillo, les Spatola, les Gambino, les Di Maggio, à s'engraisser avec le commerce de l'héroïne comme si, par un bienfait de Dieu, la part belle leur revenait, à eux et à eux seuls, les autres ne percevant que les miettes. Et

maintenant, les voilà qui s'étranglaient avec leur argent. Ils en mourraient, disait *u zu* Totò, ils en mourront tous, du premier au dernier, en Sicile, dans leur New Jersey, partout où ils se sont réfugiés, *dans leur Amérique*. « De tous ceux-là, à la surface de la Terre, il ne doit même pas en rester la semence. » C'est ce que répétait le Courtaud, et les chefs de districts corléonais de l'Uditore, de Brancaccio, de la Noce, de Torreta et de Boccadifalco signifièrent leur assentiment. Et il en serait allé ainsi, si Riina n'avait pas dû faire de nécessité vertu, et contenir sa rage en se mordant les lèvres.

Les cinq grandes « familles » de New York – les Gambino, les Bonanno, les Lucchese, les Genovese et les Colombo – ne voulaient pas que l'organisation devienne une boutique mortuaire. Avec la mort, on ne fait plus de business. Avec la mort, on ne récolte que les ennuis, les flics et la prison à vie. S'ils voulaient, à Palerme, continuer de faire des affaires dans la drogue, il fallait mettre un terme à toutes ces faussetés.

La commission débattit longuement de la requête des Américains et, en fin de compte, décréta que les Inzerillo, les Di Maggio, les Spatola et les Gambino auraient la vie sauve à condition qu'ils quittent la Sicile pour toujours et n'y remettent plus jamais les pieds, sauf autorisation express.

Pour ce pacte, on choisit un garant. Rosario Naimo, c'était son nom. *Saruzzu* garantirait cet accord de paix de sa vie. Pour toute circonstance particulière, pour tout déplacement ponctuel, pour tout changement de résidence, les Inzerillo, hommes, femmes et enfants, s'adresseraient à Saruzzu, qui informerait Palerme, et Palerme leur accorderait ou leur refuserait cette autorisation. En l'espèce, leur « résidence forcée » serait éternelle.

Et, pendant vingt ans, cet état de fait demeura inchangé. Puis, le 3 décembre 2004, Rosario Inzerillo, frère des deux défunts, Totuccio et Santo, débarque à l'aéroport de Rome-Fiumicino.

Rosario, déclaré « indésirable » par le gouvernement des États-Unis, est maintenant en Italie, soumis au même sort que Francesco, *u truttaturi*, « le trotteur », fils de Pietro, indésirable lui aussi. C'est une très mauvaise nouvelle pour beaucoup de « familles », et peut-être une bonne pour d'autres. Comment se comporter ? Tirer sur Rosario dès sa première promenade à Mondello, comme c'est écrit, dans les règles ? Comme le décida la commission en 1982 ? Ou faire comme si de rien n'était ? Mais

peut-on faire comme si de rien n'était avec ceux qui, pendant vingt ans, ont dû ravaler leur orgueil et leur fureur de ne pouvoir laver dans le sang le sang versé ? Comment se fier à leurs sourires, à leur sérénité apparente, à cette douce résignation qu'ils semblent afficher ? Il n'a pas échappé aux hommes d'honneur les plus soupçonneux que les Inzerillo – un premier, puis un deuxième, et enfin un troisième – sont de retour à Palerme. Ils ont rouvert la maison de via Castellana, au numéro 346, dans Passo di Rigano, fermée depuis vingt ans, et on peut les voir tous ensemble, matin et soir, devant la boulangerie voisine.

Il y a là Francesco, *u truttaturi*, « le trotteur ». Et Giuseppe Inzerillo, fils de Santo. Et Giovanni, né à New York en 1972, citoyen américain, le seul fils encore en vie de Totuccio. Et Tommaso, cousin de Totuccio et beau-frère de Johan Gambino. Et Matteo Inzerillo que personne, à l'extérieur de la famille, ne réussit à placer dans l'arbre généalogique. On y voit aussi parfois Francesco *u nivuru*, comme si la trahison de Pietro avait été oubliée. Pour l'heure, ou pour toujours, seul l'avenir le dirait. Avec eux, d'autres ont refait leur apparition en ville, les Spatola de l'Uditore, les Di Maggio de Torretta, les Bosco, les Di Maio, et quelques individus de la tribu Gambino. Ils sont de retour, telle est la vérité, dans toute sa sécheresse et toute sa crudité. Ils sont rentrés en ville, les jeunes Inzerillo, la nouvelle génération d'une aristocratie mafieuse issue de Palerme et de toute la Sicile, avant que le Courtaud ne fasse de Cosa Nostra *Cosa Sua*, sa « chose » et sa « cause ». Encore un sang neuf pour la mafia. Un sang jeune et fougueux comme celui de Giovanni et Salvo Riina, de Corleone. Pour les hommes d'honneur, le temps ne s'écoule jamais. Il est immobile, comme le soleil dans le ciel. De père en fils, de cousin en cousin, d'oncle en neveu, on démêle le lien qui, souvent, réunit ou étrangle, qui rend la famille influente et respectée ou soumise et malheureuse. Toujours dans ce même écheveau enchevêtré où la somme des torts égale la somme des motifs, où ni les uns ni les autres ne peuvent être jamais oubliés, fût-ce au bout de cent années.

Les Inzerillo sont partis en Amérique le temps nécessaire à leur croissance, pour devenir des hommes, pour apprendre les réalités du monde et des familles, cultiver l'amitié et les affaire. Aujourd'hui, en les revoyant à Palerme, dans le quartier de Passo di Rigano – ils sont toujours en groupe, tous ensemble, ils s'épaulent –, ils semblent prêts à poursuivre leur saga, la saga des tragédies passées qui, à leurs yeux, ne s'est que brièvement interrompue, sans que le fil soit brisé. Ils ont de la rancune et du fiel dans le

regard, et ils conservent à côté d'eux quelques vieux complices du passé, avant que la trahison ne soit devenue leur pain quotidien amer.

Des complices comme Sandrino Mannino de Boccadifalco. Ciccio Pastoia, le chef de district de Belmonte Mezzagno. Nicola Mandalà, le chef de la famille de Villabate. Enzo Brusca, Lorenzino Di Maggio et Caluzzu Caruso *u merendino*, « le pique-assiette » de Torretta. Et surtout Salvatore Lo Piccolo, le chef de la famille de Tommaso Natale. Le plus dangereux, celui qui savait être zen. Rusé comme un démon, il était le filleul de Saro Riccobono, un autre perdant, et aujourd'hui encore, à Palerme, il sait expliquer comme il a pu sauver sa peau, durant la guerre mafieuse, comment il a pu refaire surface en vainqueur.

Et c'était aussi le plus influent, Lo Piccolo. Le plus déterminé à liquider le passé, par la voie du pardon. Et qui demande aussi à Bernardo Provenzano d'enterrer ce passé. Binnu ne ferme pas la porte. Il la laisse entrouverte. Il autorise Rosario Inzerillo à rester dans Palerme, un certain temps. « Laissez-le passer le Nouvel An auprès des siens… », écrit le Corléonais dans un petit billet, avant de faire savoir à Antonino Rotolo, le chef de district de Pagliarelli – parmi les chefs qui comptent, c'est le plus hostile au retour des Inzerillo – que l'on peut tenter un geste, que c'est préférable, si l'on veut refermer cette blessure. Le vieux, qui s'est caché à Montagna dei Cavalli, suggère encore ceci : « Nino, pour ce qui est de l'Amérique, parmi les Inzerillo, de tous ceux qui ont pris cette décision, plus aucun n'est là, et désormais il ne reste plus que nous pour prendre une décision à ce sujet : toi, moi et Lo Piccolo… » Mais Nino Rotolo ne prend pas très bien ce conseil de Provenzano. Auprès des siens, toujours rancunier, il a ce commentaire : « Nous trois ? Et les autres, ils ne comptent pas ? Et ceux qui sont en prison, ils sont morts ? Il y a des gens qui sont enterrés vivants, en prison, à perpétuité, ne serait-ce que son paysan, *u zu* Totò, pour ne nommer que celui-là, et moi, qui me prend la perpétuité aussi, à cause de ces cocus et de ces graines de flics, les Inzerillo, et lui, le voilà qui me raconte qu'il n'y a plus personne, que nous restons seulement entre nous trois. C'est qui, nous trois ? En fait, il n'y a que nous deux, parce que cet enfoiré de Lo Piccolo, je ne veux même pas prononcer son nom. En fait, il n'y a plus personne… » Rotolo respire un grand coup, pour contenir sa colère. Puis il reprend : « La décision imposée aux Inzerillo, qu'ils ne devaient pas se montrer à Palerme s'ils ne voulaient pas prendre une balle de pistolet en pleine tête, c'est la Commission qui l'a prise, et personne ne

peut rien y changer, sauf la commission. Malheureusement, ses membres ne peuvent pas se réunir, à commencer par Totò Riina, ils sont accablés de condamnations et ils sont absents. Donc, les Inzerillo doivent s'en aller, à moins que Binnu ne veuille assumer… mais alors à lui tout seul… la responsabilité de les faire rester et alors, si ensuite tout va de travers, on saura qui a décidé, et pourquoi. Et ne me racontez pas que les autres, à Corleone, ils savent oublier et pardonner. Ils ont tué Giovanni Palazzolo, comme ils le lui avaient juré cinquante ans plus tôt. Cinquante ans, ils l'ont attendu, et à peine ce bon bougre se pointe à Corleone, ils ne lui accordent même pas une nuit de sursis. »

Nino Rotolo était aussi présent le soir du 10 mai 1981, quand Giuseppe Montalto apporta la *battuta*, l'ordre ultime :

« Totuccio Inzerillo, demain matin, ira voir sa femelle via Brunelleschi, au numéro 50… » Et il était aussi là le lendemain, via Brunelleschi, quand Giuseppe Marchese gara sa fourgonnette à hauteur de l'Alfetta blindée de Totuccio, et quand Pino Greco lui lâcha la rafale de *pocket coffee* de sa Kalashnikov.

Avec des Inzerillo dans les pattes, jeunes ou vieux, Nino Rotolo ne peut s'y fier, surtout s'ils s'appuient sur ce Lo Piccolo, et avec l'indifférence ambiguë de Bernardo Provenzano. Le *boss* de Pagliarelli sent bien et voit bien que les choses sont en train d'empirer. Il s'organise. Il habite viale Michelangelo. Condamné à la perpétuité, il est assigné à résidence à son domicile, en prétextant des « ennuis de santé » peu crédibles. À toute heure du jour et de la nuit, la police et les carabiniers peuvent se présenter à sa porte, frapper, se faire ouvrir, entrer. Qui peut savoir s'il s'agit de vrais flics ou d'enfoirés déguisés en flics ? Rotolo fait placer un gros phare entre le portail et la porte d'entrée de sa villa. Avant d'ouvrir – même s'il s'agissait du chef de la police en personne ou du commandant des carabiniers coiffé de son képi de cérémonie –, Rotolo allume le phare, se tourne vers un moniteur, scrute l'écran. Un visage de « petit homme », d'« affranchi » reste un visage qu'il est capable de reconnaître entre mille. Mais ces précautions peuvent-elle suffire pour se sentir en sécurité ? Elles ne peuvent suffire. Il faut bien s'informer de ce qui se passe dehors, de qui fait quoi et avec qui, et faire un pas, et prévoir la moindre manœuvre, et agir au plus juste.

La solution consiste à isoler Salvatore Lo Piccolo des Corléonais, de rappeler à ce *sciumunito*, ce crétin de Bernardo Provenzano que, pendant la

« guerre », ce démon était dans le camp d'en face, il faisait le coup de feu pour Saro Riccobono. Comment peut-on le croire, comment peut-on lui faire confiance ? Il faut s'en méfier et peut-être lui « casser les cornes », le dessouder. Rotolo met ses informateurs au travail. Ils lui disent l'avoir vu, Lo Piccolo, quelque temps auparavant, à l'aéroport de Punta Raisi, avec Giovanni Inzerillo, le fils de Totuccio, celui qui est né en Amérique.

Il explique à Giovanni, Lo Piccolo, que quelqu'un, au sein de Cosa Nostra, ne veut pas d'eux à Palerme et l'autre lui répond : « Mais qui est-ce qui ne veut pas de nous ? Il n'y a plus que trois pelés et un tondu, ici ! » Et Salvatore Lo Piccolo lui flanque une tape dans le dos, comme s'ils étaient frères, et il le rassure : « Ne t'inquiète pas, toutes les bonnes choses ont une fin, ne t'inquiète pas… »

« Toutes les bonnes choses ont une fin », c'est plus qu'un avertissement ou une menace. C'est une déclaration de guerre. Cela veut dire qu'une époque est révolue et que s'ouvre une nouvelle ère. Que les tragédies et les deuils d'hier ne peuvent être un destin immuable. Pour les plus jeunes comme Giovanni Inzerillo, une ère nouvelle – plus féconde et plus heureuse – est proche, soutient Salvatore Lo Piccolo. Cela signifie que ceux qui ne sont pas d'accord avec le retour de sa famille à Palerme devront soit courber l'échine, soit la voir brisée.

Déjà inquiet, Nino Rotolo a amplement de quoi nourrir ses tourments. Il réunit les chefs de districts les plus proches dans une baraque en tôle non loin de sa villa. Il présente un engin qui devrait perturber les « punaises », s'il y en a sur les lieux. Le pauvre, il ignore que ce machin diabolique qu'on lui a vendu ne sert à rien et que les micro-espions, qui sont bel et bien là, enregistrent leur moindre souffle.

« Nous autres, commence Rotolo, on ne peut plus dormir sur nos deux oreilles, parce qu'à la minute où on s'endort du sommeil du juste, il se peut que ce soit pour ne plus jamais se réveiller. Mes petits hommes, vous voyez que… rien n'est terminé, ces Inzerillo, leurs morts, ils les mettent toujours en avant, ce ne sont pas les occasions qui manquent, ils s'assoient autour d'une table, et il manque celui-ci, et il manque celui-là, ces choses-là, ça ne s'oublie pas… »

Rien n'est terminé, rien ne s'achève jamais, à l'intérieur de Cosa Nostra. Les hommes d'honneur vivent comme des araignées infatigables dans leur grande toile où chacun doit se tisser son espace vital avec patience

et ténacité, tous les jours, et l'agrandit petit à petit comme un chalut, en recouvrant l'espace des autres. Avec leur collaboration ou au prix de leur défaite. En se soutenant à l'occasion ou en s'affrontant dans un mouvement circulaire qui ne laisse jamais rien derrière lui, les vivants comme les morts, la trahison comme l'amitié. C'est un labeur qui ne trouve jamais de repos. Aucun pouvoir n'apprécie les états de repos, et le pouvoir mafieux pas plus que les autres – voire même encore moins. Le repos, pour les hommes d'honneur, est synonyme de carnage, c'est une mortification. Nino Rotolo le sait bien. Il a détruit ceux qui, comme Stefano Bontate, avaient eu l'illusion de rester à la tête de Cosa Nostra pour toujours, aussi intouchables que l'aigle royal. Rotolo décide de ne pas en rester là, à attendre que tombe la pluie acide qu'il sent déjà dans l'air. Encore plus empoisonnée, maintenant qu'une génération défaite s'est effacée et que, dans les quartiers et les faubourgs, ce sont les plus jeunes qui cherchent la revanche tant attendue depuis vingt ans.

Rotolo dit encore : « Ces Inzerillo étaient des enfants, et puis ils ont grandi, ils ont maintenant dans les trente ans. Comment pouvons-nous rester sereins, nous autres… Ils doivent s'en aller. Les uns comme les autres… Il faut qu'ils restent en Amérique. Ils sont tenus de s'adresser à Saruzzo Naimo, et s'ils viennent en Italie sans autorisation, Saruzzo sera le premier à mourir, et ensuite on les abattra, tous. Ceux-là, il faut qu'ils s'en aillent, point à la ligne, aucun Dieu ne peut les aider… Nous devons nous en libérer et comme ça on se soulagera l'esprit… Pour le bien de tous, c'est ce que nous devons faire. Vous avez compris ou non, que celui-là, ce Lo Piccolo, il se balade déjà bras dessus bras dessous avec les Inzerillo ? Cette histoire n'a pas de fin, elle n'aura jamais de fin… »

À l'intérieur de Cosa Nostra, c'est un perpétuel recommencement de ce qui a déjà été. Comme vingt années plus tôt, Nino Rotolo débute par une mise en scène. Il veut, il doit s'affranchir de Lo Piccolo. Il songe à rappeler à Provenzano que celui qui a déjà trahi une fois, trahira encore. Il songe à lui envoyer à Corleone, ou ailleurs, Antonino Cinà, pour lui signaler que Lo Piccolo a engagé Salvatore Biondo, *Varbazza*, « Barbichette », pour le tuer. Et entre temps, Nino met ses braves petits hommes sur le pied de guerre, ses experts qu'il n'a jamais présentés à personne, car chaque famille, si elle veut survivre par gros temps, doit savoir dissimuler sa véritable force.

Le *boss* de Pagliarelli dresse une liste de morts vivants. Des interventions chirurgicales. Un mort par ci, un mort par là, voilà ce qu'il

souhaite. Rien que des morts désignés, autour de Lo Piccolo et des Inzerillo. Organisé pour la guerre, il se prépare à une ultime tentative pour régler une bonne fois pour toutes la question américaine.

Une ultime tentative. Il fait savoir aux Inzerillo que seule la commission peut décider de leur retour en Sicile. C'est la règle. Rotolo convoque alors Sandrino Mannino, le neveu de feu Totuccio Inzerillo. Sandrino a peur, et qui n'aurait pas peur, à sa place. Il craint que cette invitation ne puisse dissimuler un piège. Qu'à la fin de la fête, on lui réserve un lacet autour du cou. Nicola Mandalà, l'homme qui veille aux besoins domestiques de Provenzano dans son existence de fugitif, garantit l'impunité au garçon, en l'accompagnant chez Rotolo dans la villa de viale Michelangelo. Le chef de district de Pagliarelli invite Sandrino à s'asseoir bien confortablement. Il le voit effrayé. Il le rassure. Il allume la lumière, pour mieux le regarder, droit dans les yeux.

Rotolo prend la parole : « Nicola tient tellement à toi, au point qu'il m'a convaincu de te faire venir aujourd'hui, et c'est pour ça que tu es là. Tu n'es pas là parce que c'est toi, Sandrino Mannino, tu es ici parce que c'est lui, Nicola Mandalà. Parce que tu vois, toi et moi, nous sommes ainsi faits : il y a un *vadduni* qui nous sépare, un précipice, et il y a même un fleuve qui coule au fond de ce précipice. Ce précipice, c'est ton oncle qui l'a creusé, pas nous… Toi, tu n'as aucune responsabilité. Ton oncle Totuccio, en revanche, il est venu nous chercher jusque dans nos maisons pour nous couper la tête sans qu'on lui ait rien fait. Il l'a fait pour le pouvoir et pour l'argent. Il nous a cherchés et il nous a trouvés. Ce n'est pas nous qui l'avons cherché. Et il s'est créé cette situation de deuils et de prisons, et la responsabilité est celle de ton oncle et de ses fidèles amis, c'est sa faute s'il y a des morts et s'il y a des détenus. Et puis tu sais, il n'y a aucune différence entre nous qui avez des morts et nous qui avons des gens en prison pour toujours. Parce que ceux-là, que sont-ils ? Ce sont des morts-vivants ! Et, si l'on veut, il y a une autre différence. À votre avantage. Vous, vous avez conservé vos biens et nous, on nous les a tous confisqués. Je te le rappelle pour te faire comprendre que, bon, tu es ici, mais entre toi et moi, il ne peut pas y avoir de rencontre officielle, non, c'est uniquement à titre privé, parce que toi tu es un… vous, c'est vous, et nous, c'est nous. Tu étais un jeune homme et tu n'as pas créé cet état de fait. Mais tes parents l'ont créé, et ils vous en laissé l'héritage, à vous. Si tu veux être sincère avec moi, je t'en serai reconnaissant et j'en serai heureux. Mais fais attention,

parce que si je m’aperçois que tu n’es pas sincère, cela pourrait beaucoup me déplaire et beaucoup me fâcher, parce que moi je t’ai fait venir dans ma maison, et ça, tu ne dois jamais l’oublier… Maintenant, pour ce qui concerne tes parents d’Amérique, tu sais quelle est la situation… Quand cette situation s’est présentée, les Américains sont venus ici, et il y a eu un accord. L’accord, c’était que tes parents devaient rester là-bas et qu’ils devaient rendre des comptes à Saruzzo. Ils avaient tous fui en Amérique, mais ils devaient rester repérables et ils devaient répondre de leur présence à une personne, qui était Saruzzo Naimo. Tu saisis le sens de mes propos ».

Sandrino répond, d’un mince filet de voix : « Oui, je sais… » Rotolo continue : « Quand ton oncle Rosario Inzerillo devait venir ici, vous l’avez fait savoir au préalable, parce que vous vous en êtes soucié, et à cette époque on vous a dit que si l’un de ceux-là venait sur le territoire italien, on lui aurait tiré dessus. Et alors vous nous l’avez fait savoir à l’avance, parce que cela n’était pas sorti de sa tête à lui tout seul, à ton oncle Rosario. Les flics devaient l’amener parce qu’il devait respecter une période de surveillance spéciale et, à peine terminée, il devait repartir. Vous, pourtant, vous n’avez pas respecté l’accord. Donc, si moi, demain, j’arrête de respecter ma résidence surveillée, si je sors et si je rencontre ton oncle, ton cousin, un Inzerillo, n’importe lequel et si je lui tire deux coups de revolver, qui viendra ensuite m’en demander raison ? Un de tes parents ? Et note que si je peux lui tirer dessus, moi, il y a cent autres, mille autres personnes qui peuvent en faire autant, parce qu’elles sont dans la même situation que moi. Donc, des garanties, aux tiens, personne ne peut leur en fournir, tes parents doivent s’en aller et ils doivent nous faire savoir où ils vont, parce que nous devons les tenir sous contrôle. J’ai terminé. Si tu as quelque chose à dire, tu peux me le dire. »

Sandrino s’installe un peu mieux dans son fauteuil, qui lui paraît rembourré d’épines : « Je vous remercie, vraiment, parce que personne ne m’avait jamais parlé avec une telle franchise. Ce que vous dites, ce sont des choses justes. Vous ne me dites pas des choses fausses, mais voyez-vous, moi, je me trouve de ce côté-ci, et je ne peux rien y faire… »

Nino Rotolo l’interrompt. Presque paternel, il lui explique encore ceci : « Regarde, tous ces morts n’ont pas été tués parce qu’ils jouaient les sales flics ou parce qu’ils étaient mauvais. Ils voulaient agir sans se conformer à la règle, mais ils n’étaient pas mauvais. Je ne peux pas soutenir que c’étaient des individus mauvais. Nous l’avons fait, nous avons dû le faire,

par leur faute. Nous étions tous tranquilles dans nos maisons et, aujourd'hui, nous sommes tous ruinés. Certains ont leurs morts. D'autres ont leurs emprisonnés. Et nous sommes tous à la rue. Donc, ne te sens pas fautif parce que tes parents n'étaient pas des gens mauvais. Mauvais dans leurs actes, pas dans leurs pensées : parce que, quand une personne est mauvaise dans ses actes, dans cette Cosa Nostra, on s'assied, on présente ses raisons et si ces raisons sont mauvaises, on baisse la tête. Tout est là. Tes parents se disputaient avec tout le monde, mais moi je n'ai rien de personnel contre eux, mais s'ils m'avaient inscrits, même moi, sur la liste de ceux qui devaient mourir. Si quelqu'un veut ta mort, pour lui, il n'y a qu'une seule fin possible… Calme-toi, moi, je sais que tu es quelqu'un de bien, un bon garçon, mais sache que tu dois rester à ta place. Tu dois rester *nna to casedda*, dans ta petite maison, sans sortir de ton sillon, parce que tu ne t'appelles pas Inzerillo, d'accord, c'est entendu, mais tu es un Inzerillo. Écoute un peu, à partir d'aujourd'hui, si tu as besoin de quelque chose, tu me le fais savoir et moi, si je peux t'aider, je le ferai comme si j'avais besoin de toi… Tu vois, nous sommes en train de nous créer une relation personnelle. Pas une relation officielle. Parce qu'officiellement, moi, je ne peux pas te recevoir… »

Nino Rotolo croit avoir tout compris, mais il ne se rend pas compte de l'essentiel : ce qu'il craignait est arrivé. Les Inzerillo sont déjà à Palerme. C'est vrai, ils n'ont pas reçu le blanc-seing de la commission pour y rester. Ils bénéficient tout au plus de la permission d'un Saruzzo Naimo ou de l'approbation d'un chef de district de Pagliarelli. Pour les soutenir, ils ont derrière eux le pouvoir et l'influence des cousins du New Jersey et surtout les opportunités des nouveaux marchés que les Américains veulent offrir sur un plateau d'argent à la Cosa Nostra sicilienne. Des affaires légales et illégales.

Rotolo parle, il joue sans cesse la comédie, il prépare des pièges. Il agit selon sa logique habituelle. Il ne comprend pas, Rotolo, que l'accord est déjà conclu. Que Salvatore Lo Piccolo en est le garant, de ce côté-ci de l'Atlantique et que, de l'autre côté, l'ambassadeur des cinq « familles » de New York est un homme d'honneur qui s'appelle Frank Calì. Dans son bureau de Circus Fruits, entre la 59^{e} et la 60^{e} rue, il reçoit une cohorte d'invités venus de Sicile. Cosa Nostra n'est déjà plus le monolithe gouverné à coup de petits billets manuscrits par la ruse paysanne du vieux

Provenzano et elle n'est plus traversée, comme hier, par la traditionnelle fracture territoriale et culturelle. D'un côté, les paysans et les bourgades de la campagne. De l'autre, les citadins, la grande ville, les quartiers.

La mafia est une marmite en ébullition, un monde en fermentation, excité par les nouvelles opportunités. Comme mue par un réflexe conditionné, elle est tentée, pour éliminer toute contradiction, de porter la main à son pistolet. Dans tel ou tel quartier, c'est la tuerie qui éclate. Nicola Ingarao, le chef de famille de Porta Nuova, ne fait pas preuve de la nécessaire souplesse que réclame la transition. On lui tire dans la tête. Ses petits hommes comprennent que « toutes les bonnes choses ont une fin ». Même eux – comme les autres, avant eux –, ils se laissent convaincre d'avoir à chercher un bon compromis, sans tirer un coup de feu, pour faire valoir la seule motivation qui enthousiasme toujours les familles : *fare i piccioli*, gagner des picaillons. Y réussiront-ils ? L'issue de la querelle est tout à fait imprévisible. Au cours des prochains mois, la guerre, à Palerme, peut tout aussi bien éclater que la paix s'imposer. Peut-être, pour comprendre les humeurs et les rancœurs, faut-il retourner une fois encore à Corleone. Peut-être faut-il bavarder un peu avec Biagio M. S'il est encore en vie.

Un déjeuner à Corleone

Le rendez-vous était fixé à midi, sur la place de Corleone. « On se retrouve où vous savez, là où nous nous sommes rencontrés l'autre fois », nous dit Biagio au téléphone. L'autre fois.

L'autre fois, c'était il y a presque quinze ans. Nous avions fait la connaissance de Biagio dans un bar qui avait commencé de vendre les premières bouteilles d'*amaro* à l'effigie du parrain. Un hommage à Mario Puzo et Marlon Brando. Qui sait, peut-être aussi à Totò Riina. L'*amaro* du parrain est un produit A.O.C. de Corleone et de ses *viddani* mafieux. Plus le grain. Plus le vin des collines qui la séparent de San Giuseppe Jato.

À midi, Biagio n'est pas sur la place. Son neveu arrive. Il nous salue et nous prie de l'excuser : « Oncle Biagio ne se sent pas bien, il n'a pas eu le courage de venir. Il fait trop chaud ! Allons le rejoindre, à la campagne. »

Sous un soleil cuisant, une dizaine de minutes plus tard, quelques virages plus loin, nous sommes sur la vieille route qui descend vers Marineo.

Biagio M. est assis à l'ombre, sous la pergola, le menton appuyé sur un bâton noueux. Il est souffrant. Son cœur s'est fatigué et cela fait maintenant des années qu'il ne va plus travailler dans les champs. Il monte rarement au pays. Seulement pour une messe de temps à autre, le dimanche. À Noël, à Pâques, au Nouvel An, pour les fêtes consacrées. Il ne voit presque personne. Il s'est replié dans une petite fermette. C'était le rêve d'une vie. Elle est enfin à lui.

Nous nous asseyons à côté de lui. Biagio fait apporter par son neveu des verres d'eau et une bouteille d'anis. Il en verse à peine quelques gouttes. En un éclair, un nuage blanc affole l'eau glacée. Il dit : « C'est ce qu'ils font, à Palerme, c'est vraiment avec les Palermitains que j'ai appris à boire le *zammù*. Nous, les Corléonais, quand on veut, on sait s'adapter aux usages des autres ».

C'est un bon début pour la conversation qui nous a amenés ici. Nous sommes là pour apprendre de la bouche de Biagio si malgré un caractère violent, leur culture paysanne et une existence d'« animaux traqués », depuis des années, les Corléonais sont encore capables de s'adapter aux temps nouveaux. Si *u zu* Totò et les siens sont capables de changer de peau et de schémas de pensée. En somme, de modèle de vie, d'image de soi, de relations avec les autres. Et de conception du pouvoir.

Nous commençons par dire à Biagio que la mort de ce Nicola Ingarao de Porta Nuova, à Palerme – un gros bonnet, mais pas si gros que cela, à ce qu'il paraît – laisserait croire que Cosa Nostra est à la veille d'une nouvelle guerre de la mafia. Nous le savons, un homicide ne se transforme pas toujours en conflit ouvert. Un assassinat peut être l'instrument nécessaire pour éviter le conflit. Ce n'est pas un paradoxe. C'est la logique cynique et brutale de la mafia : éliminer un mafioso à la tête dure afin de dégager le terrain et de favoriser une entente pacifique. Si la présence d'un *boss*, dans un district important, forme un nœud de résistance à la nouveauté, sa mort facilite les choses. La mort d'Ingarao pourrait aussi s'expliquer ainsi, n'est-ce pas ?

Biagio écoute, les lèvres légèrement entrouvertes. Il a les yeux pâles et attentifs. Le visage rugueux et immobile. Il ne perd pas un mot de ce qui se dit, semble-t-il. Cela nous encourage à continuer le raisonnement que nous avons élaboré ensemble au cours de longues conversations avec les enquêteurs, les magistrats, quelques historiens, et un certain nombre de ces

fonctionnaires qui, depuis l'administration régionale du palazzo dei Normanni, le palais des Normands, connaissent les hommes, les vices, les mystères.

D'après ce que nous avons pu comprendre, aujourd'hui, en Sicile, les opportunités de paix sont à égalité avec les probabilités de guerre. Cela dépendra beaucoup, sinon complètement, de la solution apportée à la question américaine. La guerre ou la paix ? Nombre d'interlocuteurs nous ont dit que les « familles » mafieuses avaient trouvé un accord. Ce qui a longtemps été considéré comme le « problème des Inzerillo » serait déjà résolu.

À l'intérieur de Cosa Nostra, nous a-t-on expliqué, l'intérêt de tous est d'œuvrer pour l'unité, dans la conviction que ce n'est qu'ensemble que les « familles » peuvent garantir leur continuité. Personne n'a envie de répéter les erreurs du passé. Ils ont compris que s'ils veulent avoir un avenir, ils doivent s'entendre, se réunir. Ils sont en quête de perspectives d'investissement. Ils se tournent vers les États-Unis, mais pas seulement. Cosa Nostra veut accumuler des capitaux, les placer là où le rendement peut être plus favorable. Partout où de bonnes opportunités sont accessibles. Certes, la mafia sicilienne ne néglige pas le trafic international de stupéfiants, mais elle se réserve un rôle différent de celui qu'elle a eu dans le passé.

Les hommes d'honneur de chez nous, en Italie – nous exposons là notre point de vue à Biagio, qui boit son deuxième verre d'anis à l'eau – se limitent à financer les cargaisons de drogue au moyen de titres et de participations. Comme dans la contrebande de cigarettes des années cinquante, il s'en souvient peut-être ? Ils gagneront peut-être un peu moins, mais le profit est sûr, loin d'un État qui a le bras long.

Biagio hoche la tête, mais il n'est pas dit qu'il approuve. Ce sont des analyses qu'il aura entendues, lui aussi. À l'observer, il est difficile de savoir quelle est son opinion.

Alors nous poursuivons. Imaginez deux canaux, nous a-t-on dit. Qui ne coïncident pas et ne sont pas superposables. Dans l'un, c'est l'argent qui circule. Dans le second, la drogue. Au plan temporel, le mouvement de l'argent ne coïncide même pas avec celui de la drogue. Nous avons rencontré plus d'un interlocuteur, à Palerme et à Rome, prêt à nous assurer que Cosa Nostra voulait entrer, vite et en pesant de tout son poids, dans le circuit financier en abandonnant à d'autres le canal opérationnel. En vue de

cette métamorphose, les Américains peuvent jouer un rôle essentiel. Pour effectuer certains investissements, Cosa Nostra ne peut pas se permettre de recycler ses profits dans des biens identifiables sur le territoire, immeubles et terrains, comme l'avait toujours fait jusqu'à présent *u zu* Totò. Salvo, *u picciriddu*, l'a bien compris, que « l'illégal doit devenir l'original ». Il recherche de nouvelles voies, toutes celles où les produits du crime peuvent devenir anonymes et propres. La route qui mène aux États-Unis n'est qu'une possibilité parmi d'autres, nous a-t-on aussi précisé. Il y a des « familles » siciliennes qui pourraient investir des sommes importantes dans le réseau commercial du centre de Manhattan. Mais aussi des « familles » américaines qui s'intéressent à des investissements dans le réseau de la grande distribution en Italie, avec la protection, le soutien et la collaboration de Cosa Nostra.

Il est l'heure de se mettre à table. Biagio se lève, non sans mal. Nous formons la file indienne et Biagio ouvre la marche. La vaste salle du rez-de-chaussée est fraîche et dans la pénombre, les volets partiellement refermés. Une soupière, au centre de la table, laisse échapper dans l'air des bouffées d'une vapeur odorante. Les *cavati*, ces pâtes flûtées dans une sauce de tomates et de viande de bœuf sont exquis. Nous mangeons en silence, pendant un petit moment. Nous nous félicitons de ce repas avec Biagio, qui se défend. Il ne mange presque rien. Il garde sa fourchette pointée en l'air, vide. Il demande : « Que vous ont-ils dit d'autre ? » On nous a parlé de la possibilité d'un « homicide hors du commun », qui pourrait constituer un pronunciamiento, une démonstration de force, un nouveau sommet pour Cosa Nostra. N'en a-t-il pas été ainsi pour les Inzerillo ? N'ont-ils pas tué le procureur Gaetano Costa, en 1980, pour déclarer à tous que leur pouvoir ne s'était pas éteint ? Oh, ils ne sont pas nombreux, ceux qui croient à cette solution. Ils l'ont été davantage à nous expliquer que cette hypothèse était improbable parce que cette stratégie de la violence appartient désormais au passé. La mafia a conscience des dommages qu'elle peut subir, si elle lance un nouveau défi à l'État. Elle ne se laissera pas entraîner dans ce piège. Elle veut de l'argent. Et, pour en gagner, elle doit être unie, chercher des médiations, conclure certains pactes. Et, selon quelques protagonistes au sein de l'État, c'est justement cela que la mafia est en train de tenter. Ces choix-là sont en accord avec les intérêts qu'ils partagent avec les Américains. Et, on le sait, ils ont fortement désapprouvé les Siciliens pour

le meurtre de Falcone et Borsellino. Ces Américains pensent uniquement aux affaires.

À table, on nous a déjà servi un plat d'aubergines à la parmesane, et Biagio murmure : « Corleone est immobile, elle reste immobile dans la tête des hommes qui y habitent. Dans toutes les régions d'Italie, et ailleurs, les choses changent. En mieux ou en pire, mais elles changent. Ici, tout est comme pétrifié. Dans les rues, il y a un peu plus d'éclairage, il y a des couleurs dans les vitrines, il y a des automobiles qui relâchent des gaz, mais à moi, tout me semble comme il y a cinquante ans, quand c'était encore le fief. Les *campieri* sont toujours les mêmes. Ils n'exercent plus à Piano della Scala. Ils exercent dans tout le pays. Ce sont encore eux les patrons. Même quand ils sont enfermés dans une prison. Même quand ils sont en cavale. Ils ont l'instinct de la domination, de la vexation dans le sang. Ils ont été éduqués pour commander. »

Biagio questionne son neveu : « Toi, à Corleone, tu y vivrais pour toujours ? » Le neveu répond : « J'y suis né et, dès que je le peux, je m'échappe. Toi, l'oncle, depuis tout petit, tu as vu Totò Riina dans les champs. Mon père a connu Leoluca Bagarella qui s'occupait des bêtes au pacage. Moi, j'ai connu Giovanni et Salvo Riina, quand ils sont rentrés au pays. D'ici, je veux partir. L'abus de pouvoir, ça se transmet avec les générations. Eux, ils sont toujours en haut, et nous, les autres, on est toujours en bas. Il n'y a aucune espérance de nouveauté. L'État est toujours un uniforme, un fourgon, un barrage routier. Nous sommes obligés de vivre soit comme des flics, soit comme des mafiosi. Ou pire encore : à survivre moitié flics et moitié mafiosi. » Notre vieil ami de Corleone l'écoute et opine du chef. Puis il dit : « Tu sais, même ici, à un certain moment, on a eu l'impression que les temps changeaient. Moi même, je l'ai cru : quand en 1993 ils ont arrêté Totò Riina. Je suis allé dans cette salle d'audience transformée en bunker, à Palerme, pour le voir de près, j'étais convaincu que cette fois, pour lui aussi, ce serait le début de la fin. Malheureusement, je finis par penser que Corleone est comme une ville État, c'est un monde à part. Elle est déjà très loin de Palerme, alors à plus forte raison de l'Italie. Trouve-moi un seul Corléonais qui se sente européen ! Promène-toi un peu et demande leur à tous, un par un : tu te sens européen ? Ils ne te répondent même pas, ils te prennent pour un fou. Corleone, ce n'est ni l'Europe, ni l'Afrique, c'est une poche qui se trouve au milieu, une poche infecte. Il ne

vaut mieux pas regarder dedans. » Et alors, Biagio ? Que peut-il se passer ? Que va faire Totò Riina ? Que va-t-il dire aux siens ? La paix ou la guerre ? Biagio tend la main et, dans la corbeille de fruits, il prend une pêche. Il attrape un couteau et la découpe lentement. Tout en pelant un quartier de pêche avec soin, il se remet à parler de la mafia de Corleone.

« Que voulez-vous que je vous dise ? Qu'à partir de demain, le soleil devra se lever à l'opposé ? Que peut-être la Terre s'est retournée à Palerme et à New York. À Corleone, non. Corleone est toujours resté le même bourg : ici, rien ne change jamais. Et même ceux-là n'ont pas changé, l'oncle Totò, Luchino son beau-frère, tous les autres, qu'on ne connaît pas et que moi je connais. » Il marque un temps de silence. Comme pour mesurer l'effet de ses propos.

« Les hommes d'honneur, les Corléonais, ils les tiennent au secret. Ils les cachent aux autres, à ceux des autres "familles". Mais ils les cachent aussi à leur propre famille. Il y en a encore tellement. Ils sont tellement qu'ils pourraient remplir quatre ou cinq autobus de cinquante places. Ils seront encore deux cents ou peut-être deux cent cinquante, ceux que personne ne connaît. Tous au service de *zio* Totò. Et puis s'ils sont en mesure de tirer, je n'en sais rien. S'ils sont en mesure de tirer, ils le feront, ils n'accepteront jamais l'accord avec les Palermitains dont tout le monde parle. Ces gens-là, ils sont faits différemment. Ils ne frayent pas avec les autres. Ils pensent à l'ancienne, ils n'aiment pas les changements, ils sont restés paysans dans l'âme. Ce sont des mafiosi conservateurs. Les Palermitains ont toujours été un moyen, les Américains pourront être eux aussi un moyen de se lancer dans d'autres affaires, mais moi je n'y crois pas. Avec les Inzerillo, les Gambino ou ce Frank Calì, les *viddani*, leurs parents et leurs enfants n'en ont rien à faire. Ils appartiennent à une autre espèce. Appelez-les comme vous voulez. Comment dites-vous ? Des opérations chirurgicales. Il y a vingt ans, de ces opérations chirurgicales, ils en ont fait mille cinq cents ou peut-être plus. Il y a eu tellement de morts, à cause des Corléonais, entre avril 1981 et l'automne 1983, en Sicile occidentale. Vous ne voulez pas appeler cela une guerre de la mafia ? Bien, appelez-la autrement : les Corléonais ne s'en offenseront pas. Mais j'ai une certitude : s'ils en ont la force, ils rouvriront le feu. Les Inzerillo qui débarquent d'Amérique, ils n'ont jamais pu les gober. Ce Lo Piccolo qui, pour eux, est et reste un traître palermitain, ils ne l'ont jamais gobé. Jamais aucun des leurs n'a trahi. Et moi, je dis que ce n'est pas une raison pour

qu’ils remettent le sort de la famille, et de leur propre existence, entre les mains d’hommes qu’ils méprisent. »

À présent, Biagio trouve enfin la force de sourire, non sans amertume, à moins que ce ne soit avec un bon sens rasséréné. Il dit encore : « Totò Riina va très mal. Comme moi. Nous sommes deux petits vieux. Nous allons bientôt mourir. Mais moi, je vous dis que, tant qu’une goutte de sang lui coulera dans les veines, zio Totò ne se retirera pas. Il ne conclura jamais de pacte avec Palerme. Ni lui, ni Bagarella, ni tous ceux de leur espèce. Ils sont déjà en guerre. Ils n’attendent qu’un signal, un signal qui ne peut venir que d’un seul homme : de lui, de Totò Riina. Je peux me tromper, mais c’est ce que je pense. Maintenant, veuillez m’excusez, je souhaite me reposer. »

Biagio retourne sous la pergola. Il s’installe dans son siège. Appuie le front contre sa canne. Il semble s’être assoupi, en ces premières heures de l’après-midi. Nous retournons dans un Corleone désert, sous la chaleur de l’été. Sur la place, la plaque qui préserve la mémoire de Giovanni Falcone et Paolo Borsellino reste comme la trace lumineuse d’un autre monde.

Palerme, le 30 juin 2007.

1- La loi de 1965 instituait un « certificat antimafia » pour l’enregistrement des entreprises et de certaines professions. Les lois successives de 1994 et 1998 ont réformé ce dispositif, allégé pour les personnes physiques. N.d.T.

2- Le groupe de télévision et de médias fondé par Silvio Berlusconi. N.d.T.

3- Série d’attentats perpétrés par Cosa Nostra, déjà évoquée en préambule. À Florence, via dei Georgofili, dans la nuit du 26 au 27 mai 1993, une Fiat explose près de la tour des Pulci, entre le musée des Offices et l’Arno, siège de l’Académie des Georgophiles fondée en 1753. L’attentat fait 5 morts et 48 blessés. La Tour, le musée des Offices et plusieurs immeubles sont gravement endommagés. Cet attentat ripostait à l’application de l’article 41 bis de la loi durcissant le régime carcéral des détenus mafieux.

Le soir du 27 juillet 1993, une voiture piégée explose près du pavillon de l’art contemporain, via Palestro, à Milan, et tue cinq personnes. Au cours de la même nuit, une autre voiture piégée explose devant l’église San Giorgio in Velabro, provoquant l’effondrement de presque tout le portique.

Enfin, le 28 juillet 1993, la basilique de Saint-Jean-de-Latran est à son tour visée. Cet attentat fut considéré comme un avertissement lancé au pape, qui s’était exprimé peu de temps auparavant contre la mafia, en Sicile même. N.d.T. Source : it.wikipedia.org.

Quinze ans après

Quinze années se sont écoulées depuis l'arrestation de Totò Riina. Avec le recul du temps, en reprenant la trame du parcours criminel de ce personnage, on constate que si le tableau a changé, ce n'est que très superficiellement.

Depuis lors, et comme l'avait annoncé en son temps Tommaso Buscetta, la mafia a semé ses bombes sur le territoire de l'Italie continentale. Avec cette série d'attaques violentes, on atteignait le degré ultime de la politique sanguinaire des paysans de Corleone, une politique d'attentats[1]. Après 1993, il s'en est suivi une période d'invisibilité. Invisibilité des hommes, des méthodes et des moyens. Mais aussi un retour au passé, à une situation de coexistence « pacifique » avec l'État et à une forme de connivence complice avec la société sicilienne. Cette apparente tranquillité a permis aux élites – politiques et administratives – de rayer la question mafieuse des débats publics. Elle a aussi permis aux *boss* de Cosa Nostra de remettre de l'ordre dans leur organisation, sous la « sage » autorité de Bernardo Provenzano.

Ensuite, ce dernier, qui était aussi l'autre *viddano*[2], l'autre paysan de Corleone, a enfin été capturé à son tour, après quarante-trois ans de cavale, le 11 avril 2006.

La chute de Totò Riina pourrait faire croire à la fin irrémédiable d'une aventure. Ce serait une erreur que de le penser. Au sein de la Cosa Nostra sicilienne, rien ne change jamais vraiment. Et cela est vrai aujourd'hui aussi. Aux pères, réduits à l'impuissance, succèdent les fils, déjà formés à la vie mafieuse qui les attend.

Quinze années après, ce tableau ne comporte qu'une seule nouveauté : des jeunes ont pris la place des vieux. Les noms sont toujours les mêmes, intacts : Riina, Provenzano, Bagarella, Inzerillo et Bontate, Gambino et Di

Maggio. Il est vrai toutefois qu'ils recherchent des solutions de compromis raisonnables, afin de ne plus courir le risque de s'entretuer comme naguère. Les « familles » concluront-elle cette paix ou, comme il y a vingt ans, se déclareront-elles la guerre ?

Attilio Bolzoni et Giuseppe D'Avanzo

1- En représailles contre les initiatives judiciaires de l'État italien et les prises de positions du Vatican contre la mafia, Cosa Nostra organise à l'été 1993 une série d'attentats à la bombe meurtriers à Rome, Milan et Florence. Voir *infra* p. XX. N.d.T.

2- *Viddano* ou *villano*, vieux terme sicilien, est sans doute dérivé de la villa, le domaine rural romain, et désigne le paysan. C'est le mot cousin du français « vilain ». N.d.T. Source : Arnaldo Moroldo, *Méridionalismes chez les auteurs italiens contemporains*, Dictionnaire étymologique.

This file was downloaded from Z-Library project

Your gateway to knowledge and culture. Accessible for everyone.

z-library.sk z-lib.gs z-lib.fm go-to-library.sk

Official Telegram channel

Z-Access

https://wikipedia.org/wiki/Z-Library